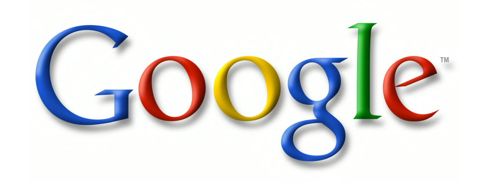
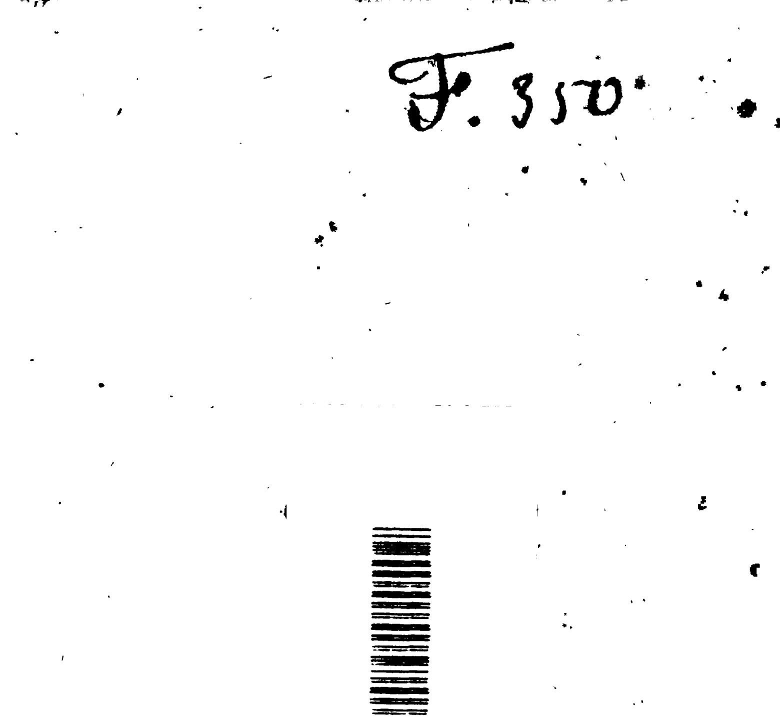







F. 350

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

Laharpe

HISTOIRE

DES

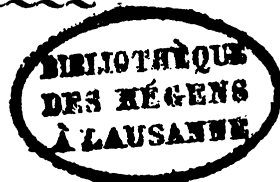
RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

PAR J. C. L. SIMONDE SISMONDI,

Des Académies italienne, de Wilna, de Cagliari, des Georgofili, de Genève, etc.

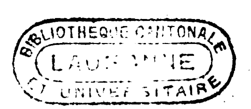
TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n.° 12, hôtel de la Rochefoucault.

M. D. CCC. IX.


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
ET UNIVERSITAIRE

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

CHAPITRE XXIX.

Nouveaux chefs de l'empire et de l'église. — Guerre de Gênes. — Guerre universelle en Italie. — Le pape Jean XXII excommunie et dépose Louis IV de Bavière, roi des Romains.

1314—1323.

TANDIS que le gouvernement modifie sans cesse les talens, les vertus, l'esprit et les habitudes des peuples, on découvre dans le caractère des nations, de certains traits qui leur ont été imprimés dès leur origine, et que le temps ni les circonstances ne peuvent plus effacer. Ainsi, les Espagnols et les Italiens nous paroissent essentiellement différens; et ces deux nations, qui sont presque issues d'un même sang, puisque toutes deux se sont formées du mélange des sujets de Rome avec les Goths; qui habitent des climats à peu

près semblables; qui parlent deux langues très-rapprochées, ou plutôt deux dialectes d'une même langue; qui, vers le même temps, recouvrèrent leur liberté, et qui, vers le même temps, furent de nouveau asservies; qui ont obéi assez long-temps aux mêmes maîtres; qui ont gardé, presque sans mélange, la même religion, se distinguent cependant par les qualités les plus opposées, que les pères transmettent aux enfans, presque sans altération. Ce n'est pas un des moindres sujets de méditation que fournisse l'histoire, que ces différences fondamentales entre les races d'hommes. Nous avons déjà appris à connoître la première origine du caractère des Italiens; nous avons vu les Barbares leur apporter l'esprit d'indépendance, tandis que les villes que les Romains avoient fondées, plus nombreuses et plus riches en Italie que dans le reste de l'Europe, avoient modifié cet esprit. De bonne heure ces villes avoient été animées par le desir de la liberté. Les premières, elles avoient prétendu au partage de la souveraineté; elles avoient secoué les liens qui les attachoient à l'empire; elles avoient travaillé avec énergie à changer leurs droits municipaux en constitutions républicaines: les premières parmi les membres devenus indépendans du corps féodal, elles avoient acquis une organisation régulière, et

les premières elles avoient pu faire un usage vigoureux de leurs moyens. Bientôt elles s'étoient assujéti le reste de la nation ; les évêques avoient été dépouillés de toute souveraineté temporelle ; les princes et les marquis, épuisés par des entreprises au-dessus de leurs forces, avoient peu à peu disparu ; les gentilshommes avoient été obligés à se soumettre, et à rechercher le droit de cité.

Cette influence prépondérante des villes, est la vraie origine du caractère distinctif des Italiens. C'est par-là qu'ils sont essentiellement différens des Espagnols, chez qui la noblesse campagnarde, brillant sans cesse dans des combats contre les Maures, attiroit les regards et l'estime de la nation, et conservoit une part importante dans le gouvernement. La constitution républicaine des villes communiqua à toute la nation italienne un mouvement plus actif ; elle la rendit propre à jouer un rôle plus important ; elle développa plus de talens, plus de patriotisme, et surtout plus d'habileté ; elle augmenta plus vîte la population ; elle fit accumuler plus de richesses ; elle fit plus tôt fleurir les arts, les lettres et les sciences. L'influence des gentilshommes entretint dans la nation espagnole des qualités plus brillantes, plus de bravoure, plus de galanterie, plus de délicatesse sur le

point d'honneur. Tous les Espagnols prirent leurs nobles pour modèles, et ils empruntèrent d'eux quelque chose de chevaleresque. Tous les Italiens se formèrent à l'école des bourgeois, et cette roture n'est pas encore entièrement effacée parmi eux.

En effet, le systême féodal fut aboli plus tôt en Italie que dans aucune autre partie de l'Europe. A l'époque de cette histoire à laquelle nous sommes parvenus, il ne restoit plus à ce systême aucune consistance, quoiqu'il fût encore enseigné par les jurisconsultes comme formant la loi de l'Etat. Les républiques, si multipliées d'abord dans toute l'Italie, ne s'étoient pas long-temps maintenues, et nous avons déja vu l'asservissement de presque toutes celles de la Lombardie et de l'Etat de l'église. Mais les nouveaux seigneurs qui les gouvernoient, et qui prirent ensuite les titres de ducs et de marquis, ne devoient point leur pouvoir à cette antique constitution du Nord qui a donné naissance à la noblesse dans tout le reste de l'Europe; ils étoient les enfans des villes dont ils avoient usurpé la souveraineté, et toute leur autorité leur venoit du peuple. La démocratie, qui précéda ces seigneuries, avoit donné un caractère plus absolu et plus despotique au gouvernement d'un seul; car elle avoit nivelé devant les princes tous les rangs de la

nation, et elle avoit détruit tous les priviléges des ordres qui auroient pu mettre obstacle au pouvoir arbitraire. Il est vrai que les nouveaux seigneurs crurent bientôt convenable de donner à leurs cours le lustre d'une noblesse. Ils rappelèrent auprès d'eux les gentilshommes, qu'on avoit auparavant avilis et opprimés; ils créèrent des chevaliers; ils demandèrent aux empereurs d'Allemagne des brevets de noblesse pour leurs favoris, et enfin ils prirent sur eux d'en accorder eux-mêmes. Mais ces distinctions de courtisans, et les prérogatives qui leur étoient attachées, n'avoient que les inconvéniens de l'ancienne noblesse, sans aucun de ses avantages; les nouveaux nobles excitoient, par leurs prétentions, la jalousie, et par leurs mœurs, le mépris des peuples; aucun esprit de corps ne les unissoit; aucun crédit, aucune indépendance ne les mettoit en état d'opposer quelque résistance à l'oppression. La faveur du prince n'accorde point une naissance illustre, et son courroux ne peut l'ôter; mais la noblesse de création dépend de la volonté du maître qui l'a donnée et qui peut la ravir.

L'esprit chevaleresque, cet héritage glorieux des temps féodaux, dont la noblesse étoit dépositaire, se détruisit donc aussi complètement dans les petites monarchies de l'Italie, que

dans les républiques; les sentimens d'honneur s'affoiblirent, les vertus militaires furent abandonnées, et l'habileté fut estimée plus que le courage et la force. C'est dans la période dont nous commençons l'histoire, plus que dans aucune autre, que l'Italie, comparée au reste de l'Europe, paroît privée de tout esprit de chevalerie. Le quatorzième siècle est une époque assez glorieuse; elle est riche en talens, et nullement dépourvue de vertus; mais les hommes qu'elle a produits étoient bien moins passionnés que calculateurs; on consultoit bien moins le sentiment que l'intérêt. On vit alors un grand développement de la puissance mercantile, une grande habileté politique, un grand amour de la liberté dans le peuple; mais peu de bravoure dans la nation, qui abandonna entièrement sa défense aux bandes mercenaires des *Condottieri*, peu de fierté dans les caractères, peu de fidélité dans les affections et les alliances, peu de respect pour une parole donnée, enfin peu d'attachement au point d'honneur dans la conduite. Le systême de la balance des puissances d'Italie, dont on peut attribuer l'invention à ce siècle, et qui, peut-être, est sa plus belle découverte, est lui-même l'ouvrage d'une politique très-raffinée, mais très-peu enthousiaste, et il devoit être

dans le caractère des Italiens de rechercher cette balance, comme dans celui des Espagnols, de vouloir s'élever à la monarchie universelle.

Considérer une vaste contrée, ou une partie du monde, comme un corps social, dont les États indépendans sont les citoyens; reconnoître que l'oppression d'un seul de ces citoyens est une violation des droits de tous; que la destruction d'un État est un meurtre qui menace la vie de tous les autres; se convaincre que, dans une association sans autorité centrale, chaque individu est obligé à concourir de toutes ses forces au maintien de la justice et du droit des gens; sentir enfin que le devoir exige qu'on attire sur soi un mal immédiat, et qu'on s'engage dans une guerre qui peut paroître étrangère, pour empêcher l'oppression d'autrui, plutôt que de permettre un acte de violence, et de laisser les rapports sociaux dégénérer en brigandage; c'est un bel et noble système que les républiques d'Italie étoient seules dignes d'enfanter; c'est appliquer, autant qu'il est possible, la plus parfaite des organisations sociales au plus grand des corps politiques.

Les Florentins, à qui appartient la gloire d'avoir donné l'exemple en Italie de toutes les choses grandes et vertueuses, paroissent avoir été les inventeurs de ce système; ce furent eux qui mirent le plus de zèle et de constance

à le faire exécuter. C'est dans les efforts des républiques pour maintenir la balance politique de l'Italie, dans les efforts des princes pour la renverser, qu'il faut chercher la clef de toutes les négociations du quatorzième siècle; le motif de toutes les alliances et de toutes les guerres; la cause des changemens inattendus de parti, et de ce mouvement continuel de la politique, qui empêche peut-être le lecteur d'en saisir l'ensemble à la première vue. Tous les événemens du siècle peuvent se rapporter à une seule lutte en faveur de la liberté, à un seul effort pour empêcher que quelqu'un des princes qu'on voyoit s'élever, ne réduisît l'Italie entière sous sa puissance, et ne la réunît en une seule monarchie.

Mais le systême de la balance politique est essentiellement un systême de division, et, sous quelques rapports, de foiblesse: il empêche une nation d'agir à l'égard de toutes les autres, comme si elle formoit un seul corps; il consume souvent ses forces contre elle-même, et il entretient des guerres d'Italien contre Italien, d'Allemand contre Allemand, qu'aujourd'hui nous nommons civiles, quoiqu'il n'y ait de guerres civiles qu'entre les citoyens d'un même État. Les Italiens, morcelés, asservis et devenus incapables de repousser des invasions étrangères, ont regretté les efforts

qu'avoient faits leurs pères pour maintenir la division des peuples différens; ils se sont reproché d'avoir travaillé à leur désunion comme à une œuvre de liberté. Les temps avoient changé, la politique changeoit avec eux. Un peuple libre doit rapporter tout à lui-même; un peuple asservi doit se souvenir qu'il fait partie d'une nation. Les hommes qui n'ont plus de patrie, qui ne réunissent plus autour d'un centre unique tous leurs desirs de force, de durée et de gloire, peuvent encore reconnoître entr'eux les droits de la naissance et d'une origine commune; ils doivent porter à leurs frères l'affection qu'ils ne peuvent plus sentir pour leurs concitoyens; ils doivent déplorer tout le sang qui se verse, tous les trésors qui se dissipent dans des guerres intestines: car, pour eux, l'étranger n'est pas celui qui n'appartient point à leur corps politique, mais celui qui ne parle pas la même langue.

Les poétes et les orateurs les plus célèbres ont reproché aux sénats qui gouvernoient les républiques d'Italie, ce systême de balance politique qui fit long-temps leur gloire et leur bonheur, mais qui, plus tard, causa leur foiblesse. Ils ont porté envie au sort de l'Espagne et de la France, qui, réunies sous deux grands monarques, se disputoient les

dépouilles de l'Italie, et la surpassoient en puissance, sans l'égaler en population ou en richesse. Encore aujourd'hui nous sommes disposés à répéter le même jugement, et à demander compte à la politique des Italiens, de leur foiblesse et de leur asservissement. Nous oublions que, par la marche qu'ils suivirent, ils s'assurèrent, pendant deux siècles, une existence heureuse et glorieuse, but immédiat de leurs efforts; et que, s'ils avoient embrassé le système contraire, ils seroient, selon toute apparence, arrivés par une autre route à une dépendance plus grande encore.

Les Italiens étoient menacés d'un asservissement immédiat, sous des princes qui tentoient chaque jour de les subjuguer; ils avoient, il est vrai, lieu de craindre aussi le joug des étrangers sous lequel ils passèrent deux siècles plus tard; mais ce dernier danger que nous connoissons, nous qui avons vu la suite des événemens, ils ne pouvoient pas même le pressentir. Les nations qui les entouroient n'étoient pas moins qu'eux divisées; le système féodal s'affoiblissoit chez elles, sans faire encore place à un principe plus vigoureux d'organisation. L'empereur seul leur donnoit encore quelquefois de l'ombrage, plutôt par ses anciennes prétentions, que par son pouvoir actuel. Ce reste de crainte de l'autorité impériale, entre-

tenu par les papes, excita les premières guerres dont nous nous occuperons dans ce volume; mais ces guerres mêmes, et les expéditions en Italie de Louis de Bavière et de Charles IV, convainquirent les Italiens de la disproportion extrême qui existoit entre les moyens de l'empereur et ses droits, de l'impuissance du corps germanique dans toute guerre offensive, des bornes étroites que la constitution de l'Allemagne mettoit au pouvoir de son souverain nominal, et de l'impossibilité où celui-ci seroit de descendre en Italie, si les Gibelins italiens ne lui en ouvroient pas eux-mêmes les portes.

Le roi de France, dès-lors bien plus puissant que l'empereur, ne gouvernoit cependant guère plus de la moitié des provinces où l'on parle françois. La Provence appartenoit au roi de Naples; la Lorraine, la Bretagne, la Bourgogne, les Pays-Bas, à des ducs presque indépendans; la Guyenne et partie de la Normandie à l'Angleterre. Une guerre désastreuse avec les Anglois, occasionnée par la succession des Valois, épuisoit les provinces qui dépendoient immédiatement du roi: dans ces provinces mêmes, les grands vassaux, les gentilshommes et les communes étoient loin de reconnoître un pouvoir absolu: le monarque ne disposoit ni des richesses ni des hommes;

il n'augmentoit que d'une main timide les modiques impôts que payoient ses sujets; et, s'il les forçoit au service militaire, c'étoit tout au plus pendant la courte durée d'un danger immédiat: même l'alliance du pape, ou plutôt l'asservissement de la cour d'Avignon, ne suffisoit point pour rendre la France redoutable aux Italiens.

L'Espagne étoit uniquement occupée de ses guerres avec les Maures; les Grecs, dès longtemps, n'étoient plus à craindre; les Turcs ne s'étoient pas encore fait redouter. L'Italie, entourée de toutes parts d'États gouvernés d'une main foible et chancelante, voyoit seulement chez elle s'élever de temps en temps un pouvoir despotique, un pouvoir qui menaçoit également et sa propre liberté et l'indépendance de ses voisins.

A plusieurs reprises, de petits peuples avoient été envahis par des princes limitrophes; et ces conquêtes, qui pouvoient un jour faire de l'Italie une seule monarchie, étoient toujours accompagnées de circonstances qui inspiroient de l'horreur pour un tel événement. Chez un peuple soumis, toute liberté, toute sûreté des personnes et des propriétés étoient aussitôt détruites; toute émulation, toute activité de l'esprit, tout desir de gloire cessoient immédiatement; les citoyens que leurs talens, leurs

richesses ou leur naissance mettoient sur la voie d'acquérir quelque distinction, quittoient une ville où toute ambition étoit interdite; les richesses passoient dans la nouvelle capitale, pour y être dissipées par le luxe; le commerce étoit frappé de mort; l'agriculture languissoit par l'éloignement des propriétaires; les études, qu'aucune émulation n'encourageoit, étoient abandonnées; et la même ville qui avoit long-temps paru trop étroite pour les passions orageuses de ses habitans, n'étoit plus peuplée que de citoyens anonimes, dont l'existence n'étoit jamais remarquée. Tel étoit le sort immanquablement réservé à Florence, à Venise, à Pise, à Gênes, à Bologne, si les de la Scala ou les Visconti avoient réussi dans leur projet de réunir l'Italie sous leur domination. L'émulation glorieuse entre tant de petits Etats, tant de petites cours, dont chacune recherchoit la parure des arts et du génie, au défaut de la puissance, n'auroit jamais eu lieu dans une capitale unique de l'Italie; une seule académie auroit réuni ou maîtrisé tous les talens; une seule cabale littéraire auroit décidé de tous les succès; une seule intrigue auroit fixé la marche des écoles de peinture, et donné des bornes au génie; de toutes parts l'homme auroit été circonscrit par une règle uniforme, il auroit été asservi aux lois

générales, à la mode et à la médiocrité; l'Italie, ne formant qu'un seul Etat, sous un seul maître, n'auroit jamais produit les chefs-d'œuvre qui ont charmé les douleurs de son esclavage, qui en ont caché la honte, et qui la dédommagent des trophées que ses armes ne lui ont point élevés.

Si, dans cette longue lutte pour la liberté, le parti qui défendoit l'indépendance des petites nations avoit succombé; si Castruccio, Mastino ou Bernabos, Jean Galeaz, ou Ladislas de Naples étoient devenus rois de toute l'Italie, on ne peut guère douter qu'ils n'eussent bientôt étendu leurs conquêtes sur le reste de l'Europe. Les richesses accumulées par la liberté, ne sont pas immédiatement anéanties par le despotisme; l'Italie étoit à elle seule plus riche que tout le reste de la chrétienté; toutes les armées étoient dans ce siècle, plus mercenaires que dans aucun de ceux qui l'ont précédé ou suivi; les Allemands, estimés alors comme formant les meilleures troupes, se seroient mis avec empressement à la solde d'un souverain italien; et, dans ce même siècle, nous les verrons en effet rivaliser avec les Provençaux, les Armagnacs, les Bretons, les Anglois et les Hongrois, pour obtenir du service auprès des Visconsti ou de la république florentine. Un roi d'Italie absolu auroit lutté avec trop d'avantage contre les

souverains féodaux de l'Allemagne et de la France; il auroit formé et exécuté en partie le projet si souvent renouvelé d'une monarchie universelle, et les Italiens auroient été dédommagés par un peu de gloire, comme les Grecs sous Alexandre, de la perte de leur liberté. Mais tous leurs moyens de domination auroient été de courte durée, et de cruels revers auroient suivi leurs conquêtes. Le commerce, source de leurs richesses, ne peut fleurir qu'avec la paix; c'est l'aisance universelle qui l'encourage, et non le luxe des parvenus. Des nations plus braves que leurs vainqueurs se seroient indignées d'être retenues sous le joug; l'insolence de dominateurs étrangers auroit excité une haine universelle, haine qu'on voit déjà, même sans de tels motifs, diviser les races d'hommes qui parlent des langues différentes; le moment seroit bientôt venu, où une révolte universelle auroit vengé l'Europe asservie; peut-être des flots de sang italien auroient-ils lavé la honte des vaincus : tout au moins l'épuisement et la foiblesse auroient-ils été la suite nécessaire de conquêtes trop vastes. L'Espagne ne s'est jamais relevée de l'anéantissement où l'a précipitée l'ambition de Charles V et de Philippe II : en jouant le même rôle, une autre puissance auroit eu le même sort; et la nation, pour avoir été conquérante au lieu

d'être conquise, n'auroit pas été, dans la suite des temps, mieux en état de maintenir sa propre indépendance.

Il arrive enfin, il est vrai, dans la succession des siècles, une époque à laquelle les peuples doivent renoncer à ces leçons de modération. Long-temps ils ont pu désirer d'être assez petits pour ressentir dans toutes leurs parties un esprit de vie qui conserve à l'homme son individualité, et qui, par l'émulation, développe les talens et le génie; mais il ne s'agit plus pour eux de vivre heureux et libres, il s'agit d'exister; il s'agit de repousser un ravisseur étranger; il s'agit de conserver ou de recouvrer ce sentiment d'indépendance, sans lequel il n'y a plus de patrie, plus d'honneur national, plus de vertus publiques. Lorsque les peuples divers qui appartiennent à la même nation, ont succombé sous les artifices ou les armes de la guerre ou de la politique; lorsqu'un sceptre de fer pèse ou menace de peser également sur des Etats long-temps rivaux, il n'est plus temps d'écouter d'anciennes jalousies; il n'est plus temps de songer à la balance entre des pouvoirs dont la puissance a cessé; il n'est plus temps de se mettre en garde contre les abus du gouvernement, pourvu du moins qu'il soit national. C'est alors que chaque peuple, pour se réunir à la grande masse, pour sauver la

gloire nationale, doit sacrifier de plein gré ses lois, ses institutions, les antiques objets de son affection et de son respect, tout, enfin, jusqu'à sa vénération pour le sang de ses princes, pour les formes tutélaires de sa liberté. Chaque peuple doit sentir qu'une même langue est un symbole auquel les hommes d'États divers se reconnoissent pour être de même race : le langage est la marque distinctive des nations, il est un signe de ralliement entre les membres d'une même famille. Les peuples, électrisés par un sentiment qui remue également toutes les ames, trouvent dans ce sentiment même, dans une passion nationale, le lien d'un nouveau corps social; ils ne recherchent plus que l'emploi le plus avantageux, le plus glorieux des forces communes. Mais l'oppression qui auroit dû forcer les Italiens à se resserrer en un seul corps, à former un seul État, pour se défendre ou se venger, cette oppression ne commença qu'à l'époque où finit cette histoire, à l'époque où Charles-Quint triompha de l'opposition de la France, et soumit l'Italie entière à sa domination immédiate, ou à l'influence de ses conseils. Jusqu'alors nous pouvons nous associer, et par notre raison et par notre cœur, à la lutte des républicains d'Italie, pour le maintien de la balance politique; nous pouvons épouser

tous leurs intérêts, en voyant de grandes pensées et de grandes vertus les déterminer à de généreux efforts et de pénibles sacrifices.

Les premières guerres qui déchirèrent l'Italie à l'époque dont nous entreprenons l'histoire, eurent pour but de rabaisser la puissance impériale, et celle des seigneurs gibelins qui en étoient dépositaires en Lombardie; le ressentiment, la fureur des partis y avoient plus de part que la jalousie ou la politique. Elles n'auroient point éclaté, ou elles ne se seroient point prolongées, si les papes ne les avoient pas excitées et entretenues; s'ils n'avoient pas sacrifié le repos des peuples et la conscience de leurs pasteurs pour satisfaire leur vengeance et leur ambition.

Depuis que les évêques de Rome avoient mis leur personne en sûreté en France, et qu'ils ne couroient plus le danger d'être eux-mêmes victimes des guerres qu'ils allumoient, ils avoient redoublé d'acharnement contre l'autorité impériale, et aucune considération n'arrêtoit plus les projets ambitieux qu'ils formoient sur l'Italie. Henri VII de Luxembourg, pendant sa courte administration, avoit augmenté leur jalousie, en faisant briller de quelque éclat la couronne germanique; les papes avoient vu, par son exemple, qu'un

prince vaillant et généreux pourroit, en peu d'années, renverser l'ouvrage auquel ils avoient travaillé pendant des siècles; ils avoient senti que les empereurs ne s'éleveroient point en Italie sans ramener les évêques de Rome à leur première dépendance, et, pour prévenir cette rivalité dont ils étoient menacés, ils retournèrent à leur ancienne politique; ils laissèrent les forces de l'Allemagne se consumer dans une longue guerre civile entre deux compétiteurs à l'empire; et ils profitèrent d'une élection contestée, pour envahir également les droits des deux princes rivaux.

Lorsque la nouvelle de la mort de Henri VII 1334. fut portée en Allemagne, deux partis se manifestèrent aussitôt, prêts à se disputer la couronne impériale. A la tête de l'un, on voyoit Frédéric, duc d'Autriche, fils d'Albert, l'avant-dernier empereur, et petit-fils de Rodolphe, le fondateur de la puissance de la maison de Hapsburg. L'autre parti étoit formé des adhérens à la maison de Luxembourg, à la tête desquels on voyoit Jean, roi de Bohême, fils de Henri VII, et Baudoin, archevêque, électeur de Trèves, frère du même monarque. La couronne impériale n'étoit pas le seul objet de dispute entre ces deux partis; le titre de Jean au royaume de

1314. Bohême, qui lui avoit été donné par son père, lui étoit contesté par le duc de Carinthie. Celui-ci avoit épousé une fille d'Ottocar, le dernier roi, et comme il vouloit transmettre ses droits à la maison d'Autriche, le roi Jean s'attendoit à être dépouillé de son patrimoine, par cette maison, si Frédéric venoit à triompher. Il ne recherchoit point pour lui-même la dignité impériale; il désiroit, au contraire, la faire obtenir à quelque prince déjà puissant, en qui il pût trouver un utile allié; et, tandis qu'il négocioit dans cette vue avec Louis, duc de la Bavière supérieure, auquel il offroit l'empire, l'archevêque de Mayence, qui étoit dans ses intérêts, avoit retardé de dix mois la convocation de la diète d'élection, et il l'avoit ajournée au 19 octobre 1314 (1).

Le jour fixé arriva enfin, et les électeurs se rendirent à la ville électorale de Francfort; mais ils y arrivèrent préparés bien plus à un combat qu'à une diète; le seul archevêque de Trèves conduisoit à sa suite plus de quatre mille chevaux (2). Celui de Mayence occupoit déjà le champ de Rensé, qu'un usage

(1) *Olenschlager Geschichte des Rom. Kayserthums in der ersten haelfte des XIV Jahrhunderts.* c. 31, p. 80, un vol. *in*-4.° Francofort, 1755.

(2) *Olenschlager Gesch.* c. 32, p. 83.

antique consacroit aux élections. Le roi Jean 1314.
de Bohême se joignit à ces deux archevêques, ainsi que Waldemar, électeur de Brandebourg, et Jean le vieux, duc de Saxe-Lavenburg, qui prétendoit être électeur de Saxe. Mais pendant le même temps, Rodolphe, comte et électeur-palatin de Bavière, qui étoit entièrement dévoué à la maison d'Autriche, au lieu de se joindre aux électeurs qui vouloient donner à son frère la couronne impériale, s'arrêta à Sachsenhause, faubourg de Francfort sur la gauche du Mein, et entreprit d'y ouvrir une seconde diète électorale; il étoit chargé de la procuration de l'archevêque de Cologne, qui, en guerre avec la maison de Luxembourg, n'avoit pas pu se rendre à Francfort, et il s'étoit réuni au duc Rodolphe, électeur de Saxe, et à Henri, duc de Carinthie, qui prenoit le titre de roi et électeur de Bohême.

La diète de Rensé somma l'électeur-palatin et celui de Cologne de se rendre auprès de leurs collègues; elle somma également les ducs de Saxe et de Carinthie d'exposer leurs prétentions au titre électoral, devant le collége des électeurs, et de se soumettre au jugement de leurs confrères; mais la diète de Sachsenhause, au lieu de reconnoître cette autorité supérieure, se hâta, le même jour,

1314. de désigner, par une élection irrégulière, Frédéric d'Autriche, comme roi des Romains. La nouvelle en étant portée à Rensé, les cinq électeurs qui y étoient assemblés procédèrent à l'élection le jour suivant; et, par un choix unanime, ils désignèrent pour empereur Louis, duc de Bavière, qui prit le nom de Louis IV (1).

Les deux prétendans à l'empire avoient des titres assez égaux à l'obéissance comme à l'estime de leurs compatriotes. Le parti d'Autriche ayant suscité un prince de la maison de Brandebourg pour disputer le droit de Waldemar, il ne restoit de part et d'autre que deux électeurs dont le suffrage ne pût être contesté, et chacun en avoit de plus trois autres dont les prétentions étoient litigieuses. Les deux princes rivaux étoient issus de deux maisons illustres et puissantes; tous deux étoient braves et confians; tous deux, du moins en Allemagne, montrèrent un caractère loyal et chevaleresque; tous deux avoient des champions zélés qui combattoient pour eux avec vaillance. Jean de Bohême défendoit la cause de Louis comme la sienne propre; Frédéric avoit pour lui ses frères les ducs d'Autriche, Léopold

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 66, p. 474. — *Schmidt*, Histoire des Allemands, trad. L. VII, c. 5, T. IV, p. 429.

et Henri, aussi bien que Rodolphe, électeur de Bavière.

Comme l'observation des formalités prescrites pour le couronnement sembloit devoir assurer à l'un ou à l'autre candidat la faveur des peuples, chacun s'empressa de les remplir. Louis fut introduit par les bourgeois de Francfort dans leur ville; il fut présenté au peuple comme empereur élu dans l'église de Saint-Barthélemy, consacrée, par l'ancien usage, à cette fonction; Frédéric assiégea inutilement Francfort pour obtenir le même avantage (1). Louis fut ensuite conduit à Aix-la-Chapelle, d'où son rival s'étoit vu forcé à se retirer; il y fut sacré dans le lieu destiné de tout temps à cette cérémonie, mais non par l'archevêque de Cologne, auquel seul il appartenoit de l'accomplir; ceux de Mayence et de Trèves firent cet office en son absence. Frédéric, d'autre part, fut conduit à Bonn par l'archevêque de Cologne; il y fut sacré par ses mains, mais dans un lieu où cette consécration devenoit illégale. Ainsi, les deux sacres, par une raison différente, furent tous deux et incomplets et invalides (2).

Les deux empereurs élus, Louis et Frédéric,

(1) *Olenschlager Geschichte*, §. 33, p. 87.

(2) *Litteræ Archiepiscopi Moguntini et Electorum ad Roman. Pontif. apud Raynald.* 1314, §. 18, T. XV, p. 137.

étoient fils d'un frère et d'une sœur; le propre frère de Louis, Rodolphe, étoit l'allié le plus zélé de son rival; une discorde semblable
1314. régnoit dans toutes les maisons des princes; trois chapeaux électoraux étoient contestés, aussi bien que la couronne impériale, et les armes devoient régler l'héritage et les droits des familles les plus puissantes. Cette égalité même, et l'indifférence des princes de l'Allemagne septentrionale, prolongèrent la guerre qu'un épuisement réciproque suspendoit souvent. Ni l'un ni l'autre des concurrens à l'empire ne pouvoit essayer de se faire reconnoître au-delà des Alpes, et tandis que l'Allemagne avoit deux rois des Romains, l'Italie étoit abandonnée à l'intrigue. Mais cette cessation de toute autorité suprême, qui suivit immédiatement l'administration vigoureuse de Heuri VII, occasionna, entre les Guelfes et les Gibelins, une guerre non moins acharnée que celle qui éclatoit dans l'autre royaume entre les deux prétendans au trône. Des intérêts opposés, des passions haineuses, excitées en même-temps, rendirent cette guerre générale, quoiqu'elle eût autant de motifs différens qu'elle avoit de chefs.

Le pape et le roi de Naples, alliés par le nom françois, par l'esprit du parti guelfe, et par une ambition commune, avoient pour

adversaires les nouveaux princes de Lombar- 1314.
die que leurs intrigues ou leur valeur avoient élevés à la souveraineté. Ceux-ci devoient leur puissance à la violence de l'esprit de parti; les Gibelins avoient payé, au prix de leur liberté, la valeur ou l'adresse des chefs qu'ils vouloient se donner: aussi, les nouveaux princes entretenoient-ils des passions orageuses qui leur étoient si favorables; ils s'y associoient eux-mêmes, ils en faisoient dépendre leur sort, et ils poursuivoient avec toute l'obstination de l'intérêt personnel, et toute la fureur d'une haine acharnée, une guerre qui sembloit n'avoir pour but que des principes abstraits, et la défense des prérogatives d'un trône vacant encore.

Clément V régnoit toujours, lorsque la nouvelle de la mort de Henri VII fut portée à la cour pontificale. Il semble que ce pape, dépendant de la France, errant dans des provinces où il n'étoit pas souverain, foible par son caractère autant que par sa situation, et incapable d'inspirer aux fidèles de l'affection ou du respect, voulût se relever de cet état d'humiliation, en formant sur le premier trône de la chrétienté, des prétentions inconnues à Hildebrand ou Innocent III. Il publia une bulle pour casser la sentence que Henri VII avoit prononcée contre le roi

1314. Robert. « Ce que faisons, disoit-il, tant en » vertu de l'autorité indubitable que nous » avons sur l'empire romain, que d'après le » droit par lequel, dans la vacance de l'empire, » nous succédons à l'empereur » (1). En vertu de ce droit jusqu'alors inoui, Clément accorda bientôt après à Robert, roi de Naples, le titre provisoire de vicaire impérial dans toute l'Italie. Si ce vicariat n'étoit pas révoqué par le souverain pontife, il ne devoit cesser que deux mois après l'élection d'un empereur légitime (2).

Ces deux bulles furent les derniers actes de l'administration de Clément V en Italie. Ce pontife, qui avoit si bassement vendu les intérêts du saint-siége et ceux de sa conscience à Philippe le bel, roi de France, et qui lui avoit sacrifié l'ordre entier des Templiers, mourut à Rochemaure, la même année que ce prince, le 20 avril 1314, comme il se préparoit à retourner à Bordeaux, sa patrie, pour essayer si l'air natal rétabliroit sa santé (3). La citation menaçante d'un templier, qui, du

(1) *Lib. VII Decretalium Clementina* Pastoralem. — *Olenschlager Gesch.* c. 28, p. 71.

(2) *Bulla Clementis V, 2 idus martii, ap. Raynald.* 1314, §. 2, p. 133. La Ligurie fut exceptée de cette concession.

(3) *Clementis V vita ex Bernardo Guidonis.* T. III, P. II, p. 464.

milieu des flammes, avoit appelé ces deux 1314.
potentats à comparoître devant le tribunal de Dieu, parut ainsi s'accomplir.

Clément V avoit amassé d'immenses richesses par la vente des bénéfices ecclésiastiques, et par une foule de marchés scandaleux qui ont attiré sur lui l'exécration de ses contemporains (1). Outre les trésors qu'il avoit accumulés dans ses coffres, il avoit comblé de biens tous ses parens et tous ses serviteurs. Mais sa générosité envers ceux qui l'entouroient ne lui avoit point gagné leur reconnoissance. Au moment où la mort du pape fut connue dans son palais, tous ceux qui l'habitoient se jetèrent sur ses trésors comme sur un butin légitime. Dans une maison si nom-

(1) On peut regarder l'anecdote suivante, rapportée par un des écrivains les plus religieux de l'Italie, comme une preuve de l'opinion publique sur ce pontife. Effrayé de la mort d'un cardinal, son neveu, qu'il aimoit beaucoup, Clément témoigna un grand desir de savoir ce que son ame étoit devenue. Un de ses plus fidèles chapelains, pour le satisfaire, se laissa transporter dans l'autre monde par un habile nécromancien. Aux enfers il vit un palais dans lequel le cardinal neveu étoit couché sur un lit de flammes, en punition de sa simonie; vis-à-vis de ce lieu, des diables construisoient un autre palais embrâsé : *C'est à ton maître qu'il est destiné,* dit l'un d'eux au chapelain qui visitoit l'enfer. De retour de sa mission, le chapelain rapporta à Clément V cette effrayante nouvelle; dès-lors on ne le vit plus sourire, la terreur s'empara de son ame, sa santé fut bientôt détruite, et il mourut la conscience troublée par cette terrible prédiction. *Giov. Villani.* L. IX, c. 59, p. 471.

1314. breuse, pas un seul serviteur fidèle ne demeura pour veiller auprès du cadavre de son maître; les cierges qui étoient allumés autour de son lit de parade tombèrent sur lui et y mirent le feu; l'incendie, qui gagna bientôt tout l'appartement, attira enfin l'attention des pillards; ils l'éteignirent; mais le palais et le garde-meuble avoient été tellement saccagés, qu'on ne retrouva plus qu'un misérable manteau, pour couvrir le corps à demi-brûlé du pape le plus riche qui eût jamais gouverné l'église (1).

Vingt-trois cardinaux se rassemblèrent à Carpentras, pour donner un nouveau chef à la chrétienté; sur ce nombre, il n'y en avoit que six d'italiens; cependant, comme le séjour du pape loin du troupeau dont il étoit le pasteur immédiat, étoit devenu un scandale public; comme cette absence avoit excité les plaintes de tous les chrétiens, les Italiens balançoient encore, dans le conclave, le crédit des François. Mais le 24 juillet, deux parens du pape défunt entrèrent dans Carpentras avec une troupe de gens armés, et ils excitèrent dans cette ville une sédition pour forcer le conclave à nommer un pape gascon. Les maisons des cardinaux italiens, et celles

(1) *Fr. Francisci Pipini Chron., in fine.* p. 780.

d'un grand nombre de courtisans et de marchands de la même nation furent incendiées, des cris de mort contre les chefs de l'église furent proférés et répétés dans les rues; enfin, le danger devint si pressant, que les cardinaux italiens enfermés au conclave, s'en échappèrent en faisant abattre un mur derrière leur palais. Cette désertion força le collége des cardinaux à se séparer, et suspendit, pendant plus de deux ans, la nomination d'un nouveau pontife (1). 1314.

Philippe, comte de Poitou, qui, depuis, fut connu comme roi de France sous le nom de Philippe le long, parvint enfin, en 1316, à réunir à Lyon les cardinaux dispersés. Pour les attirer auprès de lui, il leur avoit promis solennellement de ne point les enfermer au conclave; mais il leur manqua de parole (2). Le 28 juin, il les fit entrer dans l'enceinte consacrée, d'où ils ne sortirent qu'après quarante jours de lutte, pour proclamer, le 7 août, Jacques d'Ossa, natif de Cahors, alors évêque d'Avignon et cardinal de Porto, qui prit le nom de Jean XXII. D'Ossa étoit chancelier de Robert, roi de Naples, et sa créature. Il étoit né dans la plus basse classe, et il s'étoit

(1) *Bernardi Guidonis, vita Clementis V.* p. 464.

(2) *Vita Joannis XXII à Canonico S. Vittoris.* T. III, P. II, p. 477.

élevé par l'intrigue et l'effronterie, bien autant que par ses talens. On assure qu'au commencement de sa carrière, il avoit apporté à Clément V de fausses lettres de recommandation de la part de Robert, et que c'est ainsi qu'il avoit obtenu l'évêché de Fréjus et celui d'Avignon (1). On raconte encore que, dans le conclave où il fut élu, les suffrages étoient partagés; les Gascons vouloient un pape de leur pays; les François et les Provençaux se réunissoient aux Italiens pour ramener le saint-siége à Rome. Alors, ne pouvant s'accorder, les deux partis convinrent de remettre le choix du successeur de S. Pierre au cardinal d'Ossa, et celui-ci, au grand étonnement de tout le sacré collége, se nomma pape lui-même (2). Cependant, la partialité de Jean XXII pour les ultramontains, sa lâche dépendance des deux cours de Paris et de Naples, la détermination qu'il prit de fixer le siége de l'église en Provence, et les maux que son ambition et sa vénalité causèrent à l'Italie, ont tellement aigri les Italiens contre lui, que nous devons peut-être révoquer en doute les bruits scandaleux que ses contemporains ont accrédités sur sa promotion.

(1) *Ferretus Vicentinus.* L. VII, p. 1168.

(2) *Giov. Villani.* L. IX, c. 79, p. 482.

Après la mort de Henri VII, Robert, roi de Naples, étoit demeuré de beaucoup le plus puissant souverain de l'Italie. Au royaume d'Appulie il joignoit la seigneurie de plusieurs villes du Piémont, et l'alliance de tous les Guelfes des États de l'église, de la Toscane et de la Lombardie, qui le reconnoissoient pour vicaire impérial, suivant la concession de Clément V. Robert étoit en même-temps souverain de la Provence; il tenoit les papes dans une dépendance absolue, et il avoit sur la cour de France le crédit le plus illimité. Le lien, entre tous ces États, c'étoit l'intérêt du parti guelfe, que Robert paroissoit avoir à cœur par-dessus toute chose, et il se préparoit à profiter de l'interrègne de l'empire, et des guerres civiles d'Allemagne, pour écraser sans retour le parti gibelin en Italie.

Mais le parti gibelin avoit à sa tête des hommes que leurs rares talens et le zèle obstiné de leurs partisans mettoient en état de faire 1334.
une longue résistance, des hommes que la crainte d'une ruine immédiate tenoit réunis, et que la haine implacable de leurs adversaires forçoit à être constans dans leurs principes. Ces chefs de faction s'étoient élevés à la souveraineté dans leur patrie. Parmi eux on comptoit Matteo Visconti, seigneur de Milan et d'une partie de la Lombardie; Cane de la

1314. Scala, seigneur de Vérone et d'une partie de la Vénétie; Passerino Bonacossi, seigneur de Mantoue; Castruccio Castracani, seigneur de Lucques, et chef en Toscane du parti qu'avoit formé Uguccione de la Faggiuola; enfin, Frédéric de Montefeltro, seigneur d'Urbino et capitaine des Gibelins de la Marche d'Ancône et du duché de Spolète. D'autres gentilshommes moins célèbres et moins puissans dominoient dans des villes plus petites ou dans des châteaux et des villages fortifiés qu'ils tenoient sous la dépendance de la ligue gibeline.

Matteo Visconti, en raison de son âge déjà avancé, de la supériorité de ses forces et de celle de ses talens, étoit regardé comme le chef de tous les Gibelins d'Italie. C'est lui que le roi Robert attaqua le premier; Hugues de Baux, qui commandoit pour le roi en Piémont, s'assura l'alliance des villes de Pavie, Verceil, Asti et Alexandrie (1); il réunit les exilés de la maison de la Torre, leurs nombreux partisans, et la plupart des Guelfes de la
1313. Lombardie; son armée se trouva forte de deux mille chevaux et de dix mille fantassins; avec elle il pénétra dans la Lomelline, et le 24 septembre 1313, il rencontra, près d'Abbiate

(1) *Galvan. Flamm. Manip. Florum.* c. 354, p. 724.

Grasso, l'armée de Visconti qu'il battit (1). Mais 1313.
bientôt la discorde éclata dans son camp entre les Provençaux et les Lombards qu'il commandoit. Les paysans qu'il abandonnoit aux vexations de ses troupes, se réunirent à ses ennemis, et il fut enfin forcé d'évacuer, avec autant de dommage que de honte, le Milanois où il venoit de remporter une victoire (2).

L'année suivante, le dauphin Hugues de 1314.
Viennois fut mis par Robert à la tête des Guelfes de Lombardie. Comme son prédécesseur, il rassembla une armée nombreuse, composée des milices des villes guelfes et des exilés des gibelines; mais comme lui, il n'eut point des succès proportionnés aux forces qu'il commandoit. Après avoir échoué dans une tentative pour s'emparer de Plaisance, il se retira en désordre à Alexandrie, et l'armée qu'il avoit assemblée se dissipa sans avoir combattu (3).

C'étoit dans cette même année que Robert, après avoir dirigé toutes ses forces sur la Toscane, y avoit éprouvé, conjointement avec les Florentins, la cruelle défaite de Montecatini, dont nous avons rendu compte dans

(1) *Albert. Mussati de Gestis Italic.* Lib. I, Rub. 6, p. 578.

(2) *Tristani Calchi histor. Patriæ.* Lib. XXI, p. 459.

(3) *Alb. Mussati de Gestis Ital.* L. III, Rub. 6, T. X, p. 632.

1314. le chapitre précédent. Dans le même temps encore, Cane, seigneur de Vérone, remportoit sur les Padouans et les Guelfes de la Marche Trévisane, des avantages non moins signalés, dont nous avons aussi occupé déjà nos lecteurs. Dans le Milanois seulement les succès étoient encore balancés entre les deux partis, et, pendant le commencement de la
1315. campagne de 1315, Matteo Visconti, pressé en même-temps du côté de Bergame par les exilés de cette ville (1), et du côté du Pô par les Guelfes de Pavie, de Verceil et d'Alexandrie (2), se vit sur le point de perdre Bergame, et fut contraint d'abandonner la Lomelline au pillage de ses ennemis. Mais Visconti entendoit l'art des négociations aussi bien que celui de la guerre. Il accorda aux exilés de Bergame une paix avantageuse (3), et tournant alors toutes ses forces contre les Pavesans, il les battit d'abord au mois de juillet auprès de la Scrivia, et au mois d'octobre suivant, il s'empara de leur ville par surprise (4). La mort du comte Richard de Langusco, le chef des Guelfes de Pavie, la

(1) *Alb. Mussati de Gestis Ital.* Lib. VII, R. 3, p. 662.

(2) *Ib.* R. 5, p. 664.

(3) *Ib.* R. 9, p. 666.

(4) *Ib.* R. 11, p. 668.

captivité de plusieurs seigneurs de la maison 1315.
della Torre, le pillage et la ruine d'une ville qu'on pouvoit regarder comme le chef-lieu du parti en Lombardie, furent les premières conséquences de cet événement. Bientôt la terreur qu'il inspira aux Guelfes engagea les villes de Tortone et d'Alexandrie à se donner aussi à Mathieu Visconti (1). Côme, Bergame et Plaisance dépendoient déjà de lui, et le parti gibelin triompha dans presque toute la Lombardie.

Tel étoit l'état des factions en Italie, lorsque le pape Jean XXII fut élu à Lyon. Robert, qui avoit éprouvé une suite d'échecs pendant l'interrègne de l'église, essaya alors si, par 1316.
le moyen d'un pontife qui lui étoit tout dévoué, et avec l'aide de ses armes spirituelles, il ne pourroit pas rétablir un équilibre que ses généraux avoient laissé détruire. Les chefs qui combattoient contre lui, prétendoient être revêtus de l'autorité de l'empire : il résolut de les en priver; et Jean XXII déclara 1317.
par une bulle pontificale que tous ceux qui tenoient de Henri VII le titre de vicaires-impériaux, avoient perdu tous leurs droits par la mort de ce monarque. « Dieu même,

(1) *Alb. Mussati de Gestis Ital.* Lib. VII, Rub. 19, p. 675. — *Tristani Calchi.* L. XXI, p. 464.

1317. » *disoit le pape*, a confié l'empire de la terre, » aussi bien que l'empire du ciel, au sou- » verain pontife; pendant l'interrègne, tous » les droits de l'empereur sont dévolus à » l'église; et celui qui, sans avoir demandé » ou obtenu la permission du siége aposto- » lique, continue à exercer les fonctions que » l'empereur lui avoit confiées de son vivant, » offense ainsi la religion, il se plonge dans » le crime, et il attaque la majesté divine elle- » même » (1).

Visconti ne vouloit point se déclarer ouvertement contre l'église, mais il vouloit moins encore se laisser dépouiller de son autorité. Il reconnut que le pouvoir que Henri lui avoit confié ne pouvoit survivre à ce monarque, il renonça donc au titre de vicaire-impérial; mais il demanda aux peuples qu'il gouvernoit de confirmer son autorité, et avec leur approbation il prit le titre nouveau de capitaine et défenseur de la liberté milanoise (2).

Cet acte de déférence ne sauva point

(1) Bulle en date du 11 des calendes d'avril 1317. *Raynald.* §. 27, *p.* 156.

(2) *Bonincontrii Morigiæ. Chronic. Modoetiense.* L. II, c. 22, T. XII, p. 1112. — *Galv. Flamma Man. Flor.* c. 356, p. 725. — *Tristani Calchi histor.* L. XXI, p. 467.

Visconti de la colère du pape, qui, la même 1317.
année 1317, prononça contre lui une sentence d'excommunication, et mit la ville de Milan en interdit; mais les armes de Robert, du pape et des Guelfes furent tout-à-coup écartées de la Lombardie par les révolutions qui éclatèrent à Gênes : toutes les forces des deux partis se rassemblèrent en Ligurie, dans un étroit espace, entre les rochers et la mer, pour y disputer l'empire de toute l'Italie.

Quatre grandes familles, les Doria, les Spinola, les Grimaldi et les Fieschi dirigeoient depuis long-temps tous les partis de la république de Gênes; une jeunesse belliqueuse, de grandes richesses, de vastes fiefs dans les deux rivières, et de forts châteaux assuroient leur puissance. Les deux premières familles étoient gibelines; les deux autres guelfes. Cependant une rivalité impatiente divisoit toujours ceux qu'un même parti auroit dû réunir. Les Doria et les Spinola gouvernoient Gênes, depuis le passage de Henri VII dans cette ville; les Grimaldi et les Fieschi en étoient exilés. Mais les premiers ne pouvoient contenir leur jalousie mutuelle, l'une et l'autre famille vouloit dominer seule, et à l'occasion d'une sédition dans la petite ville de Rapallo, les Doria attaquèrent les Spinola au mois de

1317. février 1314 (1). Pendant vingt-quatre jours une guerre civile se prolongea dans l'intérieur des murs ; les différens palais étoient changés en forteresses, on entreprenoit tour à tour leur siége ou leur défense, et l'issue des combats demeuroit incertaine (2). Les Doria cependant appelèrent à leur aide les exilés du parti guelfe ; les Grimaldi et les Fieschi se joignirent à eux, et ils forcèrent enfin les Spinola à sortir de la ville.

Mais les vainqueurs, qui vouloient poursuivre les Spinola dans leurs châteaux-forts, furent obligés, avant tout, de récompenser les alliés qu'ils avoient appelés à leur aide ; ils partagèrent le gouvernement de l'État avec les Guelfes, et bientôt ils purent reconnoître qu'ils étoient plus foibles qu'eux. Les Guelfes voulurent enfin, en 1317, rétablir la paix dans la ville ; ils sommèrent les Doria de se réconcilier avec les Spinola, et comme les Doria n'y voulurent point consentir, ils ouvrirent les portes aux Spinola. Alors on vit une révolution étrange résulter de cette animosité si violente et de cette crainte réciproque. Les Doria, effrayés de

(1) *Giovanni Villani*. L. IX, c. 56, p. 470.

(2) *Uberti Folietæ Genuens. Historiæ*. L. VI, p. 412.

l'avantage qu'on donnoit sur eux à leurs 1317.
ennemis, sortirent sans combat des murs de Gênes; les Spinola, non moins effrayés de se trouver seuls entre les mains des Guelfes qui les avoient il est vrai rappelés, en sortirent à leur tour, et les Grimaldi avec les Fieschi se trouvèrent dominer sans rivaux dans une ville dont les deux factions Gibelines leur abandonnoient la possession.

Mais les deux familles rivales qui se virent exilées ensemble, après avoir volontairement livré leur patrie à leurs ennemis, ne tardèrent pas à se réconcilier dans le malheur. Elles s'emparèrent des deux villes de Savonne et d'Albenga, elles les fortifièrent et y réunirent leurs forces. Les Gibelins des montagnes de la Ligurie s'associèrent aux émigrés de Gênes, et Matteo Visconti, aussi bien que Cane de la Scala, leur promirent de puissans secours (1).

Au mois de mars 1318, Marco Visconti, fils 1318.
du seigneur de Milan, passa les montagnes de la Bocchetta à la tête d'une armée, et s'avança jusqu'aux portes de Gênes pour former le siége de cette ville. Une flotte gibeline, armée à

(1) *Georgii Stellæ. Annal. Genuens.* T. XVII, p. 1029. — *Giov. Villani.* L. IX, c. 85, p. 487. — *Uberti Folietæ histor. Genuens.* L. VI, p. 414.

1318. Savonne par les émigrés, se présenta en même-temps pour attaquer le port, et après plusieurs combats, elle s'empara de la tour du Phare. L'armée de Visconti se logea dans les faubourgs de St.-Jean et de Ste.-Agnès, et les vallées de Bisagno et de la Polsevera furent occupées par les assiégeans (1). Les Grimaldi et les Fieschi, effrayés de ce que toutes les forces du parti gibelin en Italie se réunissoient contre eux, écrivirent au roi Robert de Naples, et à toutes les villes guelfes pour leur demander des secours.

Robert, qui jusqu'alors avoit confié à ses généraux ou aux princes de son sang la conduite de la guerre en Lombardie et en Toscane, crut la défense de Gênes assez importante pour l'entreprendre par lui-même. Gênes commandoit en quelque sorte la mer Tyrrhénienne, et la communication entre les états du roi en Provence et à Naples. Les villes qui lui appartenoient en Piémont, les villes guelfes de Lombardie, pouvoient être ou défendues ou reconquises par Gênes. Le roi prépara donc en hâte une flotte de vingt-cinq galères; il s'embarqua le 10 juillet à Naples, avec la reine sa femme, et deux de ses frères,

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 90, p. 488. — *Chronicon. Astense*, T. XI, c. 99, p. 254.

et le 21 il aborda dans le port de Gênes ; il 1318.
descendit aussitôt sur la place du palais avec douze cents gendarmes, et il déclara au peuple assemblé qu'il venoit pour le défendre et le sauver (1).

La générosité apparente du roi excita celle du peuple ; son discours fut couvert d'applaudissemens, et par un mouvement spontané, l'assemblée déféra pour dix ans, à lui et au pape, conjointement, la seigneurie. Les deux capitaines ou chefs de l'état abdiquèrent leur autorité, et tous les citoyens prêtèrent serment de fidélité au roi de Naples. Les Guelfes eux-mêmes soupçonnèrent qu'une révolution si avantageuse à Robert avoit été préparée de longue main par ses intrigues (2).

La présence du roi de Naples ne découragea point les assiégeans ; ils continuèrent leurs attaques contre le corps même de la place, et ils se rendirent maîtres d'une église de Sainte-Agnès qui communiquoit par un pont avec les murs de la ville. Des combats acharnés se renouvelèrent chaque jour pendant l'automne et l'hiver, et les Gibelins remportoient le plus souvent l'avantage (3). Les deux partis qui

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* T. XVII, p. 1033.

(2) *Giov. Villani.* L. IX, c. 92, p. 489.

(3) *Georgius Stella Genuens. Histor.* p. 1033. — *Giov.*

1318. divisoient toute l'Italie attachoient une importance toujours croissante au siége de Gênes, et leurs champions sembloient s'être donné rendez-vous pour combattre entre ces montagnes. On vit arriver successivement au camp gibelin le marquis de Montferrat, Castruccio Castracani, seigneur de Lucques, et des renforts envoyés par les Pisans, par Frédéric, roi de Sicile, et même par l'empereur de Constantinople. Robert, de son côté, recevoit ceux des Florentins, des Bolonois, et des Guelfes de la Romagne. L'armée assiégeante comptoit quinze cents chevaux, l'armée assiégée en avoit plus de deux mille cinq cents; mais cette pesante cavalerie, qui par-tout ailleurs décidoit du sort de la guerre, enfermée au milieu de montagnes sauvages et escarpées, ne trouvoit nulle part un terrain assez uni pour pouvoir y combattre; elle languissoit donc dans l'oisiveté et les privations, sans pouvoir terminer cette guerre de postes par une action d'éclat. Robert, dont l'impatience étoit redoublée par le sentiment de la supériorité de ses forces, avoit tenté à plusieurs reprises de sortir de cette espèce de prison; enfin le 5 février 1319, il réussit à

Villani. L. IX, c. 93, p. 490. — *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. VI, p. 415.

débarquer à Sestri de Ponent un corps de huit 1319.
cents chevaux et de quinze mille fantassins qu'il avoit embarqué la veille. Par-là il coupoit la communication entre Savonne, quartier-général des émigrés, et le camp des assiégeans. Ces derniers avoient été battus comme ils vouloient repousser le débarquement, et Marco Visconti se vit obligé de lever, après dix mois, le siége de Gênes. Il abandonna une partie de ses bagages, et reconduisit son armée en Lombardie; Robert n'osa point le poursuivre au travers des gorges de l'Apennin (1).

Mais le roi, pour affermir sur Gênes l'autorité qu'il devoit à la violence de l'esprit de parti, engagea les Guelfes à user de la victoire sans modération. De magnifiques palais des Gibelins faisoient l'ornement de la ville, la populace forcenée y mit le feu, et les rasa ensuite jusqu'en leurs fondemens : les riches vallées de Bisagno et de Polsevera étoient couvertes de maisons de plaisance qu'entouroient des jardins délicieux ; tout fut incendié, pillé ou détruit, et après ce sac odieux, le roi, le clergé et les citoyens, comme s'ils avoient obtenu une victoire sur les barbares ou les infidèles, non sur leurs

(1) *Georgii Stellæ Ann. Genuens.* p. 1034. — *Giov. Villani.* L. IX, c. 95, p. 491. — *Chronicon Astense.* c. 99, p. 255, — *Uberti Folietæ.* L. VI, p. 415.

1319. compatriotes, portèrent en procession les reliques de saint Jean-Baptiste, et rendirent grâces à Dieu dans ses temples, des succès qu'ils avoient obtenus et du sang qu'ils avoient versé (1).

Après avoir ainsi célébré sa victoire, Robert quitta la Ligurie le 29 avril avec une partie de ses troupes et de ses vaisseaux, et tandis qu'il se rendoit en Provence à la cour du pape, les Gibelins ramenoient leur armée devant Gênes pour en recommencer le siége. Dès le 25 mai, quelques galères de Savonne firent dans le port même de Gênes de riches captures, mais l'armée assiégeante vint seulement le 27 juillet camper au pied des murailles, et le 3 août, Conrad Doria, avec vingt-huit galères gibelines, ferma le port aux assiégés.

Les Gibelins s'emparèrent de nouveau des faubourgs, et ils y séjournèrent près de quatre ans; des combats pour la possession de chaque redoute, de chaque église, de chaque maison susceptible d'être fortifiée, se renouvelloient presque tous les jours. La même guerre se soutenoit avec une égale fureur dans les deux rivières; mais l'occidentale étoit principalement occupée par les Gibelins, et

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1035. — *Ubertus Folieta histor. Genuens.* L. VI, p. 416.

l'orientale par les Guelfes. Les Gênois se cherchoient, pour se battre, jusque sur les mers les plus éloignées, et dans les colonies de la Grèce et du Levant (1). Cependant les capitaines gibelins du reste de l'Italie ne s'étoient point rendus en personne au second siége de Gênes, en sorte que dans le même temps ils poursuivirent la guerre avec activité dans d'autres provinces. 1319.

Ferrare, en 1317, fut enlevée au parti guelfe; cette ville, pendant un siècle de soumission à la maison d'Este, avoit été peut-être la plus constante dans son dévouement à l'église, mais elle étoit gouvernée et opprimée par des Gascons que le pape et le roi Robert y avoient établis, lorsque, profitant, en 1308, des guerres civiles allumées entre les princes d'Este, ils avoient dépouillé ces anciens alliés de leur souveraineté. Les marquis d'Este, réfugiés à Rovigo, avoient été contraints de rechercher l'alliance des Gibelins pour se défendre contre un pape qui les avoit trahis; les Ferrarois, de leur côté, confondoient dans leur haine l'église avec les Gascons aux vexations desquels le pape les avoit abandonnés. Tout-à-coup ils prirent les armes le

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1051. — *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. VI, p. 422.

4 août 1317; ils chassèrent les Gascons de Ferrare, et les forcèrent à se réfugier dans Castel Tealdo; ils les y assiégèrent, et les obligèrent enfin le 15 à capituler. Les marquis d'Este furent de nouveau proclamés seigneurs de Ferrare, et ils entrèrent avec empressement dans la ligue gibeline, qui seule pouvoit les maintenir dans leur seigneurie (1).

Cette ligue cherchoit alors à se donner plus de consistance par une organisation plus régulière. Une diète de ses principaux chefs fut assemblée à Sorcino, sur les bords de l'Oglio, au mois de décembre 1318, et Cane de la Scala, seigneur de Vérone, à qui sa bravoure et sa générosité avoient fait donner le nom de Grand, fut désigné d'un commun consentement comme directeur et capitaine de la ligue des Gibelins en Lombardie (2).

Tandis que Cane, pour justifier la confiance de ses alliés, assiégeoit Padoue, dont il se seroit rendu maître, si une attaque imprévue du comte de Gorice ne l'avoit forcé à la

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 381. — *Annales Casenates*. T. XIV, p. 1137. — *Joh. de Bazano Chron. Mutin.* T. XV, p. 579. — *Math. de Griffonib. Mem. Hist.* T. XVIII, p. 138. — *Cronica Miscella di Bolog.* p. 331; *libro del Polistore*, T. XXIV, c. 9, p. 729.

(2) *Cortusiorum historiæ*. L. II, c. 15. T. XII, p. 803. — *Tristani Calchi hist. Patriæ*. L. XXI, p. 472.

retraite (1), et que Marco Visconti surprenoit Hugues de Baux devant Alexandrie, où ce général des Guelfes fut défait et perdit la vie (2), le pape, en sûreté dans Avignon, où les revers de ses alliés ne pouvoient l'atteindre, cherchoit de toutes parts quels nouveaux adversaires il pourroit susciter aux Visconti, pour lesquels il avoit conçu une haine violente. Un prélat, qu'on regardoit comme le fils de Jean XXII, Bertrand de Poïet, cardinal de Saint-Marcel, arriva en Italie en 1319 avec le titre de légat. Il avoit 1319.
reçu la commission de poursuivre à toute outrance les Gibelins, que la cour d'Avignon n'hésitoit pas à regarder comme des hérétiques. Bertrand de Poïet, dès son entrée dans Asti, somma Matteo Visconti de comparoître avant deux mois à la cour du souverain pontife, pour se justifier, s'il le pouvoit, des accusations d'hérésie qui pesoient sur lui; il lui ordonna en même-temps de rappeler les Milanois exilés; de se soumettre au roi Robert,

(1) *Giov. Villani.* Liv. IX, c. 98 et 118, p. 492 et 501. — *Cortusiorum historiæ.* L. II, c. 29, p. 815, et c. 41, p. 823. — *Albertinus Mussatus Poema. Seu de Gestis Ital.* L. IX, X et XI, p. 687.

(2) *Giov. Villani.* L. IX, c. 100, p. 492. — *Gulielmi Venturæ Chron. Astense.* c. 100, T. XI, p. 258.

1319. vicaire-impérial en Italie, et de renoncer au gouvernement de sa patrie (1).

Aucun fanatisme religieux ne dirigeoit plus les démarches de la cour d'Avignon, et le légat lui-même, animé d'une ambition toute mondaine, songeoit à profiter des guerres civiles pour se former une souveraineté en Italie, non à soutenir par les armes la pureté de la foi, et une religion que ses mœurs démentoient sans cesse. C'étoit dans l'espérance de faire encore quelqu'impression sur l'esprit du peuple, qu'il employoit contre ses ennemis les armes de l'église; mais il savoit bien que Visconti ne les redouteroit pas; aussi avoit-il eu déjà recours à un bras plus puissant pour soutenir et mettre en exécution ses sentences.

1320. Philippe de Valois, fils de ce Charles qu'un autre pape avoit appelé en Italie pour soumettre les Blancs de Florence, avoit accepté avec joie une mission semblable, dans laquelle il espéroit recueillir une gloire facile et des richesses à distribuer à ses partisans. Philippe, alors neveu du roi de France, auquel il devoit bientôt succéder, descendit en Italie avec le plus brillant cortége; sept comtes, cent vingt

(1) *Raynald. Ann. Ecc.*, 1320. §. 10, p. 198. — *Galvan. Flamma Manipul. Flor.* c. 359, p. 726.

chevaliers bannerets, et environ six cents 1320.
hommes d'armes formoient sa suite. Quinze cents chevaux l'attendoient à Asti, mille cavaliers envoyés par Florence et Bologne étoient en route pour se joindre à lui. Charles de Valois, père de Philippe, le sénéchal de Beaucaire, le roi de France et le roi Robert faisoient aussi défiler des troupes vers la Lombardie. Philippe se figura qu'avant leur arrivée il pourroit déjà s'illustrer par quelqu'action d'éclat, et avec deux mille chevaux environ il s'avança dans le pays ennemi, et traça son camp à Mortara, entre Tortone et Novare.

Bientôt, cependant, Philippe s'apperçut que sa marche avoit été téméraire; mais il ne sut point réparer par un courage tranquille la faute que sa présomption lui avoit fait commettre. Les deux fils du seigneur de Milan, Galeaz et Marc Visconti, s'approchèrent de lui avec une force presque double de la sienne, et, au lieu de l'attaquer, ils lui demandèrent une conférence. « Votre » situation est presque désespérée, *lui dirent-* » *ils;* vous vous trouvez enfermé entre deux » grands fleuves, le Pô et le Tésin, entouré » de villes ennemies et de forces très-supé- » rieures aux vôtres; vous devez donc vous » attendre à succomber dans le combat, ou » à périr par la famine; mais ce n'est pas

1320. » notre intention d'abuser de la situation » dangereuse où vous vous êtes mis. Notre » père a été armé chevalier par le vôtre, il » doit donc exister entre nous des liens d'a- » mitié et de fraternité d'armes ; recevez le » gage de cette amitié héréditaire, dans les » présens que nous vous offrons, et ne vous » mêlez plus des affaires de l'Italie ». Philippe accepta en effet des présens magnifiques que les Visconti avoient fait apporter pour lui et pour ses conseillers ; ensuite, moitié par crainte, moitié par séduction, au lieu de songer à s'ouvrir un chemin à la pointe de l'épée, il se retira honteusement en France, après avoir livré aux Gibelins quelques châteaux dont Robert lui avoit confié la garde. Les corps d'armée qui venoient le joindre demeurèrent exposés à être attaqués en détail et détruits par les Visconti (1).

Après la retraite de Philippe de Valois, Raimond de Cardone, gentilhomme aragonois qui s'étoit distingué au siége de Gênes, fut choisi par Robert et par le pape pour commander les Guelfes en Italie ; mais de nouvelles victoires des Gibelins affermissoient

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 107, 108, p. 495. — *Annales Mediolanenses.* c. 92, p. 698. — *Chronicon. Astense.* c. 101, p. 257. — *Bonincontrii Morigiæ Chr. Modoetiens.* L. II, c. 26, p. 1114. — *Cronica Miscella di Bologna.* T. XVIII, p. 333.

chaque jour la puissance des Visconti; la ville de Verceil fut, en 1321, obligée de se sou- 1321.
mettre à eux, et le 5 janvier de l'année suivante, Galeaz Visconti entra dans Crémone par la brèche, et livra cette ville au pillage.

Jusqu'alors le pape s'étoit proposé de profiter des guerres civiles de l'Allemagne pour soustraire absolument l'Italie à la dépendance de l'empire, et pour établir sur elle, avec les armes des François, une autorité nouvelle. Mais déjà l'interrègne de l'Allemagne duroit depuis huit ans, et pendant ces huit années de confusion et de guerre civile, l'autorité du pape, loin de s'étendre en Italie, paroissoit avoir plutôt décliné. Jean XXII n'avoit jamais voulu prononcer entre les deux candidats qui prétendoient à l'empire; il les avoit vus avec plaisir s'affoiblir mutuellement par leurs combats, et il avoit espéré les forcer enfin tous deux à reconnoître leur dépendance du saint-siége; peut-être aussi, comme on l'en accusoit, vouloit-il un jour les éloigner tous deux pour disposer lui-même de la couronne impériale. Mais les victoires des Visconti le déterminèrent enfin
à changer de politique. Il fit des avances à 1322.
Frédéric d'Autriche, sur lequel il avoit déjà remarqué qu'il avoit plus de crédit que sur Louis de Bavière. Le fils aîné de Frédéric avoit épousé une sœur du roi Robert, et la

1322. maison d'Autriche avoit toujours paru favoriser les Guelfes. Jean XXII promit à Frédéric de s'attacher à son parti ; mais il lui demanda en retour de faire une diversion en sa faveur. Frédéric, qui mettoit la plus haute importance à s'assurer l'appui du pape, envoya son frère Henri en Italie avec quinze cents gendarmes (1). Henri d'Autriche fit son entrée à Brescia le 11 d'avril ; les exilés des villes voisines, les de la Torre réfugiés à Venise, et près de deux mille volontaires se rendirent auprès de lui.

Visconti, pressé en même-temps par Raimond de Cardone, et par Bertrand de Poïet qui renouveloit contre lui ses excommunications, désiroit surtout éviter de combattre le nouvel adversaire que le pape lui suscitoit en Allemagne. Il fit offrir à Henri des présens considérables, pour l'engager à suspendre sa marche jusqu'à ce qu'il eût reçu une réponse des ambassadeurs qu'il envoyoit à Frédéric. En même-temps il fit représenter à ce dernier, que, sans prétendre s'ériger en juge entre les candidats à l'empire, il défendoit les droits qui appartiendroient au vainqueur. Qu'il étoit prêt à reconnoître Frédéric pour son seigneur suzerain, lorsqu'il viendroit prendre la couronne

(1) Sa lettre. *Ap. Rayn.*, 1322, §. 8, *p.* 230.

à Monza, qu'il lui ouvriroit alors les portes 1322.
de Milan, qu'il l'accompagneroit avec ses gendarmes dans toute l'Italie; mais que, si lui-même il étoit dépouillé par le pape et le roi Robert, jamais l'empire ne recouvreroit ce qu'on lui auroit fait perdre; que la prétention nouvelle de Jean XXII, de donner un vicaire à l'empire pendant l'interrègne, ne dérogeoit pas moins aux droits de Frédéric qu'à ceux de Louis; qu'après avoir établi un droit semblable sur l'Italie, le pape l'étendroit bientôt à l'Allemagne, et que sous ce prétexte il dépouilleroit enfin les deux compétiteurs, pour arriver plutôt à ses fins secrettes, et accorder à Robert la couronne impériale (1).

Frédéric fut frappé de ces considérations; il écrivit à son frère qu'il le verroit avec plaisir se retirer d'Italie, s'il pouvoit le faire avec honneur. Henri, de son côté, arrivé à Brescia, demanda, comme lieutenant du roi des Romains, que la ville fût soumise à son autorité. Mais celui qui commandoit à Brescia pour Robert s'y refusa, déclarant que son maître étoit seul vicaire et lieutenant de l'empire pendant l'interrègne. Henri, blessé de ce refus, et déterminé à ne point combattre pour l'avantage seul de Robert, se

(1) *Tristani Calchi Hist. Patr.* L. XXII, p. 488.

1322. retira sans avoir vu les frontières du territoire de Milan. Le 18 mai 1322 il se mit en route pour Vérone, où il fut accueilli avec empressement par Cane de la Scala; en sorte que les chefs du parti gibelin se trouvèrent assurés de la faveur des deux prétendans à l'empire (1).

Ainsi les Gibelins de Lombardie, attaqués dans leur propre pays par une faction opposée qui les égaloit en forces, tandis qu'ils luttoient au dehors avec la puissance supérieure du roi de Naples et les richesses du pape, avoient néanmoins réussi à déterminer à la retraite deux armées redoutables qui, de la France et de l'Allemagne, étoient venues pour se joindre à leurs ennemis; plus leur situation paroissoit devenir difficile, plus ils grandissoient dans l'opinion par des victoires inattendues. Mais ces succès constans étoient dus surtout à Mathieu Visconti, et ils devoient finir avec lui. Mathieu, qu'on a appelé le Grand, épithète prodiguée dans le quatorzième siècle, peut être regardé comme le plus parfait modèle des princes que l'Italie admiroit. Brave, sans que sa bravoure eût rien de brillant; bon

(1) *Jacob. Malvecius Chr. Brixian.* D. IX, c. 58, p. 996. — *Gio. Villani.* L. IX, c. 142, 143, p 512. — *J. D. Olenschlager. Geschichte des Rom. Kay.* §. 40, p. 107. — *Raynaldi Annal. Eccl.* 1322, c. 9 et 10.

capitaine, sans que son talent militaire le mît 1322.
au-dessus de ses contemporains; c'est par ses talens politiques, par sa connoissance profonde du cœur humain, des intérêts et des passions de tous ceux qu'il vouloit conduire; c'est par son calme au milieu de l'agitation, par sa promptitude à se déterminer et sa constance à poursuivre son but; c'est par son habileté à feindre, souvent à tromper; par son talent pour assujétir des caractères rebelles, pour dominer des esprits indomptables, qu'il s'éleva par-dessus tous les princes de son temps. A la première époque de sa grandeur, avant la fin du treizième siècle, il s'étoit abandonné imprudemment à l'orgueil que lui inspiroit sa puissance, il avoit offensé les seigneurs ses voisins, et mécontenté les peuples qu'il gouvernoit; sa chûte, en 1302, avoit été la conséquence de ses fautes. Mais un exil et un abaissement de neuf ans avoient achevé de développer en lui les qualités d'un chef de parti, et surtout l'art de se contraindre. Depuis qu'en 1311 le passage de Henri VII à Milan lui avoit fourni l'occasion de se ressaisir du pouvoir souverain, il l'avoit conservé onze ans, sans que les peuples indociles qu'il avoit asservis, laissassent échapper un murmure, au milieu d'une guerre ruineuse dans laquelle il les avoit engagés; sans qu'une seule

1322. des villes qu'il avoit successivement conquises se révoltât contre lui ; sans que les excommunications de l'église, dont il étoit frappé chaque jour, ébranlassent la conscience d'un seul de ses serviteurs, sans qu'une seule des négociations qu'il avoit entreprises échouât entre ses mains. Matteo Visconti n'étoit pas un homme vertueux ; mais sa réputation, qu'il ménageoit, n'étoit souillée par aucun crime, par aucune perfidie : il n'étoit pas sensible ou généreux ; mais on ne parloit pas non plus de ses cruautés. Ses quatre fils, les plus braves capitaines de leur temps, étoient comme des parties de lui-même dont il dirigeoit tous les mouvemens, et sa mort seule apprit quels caractères impatiens et indomptés il avoit pliés à l'obéissance. Matteo étoit enfin parvenu à une vieillesse avancée (1), et un changement subit dans son caractère fut comme un présage de sa mort et des révolutions qu'elle occasionneroit.

Il y avoit plus de vingt ans que Matteo Visconti étoit en guerre avec l'église ; il devoit en grande partie l'attachement de ses partisans à leur haine contre le gouvernement des

(1) Villani dit quatre-vingt-dix ans. *L. IX, c.* 154, *p.* 517. Cependant les historiens milanois le font mourir à soixante et douze.

prêtres; il avoit été à plusieurs reprises ex- 1322.
communié, et une dernière fois encore, le 14 janvier de cette année 1322, le cardinal du Poïet, avec trois juges inquisiteurs, l'avoient condamné comme hérétique sur la place publique d'Asti, et l'avoient déclaré impie, criminel, et ennemi de Dieu et du nom chrétien (1). Mathieu Visconti avoit toujours repoussé avec une dignité calme ces attaques violentes; il avoit protesté de la pureté de sa foi et de l'indépendance de sa couronne; il avoit répondu qu'il soumettoit sa conscience à l'église, mais non point son gouvernement aux prêtres, et il avoit paru ménager l'opinion des catholiques, lors même qu'il combattoit le pape. Tout-à-coup un remords parut le saisir; il se vit avec un trouble extrême sur le bord de la tombe, enveloppé dans une sentence qui dévouoit son ame à des tourmens éternels; oubliant et l'expérience qu'il avoit faite de la politique toute mondaine du pape, et les règles d'après lesquelles lui-même s'étoit conduit, il ne songea plus qu'à se dérober à l'enfer qui paroissoit s'ouvrir sous ses pas. Il choisit parmi les Milanois les plus dévoués à

(1) *Tristani Calchi Hist.* L. XXII, p. 487. — *Annales Ecclesiastici.* 1322, §. 5, p. 229. — *Chronicon Astense.* c. 105, p. 260.

1322. l'église, douze ambassadeurs qu'il envoya au légat, pour demander à traiter avec lui, et savoir par quels sacrifices il pourroit obtenir l'absolution de ses péchés et la levée de l'interdit sur les États qu'il gouvernoit. Bertrand de Poïet, auquel les déroutes qu'il avoit éprouvées n'avoient rien fait perdre de son arrogance, demanda que les Visconti rappelassent à Milan tous leurs ennemis qu'ils avoient exilés, et qu'ils combattoient depuis cinquante ans, qu'ils leur rendissent tous leurs biens, et qu'ils abdiquassent l'autorité souveraine. Matteo délibéra sur ces propositions qui auroient occasionné la ruine entière de sa maison, il les communiqua au conseil de la ville, et dès cet instant le charme par lequel il avoit gouverné l'État fut détruit; chacun sentit que les longs combats où il se voyoit engagé, que les dangers auxquels il exposoit et son ame et tous ses biens temporels, n'avoient d'autre but que de défendre une famille ambitieuse qui avoit usurpé l'autorité souveraine dans la république. Un ardent desir de la paix s'empara des esprits. Cependant Galeaz Visconti, le fils aîné de Matteo, qui étoit revenu en hâte de Plaisance sur la nouvelle de cette négociation, s'opposa avec tant de force aux concessions ruineuses auxquelles son père se résignoit, que le vieux Visconti, ne pouvant choisir

entre les intérêts de sa famille et ceux du 1322.
ciel, abdiqua sa souveraineté entre les mains de son fils, et ne songea plus qu'à rendre la paix à sa conscience : on le vit pendant le peu de jours qu'il vécut encore, habiter uniquement les églises, et au milieu des pratiques de sa dévotion, répéter le symbole de sa foi, et prendre les fidèles à témoin de son orthodoxie. Comme il avoit été visiter l'église de Monza, à laquelle il avoit rendu son trésor long-temps engagé, il tomba malade, et mourut hors de Milan, le 22 juin 1322. Mais on cacha cet événement, aussi bien que le lieu de sa sépulture, pour que ses cendres ne fussent pas jetées au vent, selon l'ordre qu'en avoit donné le pape (1).

Galeaz travailloit à gagner des partisans dans la ville et dans l'armée, tandis qu'il tenoit secrète la mort de son père; et lorsqu'il ne fut plus possible de la cacher, il se crut assez fort pour prendre lui-même le titre de capitaine-général. Son crédit parut bientôt affermi par une victoire que Marco Visconti, son frère, remporta le 6 juillet, au pont de Basignano, sur Raimond de Cardone et les troupes de l'église (2).

(1) *Tristani Calchi Hist. Patr.* L. XXII, p. 491. — *Bonincontrii Morigiæ Chron. Modoetiense.* L. III, c. 2, p. 1118.

(2) *Giov. Villani.* L. IX, c. 158, p. 519. — *Bonincont. Morigiæ Chron. Modoetiense.* L. II, c. 27, p. 1116.

1322. Mais les esprits ardens et inquiets que Mathieu Visconti avoit calmés par son adresse ou comprimés par son autorité, se livrèrent de nouveau à toute la violence de leurs passions. Il y avoit à Plaisance un gentilhomme gibelin nommé Vergusio Landi, dont Galeaz Visconti avoit séduit la femme, et que ce seigneur avoit exilé ensuite pour se mettre à couvert de sa vengeance. Landi s'étoit réfugié chez les Guelfes, il avoit obtenu leur confiance, il les avoit engagés à servir sa haine; et le 9 octobre, avec quatre cents cavaliers que lui prêta le légat, il trouva moyen de s'introduire dans Plaisance, de faire révolter cette ville, et de la réconcilier à l'église et au parti Guelfe (1). Dans le même temps, les négociateurs que Matteo avoit envoyés au légat, et qui voyoient, depuis sa mort, toute espérance de paix abandonnée, aigrissoient le peuple contre une famille qu'ils nommoient sans cesse ambitieuse et impie, et qui, pour maintenir sa tyrannie sur une ville libre, exposoit chaque jour la vie des citoyens au fer des ennemis, l'honneur de leurs femmes et de leurs enfans à la brutalité des soldats, leurs biens au pillage, et leurs ames aux tourmens

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 176, p. 525. — *Chron. Placentinum*. T. XVI, p. 493. — *Chron. Astense*. T. XI, c. 109, p. 263.

de l'enfer. Ils assuroient que le pape et le légat étoient pleins de bienveillance pour la ville de Milan, qu'ils n'avoient d'autre desir que de lui rendre la liberté, et qu'ils étoient prêts à seconder les citoyens dans tous les efforts qu'ils feroient vers un but si glorieux. Lodrisio Visconti, parent de Galeaz, brave et chéri des soldats, mais d'un esprit inquiet et jaloux, échauffoit lui-même les séditieux; la rebellion éclata enfin le 8 novembre 1322 dans les rues de Milan; le cri des révoltés étoit *la paix et vive l'église!* Les hommes d'armes allemands, auxquels Galeaz n'avoit pu depuis long-temps payer leur solde, se joignirent à eux. Galeaz, qui dans trois quartiers différens voulut tenir tête aux séditieux avec les soldats qui lui étoient demeurés fidèles, fut vaincu à trois reprises, et se vit enfin forcé à sortir de la ville où il avoit régné (1). 1322.

Le gouvernement des Visconti fit place à une nouvelle république milanoise; mais celle-ci ne fut point administrée par le peuple comme dans les temps glorieux de l'ancienne répu-

(1) *Gio. Villani.* L. IX, c. 179, p. 526. — *Ann. anon. Mediol.* T. XVI, c. 95, p. 700. — *Galv. Flamma Manip. Flor.* c. 361, p. 728. — *Georgii Merulæ Hist. Mediolan.* L. I, p. 77, T. XXV. *Rer. It.* — *Bonincontrii Morigiæ Chr. Modoet.* L. III, c. 7, p. 1125. — *Tristanus Calchus.* L. XXII, p. 492. C'est par le récit de ces événemens que Calchi termine son histoire.

1322. blique ; tout le pouvoir demeura concentre entre les mains de quelques nobles qui avoient préparé la révolution, et de quelques chefs de troupes mercenaires, qui avoient trahi leur ancien seigneur. Les uns et les autres étoient attachés depuis long-temps au parti gibelin, et ils ne purent se résoudre à l'abandonner entièrement ; les de la Torre ne furent point rappelés, et le gouvernement, incertain entre les Visconti et le cardinal légat, ne se consolida point. Galeaz, qui s'étoit retiré à Lodi, y rassembloit des troupes ; Lodrisio Visconti, qui étoit demeuré dans le conseil de Milan, se repentoit d'avoir abaissé sa propre famille, et il gagnoit à prix d'argent les mercenaires allemands qu'il avoit auparavant séduits pour abandonner Galeaz, et qu'il ramenoit à présent à son parti. Il avertissoit ce dernier des progrès qu'il faisoit, et le 12 décembre il lui ouvrit une des portes. Galeaz rentra hardiment dans la ville d'où il avoit été chassé trente-quatre jours auparavant ; il la parcourut à la tête de ses gendarmes, et il se fit proclamer de nouveau seigneur et capitaine-général. Ceux qui avoient dirigé la révolte contre lui s'enfuirent à leur tour, et allèrent rejoindre le légat (1).

1323. Dès le commencement de l'année suivante,

(1) *Gio. Villani.* L. IX, c. 182, p. 528. — *Pauli Jovii Galeacius I. Princeps III. Ap. Grævium.* T. III, p. 285.

l'armée guelfe, qui avoit reçu des renforts de toutes les républiques de Toscane, et de tous les princes guelfes de Lombardie, s'avança pour former le siége de Milan. Dans deux combats livrés le 25 février 1323 au passage de l'Adda, et le 19 avril à Garazzuolo, Marco, le plus belliqueux des frères Visconti, fut défait avec une grande perte (1); les villes de Tortone et d'Alexandrie ouvrirent leurs portes au légat, et reconnurent l'autorité du roi Robert. Vers le même temps, les Guelfes assiégés dans Gênes surprirent le 17 février les Gibelins établis dans les faubourgs, et les en chassèrent en leur tuant beaucoup de monde (2). Dans le midi de l'Italie, les affaires des Gibelins alloient plus mal encore; le comte Frédéric de Montefeltro, qui étoit reconnu pour souverain dans Urbino, Osimo et Recanati, avoit été tout-à-coup surpris et massacré avec son fils par le peuple révolté, le 26 avril de l'année précédente (3), et ses partisans étoient réduits au plus grand abaissement; les villes d'Assise, d'Urbino et d'Osimo s'étoient rendues aux Guelfes; celle de Recanati fut brûlée jusqu'en ses fondemens, sous le prétexte absurde que ses habitans adoroient les idoles: 1323.

(1) *Gio. Villani.* L. IX, c. 189 et 197, p. 530.

(2) *Gio. Villani.* L. IX, c. 186, p. 529.

(3) *Gio. Villani.* L. IX, c. 139, p. 510.

1323. les fils du comte étoient tombés entre les mains de leurs ennemis, et le seul héritier de cette maison qui eût échappé, s'étoit enfui à San-Marino (1). De toutes parts le sort de la guerre sembloit accabler les Gibelins, et déjà ils pouvoient s'attendre à une ruine entière, lorsque trois ambassadeurs de Louis de Bavière entrèrent en Italie (2) au mois d'avril. Ils se présentèrent à Plaisance au légat, et le sommèrent au nom de l'empereur de cesser de molester le seigneur et la ville de Milan, qui ne relevoient que de l'empire. Le légat reprocha aux ambassadeurs de prendre la défense d'un hérétique et de troubler l'église dans ses justes droits, et peu de semaines après il envoya Raimond de Cardone former le siége de Milan (3). Mais il éprouva bientôt que l'intervention d'un empereur avoit suffi pour rétablir les affaires des Gibelins : les ambassadeurs se jetèrent dans la ville avec quatre cents gendarmes ; les seigneurs de

(1) Ce château, bâti au sommet de la plus haute montagne de Romagne, jouissoit déjà de la liberté, et se gouvernoit en république ; mais il étoit allié des Gibelins et de Speranza de Montefeltro, à qui il donna asile. *Melchiore delfico memorie storiche della republica di San-Marino.* p. 97, un vol. in-4.°

(2) Les comtes de Neyffen, Fruhendingen, et Graifspach. *Olenschlager Geschich.* §. 44, *p.* 119.

(3) *Giov. Villani.* L. IX, c. 194, p. 532.

Vérone, de Mantoue et de Ferrare, à leur 1323.
sommation, envoyèrent aux Visconti cinq cents chevaux; enfin cinq cents Allemands qui servoient dans l'armée guelfe, voyant les bannières impériales flotter sur les murs de Milan, passèrent dans cette ville pour s'y réunir à leurs compatriotes. Raimond de Cardone, affoibli par leur désertion, et par les maladies qui se manifestoient dans son camp, fut obligé de lever le siége de Milan, le 23 juillet 1323, et de se retirer à Monza (1).

Louis de Bavière avoit enfin acquis assez de loisir pour s'occuper des affaires d'Italie, auxquelles jusqu'alors les deux concurrens à l'empire n'avoient pris aucune part. Abandonnés l'un et l'autre par la noblesse qui les avoit élus, ils n'avoient pas pu décider leurs droits par leurs armes. Quoique en 1315 ils se fussent trouvés en présence l'un de l'autre, dans les environs de Spire, ils s'étoient séparés sans combattre, et le fait d'armes le plus important de la guerre civile en Allemagne, avoit été la victoire remportée par les Suisses des trois premiers cantons, à Morgarten, sur le duc Léopold, frère de Frédéric d'Autriche. Dans l'année 1320,

(1) *Chronic. Astense.* c. 112 et dernier, p. 266. — *Galvan. Flammæ Manip. Flor.* c. 362, p. 730. — *Georgii Merulæ Histor. Mediol.* L. I, p. 85. — *Bonincontrii Morigiæ Chr. Modoetiense.* L. III, c. 21, p. 1132.

la Bavière fut si cruellement ravagée par les Autrichiens, que Louis hésita s'il ne renonceroit point à l'empire pour acheter la paix (1).

1322. Enfin, le 28 septembre 1322, les deux empereurs élus en vinrent aux mains à Muhldorf. Louis et son allié Jean, roi de Bohême, avoient rassemblé toutes leurs forces. Frédéric au contraire n'avoit pas encore été joint par les troupes que Léopold, son frère, lui amenoit de Souabe et du haut Rhin. La bataille commença au lever du soleil, et dura dix heures. L'une et l'autre armée n'étoit presque formée que de cavalerie, aussi l'on combattit avec l'ordre et la régularité d'un tournois. Après une charge impétueuse, chaque armée se rallioit et se remettoit en bataille pour recommencer au bout d'un court espace de temps une charge non moins violente. Mais, dans ce terrible tournois qui devoit décider d'un empire, on vit répandre des flots de sang : quatre mille chevaliers perdirent la vie dans le combat. Enfin les Autrichiens furent renversés; leur déroute fut complète, Frédéric et son frère Henri furent tous deux faits prisonniers. Frédéric fut confiné dans la forteresse de Trausnitz, dans le Haut-Palatinat; Henri fut remis au roi Jean

(1) *Olenschlager Gesch. des Rom. Kayserthums.* S. 41, p. 109.

de Bohême, qui, par sa valeur, avoit eu la plus grande part à la victoire (1). 1322.

Depuis la bataille de Muhldorf, Louis de Bavière commença à gouverner l'empire comme seul souverain légitime. Dans une grande diète qu'il tint à Nuremberg, il publia une bulle pour établir la paix publique; il abolit les péages qu'on avoit éxigés pendant les troubles; il disposa des fiefs devenus vacans; il conféra entr'autres à son fils le margraviat électoral de Brandebourg; enfin il tourna ses vues vers l'Italie, et il s'occupa de protéger dans cette contrée, ceux qui, pendant long-temps, s'étoient faits les champions des prérogatives impériales.

Louis de Bavière donna avis à la cour d'Avignon de sa victoire à Muhldorf, et Jean XXII, qui ne s'étoit point encore décidé entre les deux rivaux, lui répondit avec bienveillance. « Nous avons reçu, mon cher fils, lui disoit-il, » les lettres de ton excellence, nous les avons » lues avec attention, et nous avons écouté de » même les détails que nous a donnés leur » porteur. Nous avons remarqué avec quelle » humilité, avec quelle prudence tu attribues

(1) *Gio. Villani.* L. IX, c. 173, p. 524. — *Epitome Rerum Bohemicarum auctore R. P. Bohuslao Balbino Soc. Jes.* un vol. fol. Pragæ, 1677. L. III, c. 17, p. 326. — *Olenschlager Geschichte des Rom. Kays.* §. 42, p. 112. — *Schmidt. Hist. des Allem.* L. VII, c. 5, p. 442.

1322. » au maître des batailles la victoire que tu as » remportée dernièrement sur ton compéti» teur. Nous avons vu aussi que tu t'es conduit » avec une extrême humanité envers lui, au » moment où tu l'as fait prisonnier, et depuis » que tu le retiens captif : nous t'exhortons à » persévérer dans cette conduite..... Quant au » traité de paix et de concorde entre toi et lui, » nous offrons d'y travailler, et nous le ferons » sans retard, dès que tu nous auras fait con» noître ta volonté (1) ».

1323. Mais lorsque le pape apprit que Louis de Bavière avoit envoyé des secours à Galeaz Visconti, et qu'il avoit forcé ainsi Raimond de Cardone à lever le siége de Milan, il se livra à la colère la plus violente. Déterminé à intenter un procès au roi des Romains, il eut recours, pour lui donner un fondement, à la prétention la plus étrange. Il affirma, contre l'évidence de tous les siècles et de toutes les histoires « que le saint-siége étoit adminis» trateur de l'empire pendant l'interrègne ; » que le pape seul étoit juge entre deux com» pétiteurs à la couronne ; que l'examen du » candidat, son approbation, son admission, ou » d'autre part sa répulsion et sa réprobation,

(1) Lettre de Jean XXII. 15 *cal. januarii. Raynald.* 1322, §. 15, p. 232.

» appartenoient au seul siége apostolique ; 1323.
» et que, jusqu'à ce que le pape eût ap-
» prouvé ou rejeté l'un ou l'autre compéti-
» teur, il n'existoit point encore de roi des
» Romains, et il n'étoit permis à aucun des
» élus d'en prendre le titre (1) ». Il fit autant de crimes à Louis de Bavière de toutes les circonstances où il s'étoit conduit comme roi des Romains. « C'étoit, disoit-il, une offense grave
» envers Dieu, et un mépris manifeste et inju-
» rieux de l'église romaine, que d'avoir pris
» l'administration du royaume et de l'em-
» pire ; d'avoir reçu, sous le titre royal en
» Allemagne, et même dans quelques parties
» de l'Italie, un serment de fidélité ; d'avoir
» disposé des dignités et des honneurs im-
» périaux, entr'autres du marquisat de Bran-
» debourg ; d'avoir enfin osé protéger et dé-
» fendre les ennemis de l'église romaine :
» surtout Galeaz Visconti, et ses frères, quoi-
» qu'ils eussent été condamnés par des juges
» compétens, pour crime d'hérésie, et quoique
» leur sentence fût définitive (2) ».

En conséquence, le 8 octobre 1323, le pape fit afficher aux églises d'Avignon une sentence

(1) Sentence de Jean XXII contre Louis de Bavière. *Rayn.* 1323. §. 30, *p.* 259. — *Giov. Villani.* L. IX, c. 226, p. 545.

(2) *Ibid. Ap. Raynaldi.* §. 30.

1323. contre Louis de Bavière, par laquelle il lui étoit ordonné, sous peine d'excommunication, de se désister dans trois mois de toute administration de l'empire : administration qu'il ne pourroit reprendre qu'autant que son élection viendroit à être approuvée par le siége apostolique. Il lui fut ordonné en même-temps d'annuller, autant qu'il seroit en lui, tous les actes qu'il auroit faits précédemment comme roi des Romains; et il fut défendu à tous les ecclésiastiques, sous peine de suspension, à tous les laïques sous peine d'excommunication et d'interdit, de favoriser d'aucune manière Louis de Bavière, ou de lui prêter aucune obéissance dans l'exercice des fonctions qu'il s'arrogeoit comme roi des Romains.

Le pape se contenta de faire afficher cette sentence aux portes des églises d'Avignon, sans la faire notifier à celui contre qui elle étoit portée. Cependant le bruit s'en répandit bientôt en Allemagne (1); et dès qu'il fut parvenu jusqu'à Louis, celui-ci envoya trois députés au saint-siége, pour connoître les motifs de sa condamnation, et demander un nouveau délai par-delà celui qui lui étoit assigné. En même-temps le monarque se rendit à Nuremberg, et

(1) *Olenschlager Geschichte des Rom. Kayserth.* S. 47, p. 124.

là, en présence de notaires et de témoins, il 1323.
réfuta chacune des imputations qui lui avoient été faites à la cour de Rome. Il déclara qu'après avoir été nommé roi des Romains par les électeurs, à la grande majorité des suffrages, après avoir été couronné à Aix-la-Chapelle de la couronne royale, il étoit entré en possession de toutes les prérogatives impériales, conformément au droit reconnu de tout temps, et sans qu'il eût besoin pour cela d'une confirmation du saint-siége. Il ajouta qu'il ne pouvoit comprendre comment on intentoit à présent une action contre lui, pour avoir pris le titre de roi des Romains, tandis que depuis dix ans qu'il étoit élu, il avoit toujours fait usage de ce titre, même dans les lettres qu'il avoit adressées au saint-siége, sans qu'on eût jusqu'alors songé à le trouver mauvais. Il protesta que s'il avoit pris la défense de Galeaz Visconti, ce n'étoit point pour protéger en lui un hérétique; mais parce que le Milanez relevoit immédiatement de l'empire; et que c'étoit à cette province qu'il avoit envoyé des secours, selon l'obligation que lui imposoit sa dignité, lorsque le territoire de Milan avoit été attaqué à main armée. Enfin, il rétorqua contre le pape lui-même l'inculpation de protéger les hérétiques, parce que Jean XXII n'avoit pas voulu examiner l'accusation portée devant lui contre les frères

1323. Mineurs, pour avoir révélé le secret de la confession. Pour toutes ces causes, Louis appela de la sentence du pape au jugement d'un prochain concile dont il requit la convocation, et en présence duquel il promit de se rendre en personne (1).

Avant que cet appel fût connu à la cour d'Avignon, les ambassadeurs de Louis obtinrent du pape un nouveau délai de deux mois pour plaider sa cause. Mais ce délai, dans un temps où les postes n'étoient pas encore établies, suffisoit à peine pour qu'on en portât d'Avignon au fond de la Bavière la nouvelle au roi, et pour qu'il y répondît immédiatement. Aussi Louis, dans un manifeste qu'il répandit dans toute l'Allemagne, protesta-t-il que le terme qu'on lui avoit assigné étoit trop court pour qu'il pût comparoître en personne et se justifier. Il déclara qu'il étoit et vouloit être le protecteur de l'église et de la religion chrétienne; qu'il étoit prêt à se soumettre avec humilité aux corrections de la première, s'il avoit manqué à ses devoirs envers elle, mais qu'il se regardoit aussi comme spécialement chargé de défendre les droits et l'honneur de l'empire; en sorte qu'il ne souffriroit point qu'on leur portât atteinte (2).

(1) Apologie de Louis de Bavière. *Ap. Raynaldi* 1323, §. 34, p. 259.

(2) *Raynald. Annal. Eccles.* 1324, §. 4, p. 275.

De son côté, lorsque le pape eut connoissance 1324.
de l'appel du roi des Romains au concile, et de sa protestation, il ne différa pas plus long-temps à lancer contre lui l'anathème. Le 22 mars 1324, il déclara, en plein consistoire, que Louis de Bavière étoit tombé sous les peines de l'excommunication; et il interdit à tous les fidèles d'entretenir aucune relation avec lui (1). Il lui assigna cependant encore trois mois pour comparoître à la cour de Rome et se justifier. Mais comme pendant ces trois mois Louis ne comparut point, et ne déposa point le titre de roi des Romains, le pape, par un nouvel édit, en date du 11 juillet, annulla tous les droits que le suffrage des électeurs avoit pu donner au duc de Bavière, et le déclara incapable de parvenir jamais à l'empire romain (2).

(1) *Raynaldi Annales*. 1324. §. 13, p. 279.—10. *cal. aprilis*. —*Gio. Villani*. L. IX, c. 241, p. 551.—*Olenschlager Geschichte*. §. 51, p. 133.

(2) *Raynaldi Annal*. §. 21, p. 282. — *Gio. Villani*. L. IX, c. 264. p. 560.

CHAPITRE XXX.

Commencemens de Castruccio Castracani. — Révolutions dans les républiques de Toscane. — Tyrannie de l'abbé de Pacciana à Pistoia. — Déroute des Florentins à Altopascio.

1320—1325.

Les Italiens ne croyoient plus que la Lombardie pût échapper à un gouvernement despotique. Les princes qui la gouvernoient n'étoient pas reconnus comme souverains légitimes, et cependant on ne songeoit plus à l'oppression et à l'asservissement du peuple dont ils usurpoient les droits. Mais les villes de Toscane se considéroient toujours comme libres; presque toutes avoient conservé la pleine jouissance de leurs anciens priviléges ; elles veilloient au maintien de leur indépendance avec cette même jalousie qui fit le caractère des peuples de l'antiquité; et elles ressentoient pour le pouvoir d'un seul une haine qu'augmentoit encore le spectacle de la tyrannie dans leur voisinage.

La cause du parti guelfe paroissoit en Tos-

cane la même que celle de la liberté. Florence, Sienne, Pérouse et Bologne étoient unies par ce double intérêt en une étroite ligue. Bologne par ses alliances et la forme de son gouvernement étoit censée appartenir à la Toscane, quoique située hors de ses limites. Pistoia, Prato, Volterre, San-Miniato, et d'autres villes plus petites suivoient le même parti et s'étoient attachées à la même ligue. Pise et Arezzo demeuroient fidèles aux Gibelins; la première étoit libre; la seconde obéissoit à son évêque, Guido de Tarlati, un des seigneurs de Pietra-Mala. Les villes de Romagne avoient toutes été asservies par de petits tyrans, qui s'attachoient à la cause gibeline; les Malatesti gouvernoient Rimini; les Ordelaffi, Forli; François de Manfredi, Faenza; Guido de Pollenta, Ravenne. Mais, au milieu d'un apparent équilibre entre les forces des deux factions, il s'étoit élevé dans Lucques, à la tête du parti gibelin, un homme qui réunissoit la ruse et la dissimulation à la valeur et aux plus rares talens militaires; qui avoit l'art de se faire craindre du peuple et chérir des soldats; qui savoit apprécier les haines impuissantes qu'il pouvoit mépriser, l'amitié, la faveur qu'il lui importoit d'acquérir; et qui paroissoit toujours maître de nuire sans provoquer de vengeance, de se confier sans courir risque d'être trahi. Cet

homme étoit Castruccio Castracani, seigneur ou tyran de Lucques.

Au moment où Uguccione et Neri de Faggiuola avoient été chassés de Pise et de Lucques, les habitans de la dernière de ces villes, qui devoient à Castruccio leur délivrance d'un joug étranger, le nommèrent capitaine annuel de leurs soldats, et trois années de suite ils le confirmèrent dans cette charge. Castruccio, issu de la famille gibeline des Interminelli, avoit été exilé long-temps pour le parti de ses pères; pendant son bannissement il étoit devenu frère d'armes de plusieurs chefs de la même faction, sous les drapeaux desquels il avoit combattu en Lombardie; et le triomphe de cette faction, bien autant que son élévation personnelle,
1320. étoit le but de son ambition. En 1320, Castruccio, assuré de la faveur populaire, fit exiler de Lucques les Avvocati et tout le parti guelfe; alors il se présenta au sénat auquel il demanda le pouvoir souverain. Sur deux cent dix voix il obtint deux cent neuf suffrages, et son élévation à la seigneurie fut confirmée par le peuple presque à l'unanimité (1).

(1) *Beverini Annales Lucenses*. P. I, Liv. VI, p. 750 et 756. Pour étudier cette époque, la plus brillante de l'histoire de Lucques, j'ai profité de deux manuscrits précieux conservés dans les archives lucquoises, et dont on m'a accordé la communication. Le premier est l'histoire de Giovanni Ser Cambi, lucquois,

La souveraineté de Lucques n'étoit pour Castruccio qu'un premier pas vers la grandeur à laquelle il prétendoit. Son alliance avec les Gibelins de Lombardie, et l'étroite amitié qui l'unissoit à la maison Visconti, lui faisoient un devoir de prendre part à la guerre qui désoloit le nord de l'Italie, et par la guerre seule il pouvoit s'élever à cette prééminence pour laquelle il se sentoit fait. Lucques étoit une ville riche et commerçante, quoique fort inférieure à Florence. Les gabelles de ses portes produisoient un revenu considérable que le seigneur mit à profit avec une extrême économie. Les citoyens, enorgueillis de la part qu'ils avoient 1320.

qui paroît être mort en 1409. La seconde partie de cette histoire, de 1400 à 1409, a été imprimée dans la grande collection des historiens d'Italie. T. XVIII, p. 793 — 898. Mais Muratori n'avoit point pu obtenir communication de la première. Le manuscrit est écrit correctement, relié in-4.°, et orné de miniatures. Comme il n'y a ni pages, ni nombre aux chapitres, je n'ai pu le citer; d'ailleurs Ser Cambi, dont nous parlerons de nouveau ailleurs, est un historien médiocre, et qui mérite peu de confiance. L'autre manuscrit est intitulé *Annales Bartholom. Beverini, ab origine Lucensis urbis.* 3 vol. in-fol. Beverini ayant écrit après 1648 (Voy. *L. VII, p.* 934), n'est pas une source historique; mais il a joint à Ser Cambi, qu'il avoit entre les mains, tous les titres et monumens de la république, qui sont conservés aux archives de Lucques dans le plus bel ordre. Son érudition est respectable, et sa critique est juste, toutes les fois que sa partialité pour Lucques ne l'égare pas. Son style latin est d'une grande élégance. L'ancien gouvernement de la république n'avoit pas permis l'impression de cette histoire.

1320. eue à la victoire de Montecatini, avoient pris le goût des armes; et Castruccio, pendant les trois années précédentes, avoit eu soin de les former à la discipline, et de les encourager aux exercices militaires par des prix et des marques d'honneur. Les campagnes étoient cultivées par une race robuste et courageuse de montagnards propres à faire d'excellens soldats. Les châteaux des Apennins, ceux de la Versilia et de la Lunigiane appartenoient à des gentilshommes qui avoient fait du brigandage dans les montagnes ou de la piraterie sur les mers, la seule occupation de leur jeunesse. Castruccio les réunit auprès de lui; il appela à sa petite cour les exilés et les aventuriers qu'on voyoit errer de ville en ville à la recherche des combats et des plaisirs. La valeur étoit à ses yeux la première des vertus; il la récompensoit par la gloire et par la licence; mais il avoit l'art de faire plier sous la discipline ceux qu'il affranchissoit des règles de la morale.

Castruccio ayant ainsi formé lentement son armée, l'expédition en Italie de Philippe de Valois lui fournit l'occasion d'entrer en campagne. Les républiques guelfes, qui depuis trois ans étoient en paix avec lui, venoient d'envoyer mille gendarmes au prince françois pour attaquer Matteo Visconti. Les Gibelins considérèrent le départ de cette armée comme une

infraction à la paix de Toscane. Les Pisans envoyèrent quelques secours à Castruccio (1), et celui-ci se rendit maître du pont de la Gusciana, rivière marécageuse qui sépare les plaines du val de Nievole et l'État de Lucques, d'avec le val d'Arno Florentin. Par ce passage il pénétra à l'improviste dans le territoire de Florence; il s'empara de trois châteaux-forts, Cappiano, Montefalcone et Sainte-Marie à Monte, et il ravagea le val d'Arno inférieur. Retournant ensuite en arrière, il traversa tout l'État de Lucques, pour s'approcher de Gênes que les Gibelins assiégeoient, et il soumit plusieurs châteaux de la Garfagnane, de la Lunigiane, et de la rivière de Levant (2). Les Florentins, qui pénétrèrent à leur tour dans le val de Nievole, rappelèrent bientôt Castruccio à la défense de ses États. Mais les deux armées, séparées par des marais, s'observèrent sans se combattre, jusqu'à ce que l'hiver les forçât à la retraite (3). 1320.

L'année suivante, pour attaquer Castruccio par deux côtés à la fois, les Florentins firent 1321.

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 104, p. 494. — *Beverini Annales Lucenses.* P. I, L. VI, p. 754.

(2) *Gio. Villani.* L. IX, c. 109, p. 497. — *Leonard Aretinus.* L. V, p. 150.

(3) *Gio. Villani.* L. IX, c. 112, p. 499. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 758.

1321. alliance avec le marquis Spinetta Malespina, que le seigneur de Lucques avoit dépouillé de ses fiefs dans la Lunigiane, et ils lui envoyèrent des troupes, tandis qu'avec une autre armée ils assiégeoient Montevetturini, à l'extrémité du val de Nievole. Tous les vassaux de Spinetta prirent les armes pour leur seigneur; mais dès que l'une ou l'autre armée voulut pénétrer dans l'État de Lucques, comme chaque village étoit fortifié, et que tous les hommes étoient soldats lorsqu'ils étoient appelés à défendre leur demeure, chaque mille de terrain coûta un siége ou une bataille. Castruccio cependant obtint le secours des Gibelins de Milan, de Plaisance, de Parme, de Pise et d'Arezzo. Avec leur aide il forma une armée de seize cents gendarmes qu'il joignit à son infanterie; il força le capitaine florentin à lever le siége de Montevetturini; il ravagea à son tour pendant vingt jours les plaines ouvertes du val d'Arno, dont on ne pouvoit lui interdire l'entrée; et il revint ensuite en Lunigiane, reconquérir les châteaux que le marquis Spinetta lui avoit enlevés (1).

Castruccio avoit à peine remporté ces avantages avec l'aide de ses alliés gibelins, qu'il se montra disposé à en abuser, par son ingra-

(1) *Gio. Villani.* L. IX, c. 124, p. 504. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 759.

titude envers les Pisans auxquels il devoit en partie ses succès. Le comte Renier, ou Nieri de la Ghérardesca, que les Pisans avoient nommé capitaine des gens de guerre, après la mort de son neveu, avoit quitté le parti démocratique par la faveur duquel sa famille s'étoit élevée, et il s'étoit allié aux nobles, ennemis de tous ses ancêtres (1). La haine des deux factions plébeïenne et patricienne, qui depuis long-temps divisoit la république, s'en étoit redoublée; et un nouveau démagogue, Coscetto del Colle, prenant la place de Ghérardesca, s'étoit mis à la tête des plébeïens. Enfin, la fureur du peuple, long-temps comprimée, éclata au mois de mai 1322, pendant deux jours de suite on se battit avec un acharnement inexprimable. Coscetto de Colle, fait prisonnier, eut la tête tranchée par ordre du comte Nieri, tandis que d'autre part quinze chefs des trois grandes familles Gualandi, Sismondi et Lanfranchi, furent condamnés à l'exil par le peuple, et leurs maisons furent rasées. Tout-à-coup la nouvelle fut portée à Pise que Castruccio, averti de ces combats, s'avançoit avec toutes ses forces pour s'emparer de la ville. Les deux partis se réconcilièrent à

1321.

1322.

(1) *Gio. Villani.* L. IX, c. 119, p. 502. — *Marangoni Cronica di Pisa.* p. 644. — *Cronica anonima di Pisa.* T. XV, p. 997.

1322. l'instant pour lui résister, et le seigneur de Lucques, à son arrivée, trouva les portes de Pise fermées et les murs garnis de soldats (1). La sédition contre le comte Nieri, dont il venoit d'être témoin, lui fit sentir cependant combien le pouvoir d'un seigneur est peu assuré lorsqu'il dépend de la faveur populaire; et dès son retour à Lucques, il jeta les fondemens d'une forteresse qu'il appela l'*Augusta* ou la *Gosta*, d'où il commandoit toute la ville (2).

Les territoires de Lucques et de Florence ne confinoient l'un avec l'autre que par le val d'Arno inférieur; et sur cette frontière les Florentins avoient fortifié Fucecchio, Castel-Franco et Santa-Croce, où ils tenoient leur gendarmerie, pour arrêter les incursions des troupes lucquoises. Castruccio, au lieu de poursuivre ses attaques de ce côté, tourna plutôt ses efforts contre le territoire pistoïois. Par le val de Nievole, dont il étoit maître, il pouvoit entrer tantôt dans la plaine, tantôt dans la montagne de Pistoia, sans que cette république, épuisée par ses guerres civiles, et les différens siéges qu'elle avoit soutenus, fût en état de lui résister.

(1) *Gio. Villani.* L. IX, c. 151, p. 516. — *Marangoni Cronica di Pisa.* p. 647.

(2) Cette forteresse étoit située là où est aujourd'hui le palais du prince. *Beverini Annales Lucens.* L. VI, p. 763.

A cette époque, l'homme le plus considéré 1322.
de Pistoia étoit l'abbé de Pacciana, nommé Ormanno de Tedici. Dans une ville affoiblie et qui avoit perdu la fleur de sa noblesse, ses richesses et ses soldats, ce moine se flatta de parvenir à la souveraineté. Il déclamoit sans cesse contre les malheurs de la guerre; il n'entretenoit le peuple que de la nécessité d'y mettre un terme par une trève avec Castruccio. Le mot de trève étoit un cri de ralliement pour son parti; les paysans de la plaine et de la montagne, qui soupiroient après la cessation des hostilités, regardoient l'abbé comme leur sauveur (1).

Il paroissoit cependant impossible que des ennemis aussi acharnés à se nuire que les Florentins et les Lucquois, voulussent accorder une trève particulière au territoire de Pistoia, qui se trouvoit entr'eux. Mais Castruccio comprit quels avantages il pourroit retirer de l'élévation de l'abbé de Pacciana; il comprit qu'il recueilleroit seul le fruit de toutes les petites ruses de cet abbé devenu souverain, et qu'il mettroit à profit sa foiblesse. Ce moine lui promettoit secrètement de lui livrer la ville lorsqu'il en seroit maître : Castruccio feignit de le croire,

(1) *Istorie Pistolesi anon.* T. XI, p. 415. — *Jannotii Manetti Histor. Pistor.* L. II, T. XIX, p. 1031. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 761.

1322. et se montra disposé à traiter d'une trève avec lui. Les Florentins cependant envoyèrent aussitôt des députés à Pistoia, pour demander au peuple de cette ville de ne point entrer dans une négociation séparée, et de ne point s'exposer ainsi à être trompé par le tyran de Lucques. En même-temps ils offrirent d'envoyer à Pistoia des forces suffisantes pour mettre cet État à couvert des incursions de ses ennemis.

L'abbé de Pacciana accueillit le premier les ambassadeurs florentins ; il s'offrit pour médiateur entre eux et le peuple, comme entre le peuple et Castruccio; il sembloit s'occuper sans cesse de tout concilier, et mieux il jouoit son rôle de pacificateur, plus il gagnoit l'affection des paysans et du bas peuple. Comme celui-ci voyoit cependant que la trève ne se concluoit point, il prit les armes le lundi de Pâques, 10 avril 1322; et, conduisant l'abbé comme en triomphe, il s'empara des portes, du palais public, du clocher et des murs; partout les gardes furent relevées, et l'abbé mit à leur place des gens qui lui étoient dévoués. Il essaya ensuite à deux reprises de faire tuer Hector Taviani et Boniface Ricciardi, qu'il regardoit comme les plus dangereux de ses adversaires ; mais n'ayant pu y réussir, il engagea Castruccio à s'approcher jusqu'à demi-mille de Pistoia, afin que les ambassadeurs, les soldats florentins, et

tous ceux qui lui étoient contraires, se reti- 1322.
rassent, dans la crainte d'être livrés à leurs ennemis. Il eut soin d'augmenter cette crainte, en les pressant lui-même artificieusement et avec instance de rester. Mais dès qu'ils furent sortis, l'abbé fit fermer les portes après eux; il assembla un conseil où il n'appela que des artisans et des gens du bas peuple; par eux il se fit donner la seigneurie pour un certain nombre d'années. Il ne voulut point cependant habiter le palais public, et il déclara lui-même que tant de pompe ne convenoit pas à l'abbé d'un monastère (1).

Castruccio accorda à l'abbé de Pacciana une trève pour un temps limité, et cet abbé entreprit ensuite d'exercer la souveraineté dont il s'étoit emparé. Mais ses petites intrigues de couvent, quoiqu'elles eussent réussi à lui faire obtenir la première place, étoient insuffisantes pour l'y maintenir. Ses ruses ne pouvoient lui tenir lieu de profondeur, sa cruauté de caractère, ou son ambition de courage et de fermeté. « En tout ce qu'il faisoit, » dit l'historien de Pistoia, son contemporain, « il se com» portoit en homme vil. Il ne savoit point être » seigneur; il croyoit plutôt les autres que soi-

(1) *Istorie Pistolesi anonime.* T. XI, p. 417. — *Jannotii Manetti Histor. Pistor.* Lib. II, p. 1032.

1322. » même ; chacun de ses parens vouloit être » maître, et ne songeoit qu'à voler la commu» nauté ou les particuliers ; rien enfin ne se » faisoit dans Pistoia où les Tedici ne voulussent » trouver leur profit (1) ». C'est ainsi que l'abbé de Pacciana gouverna pendant quatorze mois, durant lesquels il chassa de leur patrie les Rossi, les Lazzari, et une partie des Cancellieri. Il promettoit toujours à Castruccio de lui livrer incessamment sa seigneurie ; mais celui-ci ne se laissa pas jouer long-temps par les négociations du moine. Il entra inopinément à Pupiglio, et s'empara de cette forteresse ; bientôt après il se rendit maître de toute la montagne Pistoïoise (2).

1323. Cependant celui des neveux de l'abbé de Pacciana qui avoit le plus abusé de son autorité, Philippe Tedici, conjura contre lui ; non qu'il désirât acquérir plus de pouvoir que celui qu'il exerçoit déjà ; mais afin de réunir le titre de seigneur à l'exercice des prérogatives de la seigneurie. L'abbé découvrit cette conjuration. Il n'avoit ni assez de grandeur d'ame pour mépriser les complots de ses ennemis, ni assez de clémence pour pardonner à son neveu ; mais il

(1) *Istorie Pistolesi anonime*. p. 418.

(2) *Gio. Villani*. L. IX, c. 191, p. 531. — *Jannotii Manetti*. L. II, p. 1033.

n'avoit point non plus assez d'énergie pour se dé- 1323.
fendre ou se venger. Il essaya de faire assassiner son neveu, et n'osa point lui résister en face. Dans un moment où ses partisans étoient rassemblés en force autour de lui, et où les Florentins qu'il avoit appelés à son aide, avoient déjà fait marcher leur armée jusque sous les murs de Pistoia, il n'eut jamais le courage de s'avancer vers la porte pour la faire ouvrir, et il perdit par sa lâcheté la seigneurie qu'il avoit acquise par ses ruses.

Pendant que Castruccio surveilloit les Pistoïois d'un œil attentif, pour profiter de leurs divisions, il attaquoit les Florentins d'une manière plus vigoureuse. Ceux-ci avoient fait venir de Friuli, Jacques de Fontanabuona, gentilhomme qui faisoit le métier de *Condottiere*, c'est-à-dire qui conduisoit sa petite armée aux gages de ceux qui vouloient l'employer. Les Florentins se disposoient à envoyer ce capitaine avec les trois cent cinquante gendarmes qu'il avoit amenés dans le val de Nievole, où ils avoient des intelligences, et où le château de Buggiano devoit leur être livré. Mais Castruccio découvrit ce traité secret, il fit pendre douze des conspirateurs de Buggiano; et, par l'offre d'une solde supérieure, il engagea Jacques de Fontanabuona à déserter avec toute sa troupe, et à

1323. passer à son service (1). C'est la première de ces trahisons de *Condottieri* qui devinrent bientôt fréquentes dans toutes les guerres d'Italie, et qui rendirent si dangereux l'emploi des soldats mercenaires; cependant on leur abandonnoit toujours plus le soin de défendre les États, parce que leur valeur et leur connoissance de l'art militaire augmentoient chaque jour leur supériorité sur les troupes nationales.

Castruccio ayant obtenu ce renfort aux dépens des Florentins, se hâta d'en profiter pour porter la guerre chez eux. Le 13 juin 1323, il passa la Gusciana avec huit cents chevaux et huit mille fantassins, et il entra dans le val d'Arno inférieur. Il ravagea le territoire de Fucecchio, de Castel-Franco et de Santa-Croce; il passa ensuite l'Arno et ravagea également les campagnes de San-Miniato de Montopoli, et de l'extrémité du val d'Elsa; enfin il revint à Lucques sans avoir rencontré d'ennemis (2). Après avoir donné une semaine de repos à ses troupes, il se présenta inopinément devant Prato, le 1.er juillet, avec six cent cinquante chevaux et quatre mille fantassins. Cette petite ville, qui

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 207, p. 536. — *Beverini Annales Lucens.* L. VI, p. 766.

(2) *Giov. Villani.* L. IX, c. 208, p. 536.

n'est qu'à dix milles de Florence, fut saisie 1323.
d'une extrême terreur. Les habitans fermèrent il est vrai leurs portes; mais ils firent dire aux Florentins que sans un prompt secours, ils ne tarderoient pas à les ouvrir à l'ennemi.

Par la trahison de Jacques de Fontanabuona, la république se trouvoit dépourvue de troupes soldées; mais la seigneurie appela les citoyens à marcher eux-mêmes à la défense de leur patrie. Toutes les boutiques furent fermées; tous les Florentins prirent les armes; une garde nombreuse fut laissée aux portes et sur les murs; et quinze cents chevaux avec vingt mille hommes de pied se rendirent le 2 juillet devant Prato. On avoit cru l'armée de Castruccio deux fois plus forte qu'elle n'étoit en effet, et dans le premier moment de trouble les prieurs avoient fait publier qu'ils accorderoient leur grâce à tous les bannis qui se rendroient à l'armée de Prato. Or, telle avoit été la violence des proscriptions, que quatre mille Blancs ou Gibelins exilés, habitués au métier des armes plus que les citoyens paisibles, se rassemblèrent à l'armée. Castruccio n'eut garde d'attendre jusqu'au lendemain l'attaque de forces si supérieures; il se retira dans la nuit à Serravalle.

Lorsque les Florentins s'apperçurent, le matin suivant, que Castruccio étoit parti, tout leur

1323. camp fut agité d'un mouvement tumultueux. Les bourgeois qui, la veille, avoient quitté leurs ateliers, ne respiroient plus que gloire militaire et que vengeance contre Castruccio. « L'ennemi fuit devant nous, disoient-ils; il » n'a pas osé attendre l'enseigne triomphante » du lys; mais c'est notre tour aujourd'hui de » le poursuivre, d'incendier ses récoltes, d'en- » lever ses bestiaux, et de punir l'insolence » avec laquelle il a déjà tant de fois insulté » notre territoire.. Vingt mille soldats sont » sortis hier de Florence, ils ne doivent pas » y rentrer sans avoir remporté une victoire. » Mais les nobles qui formoient la cavalerie de cette même armée, répondoient avec une amère ironie, que des citadins, pour s'être revêtus de leurs armes, n'étoient pas devenus des soldats; qu'ils avoient déjà obtenu le plus grand succès auquel ils pussent prétendre, qu'ils avoient effrayé l'ennemi par leur nombre, avant que l'épreuve eût fait voir combien ce nombre étoit peu redoutable; mais que s'ils entroient une fois en pays ennemi, la faim et la fatigue, aussi bien que l'épée, leur feroient bientôt regretter la vie tranquille des boutiques qu'ils venoient à peine de quitter. Les nobles pouvoient à bon droit redouter l'issue d'une campagne que l'on vouloit entreprendre sans troupes de ligne, avec une armée aussi

mal disciplinée ; mais ils s'abandonnoient à l'impatience qu'excitoient en eux les fanfaronnades de la bourgeoisie ; aussi les railleries par lesquelles ils répondoient à l'enthousiasme du peuple, excitoient-elles la colère des moins irascibles. D'autres sujets de querelle avoient réveillé l'animosité des deux ordres l'un contre l'autre. L'autorité accordée au roi Robert, sur la république, avoit expiré avec la fin de l'année 1321, et dès-lors l'ordonnance de justice avoit été remise en vigueur contre les nobles ; on les rendoit garans des fautes les uns des autres, et ils se plaignoient que, seuls défenseurs de l'État dans les armées, ils fussent seuls privés de la protection des lois. Le conseil de guerre ne pouvant réunir les avis, résolut, pour appaiser la discorde qui agitoit le camp, de demander à Florence de nouveaux ordres. Mais la seigneurie et les conseils qui furent assemblés, se partagèrent comme le camp étoit partagé. Tous les nobles vouloient qu'on différât le combat, tous les bourgeois, qu'on marchât à l'ennemi ; et comme la discussion se prolongeoit jusqu'à la nuit, la populace attroupée dans les rues, décida les conseils en demandant la bataille par des cris furieux, et l'ordre fut envoyé au comte Novello, qui commandoit les Florentins, de conduire son armée contre Lucques. Ce général tarda quelques

1323.

1323. jours encore à se mettre en route; à chaque pas qu'il faisoit, les gentilshommes suscitoient de nouveaux obstacles, et il ne passa point au-delà de Fucecchio.

Jusque-là les exilés qui s'étoient réunis à l'armée, l'avoient accompagnée dans sa marche; mais au milieu des dissentions qui troubloient le camp, ils crurent devoir songer aussi à leur propre avantage; les nobles leur conseillèrent de s'assurer des effets de l'amnistie qu'on leur avoit promise. Ils quittèrent donc leurs drapeaux, et se présentèrent en corps d'armée, le 14 juillet, aux portes de Florence, pour rentrer dans leur patrie. La seigneurie, effrayée, fit fermer les portes et envoya au comte Novello l'ordre de ramener l'armée, pour défendre la ville contre les rebelles. Ainsi se termina cette campagne, sans que les Florentins eussent vu l'ennemi (1).

Les exilés, toujours campés dans le voisinage de Florence, envoyèrent des députés à la seigneurie, pour se plaindre de ce qu'on les traitoit en ennemis, et pour réclamer l'exécution des promesses qui leur avoient été faites. Les gentilshommes secondoient de tout leur crédit ces réclamations; mais le peuple décida que, par leur tentative pour rentrer par surprise,

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 213; p. 539.—*Leonard. Aretinus*. L. V, p. 153.

les exilés avoient perdu le bénéfice d'une am- 1323.
nistie qui n'avoit été accordée qu'à leur soumission. Une conjuration des nobles, pour les introduire dans la ville, fut découverte, et ses chefs principaux furent condamnés au bannissement (1).

Ainsi des dangers sans nombre entouroient la république. Un ennemi puissant la harceloit sans cesse; il pilloit ses campagnes, il surprenoit ses forteresses, et il lui donnoit lieu de craindre la perte des villes dont l'alliance lui étoit le plus nécessaire; un parti nombreux d'exilés étoit sous les armes, et employoit tour-à-tour la force et l'artifice pour regagner ses foyers; enfin, des conjurations éclatoient dans la ville même, et les ennemis les plus dangereux pour l'État étoient peut-être renfermés dans l'enceinte de ses murs. Dans cette situation difficile, on redoutoit les secousses périodiques qu'occasionnoit, tous les deux mois, l'élection de la seigneurie. Le corps électoral étoit alors composé des prieurs sortant de charge, des bonshommes et gonfaloniers des compagnies, et d'un certain nombre d'adjoints de chaque quartier. Ces électeurs étoient en quelque sorte les représentans du peuple, et dans leur choix, ils se conformoient à son opinion, que

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 218, p. 542.

1323. les éligibles s'efforçoient de se rendre favorable. La cité étoit vivifiée par l'émulation de ceux qui prétendoient aux charges ; mais elle étoit aussi fréquemment troublée par leurs brigues. Le retour des élections tous les deux mois laissoit à peine quelque repos à la nation, et six fois par année on avoit lieu de craindre des séditions ou des guerres civiles.

La seigneurie qui avoit régné dans les mois de septembre et d'octobre 1323, et qui, par la découverte des complots des gentilshommes, avoit gagné la confiance publique, prit sur elle de changer ce système d'élections, et de nommer en une fois, de concert avec les adjoints qui représentoient le peuple, tous les prieurs de quarante-deux mois à venir, c'est-à-dire vingt-une magistratures qui devoient entrer successivement en charge. Cette élection fut faite dans les formes accoutumées ; les noms des élus furent ensuite inscrits dans des cédules cachetées qu'on enferma dans des bourses, d'où ces noms devoient être tirés au sort, jusqu'à ce que tous les billets fussent épuisés (1). Ainsi le renouvellement de la magistrature fut changé en une loterie, et le sort décida de la nomination des chefs de la république. Presque

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 228, p. 546. — *Leonard. Aretino.* L. V, p. 159. — *Macchiavelli Stor. Florent.* L. II, p. 145.

toutes les villes libres d'Italie adoptèrent im- 1323.
médiatement cette innovation des Florentins, et l'usage s'en est conservé jusqu'à nos jours à Lucques, et dans les municipalités de Toscane et des États de l'église.

La nouvelle manière de procéder aux élections, parut plus démocratique que la précédente; elle établissoit une plus grande égalité entre les candidats, et elle appeloit un plus grand nombre de citoyens aux honneurs publics. Les seules bourses des trois magistratures suprêmes (1) devoient, pour quarante-deux mois, contenir les noms de six ou sept cents candidats; et toutes les élections ayant été bientôt soumises au même procédé, on vit enfin cent trente-six magistratures ou offices différens, auxquels on pourvoyoit par le sort (2). Il restoit ainsi peu de choix, et tous les citoyens avoient la certitude d'obtenir quelque place. Les électeurs admettoient souvent des hommes incapables qui n'auroient jamais été élus, s'ils avoient dû entrer immédiatement en charge. La brigue fut supprimée; mais avec la brigue cessèrent l'émulation, la crainte des jugemens d'un peuple qui condamnoit le vice,

(1) La seigneurie, composée d'un gonfalonier et six prieurs, le collége des douze bonshommes, et celui des seize gonfaloniers de compagnies.

(2) Statuts florentins. *L. V, Tract.* 1, *Rub.* 233.

1323. et le desir de captiver ses suffrages par des talens et des vertus. Plusieurs causes tendoient sans doute à corrompre les mœurs dans les républiques italiennes; mais il est digne de remarque qu'à l'époque de l'introduction du sort dans les élections, les citoyens renoncèrent au métier des armes; les chefs de l'État abjurèrent l'étude de l'art militaire, et confièrent la défense de la liberté à des généraux et des soldats mercenaires. A la même époque, le luxe, la mollesse et la corruption s'introduisirent dans toutes les familles, et la morale publique fut souillée par l'adoption d'une politique fausse et perfide. Néanmoins les talens des républicains survécurent à leurs vertus; six ou huit cents citoyens, sans cesse changés par le sort, avant d'avoir eu le temps de faire l'apprentissage du métier d'hommes d'état, suivirent avec constance, et souvent avec habileté, les mêmes projets et les mêmes principes; et Florence fit voir qu'elle contenoit seule un plus grand nombre de profonds politiques qu'on ne pourroit en rassembler dans le plus grand royaume. Ainsi Athènes élisoit tous les ans dix généraux, et Philippe croyoit être heureux d'avoir pu, dans toute sa vie, en trouver un seul en Macédoine (1).

(1) Cet éloge, que Philippe accordoit à Parmenion, étoit un sarcasme contre les Athéniens. Mais parmi les dix généraux

Après cette réforme dans son administration 1323.
intérieure, la république s'occupa de resserrer son alliance avec les villes guelfes, qu'un intérêt commun devoit unir pour leur défense. Mais Pérouse étoit engagée dans une guerre interminable avec les Gibelins d'Assise et de Città de Castello. Sienne étoit agitée par des troubles qu'excitoient les familles rivales des Salimbeni et des Tolomei, et plus encore par la jalousie que tous les ordres de l'État ressentoient contre les marchands, qui, sous le nom de Mont des Neuf, s'étoient emparés de l'autorité souveraine (1). Bologne, enfin, plus puissante que les deux autres républiques, et plus étroitement liée avec Florence, étoit aussi ébranlée par de plus violentes convulsions.

Bologne devoit une partie de sa richesse, comme de sa gloire, à l'affluence des écoliers qui suivoient les cours de son université. L'amour des sciences étoit devenu, pendant ce siècle, une vraie passion, et une passion généralement répandue. Avant l'invention de l'imprimerie, les livres étoient si rares et si chers,

de ceux-ci on comptoit Timothée, Iphicrates, Chabrias ou Phocion.

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 145, p. 513. — *Cronica Sanese di Andrea Dei.* T. XV, p. 63. — *Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. V, p. 82.

que l'instruction orale devoit suppléer à celle qu'on trouve dans les écrits. Quinze mille jeunes gens se rassembloient à Bologne, de toutes les parties de l'Italie et de l'Allemagne, pour suivre les leçons publiques de droit civil, de droit canon et de médecine. Ces jeunes gens prenoient, en toute occasion, la défense les uns des autres, en sorte qu'il n'étoit pas facile de les soumettre aux tribunaux et aux lois.

Un d'eux, nommé Jacques de Valence, que les charmes de sa figure, l'élégance de ses manières et la générosité de son caractère, rendoient cher à ses compagnons d'étude, rencontra dans le temple, un jour de fête solemnelle, Constance de Zagnoni d'Argela, nièce de Giovanni d'Andréa, le plus fameux de tous les jurisconsultes canonistes (1). Ce jeune homme en devint éperdûment amoureux; et, après avoir tenté inutilement tous les moyens honnêtes de lui plaire, il l'enleva de force de chez elle, pendant que son père étoit absent; et avec l'aide de ses amis, il défendit en désespéré la maison où il l'avoit conduite, lorsque le père de Constance vint l'attaquer à la tête de tout le peuple qu'il avoit appelé à son secours. Jacques de Valence fut enfin arrêté par le podestát; la

(1) Sur Giovanni d'Andréa, voyez *Tiraboschi Storia della letteratura*. T. V, L. II, c. 5; §. 3, p. 324 et suiv.

violence dont il s'étoit rendu coupable, ne parut susceptible d'aucune excuse; il fut condamné à perdre la tête, et dès le lendemain il subit son supplice sur l'échafaud. Mais les étudians prétendoient être indépendans des tribunaux ordinaires, ou plutôt, après toutes leurs fautes, ils réclamoient l'impunité. L'affection qu'ils avoient pour Jacques de Valence, augmenta leur ressentiment; sa condamnation, quelque juste et méritée qu'elle fût, excita l'indignation de l'université entière; et les étudians, avec leurs professeurs, partirent pour Sienne, après avoir fait serment de ne pas rentrer à Bologne qu'on ne leur eût donné satisfaction (1).

Il y avoit alors à Bologne un homme nommé Roméo de Pepoli, qu'on regardoit comme le plus riche particulier de l'Italie. La fortune que ses ancêtres et lui-même avoient acquise par l'usure, étoit évaluée à cent vingt mille florins ou un million et demi de francs de rente. Désormais il cherchoit à s'en servir pour se frayer un chemin à la souveraineté de sa patrie. Il achetoit la faveur du bas peuple par ses largesses; souvent il essayoit aussi de se le concilier, en

(1) *Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XIX, T. II, p. 4. — *Cronica Miscella di Bologna.* T. XVIII, p. 333. — *Matthæi de Griffonib. Memor. histor.* p. 140.

protégeant les malfaiteurs, et en soustrayant les criminels aux tribunaux et aux lois : il se présentoit ainsi comme l'ami du malheureux et de l'opprimé. La même année il avoit déjà voulu sauver à force ouverte un notaire convaincu de faux. Avant le jugement de Jacques de Valence, il avoit voulu le défendre ; après sa mort, il prit en main la cause des étudians, et s'annonça comme le protecteur de l'université. La désertion des écoliers avoit répandu la consternation dans la ville, on craignoit de voir Bologne déchue pour jamais de son antique splendeur, et Roméo de Pepoli, secondé par la faveur publique, détermina le sénat à sacrifier la rigueur de la justice à l'intérêt commun. Des députés furent envoyés aux écoliers réfugiés à Sienne ; le podestat leur fit des excuses publiques ; il renonça à toute juridiction sur eux, et le traitement des professeurs fut augmenté.

Les écoliers, appaisés par cette soumission, revinrent à Bologne ; mais la conduite de Roméo, dans cette occasion, avoit excité vivement les soupçons des amis de la liberté. Presque tous les gentilshommes guelfes et les meilleurs bourgeois, plus éclairés que le peuple, démêloient les projets de Roméo, et se réunirent pour y résister. Leur parti prit

le nom de *Maltraversa* (1), et les fauteurs des Pepoli furent désignés par le nom de faction *scacchese* ou de l'échiquier. Cette dernière faction réussit, le 1.er juillet 1321, à faire nommer un podestat entièrement dévoué à Roméo, et qui manisfesta bientôt sa partialité, par ses jugemens. Les Maltraversi accusèrent alors à haute voix Roméo de prétendre à la tyrannie; ils effrayèrent le peuple sur les conséquences de la faveur qu'il lui avoit accordée, et sur le prix auquel ce citoyen ambitieux vouloit vendre ses bienfaits; réveillant, par l'exemple des tyrans de Lombardie et de Romagne, la crainte et l'horreur du pouvoir d'un seul, ils appellèrent aux armes, le 17 juillet, les amis de la liberté; ils attaquèrent, dans sa maison, Roméo, que tous ses partisans abandonnèrent, et qui s'enfuit par une porte dérobée, tandis qu'on répandoit, par son ordre, des sacs d'argent devant les citoyens armés, pour les arrêter dans leur marche. Toute la famille des Pepoli fut exilée de Bologne, ses biens furent confisqués, ses maisons rasées, et les principaux de ses par-

(1) Le nom de *Maltraversa* a été pris dans plusieurs républiques par le parti qui défendoit la constitution; sans doute comme qui diroit *che s'attraversa al male*, qui s'oppose au mal. Le nom de *Scacchese* venoit des armes des Pepoli, un échiquier.

tisans furent bannis dans un lieu déterminé, pour un temps plus ou moins long (1).

Mais la secousse que cette conjuration avoit occasionnée, ou les dangers de la république, ne cessèrent point avec l'exil des Pepoli. Roméo entretenoit des intelligences dans la ville, et dès l'année suivante, une conspiration en sa faveur, fut découverte; elle coûta la vie aux principaux de ses partisans (2). D'autre part, il avoit contracté alliance avec les seigneurs de Mantoue, de Vérone et de Ferrare, et les princes des villes lombardes étoient toujours prêts à seconder celui qui cherchoit à fonder une nouvelle tyrannie dans une ville libre. Les Florentins, de leur côté, se regardoient comme les défenseurs de la liberté; aussi ils envoyoient des secours à Bologne bien plus souvent qu'ils n'en pouvoient demander à cette république.

1323. Castruccio, après avoir échappé à la vengeance des Florentins, à l'aide de la discorde qui éclata dans leur camp, avoit recommencé

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 334. — *Mathæi de Griffonibus Memor. histor*. p. 140. — *Giovanni Villani*. L. IX, c. 129, p. 506. — *Cherubino Ghirardacci stor. di Bolog*. L. XIX, T. II, p. 12.

(2) *Ghirardacci storia di Bologna*. L. XIX, p. 30. — *Gio. Villani*. L. IX, c. 150, p. 515.

ses ravages dans le val d'Arno inférieur; mais la 1323.
foiblesse de son État et de son armée ne lui permettoit point encore de suivre la guerre avec vigueur. Souvent, dans toute une campagne, il n'entroit que pour peu de jours sur le territoire ennemi, afin d'aguerrir les citoyens de Lucques, et il les ramenoit ensuite dans leurs foyers. Il comptoit plus sur les stratagêmes et les surprises que sur la force des armes, et dans ses projets d'agrandissement, il mettoit peu de différence entre ses amis et ses ennemis. Les Pisans, auxquels il étoit allié par l'intérêt du parti gibelin, se trouvoient alors engagés dans une guerre dangereuse avec le roi d'Aragon, pour la défense de la Sardaigne. Castruccio se flatta de pouvoir profiter de leur embarras pour les asservir. Il corrompit Betto des Lanfranchi, et quatre commandans de mercenaires allemands, qui lui promirent de lui ouvrir les portes de Pise, après avoir tué le comte Nieri de la Ghérardesca; mais le complot fut découvert; Lanfranchi perdit la tête sur un échafaud; et la république pisane, indignée de la trahison de Castruccio, renonça à l'alliance qui l'unissoit à lui, et mit sa tête à prix (1).

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 229, p. 546. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 772.

1324. L'année suivante, la guerre entre Castruccio et la république florentine se fit plus mollement encore; la dernière paroissoit uniquement occupée à réduire quelques gentilshommes du Mugello et du val d'Arno supérieur, auquel elle enleva successivement divers châteaux; le premier poursuivoit ses intrigues à Pise et à Pistoia. Cette dernière ville étoit toujours sous la seigneurie de Philippe de Tedici, qui cherchoit à maintenir son indépendance par la rivalité des deux peuples plus puissans entre lesquels il étoit placé, et qui, négociant sans cesse avec tous les deux, payoit des tributs à Castruccio pour éviter la guerre, et demandoit des subsides à Florence pour la soutenir. Mais le seigneur de Pistoia sentit enfin qu'il ne pouvoit pas tromper plus long-temps ses voisins par de feintes négociations, et que Castruccio, qui avoit bien voulu lui laisser épuiser toutes ses petites ruses, n'auroit pas de patience plus long-temps. C'est à lui qu'il se décida à vendre sa seigneurie. Ce prince lui en offroit dix mille florins, et pour gage de la protection qu'il promettoit de lui accorder, et de l'autorité qu'il s'engageoit à lui confier dans sa patrie, il lui donnoit une de ses filles en mariage. Tedici ouvrit secrètement, le 5 mai 1325, une porte de Pistoia à Castruccio qui étoit en embuscade à la tête de ses hommes d'armes. Le seigneur de Lucques

traversa les rues avec sa cavalerie, renversant 1325.
et mettant en pièces les Guelfes et les soldats florentins qui cherchoient à lui faire résistance. C'étoit là ce qu'on appeloit *courir une ville*, et de cette manière on en prenoit possession (1).

La nouvelle de la prise de Pistoia fut portée à Florence, comme le peuple y étoit rassemblé pour une grande fête. La république avoit, le matin même, armé chevaliers le juge exécuteur de l'ordonnance de justice, et un connétable allemand. Les prieurs, avec les nouveaux chevaliers, tous les magistrats et les principaux citoyens étoient rassemblés à un repas; les tables étoient dressées dans l'église de Saint-Pierre Schieraggio; on les renversa au moment où l'on reçut la nouvelle que Castruccio étoit maître de Pistoia; et comme on ne pouvoit croire que la ville fût entièrement perdue, et que la garnison qu'on y avoit envoyée ne défendît pas au moins une porte, chacun courut aux armes, et les compagnies de milice s'avancèrent le même soir jusqu'à Prato; mais là, les Florentins apprirent les détails de la trahison de Philippe de Tedici, et, voyant que Pistoia

(1) *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 779.

1325. étoit perdue sans retour, ils revinrent sur leurs pas, avec une morne tristesse (1).

Le lendemain de la prise de Pistoia, le capitaine que les Florentins avoient pris à leur solde, fit son entrée dans leur ville. C'étoit ce même Raimond de Cardone qui avoit fait la guerre, en Lombardie, à Matteo Visconti et à ses fils. Après avoir été obligé, en 1323, à lever le siége de Milan, il avoit été fait prisonnier par Galeaz Visconti; mais ce seigneur l'avoit relâché ensuite, afin de se servir de lui pour entamer une négociation avec l'église; il lui avoit seulement fait prêter serment de ne plus porter les armes contre les Gibelins. Le pape ne se contenta pas de rejeter toutes les propositions que lui apportoit Cardone, il le releva de son serment, et l'envoya aux Florentins.

Ces derniers rassemblèrent sous les ordres de leur nouveau capitaine, l'armée la plus puissante qu'ils eussent encore mise en campagne. Mille Florentins servoient à cheval à leurs propres frais; on leur avoit joint quinze cents gendarmes mercenaires, et la plupart

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 294, p. 570. — *Istorie Pistolesi anonime.* p. 421. — *Jannotii Manetti Hist. Pistor.* L. II, p. 1035. — *Leonard. Aretinus.* L. V, p. 162.

français; les fantassins étoient au nombre de 1325.
quinze mille, et la solde de l'armée passoit chaque jour trois mille florins d'or (1). Raimond de Cardone la conduisit aussitôt contre Pistoia, où Castruccio travailloit à élever une forteresse.

Après avoir pris quelques châteaux, le général florentin, voyant que Castruccio ne sortoit point à sa rencontre pour le combattre, chercha à provoquer ce seigneur, en offrant des prix pour une course de chevaux, aux portes mêmes de la ville qu'il défendoit. Il entreprit ensuite le siége de Tizzana; mais pendant qu'il attiroit sur ce château toute l'attention de Castruccio, il détacha mille chevaux de son armée, qui passèrent la Gusciana sur un pont volant. Il fit aussitôt fortifier ce passage important qui lui ouvroit le territoire de Lucques, et le même jour, 10 juillet 1325, il transporta toutes ses troupes de l'autre côté de la rivière. Il attaqua ensuite les châteaux de Cappiano et de Montefalcone, et il s'en rendit maître en peu de temps (2). Cependant l'armée florentine se grossissoit des renforts

(1) *Gio. Villani.* L. IX, c. 300, p. 372. — *Istorie Pistolesi anonime.* p. 423. — *Cronica Sanese di Andrea Dei.* p. 66. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 782.

(2) *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 784.

1325. que lui envoyoient toutes les villes guelfes (1). Ces auxiliaires formoient à eux seuls plus de quinze cents chevaux, tandis que Castruccio, n'en avoit en tout pas davantage, quoiqu'il eût aussi obtenu des secours de ses alliés l'évêque d'Arezzo, les comtes de Santa-Fiora, près de Sienne, et les seigneurs gibelins de Maremme et de Romagne. Avec sa petite armée, il s'étoit campé à Vivinaio, dans le val de Nievole, pour observer les Florentins (2).

A l'extrémité supérieure du lac de Bientina, s'élève, au milieu des marais, un monticule sur lequel on a bâti le château d'Altopascio, réputé très-fort à cette époque. On y comptoit cinq cents hommes en état de porter les armes, et Castruccio l'avoit approvisionné de vivres pour deux ans. Cardone en entreprit le siége le 3 août, et le 29 du même mois, ce château se rendit à lui, sur la nouvelle d'un échec que les troupes de Castruccio avoient éprouvé à Carmignano (3). Mais quelqu'importante que fût cette conquête, qui avoit

(1) Sienne, Pérouse, Bologne, Camerino, Agobbio, Grosseto, Montepulciano, Colle, San-Gemignano, San-Miniato, Volterra, Faenza, et Imola.

(2) *Giov. Villani.* L. IX, c. 301, p. 573. — *Jannotii Manetti Histor. Pistor.* L. II, p. 1037.

(3) *Beverini Annales Luc.* L. VI, p. 785.

coûté moins de temps qu'on n'auroit pu s'y 1325.
attendre, elle ne compensoit pas le désavantage d'un séjour de plus de trois semaines, au milieu des marais, pendant les ardeurs de l'été. Des maladies s'étoient manifestées dans l'armée florentine, et les troupes, rebutées d'un service pénible, avoient perdu l'ardeur et la confiance avec lesquelles elles avoient commencé la campagne. Plusieurs cavaliers, ennuyés du siége d'Altopascio, avoient donné de l'argent à Cardone, pour obtenir leur congé. L'avidité de celui-ci, une fois éveillée par ce commerce honteux, il sacrifia de plus grands succès aux profits qu'il espéroit faire sur les congés qu'il pouvoit vendre. Il prit à tâche d'augmenter l'impatience des chevaliers et des riches marchands qu'il avoit dans son armée, et il retint encore huit jours ses troupes autour d'Altopascio, après la prise de ce château. Enfin, il se mit en mouvement le 8 septembre, et il alla camper à l'abbaye de Pozzevero, toujours au bord du lac marécageux de Bientina, tandis qu'il auroit pu se rapprocher des montagnes, et y trouver un air plus pur.

Castruccio occupoit ces montagnes, et il avoit employé le temps que perdoit Cardone, à solliciter les secours de Galeaz Visconti, dont le fils, Azzo, commandoit huit cents chevaux, à San-Donnino, dans le Parmésan. Le seigneur

1325. de Lucques promit de payer dix mille florins, pour prix de l'assistance qu'il demandoit, et Azzo Visconti, ayant reçu un renfort de deux cents chevaux que lui envoya Passerino Bonacossi, se mit en marche vers Lucques, sans que le légat Bertrand du Poïet, qui étoit à Parme, avec des forces supérieures, fit aucune tentative pour lui couper le chemin (1).

Mais, long-temps avant que ce renfort fût arrivé à Castruccio, la guerre, conduite par un autre que Cardone, auroit pu être terminée. Ce général essaya enfin, le 11 septembre, de gagner les hauteurs, et au lieu d'attaquer Castruccio, avec toute sa cavalerie, il envoya contre lui, pour l'en déloger, une troupe beaucoup trop foible. Ses cavaliers furent rencontrés par un nombre supérieur de cavaliers lucquois; des renforts arrivèrent successivement aux deux troupes, mais ceux de Cardone venoient toujours trop tard, en sorte que la moitié de sa cavalerie, après avoir été engagée, se retira du combat avec perte. Depuis ce jour, l'armée florentine perdit la confiance qu'elle avoit eue jusqu'alors en ses forces, et elle ne combattit plus avec la même ardeur (2).

(1) *Chronicon Placentinum*. T. XVI, p. 494. — *Georgii Merulæ Histor. Mediol.* L. I, p. 97, T. XXV.

(2) *Beverini Annales Lucens.* L. VI, p. 790.

Castruccio apprit enfin qu'Azzo Visconti s'étoit mis en mouvement pour le joindre; mais en même-temps, il eut lieu de craindre que les Florentins ne se retirassent avant l'arrivée d'un secours qui lui coûtoit si cher, et sans qu'il pût en profiter pour leur livrer bataille. Afin de retenir Cardone, il fit arriver à son camp des habitans des divers châteaux du val de Nievole, qui lui proposoient de le rendre maître de ces forteresses. Cardone, pour suivre ces négociations simulées, demeura jour après jour dans la même position, attendant en vain que les complots qu'il croyoit diriger éclatassent. Enfin, Azzo Visconti fit son entrée à Lucques, le 22 septembre, et la nouvelle en fut aussitôt portée aux deux camps. Les Florentins se mirent alors en mouvement pour se retirer vers Altopascio; et Castruccio, qui croyoit voir échapper une proie sur laquelle il avoit veillé si long-temps, courut à Lucques pour solliciter Visconti de combattre le jour même; mais celui-ci demandoit de l'argent et un jour de repos. La femme de Castruccio, à la tête de toutes les dames lucquoises, se rendit auprès du seigneur milanois, et le supplia de marcher à la rencontre des ennemis; six mille florins lui furent présentés en même-temps, pour qu'il les distribuât à ses troupes; mais ce fut en vain, Azzo déclara qu'il ne combattroit 1325.

1325. que le lendemain, et Castruccio revint à son armée, qu'il conduisit à la suite des Florentins, pour chercher à les arrêter (1).

Il étoit facile à Cardone de se retirer à Galleno, ou de passer la Gusciana, afin de demeurer maître d'accepter ou de refuser le combat; mais il crut qu'en le faisant il sembleroit fuir, et il voulut terminer la campagne par une bravade. Le lendemain, lundi 23 septembre, il vint défiler en parade devant Castruccio, comme pour l'inviter au combat avant de se mettre en marche. Le seigneur de Lucques n'avoit encore que quatorze cents chevaux sous ses ordres, il n'hésita pas cependant à engager l'action pour retarder ainsi les Florentins; mais il profita en même-temps de la position avantageuse qu'il occupoit, pour ne point se livrer tout entier et reculer après chaque escarmouche. Il se soutint de cette manière depuis le point du jour jusqu'à neuf heures du matin, qu'Azzo Visconti arriva enfin à son aide, avec les mille chevaux qu'il conduisoit; alors toute l'armée gibeline descendit dans la plaine et la bataille devint générale.

Malgré les pertes que les Florentins avoient éprouvées, leurs forces étoient encore au moins égales à celles de Castruccio, mais presque dès

(1) *Beverini Annales Lucens. L. VI, p. 793.*

les premiers coups de lance le maréchal de 1325.
Raimond de Cardone s'enfuit avec une troupe de sept cents chevaux qu'il commandoit, et jeta ainsi le trouble dans toute l'armée (1). Les Florentins, ébranlés et découragés par cette défection, ne firent pas une longue résistance; la cavalerie fut presque immédiatement rompue; l'infanterie combattit avec plus de vigueur, mais les armes qu'elle portoit ne la mettoient pas en état de se défendre contre une bonne gendarmerie, elle lâcha donc aussi le pied. Ceux qui avoient été commis à la garde du pont de Cappiano s'enfuirent des premiers, en sorte que Castruccio, devançant le reste des fuyards, s'empara de ce pont, et arrêta comme dans un filet ceux qui cherchoient à s'échapper. Un grand nombre de prisonniers de distinction tombèrent entre ses mains, entr'autres Raimond de Cardone lui-même, avec son fils et plusieurs barons françois. Cependant la perte de la bataille fut accompagnée de plus de honte que d'effusion de sang; beaucoup de fuyards trouvèrent moyen de rentrer à Florence; mais les châteaux de Cappiano, de Montefalcone et d'Altopascio, qui avoient été si péniblement enlevés à Castruccio, furent reconquis par lui

(1) *Beverini Annales Lucens.* L. VI, p. 794.

1325. en peu de jours ; il fit raser les deux premiers, et couper le pont de Cappiano (1).

La possession de Pistoia donnoit à Castruccio les moyens de pénétrer jusqu'au centre de l'État florentin. Après avoir uni dans cette ville ses milices à celles de Philippe de Tedici, il attaqua, le 27 septembre, Carmignano qui se rendit lâchement à lui. Il transporta ensuite son camp à Signa, et il brûla Campi, Brozzi et Quarrata. Ces villages, bâtis dans la plaine florentine, étoient à peine fortifiés ou susceptibles de défense. Le 2 octobre enfin, il établit son quartier général à Pérétola, gros village à deux milles de Florence, d'où ses soldats étendoient leurs dévastations jusqu'au pied des murs de la ville. Cette riche vallée étoit dès-lors couverte de superbes édifices et plantée de jardins délicieux ; l'opulence et le bon goût des Florentins n'étoient encore égalés par aucun peuple au monde, et tandis que les soldats s'enrichissoient de leurs dépouilles, Castruccio faisoit enlever de ces maisons de campagne, et transporter à Lucques, les tableaux et les statues qui,

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 304, p. 576. — *Istorie Pistolesi anonime.* T. XI, p. 425. — *Cronica Sanese di Andrea Dei.* T. XV, p. 66. — *Leonard. Aretin.* L. V, p. 165. — *Jannotii Manetti Histor. Pistor.* L. II, p. 1038.

depuis la renaissance des arts, faisoient le plus 1325.
bel ornement des palais (1).

Le moment étoit venu où Castruccio pouvoit à son tour provoquer les Florentins par des jeux à leur porte, comme il l'avoit été lui-même à Pistoia. Un espace d'un mille de longueur, sur la route de Pérétola à Florence, avoit été destiné de tout temps, par les Florentins, aux courses de chevaux. Une corde est tendue au travers du *pont des signaux* (2), et derrière elle des chevaux barbes, ornés de rubans et de fleurs, attendent en frémissant d'impatience que cette corde, en tombant, leur ouvre la carrière; alors ils s'élancent, seuls et sans conducteurs, dans l'arène, et ils la parcourent avec une émulation, une passion pour la gloire qu'on auroit crues réservées aux hommes. C'est dans ce même lieu, consacré par les fêtes de plusieurs générations, que Castruccio, le jour de saint François, fit disputer trois fois le prix de la course, d'abord à des cavaliers, ensuite à des fantassins, et enfin, pour insulter davantage encore aux vaincus, à des courtisanes. Il montroit ainsi que les êtres les plus foibles et les plus méprisés de son armée pouvoient, sans danger, braver ses ennemis.

(1) *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 796.

(2) *Il ponte alle mosse*, à un mille en dehors de la porte de Prato.

1325. Quoique les Florentins eussent dans leurs murs des forces supérieures à celles de Castruccio, ils étoient tellement découragés par leur défaite, qu'ils n'osèrent jamais sortir de leurs portes, ou essayer de troubler la fête (1).

Azzo Visconti étoit retourné à Lucques après sa victoire; mais, après avoir reçu vingt-cinq mille florins pour la solde de ses troupes et leur récompense, il revint joindre Castruccio. Lui aussi vouloit prendre des représailles des jeux donnés deux ans auparavant, par les Florentins, aux portes de Milan, lorsque Raimond de Cardone assiégeoit cette ville (2); et il recommença, le 26 octobre, les courses de chevaux au pied des murs. Les Florentins cependant ne pouvoient croire que le retour de l'armée n'eût pas d'autre motif: ils soupçonnoient les prisonniers de Castruccio d'avoir voulu acheter leur délivrance par quelque trahison, et ils étoient en proie à de mortelles inquiétudes. De plus tous les paysans se réfugioient dans la ville, et la foule y étoit si grande qu'elle y causa bientôt une cruelle épidémie. La seigneurie défendit alors d'inviter aux obsèques des morts, pour ne pas occuper

(1) *Gio. Villani*. L. IX, c. 315, p. 583.

(2) *Giov. Villani*. L. IX, c. 210, p. 538. — *Istorie Pistolesi*. p. 428.

la ville entière d'un triste devoir qui se seroit 1325.
répété toutes les heures, et pour ne pas effrayer les malades en leur faisant connoître le nombre de ceux qui périssoient chaque jour (1).

Après avoir ravagé toute la plaine de Florence, tout le territoire de Prato, et même une partie du val de Marina, de l'autre côté de l'Arno, Castruccio fortifia Signa, où il laissa une garnison, et il ramena à Lucques ses prisonniers, avec un immense butin. Il fit choix, pour son entrée à Lucques de la fête de saint Martin, patron de la cathédrale de cette ville, et il donna à cette entrée tout l'appareil d'un triomphe. On conduisoit encore le carroccio dans les armées, quoiqu'on ne fît plus dépendre l'honneur ou le sort des batailles de la conservation de ce char sacré, depuis qu'il n'étoit plus défendu par une bonne infanterie. Celui de Florence avoit été pris à la bataille d'Altopascio; Castruccio le fit traîner à la tête du cortége. Les bœufs qu'on y avoit attelés, étoient couverts de branches d'oliviers, et de tapis aux armes de Florence; mais ces armoiries étoient renversées ainsi que celles qui ornoient le char. La cloche *Martinelle* (2),

(1) *Gio. Villani.* L. IX, c. 316, p. 584.

(2) Une cloche suspendue au mât que portoit le carroccio.

1325. qui devoit sonner pendant le combat, sonnoit aussi pendant cette marche humiliante. Derrière le char marchoit Raimond de Cardone, avec les principaux prisonniers florentins; ils portoient des cierges qu'ils déposèrent devant l'autel de saint Martin. Cependant les dames lucquoises étoient sorties au-devant de Castruccio, et elles félicitoient le vainqueur par leurs acclamations. Les prisonniers qui avoient orné ce triomphe furent forcés à se racheter ensuite de leur captivité; et le seigneur de Lucques tira de leur rançon près de cent mille florins, qui lui servirent à continuer la guerre (1).

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 319, p. 587. — *Vita Castruccii Antelminelli a Nicolao Tegrimo.* T. XI, p. 1339. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 800.

CHAPITRE XXXI.

La Sardaigne enlevée aux Pisans par le roi d'Aragon. — Le duc de Calabre, seigneur de Florence. — Expédition en Italie de l'empereur Louis de Bavière. — Grandeur et mort de Castruccio Castracani.

1324—1328.

L'ATTACHEMENT que les Pisans avoient montré au parti gibelin; leur zèle pour Frédéric II, Conrad, Manfred et Conradin; leur dévouement à Henri VII, et les sacrifices qu'ils avoient faits à ce monarque, les avoient appelés à jouer un rôle important dans la politique continentale de l'Italie. Ils avoient été long-temps à la tête du parti gibelin en Toscane; les efforts qu'ils avoient faits pour cette cause avoient pleinement égalé, quelquefois même dépassé la mesure de leur puissance et de leur richesse; aussi, tandis qu'ils s'épuisoient en combattant sur le continent, s'étoient-ils vus obligés d'abandonner toujours plus le commerce et l'empire de la mer, auxquels ils avoient dû leur grandeur. Après la bataille de la Meloria

ils avoient renoncé à lutter contre les Génois, et l'antique rivalité des deux peuples étoit si bien éteinte, que les Pisans ne firent aucune tentative pour recouvrer leur supériorité pendant les guerres civiles qui désolèrent Gênes. Les possessions lointaines de la république furent peu à peu abandonnées. Les Pisans cessèrent de dominer à Constantinople et dans l'archipel de la Grèce; ils renoncèrent à leurs comptoirs de Syrie, se sentant incapables de protéger leurs établissemens contre les Musulmans, ou leur navigation contre les corsaires; ils s'interdirent le commerce du royaume de Naples, d'où la maison d'Anjou les écartoit par haine pour le nom gibelin; ils ne purent soutenir avec avantage dans le royaume de Sicile la concurrence des Siciliens eux-mêmes et des Catalans que le roi protégeoit; l'Afrique leur étoit encore ouverte avec les îles de Sardaigne et de Corse qu'ils avoient autrefois conquises; mais au moment où Castruccio, après les avoir entraînés dans une guerre contre les Guelfes, avoit cherché à surprendre leur ville en y fomentant des complots, la Sardaigne étoit attaquée par un monarque plus puissant, qu'ils avoient jusqu'alors considéré comme leur allié.

Dès l'année 1295, Boniface VIII avoit accordé à Jacques, roi d'Aragon, l'investiture de la

Sardaigne, pour engager ce monarque à abandonner son frère Frédéric de Sicile. Mais ce prix injuste d'un marché honteux n'avoit jamais été livré au monarque, et les secours que la république de Pise n'avoit cessé de donner aux princes aragonois de Sicile, avoient fait oublier ce projet d'usurpation, lorsque quelques feudataires des Pisans en Sardaigne sollicitèrent eux-mêmes Alfonse d'Aragon, fils du roi Jacques, d'entreprendre la conquête de leur île.

La Sardaigne étoit pour les Pisans une colonie de commerce; ils avoient fortifié quelques-unes de ses villes maritimes, et surtout Città di Chiesa et Castro de Cagliari, où ils entretenoient des garnisons pour défendre leurs comptoirs. Le reste de l'île étoit possédé par des feudataires qui relevoient de la république, mais qui montroient peu d'affection pour la métropole, d'où plusieurs d'entre eux étoient originaires, et moins encore d'obéissance à ses lois. Le plus puissant de ces feudataires étoit le juge d'Arborée, qui commandoit en même-temps à Oristagni, et qui gouvernoit le tiers de la Sardaigne. Celui qui régnoit alors étoit Hugues Bassi des Visconti (1). Il étoit bâtard de cette maison

(1) *Zurita Indices Rerum ab Aragon. Regibus Gestar. Hispan. illust.* T. III, p. 165.

illustre de Pise, et la république, avant de consentir à effacer la tache de sa naissance, lui avoit fait payer dix mille florins pour prix de l'investiture de son fief (1). Visconti en conservoit dans le cœur un profond ressentiment; ce fut lui qui offrit aux Aragonois de leur livrer la Sardaigne, et qui engagea secrètement dans leur alliance les marquis Malespina et les Doria, possesseurs de vastes fiefs dans cette île. Lorsqu'Alfonse eut commencé ses préparatifs, le juge d'Arborée en donna le premier avis à la république, et il lui demanda des secours; mais il distribua les soldats qui lui furent envoyés entre ses divers
1323. châteaux, et le 11 avril 1323, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'approche d'Alfonse, il fit massacrer tous les Pisans, soit soldats, soit marchands, qui habitoient ses États, et il ouvrit ses ports à la flotte aragonoise (2).

Le roi Alfonse avoit fait demander au pape des secours pour la conquête de la Sardaigne, comme s'il s'étoit agi d'une guerre sacrée; mais Jean XXII s'étoit contenté d'inviter l'Aragonois à faire valoir ses droits par-devant les tribunaux ecclésiastiques (3). Le roi avoit

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 196, p. 533.

(2) *Ib.* — *Georgii Stellæ Annales Genuens.* T. XVII, p. 1052.

(3) *Zurita Indices Rerum ab Arag. Reg. G.* p. 165.

aussi ouvert des négociations avec un comte 1323.
de Donoratico, qui avoit de grandes possessions en Sardaigne ; il avoit séduit deux Visconti de la branche de Roccabertino ; il avoit enfin réuni tous les moyens de corruption et de trahison à l'emploi d'une force supérieure. Le 30 mai il étoit parti des côtes d'Aragon avec soixante vaisseaux de guerre, vingt palandres pour la cavalerie, et trois cents bâtimens de transport. Sur cette flotte il conduisoit quinze cents chevaux et plus de douze mille fantassins. Le tiers de la Sardaigne fut livré aux Aragonois par le juge d'Arborée et par les Doria ; mais les villes de Cagliari, Castro et Città di Chiesa, se préparèrent à une vigoureuse défense, ainsi que Terra-Nova, Aqua-Fredda et Gioiosa-Guardia, et les Sismondi d'Oléastro armèrent leurs vassaux pour seconder les troupes de la république (1).

Les Pisans, menacés par la ligue guelfe de Toscane, et par Castruccio, le seul Gibelin de cette contrée ; trahis par leurs sujets, et attaqués par la puissante maison d'Aragon, sans être en paix avec la maison rivale de

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 209, p. 537. — *Zurita Indices*. L. II, p. 166. — *B. Marangoni Cronica di Pisa*. p. 649. — *Cronica anonima di Pisa*. T. XV, p. 998.

1323. Naples, les Pisans ne désespérèrent pas cependant de la défense de la Sardaigne. Ils armèrent trente-deux galères qu'ils envoyèrent dans le golfe de Cagliari; mais ce golfe étoit occupé par une flotte catalane fort supérieure en forces, et l'amiral pisan s'estima heureux d'éviter le combat et d'effectuer sa retraite, après avoir débarqué Manfred, fils du comte Nieri de la Ghérardesca, avec trois cents chevaux allemands, et deux cents archers qui se jetèrent dans Cagliari (1).

L'armée aragonoise avoit entrepris en même-temps le siége de Cagliari, et celui de Città di Chiesa: ces deux villes furent défendues pendant huit mois avec obstination: des chaleurs excessives, la corruption de l'air et des eaux engendrèrent d'affreuses maladies parmi les assiégeans, et douze mille hommes périrent d'une ou d'autre part entre ces deux siéges (2). Città di Chiesa se rendit enfin le
1324. 7 février 1324; la garnison en sortit avec les honneurs de la guerre, et eut la permission de se réunir à celle de Cagliari, pour continuer à défendre cette seconde place.

Manfred de la Ghérardesca, cependant, en étoit sorti pour aller chercher à Pise de nou-

(1) *Zurita Indices. Rer.* L. II, p. 166.

(2) *Giov. Villani.* L. IX, c. 209, p. 537.

veaux secours; le 25 février il reparut dans le golfe de Cagliari avec une flotte de cinquante-deux vaisseaux qui portoient cinq cents hommes d'armes et deux mille archers. Il débarqua sans opposition, et marcha vers Castro de Cagliari, pour forcer les Aragonois à lever le siége de cette place. Alfonse, en effet, quitta ses retranchemens, et vint au-devant des Pisans jusqu'à Luco-Cisterna. Les deux armées s'y rencontrèrent le 28 février; la bataille fut longue et acharnée; mais les Aragonois, qui étoient fort supérieurs en nombre, remportèrent enfin la victoire. Manfred, quoique blessé, parvint, avec cinq cents soldats environ, à entrer dans Castro; le reste de son armée fut dissipé; les vaisseaux de transport qui accompagnoient sa flotte tombèrent au pouvoir des Aragonois; les feudataires qui tenoient encore le parti des Pisans, furent attaqués et soumis dans leurs provinces. Plusieurs d'entr'eux furent à cette époque dépouillés des petites souverainetés qu'ils possédoient depuis la conquête de l'île sur les Sarrasins; mais dans un pays à moitié sauvage, le pouvoir des seigneurs héréditaires est le seul qui soit respecté; les rois d'Aragon crurent plus sage et plus facile de faire leur paix avec ces capitaines indépendans, que de les dépouiller, et les noms des familles pisanes 1324.

1324. se retrouvent encore pendant de longues années dans les fastes de la Sardaigne (1).

Aussitôt après la bataille de Luco-Cisterna, Alfonse recommença le siége de Castro de Cagliari, et Manfred, à peine guéri de ses blessures, dirigea la défense de la place. Il essaya de troubler les opérations des assiégeans par une sortie vigoureuse; il surprit leur camp et y jeta le désordre; mais bientôt les vieilles bandes des Catalans l'environnèrent et le serrèrent de toutes parts. De cinq cents hommes d'armes qu'il commandoit, trois cents restèrent sur le champ de bataille; lui-même, atteint d'une blessure mortelle, il ramena le reste de ses soldats dans Castro, et il expira peu de jours après. Les assiégés perdirent alors l'espérance d'être délivrés, et ils demandèrent à capituler (2).

Alfonse, qui avoit déjà perdu quinze mille hommes dans la guerre de Sardaigne, et qui

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 236, p. 549.—*Zurita Indices.* L. II, p. 167.

Il paroît qu'à cette époque les Sismondi furent dépouillés de leur souveraineté d'Oléastro, dont ils avoient été en possession pendant deux cent soixante et quatorze ans. Cependant un ancien historien de Lucques rapporte, en 1404, la mort d'un Sismondi et de son fils Dragonetto, juges et seigneurs d'Arborée. *Cronica di Lucca di Giov. Ser Cambi.* T. XVIII, p. 838.

(2) *Zurita Indices Rer. ab Arag. Reg. Gest.* L. II, p. 167. —*Giov. Villani.* L. IX, c. 250, p. 554.

espéroit assurer sa conquête par la paix, accorda aux assiégés des conditions honorables. Castro de Cagliari devoit demeurer à la république pisane, à titre de fief relevant du roi; les possessions privées des Pisans dans l'île devoient leur être conservées; mais la république devoit reconnoître Alfonse pour roi de Sardaigne. Ces conditions ayant été acceptées par la seigneurie, la paix fut rétablie pour un peu de temps; mais le roi d'Aragon en profita pour fortifier à l'entrée du port de Cagliari, un château qu'il nomma Bonaria, ou Aragonetta, d'où il commandoit tellement l'entrée de Castro, que les vaisseaux, les vivres et les marchandises ne pouvoient plus parvenir aux Pisans que sous le bon plaisir des Aragonois. 1324.

La garnison de Bonaria abusa bientôt avec arrogance de l'avantage que lui donnoit sa situation. Elle s'empara, l'année suivante, de quelques vaisseaux que les Pisans envoyoient à Cagliari (1), et la république se vit obligée de recommencer la guerre pour venger cette nouvelle injure. Epuisée comme elle l'étoit par ses précédentes défaites, elle eut recours à l'assistance des Gibelins génois qui, réfugiés à Savonne, faisoient des armes leur unique 1325.

(1) *Giov. Villani*. L. IX, c. 307, p. 580.

1325. métier. Les Pisans, avec leur aide, armèrent une flotte de trente-trois galères, dont ils donnèrent le commandement à Gaspard Doria. Cette flotte rencontra, le 29 décembre, les Aragonois dans les mers de Sardaigne, et la fortune fut une dernière fois contraire aux Pisans. Huit galères furent prises, les autres ne se retirèrent qu'avec de grands dommages, et après avoir perdu beaucoup de soldats et de matelots. Les Génois guelfes et gibelins ressentirent avec une égale douleur l'affront que reçut alors leur pavillon national, et peu s'en fallut que le desir d'humilier les Catalans ne réconciliât les deux partis, et ne calmât une haine qui, depuis si long-temps, leur mettoit les armes à la main (1). Mais les Pisans ne purent point attendre cette réconciliation tardive. Le château de Castro, dernière possession de la république en Sardaigne, fut livré aux Aragonois, et l'année suivante, la paix fut conclue par l'entremise du pape. La république de Pise abandonna la Sardaigne au roi d'Aragon, et de part et d'autre les prisonniers furent relâchés sans rançon (2).

(1) *Georgius Stella Annal. Genuens.* p. 1054.

(2) *Cronica anonima di Pisa.* T. XV, p. 998. — *B. Marangoni Cronica di Pisa.* p. 665. — *Gio. Villani.* L. IX, c. 326, p. 591. — *Zurita Indices Rer. ab Ar. Reg. G.* L. II, p. 169. — *Mariana Historia de las Espanas.* L. XV, c. 18.

La paix fut publiée à Pise le 10 juin 1326.

Une bien petite partie de la Toscane recouvroit la tranquillité en vertu de ce traité de paix. Tous les autres États de cette province étoient alors ébranlés par l'ambition de Castruccio; et le parti guelfe, abattu par la défaite des Florentins à Altopascio, reçut, peu de semaines après, comme il tentoit de s'en relever, un nouvel échec dans l'État de Bologne. 1325.

La ligue des seigneurs gibelins de Lombardie attaquoit Bologne avec un acharnement égal à celui de Castruccio contre les Florentins. Roméo de Pepoli étoit mort dans son exil; mais ses fils n'avoient point été abandonnés par les seigneurs de Lombardie; Passerino Bonacossi, Cane de la Scala et le marquis d'Este étoient entrés sur le territoire bolonois avec une armée, à laquelle Azzo Visconti vint se réunir à son retour de Lucques. Les Gibelins avoient deux mille huit cents hommes d'armes. Les Bolonois ne pouvoient en opposer que deux mille deux cents; mais leur infanterie, qui arrivoit à trente mille hommes, surpassoit de beaucoup celle de leurs ennemis. La défaite que les Florentins venoient d'éprouver à Altopascio fut pour les Bolonois, persuadés que l'honneur de venger le parti guelfe étoit réservé à leurs armes, un motif de rechercher le combat. Malgré les instantes sollicitations des Florentins, qui leur

1325. avoient envoyé des troupes, ils offrirent la bataille aux Gibelins, le 15 novembre 1325, au pied de Monteveglio, et ils la perdirent. Cinq cents de leurs cavaliers et quinze cents fantassins furent tués ou faits prisonniers; Malatestino de Rimini leur général, leur podestat, et les citoyens les plus considérés furent au nombre des captifs. Les Lombards, après leur victoire, entreprirent le siége de Bologne; mais ils virent bientôt que leurs forces ne suffisoient pas pour réduire une ville aussi puissante, et ils se retirèrent avec un immense butin (1).

L'ancien chef de la ligue guelfe en Italie demeuroit seul étranger à la guerre générale et aux défaites de son parti. Robert, roi de Naples, après avoir quitté Gênes, en 1319, avoit passé plusieurs années en Provence, pour soumettre à ses intrigues la cour d'Avignon, et assurer son crédit sur le pape. Il en étoit enfin reparti au mois d'avril 1324, pour se rendre à Naples, avec une flotte de quarante-cinq vaisseaux; mais il avoit relâché à Gênes, et à son passage il s'étoit fait confirmer la seigneurie de cette ville pour les six années suivantes (2).

(1) *Mathæi de Griffonibus Memor. histor. de rebus Bononiens.* T. XVIII, p. 142. — *Cronica Miscella di Bologna.* p. 338. — *Chronicon Estense.* T. XV, p. 386. — *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano.* T. XV, p. 586. — *Giov. Villani.* L. IX, c. 321, p. 588. — *Istorie Pistolesi.* p. 428.

(2) *Georgius Stella Annal. Genuens.* T. XVII, p. 1053.

Des ambassadeurs florentins arrivèrent à Naples, et exposèrent au roi les dangers que couroient ses anciens alliés les Guelfes de Toscane. Ils lui représentèrent quelles étoient l'ambition et les forces de Castruccio; quelle union il avoit su établir dans son parti; quels secours il avoit obtenus des Gibelins de Lombardie. Ils lui rappelèrent les services qu'eux-mêmes avoient rendus à la maison d'Anjou, lorsque les possessions du roi étoient menacées en Piémont, ou lorsqu'ils n'avoient pas craint de provoquer Castruccio, pour l'écarter de Gênes où Robert étoit assiégé. Enfin ils lui demandèrent, en vertu des traités qu'eux-mêmes avoient toujours observés fidèlement, les secours qu'il devoit à la ligue guelfe. Mais le roi de Naples connoissoit l'art de tirer parti des désastres de ses alliés autant que de leurs succès mêmes. Il attribua son refroidissement, et les échecs qu'avoient éprouvés les Florentins, à la faute qu'ils avoient faite en laissant expirer en 1321 la seigneurie qu'ils lui avoient accordée. Il assura qu'il étoit toujours prêt à les défendre; mais que sa dignité royale et le bien même du parti ne permettoient pas qu'il prît part à la guerre, autrement qu'en maître et en chef. Enfin il demanda que lui-même ou son fils, le duc de Calabre, fussent mis à la tête de la république avec des pouvoirs 1325.

1325. absolus. Les conseils de Florence, forcés d'acheter l'aide de leur allié à un si haut prix, choisirent de préférence, pour leur seigneur, le duc de Calabre, Charles, fils unique du roi, et ils s'efforcèrent, par leurs conventions avec lui, d'écarter tout arbitraire de l'autorité qu'ils lui confioient, et de conserver en leur entier les libertés de leur république. Ils lui demandèrent d'entretenir à sa solde mille cavaliers ultramontains, autant que dureroit la guerre, et de laisser, à la paix, dans la ville quatre cents cavaliers sous les ordres de son lieutenant. Deux cent mille florins lui furent assignés pour ses revenus pendant la première période; cent mille pendant la seconde. La seigneurie du duc de Calabre devoit durer dix ans, et commencer le 13
1326. janvier 1326, jour de la signature du traité (1).

Un lieutenant du duc de Calabre le précéda en Toscane, et vint prendre, pour lui, possession de la seigneurie de Florence; c'étoit Gaultier de Brienne, duc titulaire d'Athènes, et fils de celui qui avoit été tué en 1311 dans la grande bataille du Céphise, lorsque les Catalans firent la conquête de son duché (2).

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 328, p. 592. — *Istorie Pistolesi.* p. 430. — *Leonard. Aretino.* L. V, p. 171.

(2) *Voyez* ci-devant, T. IV, c. 26.

Quatre cents cavaliers françois l'accompa- 1326.
gnoient. Les Florentins lui prêtèrent serment de fidélité, et lui permirent de nommer, au nom du duc Charles, une nouvelle seigneurie (1).

Le duc de Calabre arriva lui-même en Toscane vers le milieu de l'été, avec l'intention de réunir toutes les communes guelfes sous une seule direction. Il profita de son voyage à Sienne pour demander aussi la seigneurie de cette ville : elle lui fut accordée pour cinq ans seulement, et sous des conditions plus onéreuses que celles que les Florentins lui avoient imposées (2). Le 30 juillet il fit son entrée à Florence, entouré des plus grands seigneurs du royaume des Deux-Siciles, et de deux cents chevaliers à éperon d'or. Il avoit sous ses ordres quinze cents gendarmes qu'il réunit à ceux que le duc d'Athènes avoit amenés peu de mois auparavant (3).

Cette belle armée, qui fut bientôt grossie par les troupes auxiliaires de tous les Guelfes de Toscane, auroit pu tenter quelqu'entreprise éclatante, et profiter de ce qu'à cette

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 346, p. 598.

(2) *Cronica Sanese di Andrea Dei.* T. XV, p. 74. — *Orlando Malavolti Storia di Siena.* P. II, l. V, p. 84.

(3) *Giov. Villani.* L. X, c. 1, p. 601.

1326. époque même Castruccio étoit malade. Mais le duc se borna à faire révolter deux châteaux de la montagne de Pistoia, qui lui furent bientôt repris, et à engager Spinetta Malespina à une tentative sur la Lunigiane, d'où il fut repoussé avec perte (1). Cependant Charles de Calabre, faisoit, sur ses alliés, les conquêtes qu'il ne savoit point faire sur les ennemis de l'État. Il engagea plusieurs villes sujettes des Florentins, Prato, San-Miniato, San-Gemignano et Colle, à se donner à lui (2). Il imposa des contributions nouvelles, et coûta à la république quatre cent cinquante mille florins par année, au lieu de deux cent mille qui lui étoient accordés; il dépouilla les prieurs de presque toute l'autorité que leur donnoit la constitution; il abolit les lois somptuaires qu'on avoit portées contre le luxe des femmes; enfin il se rendit d'autant plus à charge, qu'il ne racheta ces vexations par aucun succès contre Castruccio (3).

La ville de Bologne suivit, au bout de quelques mois, l'exemple que lui avoient donné les Florentins, et elle chercha à s'assurer une

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 6, p. 603. — *Istorie Pistolesi*, p. 431. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p 813.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 13, p. 609.

(3) *Giov. Villani*. L. X, c. 9, p. 608.

protection puissante, en se soumettant à la 1326.
seigneurie de l'un des chefs du parti guelfe. Elle appela à son aide le cardinal Bertrand du Poïet, légat du pape en Italie. Celui-ci, depuis l'année 1322, avoit été puissamment secondé par Vergusio Landi, auparavant chef des Gibelins de Plaisance; mais qui avoit passé du côté des Guelfes, pour tirer vengeance de Galeaz Visconti, le séducteur de sa femme. Tortone, Alexandrie, Plaisance, Parme, Régio et Modène, s'étoient successivement données à l'église, pour tout le temps que dureroit la vacance de l'empire. Bologne, à son tour, ouvrit ses portes au cardinal-légat, et le 8
février 1327, elle lui conféra la seigneurie de 1327.
la ville et de son territoire (1).

Mais dans le même temps, un orage se formoit à l'extrémité de la Lombardie, qui pouvoit menacer tout le parti guelfe d'une entière destruction. Louis de Bavière, l'empereur élu, étoit arrivé à Trente, au mois de février 1327; il y avoit présidé un congrès des principaux Gibelins d'Italie. Marco Visconti, Passerino Bonacossi, Obizzo marquis d'Este, Guido

(1) *Mathæi de Griffonibus Memor. historicum.* p. 143. — *Cronica Miscella di Bologna.* T. XVIII, p. 343. — *Chronicon Mutinense Bonifazii de Morano.* T. XI, p. 113. — *Ghirardacci Storia di Bologna.* T. II, L. XX, p. 75.

1327. Tarlati évêque d'Arezzo, et Cane de la Scala, s'étoient rendus auprès de lui, aussi bien que les ambassadeurs de Frédéric roi de Sicile, de Castruccio, et des Pisans. Louis s'étoit engagé à venir à Rome, prendre la couronne impériale, et les Gibelins lui avoient promis un présent de cent cinquante mille florins, pour défrayer son armement (1).

Louis de Bavière paroissoit alors en état d'entreprendre des guerres étrangères, et de tirer vengeance du pape, qui l'avoit si cruellement traité. Son rival, Frédéric d'Autriche, après être demeuré long-temps prisonnier à Trausnitz, s'étoit enfin lassé de sa captivité. Louis lui avoit fait visite dans sa prison, en 1325; il lui avoit offert sa liberté, en demandant en retour son amitié et son alliance. Frédéric avoit été touché de cette conduite généreuse. Il avoit reconnu Louis pour son empereur; il s'étoit engagé à le défendre, envers et contre tous, *même contre celui*, disoit-il, *qui se donne le titre de pape*. Plusieurs de ses barons s'étoient rendus garans de ses promesses,

(1) *Giov. Villani*, L. X, c. 15, p. 610. — *Albertin. Mussatus Ludovicus Bavar.* T. X, pag. 770. — *Istorie Pistolesi.* p. 442. — *Cortusiorum Historiæ*, L. III, c. 10, T. XII, p. 839. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 388. — *Georgii Merulæ Histor. Mediol.* L. II, p. 101, T. XXV. — *Leonard. Aretin.* L. V, p. 173.

et sa fille avoit épousé le fils de Louis (1). En vain Jean XXII annulla ce traité ; en vain Léopold, frère du duc d'Autriche, continua la guerre ; Frédéric fut fidèle à ses promesses ; les deux rivaux, devenus des amis sincères, mangèrent à la même table, partagèrent le même lit, et furent sur le point de diviser entr'eux la dignité impériale (2). 1327.

Pendant cinq ans qui s'étoient écoulés depuis la bataille de Muhldorf, Louis avoit forcé les autres princes de la maison d'Autriche à faire la paix, et il avoit déjoué les intrigues du pape, en Allemagne. Le désir de vengeance l'appeloit en Italie, autant que le projet de sanctionner ses droits à l'empire, en se faisant couronner à Rome. Il est vrai qu'épuisé par de longues guerres, il manquoit d'argent et de soldats ; mais le pays où il alloit entrer étoit une mine riche qu'il pouvoit exploiter, et il comptoit sur la cupidité des Allemands, plus que sur leur obéissance, pour les entraîner en foule, à sa suite, dans ces contrées opulentes, dont il leur offroit les dépouilles à partager.

L'empereur élu, en se préparant à attaquer le pape, son ennemi le plus implacable, le

(1) *Olenschlager Geschichte des Rom. Kays.* §. 63, p. 156. — Schmidt, Hist. des Allemands. *L. VII, c.* 5, *p.* 460.

(2) *Olenschlager Geschichte.* §. 67, p. 165.

1327. désigna déjà dans l'assemblée de Trente, comme un prêtre sacrilége et hérétique, usurpateur du pontificat suprême, que les chrétiens devoient désavouer. Un parti nombreux, dans l'église, étoit révolté contre Jean XXII, et l'accusation d'hérésie n'étoit pas nouvelle pour lui. Ce pape, dont l'ambition et la cupidité sembloient si peu chrétiennes, étoit cependant animé d'un grand zèle pour la foi; mais il croyoit en être l'oracle, et les opinions qu'il embrassoit se trouvoient souvent en contradiction avec celles de ses docteurs. Ainsi il s'étoit alors engagé, avec les Franciscains ou frères Mineurs, dans une controverse sur la pauvreté de Jésus-Christ. Ces moines, qui, d'après leurs vœux, abjurent toute propriété, prétendoient que les alimens qu'ils mangeoient, n'étoient point à eux, au moment même où ils les mangeoient, et que Jésus-Christ leur avoit donné l'exemple de cette pauvreté suprême. Le pape affirmoit, au contraire, que Jésus-Christ avoit eu des propriétés, soit personnelles, soit communes avec ses apôtres, et que les Franciscains ne pouvoient éviter que les choses appropriées à leur usage ne fussent aussi leur propriété. Les Dominicains soutenoient l'opinion du pontife; mais plusieurs fidèles paroissoient croire que, dénier au Christ une pauvreté suprême, c'étoit attenter à sa

gloire; et les Franciscains, s'obstinant dans leur croyance, avoient condamné le pape, comme un hérétique et un excommunié. Jean XXII attacha une cruelle importance à cette dispute de mots; il fit brûler les plus mutins de ces moines, et il dépouilla leur ordre de tous ses biens, pour le réduire à cette pauvreté évangélique dont il se glorifioit tant (1). 1327.

D'autres théologiens encore, indépendamment des frères Mineurs, se rangeoient du parti de Louis de Bavière. C'étoient ceux qui, révoltés des dernières usurpations du saint-siége, soutenoient l'indépendance des autorités séculières, ou même leur supériorité sur le pouvoir des papes. Marsilio de Padoue, médecin de Louis, et Jean Jandun ou de Gand, un de ses conseillers, écrivirent sur ce sujet, avec beaucoup de force et d'éloquence; mais leurs opinions indépendantes ont été condamnées comme hérétiques, par la cour de Rome (2).

Encouragé par les exhortations de ses théologiens et des frères Mineurs, et assuré des

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* T. XV, a. 1322. §. 53, p. 242. a. 1324, 1325, p. 285 et suiv.—*Annales Cæsenates.* T. XIV, p. 1148. Dans ces annales, ouvrage d'un franciscain, on a inséré une longue lettre du général des frères Mineurs sur cette controverse.

(2) *Olenschlager Gesch.* §. 53, p. 136 et notes. — *Tiraboschi Storia della letter. Ital.* T. V, l. II, c. 1, §. 27, p. 161.

1327. secours des Gibelins, Louis de Bavière entra sans argent en Italie, avec une suite à peine de six cents chevaux. Mais Cane de la Scala, seigneur de Vérone, Passerino de Bonacossi, seigneur de Mantoue, et le marquis d'Este, seigneur de Ferrare, vinrent se ranger auprès de lui, avec leurs hommes d'armes. Ensemble ils s'acheminèrent vers Milan, où le roi des Romains reçut, le 30 mai, la couronne de fer, dans la basilique de Saint-Ambroise, des mains des deux évêques d'Arezzo et de Brescia, que le pape avoit précédemment déposés et excommuniés (1).

Depuis que Galeaz Visconti, seigneur de Milan, avoit vaincu Raimond de Cardone, dans une grande bataille, et l'avoit fait prisonnier, les attaques des Guelfes avoient peu troublé sa tranquillité. Sa puissance les écartoit de ses frontières, et d'ailleurs, il entretenoit une négociation secrète avec la cour de Rome, à laquelle il faisoit espérer qu'il abjureroit le parti de l'empire, pour reconnoître qu'il tenoit de l'église son autorité. Mais Galeaz avoit trouvé dans sa propre famille de nouveaux ennemis. Lodrisio Visconti, son parent, le

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 18, p. 611. — *Chronic. Veronense.* T. VIII, p. 644. — *Annales Mediolanenses.* T. XVI, c. 99, p. 704. — *Olenschlager Geschichte.* §. 74, p. 182.

même qui l'avoit chassé, puis rappelé, en 1327.
1322, ne pouvoit, ni se soumettre au gouvernement despotique de Galeaz, ni consentir au traité qu'il lui voyoit négocier avec le pape. Marco Visconti, frère de Galeaz, prétendoit partager avec lui la souveraineté que sa valeur et ses victoires avoient affermie, et la jalousie entre les deux frères s'étoit enfin changée en une haine déclarée. Les nobles milanois étoient humiliés de l'élévation d'une famille autrefois leur égale, le peuple lui-même n'avoit pas entièrement oublié son ancienne liberté; enfin, les autres chefs gibelins de Lombardie, Cane, Passerino, et Franchino Rusca, tyran de Como, s'étoient éloignés de Galeaz, depuis que ses négociations avec la cour de Rome, avoient excité leur défiance. Louis de Bavière, dans la conférence de Trente, et ensuite, à Como et à Milan, avoit entendu tous ceux qui l'entouroient accuser Galeaz, et demander sa ruine (1).

Tant que Louis de Bavière avoit fait la guerre en Allemagne, pour s'y faire reconnoître comme roi des Romains, sa conduite

(1) *Georgii Merulæ Historia Mediol.* L. II, p. 102. — *Albert. Mussati Ludovic. Bavarus.* p. 771. — *Bonincont. Morigiæ Chron. Modoetiense.* T. XII, c. 35 et 36, p. 1148. — *Petri Azarii Chronicon.* T. XVI, c. 7, p. 311. — *Georgii Stellæ Annales Genuens.* T. XVII, p. 1056. — *Pauli Jovii Galeaz.* p. 288.

1327. avoit été franche, honorable, et souvent généreuse. En Italie, au contraire, elle fut presque toujours perfide et vénale. Ce dernier pays lui paroissoit en quelque sorte livré au pillage; il s'y voyoit entouré de tyrans qu'aucun scrupule n'arrêtoit; et il croyoit lui-même y être dispensé de toute vertu. On a presque toujours tourné contre les Italiens la politique perfide qu'on leur reproche, et leurs ennemis ont accrédité leur réputation de fausseté, pour n'être eux-mêmes obligés à aucun devoir envers ceux qu'ils accusoient. Louis de Bavière devoit reconnoître dans Galeaz Visconti, le plus ancien et le plus intrépide champion du parti gibelin; il n'hésita pas cependant à le trahir, dans le temps même où il recevoit de lui l'hospitalité. Il séduisit les connétables des troupes allemandes qui étoient à sa solde, et, dans une assemblée publique, le 6 juillet, après lui avoir reproché amèrement de n'avoir pas encore payé la contribution qu'il avoit promise, il le fit arrêter avec son fils et deux de ses frères. Il lui arracha, par la crainte du supplice, les clefs de toutes ses forteresses, et il l'envoya, avec sa famille, dans les affreuses prisons que Galeaz lui-même avoit fait construire à Monza (1).

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 30, p. 619. — *Galvan. Flamma*

Louis de Bavière rétablit ensuite à Milan un simulacre de république : il fit choisir par les vingt-quatre tribus de la ville un conseil de vingt-quatre membres, auquel il donna pour président Guillaume de Montfort, gouverneur impérial. Mais de fortes contributions perçues par les ordres du monarque, apprirent suffisamment aux citoyens qu'ils n'avoient point recouvré l'avantage de se gouverner par eux-mêmes. 1327.

Une trahison aussi insigne pouvoit avoir cependant de fâcheuses conséquences pour l'empereur élu, en détachant de lui les chefs gibelins, sur l'appui desquels il comptoit uniquement ; il crut donc nécessaire de la justifier dans une diète qu'il convoqua, pour cet effet, à Orci, dans l'État de Brescia. Il accusa Galeaz d'avoir voulu trahir la cause des Gibelins, en faveur de l'église ; il produisit à l'assemblée des papiers du seigneur de Milan, qui prouvoient ses négociations avec le pape. Il réveilla l'animosité et la jalousie de ses auditeurs contre le chef de la maison Visconti, et il se disculpa aux yeux des gens qui désiroient le trouver innocent. Il demanda et obtint ensuite des

Man. Florum. c. 365, p. 731. — *Chronic. Modoetiense.* c. 37, p. 1150. — *Georgii Merulæ Histor. Mediolan.* L. II, p. 104. *Olenschlager Geschichte.* §. 76, p. 186.

1327. secours d'argent et de soldats; et après la conclusion de la diète, il se mit en route pour la Toscane, suivi de quinze cents cavaliers allemands, qui, la plupart, avoient appartenu à Galeaz, et de cinq cents gendarmes, fournis par les trois seigneurs gibelins de Lombardie (1). Le 23 août, il passa le Pô, et le premier septembre il parvint à Pontremoli, sans que le cardinal-légat, qui avoit plus de trois mille chevaux dans l'État de Parme, osât se présenter pour arrêter sa marche.

Castruccio avoit été des premiers à solliciter la venue de Louis de Bavière en Italie, et l'empereur élu comptoit sur les conseils, la valeur et les soldats de ce grand capitaine, dont la réputation surpassoit déjà celle de tous les autres seigneurs gibelins. Castruccio soupiroit après l'arrivée de l'empereur. Il avoit été pressé tour à tour par les intrigues et les armes de son puissant voisin le duc de Calabre, seigneur de Florence; et il avoit besoin de secours étrangers pour se défendre contre la supériorité de forces que l'arrivée des Napolitains donnoit aux Guelfes toscans. Une des plus puissantes maisons de Lucques, les Quartigiani, qui, Guelfes d'origine, avoient cependant contribué à l'élévation de Castruccio, s'étoient engagés contre lui

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 32, p. 620.

dans un complot avec le duc de Calabre. De nouveaux projets d'ambition, ou peut-être le desir de rétablir la liberté de leur patrie, les avoit détachés du seigneur de Lucques. Celui-ci, ayant découvert leur conjuration, en fit périr vingt par un épouvantable supplice; on les enterra vivans, la tête en bas. Cent autres furent exilés, et Castruccio ne poussa pas plus loin ses recherches, de peur de découvrir un nombre de coupables plus grand encore (1). 1327.

D'autre part, une armée guelfe, de deux mille cinq cents chevaux et douze mille fantassins, avoit fait la conquête de Sainte-Marie-à-Monte et d'Artimino; elle menaçoit l'État de Lucques et celui de Pistoia, lorsqu'elle se retira tout-à-coup, sur la nouvelle que Louis de Bavière avoit passé les Apennins (2). Castruccio, délivré de ce danger, courut aussitôt au-devant de l'empereur. Il lui fit porter, à Pontremoli, de magnifiques présens; il lui ouvrit le château de Pietra-Santa; et de là, laissant Lucques à sa gauche, il lui fit prendre la route de Pise.

Les Pisans n'avoient point conservé dans sa

(1) *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 821.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 28 et 29, p. 616.—*Leonard. Aretin*. L. V, p. 174.—*Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 825.

1327. première ardeur le zèle qui les animoit autrefois pour le parti gibelin. Ils étoient affoiblis par la guerre de Sardaigne, pendant laquelle leurs anciens alliés les avoient abandonnés; ils avoient été trahis par Castruccio, et ils désiroient conserver avec les Florentins la paix que ceux-ci leur avoient accordée. Ils craignoient aussi le courroux du pape, et ne vouloient pas attirer sur eux une excommunication; en sorte que les ambassadeurs qu'ils avoient envoyés au congrès de Trente, loin d'inviter l'empereur dans leur ville, lui avoient offert soixante mille florins pour prix de la conservation de leur neutralité et de leur indépendance. La conduite de Louis de Bavière, envers Galeaz Visconti, redoubla la défiance des Pisans; pour n'être pas trahis, comme le seigneur de Milan, par les Allemands qu'ils avoient à leur solde, ils leur ôtèrent leurs chevaux et leurs armes; cependant, à la persuasion de Guido des Tarlati, évêque d'Arezzo, leur allié, ils envoyèrent à Ripafratta, frontière de l'État lucquois, trois nouveaux ambassadeurs au-devant du monarque (1).

Castruccio n'avoit point abandonné le projet

(1) Savoir, Lemmo Guinicelli de Sismondi, Albizzo de Vico, et Jacob de Calci. — *Giov. Villani.* L. X, c. 23, p. 614. — *Marangoni Cronica di Pisa.* p. 657.

de soumettre Pise à sa domination ; il engagea 1327.
l'empereur à ne pas accueillir les députés de cette république, à refuser leur argent, et à rejeter leurs offres ; et comme ces députés s'en retournoient, il les fit arrêter au passage du Serchio, et leur déclara qu'il les traiteroit comme ôtages, et les feroit mourir si leur patrie n'ouvroit pas ses portes au roi des Romains (1). L'évêque d'Arezzo, qui avoit engagé sa foi pour leur sûreté, vint réclamer, devant Louis de Bavière, leur élargissement. Par cette violation du droit des gens, disoit-il, sa parole étoit compromise ; l'honneur même du monarque étoit sacrifié ; et tous les anciens Gibelins, effrayés de ce manque de foi, abandonneroient la cause du chef de l'empire au lieu de s'exposer pour elle. Telles devoient être pour Louis IV les conséquences des conseils de Castruccio, auquel il s'abandonnoit trop. Le chef de l'empire, ajoutoit l'évêque d'Arezzo, auroit dû se souvenir que sa politique ne pouvoit avoir rien de commun avec celle d'un usurpateur, qui sacrifioit tout à l'intérêt personnel et au besoin du moment, d'un tyran pour qui le bien public, l'honneur, la probité, même la recon-

(1) *Cronica Sanese di Andrea Dei.* T. XV, p. 78. Cette menace ne fut cependant point exécutée : les ambassadeurs furent libérés le 10 octobre, après la prise de la ville.

1327. noissance et l'espérance n'étoient que de vains noms. Castruccio irrité, répondit avec violence qu'il n'appartenoit pas à un lâche de diriger des guerriers, ou à un traître de prêcher la vertu; que l'évêque d'Arezzo, par ses négociations avec Florence, étoit suffisamment convaincu de manque de foi ou de manque de cœur, et que s'il avoit voulu attaquer cette république du côté des montagnes, tandis que lui Castruccio la pressoit du côté de la plaine, le parti guelfe seroit déjà écrasé en Toscane. Louis de Bavière, dans cette violente altercation, se décida pour le seigneur de Lucques (1). Guido des Tarlati sortit à l'instant du camp de l'empereur, et abjura sa cause; mais, le cœur brisé par l'indignité du traitement qu'il venoit d'éprouver, l'ingratitude de ses amis, et le remords de s'être armé contre l'église, il fut atteint d'une maladie, dont il mourut à Montenero, au bout de peu de jours. Les Aretins qui avoient vécu heureux sous son gouvernement, déférèrent la charge de capitaine de leur ville, à un de ses neveux, Pierre Saccone Tarlati, seigneur de Piétramala, le plus vaillant parmi

(1) *Leonardo Aretino.* L. V, p. 175. — *Beuerini Annales Lucenses.* L. VI, p. 827.

les gentilshommes qui conservoient leur indépendance dans les montagnes (1). 1327.

Comme les Pisans attendoient le retour de leurs ambassadeurs, Louis de Bavière et Castruccio, à la tête de l'armée gibeline, arrivèrent à leurs portes. La seigneurie les fit fermer aussitôt et refusa l'entrée de la ville à l'empereur: celui-ci résolut d'en entreprendre le siége; il traça son camp à la gauche de l'Arno; Castruccio occupa la droite du fleuve; et deux ponts de bateaux, au-dessus et au-dessous de la ville, unissoient les deux camps, et complettoient la ligne qui enfermoit Pise, tandis que des détachemens de cavalerie profitoient de l'attachement du peuple au parti gibelin, pour soumettre tous les châteaux de la république. Cependant la seigneurie se voyoit obligée à des ménagemens qui détruisoient ses ressources; elle n'osoit point demander des secours de troupes au duc de Calabre, pour ne pas renoncer par-là au parti gibelin; elle n'osoit point lever de nouvelles contributions, ni prendre des mesures vigoureuses qui auroient arrêté les menées de ses ennemis intérieurs. Après avoir soutenu le siége pendant un mois, lorsque Louis commençoit à se rebuter, le

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 34, p. 623. — *Cronaca di Ser Gorello d'Arezzo.* c. 4, T. XV, p. 827.

1327. gouvernement fut forcé, par les clameurs de la populace, à demander la paix; les chefs du parti démocratique l'avoient ameuté, pour se venger de ce que, depuis sept ans, on les avoit exclus de l'administration.

Les conditions accordées par Louis aux Pisans, furent honorables; il promit que ni Castruccio, ni les exilés, n'entreroient point dans la ville, que lui-même il n'apporteroit aucun changement au gouvernement, et que la contribution que Pise, ainsi que toutes les villes impériales, devoit lui payer, pour sa bienvenue, demeureroit fixée à soixante mille florins, somme qui lui avoit été offerte dès le commencement. A ces conditions, et après avoir rendu la liberté aux ambassadeurs arrêtés par Castruccio, il entra pacifiquement dans Pise, le 10 octobre, et il fit observer à son armée la plus exacte discipline. Mais les mêmes hommes qui avoient forcé la seigneurie à faire la paix, le comte Fazio, fils de Gérard de Donoratico, et Vanni, fils de Banduccio Bonconti, n'étoient pas contens si le gouvernement n'étoit pas renversé; ils assemblèrent tumultuairement un parlement qui cassa la capitulation accordée par l'empereur, qui rappela les exilés, et qui permit à Castruccio l'entrée de la ville. Une contribution de cent cinquante mille florins, imposée aux Pisans, fut le premier

acte de souveraineté de Louis de Bavière, sur 1327.
la république (1).

Louis visita ensuite Lucques et Pistoia. Pour récompenser le zèle et la fidélité de Castruccio, il érigea en sa faveur un duché en Toscane, qu'il composa des villes de Lucques, Pistoia, Volterra, et de la Lunigiane; il donna l'investiture de ce duché à Castruccio, le jour de la Saint-Martin, et en même-temps, il lui permit de *partir* ses armes de celles de Bavière (2).

Le voisinage de l'empereur avoit excité à Florence une vive inquiétude; on ne doutoit guère qu'il ne fît ressentir son courroux à une république qui prenoit si ouvertement parti avec ses ennemis; cependant il n'y eut pas, entre lui et le duc de Calabre, un seul acte d'hostilité. Les deux ennemis s'observoient avec crainte, et ne recherchoient point l'occasion de mesurer leurs forces. Louis se mit en route à la fin de décembre, pour aller de Pise à Rome, en traversant les Maremmes; et le duc, pour se rapprocher de Rome et de Naples, en même-temps que l'empereur, prit la route

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 33, p. 621. — *Istorie Pistolesi.* p. 444. — *Olenschlager Geschichte.* §. 77, p. 187.

(2) *Istorie Pistolesi.* p. 448. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 830.

Partir, en terme de blason, c'est accoler deux écussons longitudinalement l'un à l'autre.

1327. supérieure de Sienne, Pérouse et Rieti. Des fleuves débordés arrêtèrent la marche de l'armée allemande, et lui causèrent de grands embarras; mais le duc n'osa point en profiter pour l'attaquer. Louis parvint enfin, le 2 jan-
1328. vier 1328, à Viterbe, où il fut accueilli avec affection, par le seigneur gibelin de cette ville, Salvestro de Gatti; le duc, de son côté, rentra par Aquila, dans le royaume de Naples. Il avoit laissé à Florence mille chevaux sous les ordres de Philippe de Sangineto, son lieutenant (1).

Depuis que le séjour de Rome avoit été abandonné par les papes, le gouvernement de cette ville avoit dégénéré en une oligarchie irrégulière. Quelquefois les ministres du pape et du roi de Naples y exerçoient une grande autorité; d'autres fois, les Colonne, les Savelli et les Orsini, se disputoient le pouvoir. Cependant la constitution de la ville auroit pu passer aussi pour républicaine et démocratique: un magistrat étranger, nommé sénateur, étoit chargé d'administrer la justice; un conseil de cinquante-deux membres, dont quatre étoient élus par chaque quartier, se trouvoit à la tête de l'administration, et étoit présidé par le préfet de Rome; enfin, l'assem-

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 49, p. 628.

blée du peuple étoit fréquemment consultée; 1328.
et le sénateur, aussi bien que deux capitaines du peuple, qui le secondoient, étoient élus par la nation. Parmi les nobles, les Savelli étoient gibelins, les Orsini étoient guelfes, et, des deux frères Colonne, Etienne avoit embrassé la cause du pape, et Sciarra, celle de l'empereur. Lorsqu'on avoit appris à Rome l'entrée de Louis de Bavière en Italie, un mouvement populaire avoit forcé Napoléon Orsini et Etienne Colonne à s'enfuir, avec leurs familles, à Avignon, tandis que Sciarra Colonne et Jacques Savelli avoient été nommés capitaines du peuple, par les gibelins victorieux (1).

Les députés du sénat romain vinrent au devant du monarque, à Viterbe, pour régler avec lui les conditions de son entrée à Rome; mais Louis, qui étoit assuré de la faveur des chefs du gouvernement, et qui ne vouloit ni les mécontenter, ni se lier d'avance par des traités, fit retenir honnêtement ces ambassadeurs, et arriva lui-même aux portes de la ville, le 7 janvier 1328, avant qu'ils fussent de retour. Il fut accueilli avec joie par les Romains, et logé au Vatican. Le cinquième jour, il fit assembler tout le peuple devant le Capitole, et l'évêque d'Aleria en Corse, remercia les Romains, en son

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 19, p. 612.

1328. nom, de l'attachement qu'ils lui montroient. Il promit que Louis feroit prospérer la ville éternelle, et qu'il la rétabliroit dans son ancienne gloire. Ensuite, du consentement du peuple, il fixa le dimanche suivant, 17 janvier, pour le jour de son couronnement (1).

Quand ce jour fut venu, Louis de Bavière partit de Sainte-Marie Majeure, avec sa femme, Marguerite de Hainault, pour se rendre à Saint-Pierre du Vatican. Les capitaines du peuple, les conseillers et tous les barons de Rome, vêtus de drap d'or, ouvroient le cortége; derrière le monarque marchoient quatre mille hommes d'armes qu'il avoit conduits avec lui; toutes les rues qu'il traversoit étoient tendues de riches tapis; un jurisconsulte accompagnoit Louis, pour veiller à ce que chaque cérémonie fût accomplie suivant les lois. Castruccio, créé chevalier et comte du palais de Latran, pour cette solemnité, portoit l'épée de l'empire, qu'il devoit ceindre lui-même au monarque. Ce capitaine étoit revêtu d'un habit de soie cramoisi, et deux larges écriteaux, en lettres d'or, sur sa poitrine et sur ses épaules, attribuoient sa grandeur à Dieu, et remettoient son avenir à la

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 53, p. 631. — *Cronica Sanese di Andrea Dei.* p. 79.

providence (1). Jacques Alberti, évêque de 1328.
Venise ou Castello, et Gérard Orlandini, évêque d'Aleria, qui, tous deux, avoient été déposés et excommuniés par le pape, attendoient Louis à Saint-Pierre, pour le sacrer; après cette cérémonie, Sciarra Colonne mit sur sa tête la couronne de l'empire, et Louis, comme pour prendre possession de sa dignité nouvelle, fit lire trois décrets par lesquels il prenoit l'engagement de maintenir la pureté de la foi catholique, de révérer les prêtres, et de conserver les droits des veuves et des pupilles. Tout le cortége revint ensuite au Capitole. Le peuple romain avoit déféré au monarque, par acclamations, la dignité de sénateur de Rome, et celui-ci la transmit à Castruccio, pour qu'il exerçât cette charge en son nom (2).

Le nouvel empereur, immédiatement après sa consécration, auroit dû marcher contre Naples, avec les forces supérieures qu'il commandoit, et écraser son principal adversaire, qui n'étoit pas en état de lui résister. Mais

(1) Sur sa poitrine étoit écrit : *Egli è come Dio vuole*; et sur ses épaules : *E si sarà quello che Dio vorrà*. *Giov. Villani*. L. X, c. 58, p. 636.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 55, p. 632. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 833.

1328 Louis sentoit que son couronnement avoit été invalidé par l'opposition du pape. Il se défioit de ses droits, et il cherchoit à les consolider par des procédures, tantôt ridicules, tantôt scandaleuses. Il intenta un procès contre le pape, qu'il désignoit par le nom de prêtre Jacques de Cahors; il le cita à son tribunal, le condamna, comme coupable d'hérésie et de lèse majesté, à la déposition, et ensuite à la peine de mort (1). Il lui donna pour successeur un frère Mineur, nommé Pierre de Corvaria, qu'il fit élire par le peuple, et qu'il consacra, sous le nom de Nicolas V (2). Et tandis qu'il perdoit, à Rome, la saison d'agir, Castruccio, son plus ferme appui, étoit rappelé en Toscane, par une révolution qui le menaçoit de lui ravir ses États.

Le lieutenant du duc de Calabre, à Florence, Philippe de Sangineto, venoit de s'emparer de Pistoia, par escalade, dans la nuit du 28 janvier. Deux émigrés guelfes, de cette ville, lui avoient donné la mesure des fossés et des

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 68, p. 641.—*Olenschlager Geschichte des Romisch. Kayserthum.* §. 82, p. 198.

(2) *Gio. Villani.* L. X, c. 71, p. 644. — *Albertini Mussati Ludovicus Bavarus.* p. 772. — *Vita Joannis XXII ex Amalrico Augerio.* T. III, P. II, p. 492.—*Raynaldi Annal. Eccles.* §. 8, T. XV, p. 338.

murs; les guelfes de Pistoia avoient pris les 1328.
armes, et ouvert une brèche pour faire entrer la cavalerie florentine; et la garnison de Castruccio, n'ayant pu tenir dans la forteresse, s'étoit retirée à Serravalle. Mais l'armée de Sangineto, presque toute composée de Bourguignons, avoit cruellement abusé de sa victoire : pendant dix jours, elle avoit pillé la ville, sans épargner les Guelfes plus que les Gibelins; et elle avoit si bien consumé ses munitions et tous ses magasins, qu'elle s'étoit ôté à elle-même tout moyen de la défendre, si elle y étoit attaquée à son tour (1).

Castruccio partit pour la Toscane, à l'instant où il reçut la nouvelle de la perte de Pistoia, et il ramena, pour défendre ses États, mille hommes d'armes, et mille archers à pied, qu'il avoit conduits à Rome, à la suite de l'empereur. A son arrivée à Pise, il s'empara des gabelles et des revenus de la ville, et il lui imposa de nouvelles contributions (2). Louis, de son côté, avoit donné la souveraineté de Pise à l'impératrice; mais lorsqu'un lieutenant de celle-ci se présenta pour prendre posses-

(1) *Istorie Pistolesi anon.* T. XI, p. 445. — *Giov. Villani.* L. X, c. 57, p. 634. — *Leon. Aretino.* L. V, p. 178. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 835.

(2) *Gio. Villani.* L. X, c. 58, p. 636.

1328. sion de la seigneurie, Castruccio le força de se retirer, et *courut* la ville à la tête de sa cavalerie, pour la soumettre à son autorité (1). Cependant, il se préparoit à entreprendre le siége de Pistoia. Le 13 mai, il envoya mille chevaux et un gros corps d'infanterie, avec ordre de s'emparer des avenues de la place, il fit avancer ensuite la milice de Pise, et bientôt il se rendit lui-même au camp, avec le reste de ses forces.

Les Florentins, irrités des vexations de Philippe de Sangineto, du pillage de Pistoia, et de ce que la souveraineté de cette ville, au lieu de leur être acquise, avoit été réservée au duc de Calabre, avoient refusé d'approvisionner, à leurs frais, une conquête dont le lieutenant du duc venoit de consumer tous les magasins. Cependant lorsqu'ils virent Castruccio en entreprendre le siége, ils regrettèrent leur obstination, et ils rassemblèrent une forte armée pour ravitailler Pistoia, que

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 81, p. 648. — *Olenschlager Geschichte.* §. 85, p. 204.

Lorsqu'un capitaine vouloit s'assurer l'obéissance d'une ville, il en parcouroit les principales rues à la tête de sa cavalerie, le casque en tête et la lance en arrêt. Il surprenoit et renversoit toutes les barricades, avant que les bourgeois eussent le temps de se rassembler pour les défendre, et il prenoit possession de tous les lieux forts. Cette manière d'intimider les citoyens, et de les forcer à l'obéissance, s'appeloit *courir une ville.*

trois cents cavaliers et mille fantassins, à leur solde, secondés par les Guelfes de la ville, défendoient avec vigueur (1). Le 13 juillet, l'armée florentine, composée de deux mille six cents gendarmes, et d'une infanterie que quelques-uns font monter à trente mille hommes (2), s'approcha de la ville assiégée, et envoya offrir à Castruccio le gage de la bataille. Le seigneur de Lucques accepta galamment le gant qui lui étoit envoyé, et il fixa le jour et le lieu du combat; mais comme il n'avoit que seize cents gendarmes à opposer à l'armée ennemie, loin de se préparer à la bataille, il mit à profit le délai qu'il venoit d'obtenir, pour se fortifier dans son camp, et en rendre l'attaque presque impossible. Lorsque les Florentins, au jour fixé, eurent attendu quelque temps, l'armée lucquoise dans la plaine, et qu'ils virent qu'ils étoient joués, ils essayèrent de la forcer dans ses retranchemens; mais ils en furent repoussés avec perte. Ils imaginèrent ensuite qu'ils obligeroient Castruccio à lever le siége et à venir défendre ses foyers, en transportant la guerre dans 1328.

(1) *Istorie Pistolesi.* p. 447. — *Giov. Villani.* L. X, c. 83, p. 649. — *Leonard. Aretino.* L. V, p. 181. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 843.

(2) *Beverini.* L. VI, p. 845.

1328. l'État de Pise qu'ils mirent à feu et à sang. Mais Castruccio, assuré que Pistoia n'avoit plus de vivres que pour quelques jours, laissa ravager les campagnes, et ne quitta point sa position. En effet, les assiégés, découragés par le départ de l'armée guelfe, capitulèrent et ouvrirent leur ville au seigneur de Lucques, le 3 août 1328 (1).

« Lorsque Castruccio, » dit Giovanni Villani, « eut recouvré Pistoia, par sa grande » prudence, sa persévérance et sa valeur, il » retourna dans sa ville de Lucques, comme » un triomphateur couvert de gloire. Il étoit » alors au faîte de sa grandeur, plus fortuné » dans ses entreprises, et plus redouté qu'aucun » seigneur ou tyran italien qui eût régné de» puis bien des siècles. Il étoit seigneur de » Pise, de Lucques, de Pistoia, de la Luni» giane, d'une grande partie de la rivière du » Levant de Gênes, et de plus de trois cents » châteaux fortifiés. Mais Dieu, selon l'ordre » de nature, égalise le grand au petit, et le » riche au pauvre. Ensuite des fatigues exces» sives auxquelles il s'étoit exposé pendant le » siége de Pistoia, toujours couvert de son

(1) *Istorie Pistolesi*. p. 450. — *Giov. Villani*. L. X, c. 84, p. 650. — *Andrea Dei Cronica Sanese*. T. XV, p. 81. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 848.

» armure, tantôt à cheval, tantôt à pied, pour 1328.
» surveiller les gardes, exciter les travailleurs,
» élever des redoutes, ouvrir des tranchées, et
» commencer chaque ouvrage de ses propres
» mains, afin que chacun y travaillât malgré
» l'ardeur du soleil dans la canicule, il tomba
» grièvement malade, d'une fièvre continue,
» et une maladie semblable se manifesta dans
» l'armée qu'il conduisoit. »

Le personnage le plus considérable, parmi ceux qu'enleva cette épidémie, sous les yeux de Castruccio, fut Galeaz Visconti, autrefois seigneur de Milan. Louis de Bavière, à la sollicitation du duc de Lucques, lui avoit rendu la liberté, ainsi qu'à sa famille, le 25 mars précédent (1), et Galeaz servoit alors à la solde de son protecteur. Il fut atteint par l'épidémie, au château de Pescia, et là, cet homme, qui avoit été seigneur de Milan et de sept autres grandes villes, savoir : Pavie, Lodi, Crémone, Come, Bergame, Novare et Verceil, réduit à n'être plus qu'un pauvre soldat à la merci de Castruccio, mourut en peu de jours, misérable et excommunié.

Cependant la maladie du seigneur de Lucques faisoit des progrès; lui-même, il sentit les

(1) *Bonincontrii Morigiæ Chron. Modoet.* c. 37, p. 1152. — *Georgii Merulæ Histor. Mediol.* L. II, p. 107.

1328. approches de la mort, et il disposa de ses biens par son testament, laissant à son fils aîné, Henri, le duché de Lucques, tel que l'empereur l'avoit institué (1). Il ordonna qu'au moment où il mourroit, ce fils se rendît à Pise, avec sa cavalerie, et *courût* la ville, pour s'en assurer la possession, ne commençant à mener le deuil, que lorsqu'il auroit établi sa souveraineté. Après avoir fait ces dispositions, il rendit l'ame le samedi 3 septembre 1328.

Castruccio étoit fort et adroit de sa personne, sa taille étoit grande et élancée, son visage agréable, mais maigre, pâle et presque blanc, ses cheveux étoient droits et blonds, sa physionomie gracieuse; il étoit âgé, à sa mort, de quarante-sept ans. Parmi les tyrans, il passa pour valeureux et magnanime (2), sage, rusé, prompt dans la décision, dur à la fatigue, vaillant dans les armes, prévoyant à la guerre, heureux dans ses entreprises, et redouté de tous. Mais pendant quinze ans qu'il gouverna Lucques, il donna plusieurs preuves de la

(1) Castruccio laissoit trois fils légitimes encore en bas âge, Henri, Valerano, et Jean, sous la tutèle de Pina, sa femme. Il avoit aussi un bâtard nommé Ortino. *Beverini Annal. Lucens.* L. VI, p. 850.

(2) *Et quidem is erat Castruccius, ut quoniam ita ferebant tempora, nullius manu libertas honestius periret.* Beverini Annales Lucens. *L. VI, p.* 742.

cruauté de son caractère. Il livra à d'effrayantes 1328.
tortures ceux qui lui étoient suspects, et il punit ses ennemis par des supplices atroces. Toujours desireux de nouveaux serviteurs et de nouveaux amis, il ne conservoit point de reconnoissance pour ceux qui l'avoient assisté dans ses besoins passés ; il paroissoit même sévir avec plus de cruauté contr'eux, comme pour se décharger de la dette qu'il avoit contractée. Il devoit aux Quartigiani, sa première élévation, et nous avons vu qu'il les fit périr par un supplice épouvantable. Une autre famille de Lucques, les Poggi, l'avoient délivré des mains de Neri de Faggiuola, et lui avoient frayé le chemin à la souveraineté ; il saisit l'occasion d'une querelle privée dans laquelle ils étoient engagés, pour faire trancher la tête à deux d'entr'eux (1).

La mort de Castruccio fut tenue cachée, selon ses ordres, jusqu'au 10 septembre ; et pendant ce temps, son fils aîné courut avec sa cavalerie les villes de Lucques et de Pise, et il mit en déroute les Pisans, partout où ceux-ci voulurent faire résistance. Il revint ensuite à Lucques pour les funérailles de son père, qui fut enseveli avec grande pompe,

(1) *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 761.

1328. le 14 septembre, au couvent des frères Mineurs de saint François (1).

La joie des Florentins fut extrême, lorsque la nouvelle de cette mort leur fut apportée. Louis de Bavière lui-même, sans les conseils et l'appui de Castruccio, ne leur paroissoit plus un ennemi redoutable. Ils savoient que, resté à Rome sans lui, il ne s'étoit plus occupé que de vaines et ridicules cérémonies; que, par ses invectives contre le pape et l'église, il avoit aliéné ses plus zélés partisans; qu'il avoit perdu le moment convenable pour attaquer le royaume de Naples; que les troupes du roi Robert étoient venues l'insulter à Ostie; que des hommes d'armes à lui avoient été défaits entre Todi et Narni; que les Romains, lassés de son séjour, et irrités des contributions qu'il levoit sur eux, s'étoient battus avec ses Allemands, et qu'enfin lorsque, le 4 août, il étoit parti de Rome pour venir en Toscane, la populace l'avoit poursuivi avec des injures, ainsi que son antipape, avoit jeté les traîneurs dans le Tibre, et avoit accueilli, dès le lendemain, Bertoldo Orsino et Stefano Colonna,

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 85, p. 653. — *Storie Pistolesi.* p. 451. — *Vita Castruccii Antelminelli a Nic. Tegrimo.* p. 1342. — *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 83. — *Cronica di Pisa anon.* T. XV, p. 1000.

qui étoient rentrés dans Rome avec les Guelfes, 1328.
et qui avoient été faits sénateurs (1).

Cependant l'empereur s'étoit avancé jusqu'à Todi avec deux mille cinq cents chevaux, et il se préparoit à suivre la route d'Arezzo pour traverser la Toscane. Son dessein étoit d'assiéger Florence avant qu'on y eût fait entrer les blés de la dernière récolte; et, s'il l'avoit exécuté, il auroit pu réduire cette république à de fâcheuses extrémités. Mais il en fut détourné par l'arrivée d'une flotte sicilienne sur les côtes de Toscane; elle étoit conduite par don Pedro, fils du roi Frédéric, et elle portoit onze cents cavaliers catalans ou siciliens. Don Pedro venoit rappeler l'empereur à l'entreprise qu'il avoit concertée avec le roi de Sicile contre le roi Robert, et il le fit solliciter de se mettre de nouveau en marche vers Naples. Louis retourna en effet en arrière, pour se rapprocher de la mer. A Corneto, il rencontra don Pedro, et les deux princes s'abordèrent avec des reproches mutuels. Louis accusoit le Sicilien d'être venu trop tard, et celui-ci l'empereur, d'avoir trop tôt abandonné ses projets. Ils firent cependant quelques entreprises ensemble dans la Maremme. Mais comme ils étoient à Grosseto, Louis reçut, le 18

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 96, p. 659.

1328. septembre, la nouvelle de la mort de Castruccio et de l'entreprise de son fils Henri sur Pise. Il partit aussitôt pour recouvrer cette ville, qui lui ouvrit ses portes avec empressement, pour se délivrer du joug des Lucquois (1).

Louis de Bavière avoit perdu, presqu'en même-temps que Castruccio, un autre de ses conseillers et de ses confidens : c'étoit Marsilio de Padoue, le théologien controversiste qui avoit combattu l'autorité des papes, et qui avoit eu une grande part aux procès intentés à Rome contre Jean XXII (2). Peu de jours après mourut aussi, le 9 novembre, Charles, fils du roi Robert, duc de Calabre, et seigneur des Florentins. Ce duc ne laissoit que deux filles (3), et le roi son père n'avoit point d'autre postérité masculine, en sorte que cette maison, long-temps l'appui du parti guelfe, sembloit déjà menacée d'une prochaine destruction. Aussi les Guelfes les plus zélés de

(1) *Giov. Villani*, L. X, c. 102, p. 663. — *Cronica di Pisa*, p. 1000. — *Andrea Dei Cronicu Sanese*, p. 84. — *Leonardo Aretino*. L. V, p. 183.

(2) *Gio. Villani*. L. X, c. 104, p. 665.

(3) La seconde de ces filles, Marie, ne naquit qu'après la mort de son père.

Florence en ressentirent-ils une profonde 1328.
douleur ; mais le peuple se réjouit de voir terminer, avant le temps fixé pour son expiration, le gouvernement arbitraire et concussionnaire des Appuliens. Il se trouva heureux d'être délivré d'un seigneur qui n'étoit distingué ni par sa valeur ni par sa prudence, et qui, appelé à défendre Florence dans les circonstances les plus critiques, avoit épuisé les trésors de l'État, et n'avoit songé qu'à son faste et à ses plaisirs (1).

La mort vient rarement apporter le repos au malheureux, comme il gémit dans l'excès de sa souffrance ; plus rarement elle frappe celui contre lequel les vœux des hommes invoquent les vengeances du ciel. Ses arrêts inattendus atteignent le juste dont les vertus excitent les plus vifs regrets, tandis que le grand coupable ne périt que lorsque l'on commençoit à oublier ses crimes. Mais dans l'histoire florentine, la mort s'est présentée fréquemment comme libératrice de la république. La mort de Henri VII sauva Florence de la colère provoquée de ce redoutable empereur ; la mort de Castruccio la délivra du plus vaillant guerrier, du plus profond

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 109, p. 669. — *Cronica Sanese di Andr. Dei.* p. 84.

1328. politique, de l'ennemi le plus redoutable qui eût encore porté les armes contre elle; la mort du duc de Calabre l'affranchit de la domination des Napolitains, au moment où leur secours avoit cessé de lui être nécessaire.

CHAPITRE XXXII.

Grandeur de Florence. — Retraite de Louis de Bavière; ruine de ses anciens alliés. — Campagnes en Italie du roi Jean de Bohême.

1328. — 1333.

UNE nouvelle époque de grandeur et de gloire, commença, pour la république florentine, à la mort de Castruccio; du moment où Florence fut délivrée de ce redoutable ennemi, elle domina sur tout le reste de l'Italie, par la vigueur de ses conseils et la profondeur de sa politique. Toujours prête à protéger les foibles et les opprimés, toujours prête à opposer aux usurpateurs une résistance indomptable, la seigneurie de Florence se considéra comme gardienne de la balance politique de l'Italie, et comme spécialement chargée de conserver aux souverains leur indépendance, aux peuples, des gouvernemens de leur choix.

Il faut chercher dans le caractère même d'une nation, les motifs de la conduite habituelle de son gouvernement, surtout s'il

est démocratique. Les qualités distinctives des Florentins les rendoient propres au rôle brillant dont ils se chargèrent, et l'Athènes de l'Italie rappelle celle de la Grèce, autant par le génie de son peuple que par les chefs-d'œuvre qu'on lui vit produire.

Le Florentin étoit reconnu pour avoir l'esprit le plus délié parmi tous les peuples de l'Italie ; dans la société il étoit railleur et saisissoit avec vivacité le ridicule ; dans les affaires, sa perspicacité lui faisoit découvrir avant les autres la voie la plus courte pour arriver à son but, et apprécier mieux les avantages et les inconvéniens de chaque parti ; dans la politique, il devinoit les projets de ses ennemis, il prévoyoit de bonne heure la suite de leurs actions et la marche des événemens. Cependant son caractère étoit plus ferme et sa conduite plus mesurée qu'une telle vivacité d'esprit n'auroit pu le faire supposer. Il étoit lent à se déterminer, il n'entreprenoit les choses hasardeuses qu'après une mûre délibération ; et lorsqu'il s'étoit engagé, il persistoit dans ses déterminations, avec une constance inébranlable, malgré des échecs inattendus. Dans la littérature, le Florentin réunissoit la vivacité à la force du raisonnement, la gaîté à la philosophie, et la plaisanterie aux plus hautes méditations. La

profondeur du caractère avoit conservé chez lui l'enthousiasme, et la raillerie avoit formé le goût; la sévérité du public, contre le ridicule, avoit établi sur les lettres et les arts une législation non moins sévère.

L'école florentine de peinture qui florissoit alors, porte l'empreinte d'un génie créateur; mais les écarts de ce génie lui-même étoient réprimés. Le peintre qui devinoit le ciel, et qui osoit représenter les élus dans leur gloire, consultoit cependant et craignoit la censure de la place publique. Giotto, vers cette époque, travailloit à Florence. Fils d'un paysan des montagnes, il avoit reçu de la république le droit de cité et une pension considérable. Avec une diligence qui tient du prodige, il ornoit toutes les églises de tableaux bien supérieurs à ceux qu'on avoit vus avant lui; et cependant toutes les villes de l'Italie montroient aussi avec orgueil quelques-uns de ses ouvrages. C'étoit lui qui avoit donné le modèle du beau clocher de la cathédrale de Florence. De nombreux écoliers auxquels il enseignoit son art, étoient destinés à perpétuer la gloire de son nom (1). Stefano, André de Cione, Buffalmaco, et Taddéo Gaddi,

(1) *Vasari vita di Giotto*. P. I, p. 302.

formés par ses leçons, sont arrivés à une haute célébrité.

Mais plus que le génie des beaux arts, plus que le talent littéraire, ce qui distinguoit le peuple de Florence, c'étoit son amour inébranlable pour la liberté. Sa jalousie du pouvoir le faisoit résister avec force à toutes les espèces d'aristocratie, et son talent pour les combinaisons politiques, le ramenoit toujours vers le même but, par vingt essais de constitutions différentes. En même-temps il savoit circonscrire le pouvoir des chefs, et se mettre en garde contre les orages des assemblées populaires.

1328. La mort du duc de Calabre fut, pour les Florentins, une occasion nouvelle de réformer leur constitution, et de balancer, les uns par les autres, les pouvoirs divers qu'ils devoient employer. Les parlemens ou assemblées générales des citoyens sur la place publique, avoient plus souvent servi à bouleverser les lois qu'à les maintenir; aussi les bons citoyens se proposoient-ils toujours d'appeler le peuple à exercer la souveraineté par des représentans légitimes, plutôt que par lui-même; de consulter son opinion, plutôt que de compter ses suffrages: car l'opinion publique n'existe point, elle n'a pas le temps de se former, dans le pays où le régime démocratique la

convertit immédiatement en loi; et lorsque 1328.
tous sont consultés sur ce qui n'a occupé la pensée que d'un petit nombre, la plupart décident avant d'avoir un avis à eux. Les Florentins, avec une jalousie égale à celle des citoyens d'Athènes, ne vouloient point reconnoître que la naissance, le rang, les emplois rendissent, dans la nation, une certaine classe plus propre que les autres à gouverner. Mais ils n'exigeoient pas que la nation, toute entière, fût en même-temps souveraine et sujette. Ils vouloient tous parvenir successivement à la magistrature ou aux conseils; mais ils consentoient à ce que la magistrature et les conseils, pendant la durée de leur règne, décidassent seuls au nom de la nation.

Même avec cet amour exagéré de l'égalité, ils étoient forcés de reconnoître que beaucoup de citoyens ne pourroient être appelés au gouvernement, sans l'avilir par leur basse condition, leurs manières vulgaires, ou leur manque de talens. Ils ne voulurent point cependant les écarter par des lois générales qu'ils auroient regardées en même-temps comme humiliantes pour ceux qu'elles atteignoient, et comme insuffisantes; ils préférèrent n'accorder les places qu'à ceux qu'une autorité nationale indiqueroit comme dignes de les

1328. occuper; ils demandèrent donc qu'avant tout, une liste générale de tous les citoyens éligibles, guelfes, et âgés de trente ans, fût formée par le concours de cinq magistratures indépendantes, dont chacune représentoit un intérêt national. Les prieurs, au nom du gouvernement, les gonfaloniers, au nom de la milice, les capitaines de parti, au nom des Guelfes, les juges du commerce, au nom des marchands, et les consuls des arts, au nom de l'industrie, indiquoient, chacun à leur tour, les citoyens qu'ils jugeoient dignes des honneurs publics. Des adjoints, tirés de la masse du peuple, secondoient ces électeurs, pour empêcher qu'aucun citoyen ne fût oublié ou exclu par surprise de cette présent; mationais celui que personne n'avoit cru assez recommandable pour l'indiquer, n'étoit jamais appelé aux magistratures.

La liste des éligibles étoit ensuite soumise à la révision d'une balie. On formoit ce corps électoral par la réunion de tous les magistrats, au nombre de quatre-vingt-dix-sept (1), et il falloit réunir soixante-huit suffrages pour être inscrit sur la liste des prieurs. Les bons-

(1) Savoir, six prieurs, douze bons-hommes, dix-neuf gonfaloniers de compagnies, vingt-quatre consuls des arts, et six députés de chacun des six quartiers. La balie étoit présidée par le gonfalonier de justice.

hommes, les consuls des arts, et les gonfaloniers de compagnie étoient élus de la même manière. Enfin les quatre anciens conseils furent abolis, et on leur en substitua deux nouveaux : celui du peuple, composé de trois cents membres, qui devoient faire preuve qu'ils étoient Guelfes et Plébeïens ; et le conseil de commune, composé de cent vingt-cinq nobles, et d'autant de citoyens de l'ordre populaire. Tous les quatre mois, ces deux conseils étoient renouvelés (1). 1328.

Ainsi tous les grands intérêts de l'Etat furent représentés dans le gouvernement, la noblesse et le peuple, le commerce et les manufactures, chacun des corps militaires, chacun des métiers, chacun des quartiers de la ville. La souveraineté resta toute entière à la nation, sans que la nation fût assemblée ; la volonté du peuple décida toutes les grandes questions, mais ce fut après avoir été préparée et mûrie par les délibérations préliminaires de la magistrature et des conseils.

Le même esprit de liberté qui avoit présidé à la formation de la constitution, présidoit à la conduite de l'État, dans ses relations extérieures. Les Florentins, après avoir échappé

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 110, p. 670. — *Leonardo Aretino.* L. V, p. 185.

1328. eux-mêmes au danger dont les menaçoit Castruccio, résolurent de délivrer du joug des tyrans les peuples leurs voisins. Après avoir vu le Bavarois menacer l'indépendance de l'Italie, ils résolurent de s'opposer à l'établissement de toute puissance étrangère en-deçà des Alpes.

Louis de Bavière étoit encore lui-même sur les frontières de la république florentine, et il avoit convoqué à Pise, pour le 13 décembre 1328, une assemblée des principaux chefs du parti gibelin; mais il ne sut les occuper que des procès intentés au pape d'Avignon, par son antipape Nicolas V (1), tandis que la cavalerie florentine vint, à deux reprises, l'insulter jusque sous les murs de Pise. En perdant Castruccio, Louis de Bavière avoit perdu son meilleur conseil et son principal appui. Il manquoit d'argent pour maintenir une armée si loin de son pays, et quelquefois il en cherchoit par les voies les plus perfides et les plus honteuses (2); aussi se voyoit-il

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 113 et 114, p. 672.

(2) Sur la demande du duc Maximilien de Bavière, Jean-George Herwart, son chancelier, écrivit un ouvrage en 1618, pour défendre Louis IV contre les imputations des Guelfes, et surtout de Bzovius, continuateur des annales ecclésiastiques. C'est un gros livre in-4.°, imprimé à Munich, de 1000 à 1200 pages. Il est écrit avec plus d'emportement que de raison, et ne peut suffire à rétablir la réputation justement ternie de l'empereur.

doublement décrié, pour sa pauvreté, et pour 1328.
la tromperie et l'ingratitude auxquelles sa pauvreté l'avoit réduit (1).

Il venoit, pendant son séjour à Rome, de faire enlever et mettre à la torture Salvestro de Gatti, seigneur de Viterbe, pour lui faire révéler le lieu où il cachoit ses trésors. Ce seigneur gibelin étoit cependant le premier dans l'État de l'église, qui eût ouvert volontairement une place forte à l'empereur (2). Il tâchoit en ce moment de tirer de l'argent des Visconti; et de recueillir de nouveaux fruits de la trahison dont il avoit usé envers eux. Le 6 juillet de l'année précédente, il avoit arrêté Galeaz, qu'on lui dénonçoit comme ayant traité avec les Guelfes; mais il n'avoit pas même eu de prétexte pour faire saisir le fils et les frères de ce seigneur, qu'il avoit aussi jetés dans les cachots de Monza. Il avoit enfin cédé, après huit mois, aux sollicitations de Castruccio, en faveur des Visconti, et

(1) Pétrarque fait allusion à cette ingratitude et à cette perfidie, dans la canzone *Italia mia,* composée lorsque les Florentins songèrent à rappeler en Italie Louis de Bavière, en 1341.

Ne v' accorgete ancor per tante prove
Del Baverico inganno
Che alzando l' dito con la morte scherza.

(2) *Giov. Villani.* L. X, c. 65, p. 639.

1328. délivré ses prisonniers le 25 mars 1328; mais il avoit laissé mourir le chef valeureux de cette famille, dans l'exil et la pauvreté. A présent il traitoit avec les survivans du prix auquel il leur rendroit la souveraineté qu'il leur avoit ravie. Il vouloit de l'argent, et en même-temps il demandoit un gage de la fidélité future de ceux qu'il avoit si cruellement offensés. Pour lui complaire, Jean Visconti, le troisième des fils du grand Matteo, accepta le chapeau de cardinal des mains de l'antipape Nicolas V; et, tandis que son neveu, Azzo, marchandoit sur le prix qu'il donneroit pour recouvrer Milan, un événement imprévu hâta la conclusion du traité (1).

Toutes les troupes de l'empereur se plaignoient de n'être point payées; mais les plus impatiens, parmi ses soldats, étoient les Saxons et les habitans de l'Allemagne inférieure, qui, déjà dans l'État de Rome, avoient été sur le point d'en venir aux mains avec leurs compatriotes. Ils songèrent enfin à surprendre une place forte, pour qu'elle leur servît comme de nantissement de leur solde; et huit cents chevaliers de la basse Allemagne, avec beaucoup de gens de pied, se dirigèrent tout-à-coup vers Lucques, pour s'en emparer, le 29

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 117, p. 674.

octobre 1328 (1). L'empereur eut à peine 1328.
le temps de leur faire fermer les portes de cette ville. Après avoir pillé les faubourgs de Lucques et les villages du val de Nievole, ce corps de Saxons vint s'établir sur la montagne du Cerruglio, la plus haute des collines qui séparent la plaine du marais de Fucecchio, d'avec celle du lac de Bientina. Ils se fortifièrent dans cette position, à peine éloignée de quinze milles de Pise, et de douze de Lucques; de-là ils dominoient les plaines du val de Nievole, et celles du val d'Arno Florentin, et ils commandoient l'entrée des territoires de Pise et de Lucques. Alors, menaçant également les Guelfes et les Gibelins, ils mirent à l'enchère leurs services et leur inimitié (2).

Louis de Bavière, inquiet de leur défection, et voulant les rappeler à lui, se détermina enfin à conclure sa longue négociation avec les Visconti, et à rendre à Azzo le titre de vicaire impérial, à Milan, en lui faisant ouvrir les portes de cette ville. Azzo Visconti promit de payer cent vingt-cinq mille florins à l'empereur, pour prix de cette concession; et son oncle Marc se rendit auprès des Allemands

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 107, p. 668.

(2) *Barth. Beverini Annal. Lucenses.* L. VII, p. 858.

1328. du Cerruglio, pour les instruire de ce traité, et leur faire prendre patience, jusqu'à ce que l'argent promis fût arrivé de Milan. Mais les Allemands, après avoir attendu quelques jours, arrêtèrent Marco Visconti lui-même, afin qu'il leur servît de gage de l'argent qu'il leur annonçoit (1).

L'empereur chercha d'autre part à tirer des contributions des pays que Castruccio avoit gouvernés. Ses enfans portoient, par la concession de Louis, le titre de ducs de Lucques, et cette ville leur obéissoit encore; mais plusieurs familles républicaines, les Honesti, les Pozzinghi et les Salamoncelli cherchoient à rétablir l'ancienne forme du gouvernement (2). Louis de Bavière, sous prétexte de protéger les jeunes orphelins, dont il étoit le tuteur naturel, entra dans Lucques, où il fut admis
1329. sans défiance, le 16 mars 1329. Tout-à-coup il donna ordre à son maréchal de courir les rues avec sa cavalerie, en signe de prise de possession. Les Allemands attaquèrent les barricades qu'on éleva contre eux, ils brûlèrent les maisons des Pozzinghi où on leur opposa de la résistance, et le feu, se communiquant aux édifices voisins, réduisit en cendres tout

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 117, p. 675.

(2) *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 857-859.

le quartier de Saint-Michel, le plus riche de 1329.
la ville. L'empereur vendit ensuite Lucques, pour le prix de vingt-deux mille florins, à François Castracani, parent, mais ennemi de Castruccio et de ses fils (1).

Philippe Tedici qui avoit vendu Pistoia à Castruccio, voulut au moins conserver la seigneurie de cette ville aux jeunes Castracani; mais les Panciatichi, anciens chefs du parti gibelin, s'y opposèrent par les armes, et Tedici fut chassé de Lucques avec les soldats de Castruccio. Ainsi fut détruite en peu de mois la puissance de ce prince si vaillant et si habile, qui avoit fait trembler tous les Guelfes de l'Italie. Ses fils, proscrits des villes où il avoit régné, furent obligés de se cacher dans les châteaux des Apennins, jusqu'au temps où, parvenus à l'âge de porter les armes, ils firent le métier de *condottieri*. Les États divers qu'il avoit réunis en un seul, se séparèrent pour être successivement asservis; leur puissance passée n'avoit tenu qu'à une seule vie. Les peuples que Castruccio avoit animés de son ardeur guerrière, se trouvoient épuisés par les combats auxquels il les avoit conduits; leurs trésors étoient dissipés, leur

(1) *Istorie Pistolesi anonime*. T. XI, p. 453. — *Giov. Villani*. L. X, c. 125, p. 679.

1329. jeunesse avoit péri sur le champ de bataille, et quarante ans d'esclavage furent, pour les Lucquois, la conséquence et la punition du rôle trop brillant qu'ils avoient joué.

Louis de Bavière, indifférent à la ruine qu'il avoit attirée sur les enfans de son plus fidèle serviteur, se détermina enfin, le 11 avril, à abandonner la Toscane. Chaque jour il voyoit diminuer son crédit dans cette province; il ne pouvoit ramener sous ses étendards les Saxons fortifiés au Cerruglio; il craignoit de les voir passer au service de la république florentine, et d'éprouver alors des revers plus humilians. Il confia la garde de Pise à Tarlatino de Pietra Mala, un des seigneurs d'Arezzo; il lui laissa environ six cents chevaux allemands, et, avec le reste de ses troupes, il s'achemina vers la Lombardie (1).

Aussi long-temps que l'empereur avoit été en Toscane, les Florentins avoient eu besoin de garder chez eux toutes leurs forces, pour se mettre en garde contre lui; mais, dès qu'ils le virent s'éloigner, ils commencèrent à tirer parti de la haine que ce monarque avoit inspirée aux peuples. De toutes les conquêtes de Castruccio, celle qui les avoit le plus allarmés,

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 128, p. 68.

avoit été celle de Pistoia, qui ouvroit aux Gibelins tous les passages des montagnes, et l'entrée dans la plaine même de Florence. Mais les Panciatichi, chefs des Gibelins de Pistoia, après avoir chassé les Tedici, qu'ils regardoient comme des traîtres, firent eux-mêmes des avances au gouvernement florentin, pour se réconcilier avec lui. Ils entamèrent la négociation avec la république, par le moyen de Pazzino des Pazzi, leur parent, et le 24 mai 1329, la paix fut signée entre Pistoia et Florence. Les Pistoïois abandonnèrent tous leurs droits sur Montemurlo, Carmignano, Artimino et Vitolino, forteresses que les Florentins leur avoient précédemment enlevées; ils s'engagèrent, à perpétuité, à tenir pour amis les amis de Florence, pour ennemis ses ennemis; et ils consentirent, pour sûreté de leur ville, à recevoir dans leurs murs, un capitaine florentin avec une petite garnison (1). Depuis ce traité, Pistoia, quoique considérée toujours comme ville alliée et non sujette, cessa d'avoir une existence indépendante, et ses habitans cessèrent de former un peuple.

1329.

La province la plus riante de la Toscane, le val de Nievole, soumis par les Lucquois,

(1) *Istorie Pistolesi anonime*. T. XI, p. 456. — *Giov. Villani*, L. X, c. 130, p. 682.

1329. en 1281 (1), avoit obéi à Castruccio. Deux rivières peu considérables, mais que les chaleurs de l'été ne tarissent jamais, la Pescia et la Nievole, répandent la fertilité dans le fond de cette belle vallée, qui se revêt chaque année des plus riches moissons. Les collines qui l'entourent, couvertes d'oliviers et de vignes, produisent l'huile la plus précieuse et les meilleurs vins de Toscane; elles sont couronnées par des forteresses, dont les vieilles tours, revêtues de lierres et de câpriers, s'élèvent entre les châtaigniers et les cyprès. Ces châteaux n'appartenoient point à la noblesse immédiate, mais les propriétaires de la vallée s'y étoient réunis pour leur sûreté; une enceinte commune servoit à la défense de leurs demeures et de leurs effets les plus précieux; et, sans sortir de leurs remparts, les habitans pouvoient, dans ce ravissant paysage, surveiller leurs moissons de la plaine ou les travaux de leurs laboureurs. Chaque bourgade avoit un gouvernement municipal, ou une commune; et, avant d'être assujettis aux Lucquois, ces petits peuples, si rapprochés, que d'un château on pouvoit être entendu dans le château voisin, s'étoient quelquefois fait

(1) *Giov. Villani*. L. VII, c. 76, p. 288. — *Prosper Omero Baldasseroni*, *Istoria di Pescia*; un vol. in-8.°

la guerre, ou avoient conclu entr'eux des alliances. Après la mort de Castruccio, désirant séparer leur sort de celui de Lucques, ils formèrent entr'eux une ligue pour assurer leur indépendance; mais l'exemple des Pistoïois les engagea bientôt à rechercher l'alliance et la protection de Florence, et le 21 juin 1329, un traité de paix perpétuelle fut signé entre la république, d'une part, et les châteaux de Pescia, Montecatini, Buggiano, Uzzano, Colle, Cozzile, Massa, Monsummano et Montevetturini, de l'autre. Ceux-ci s'engagèrent à n'avoir d'autres amis que les amis des Florentins, d'autres ennemis que leurs ennemis, et à obéir au capitaine que la république leur enverroit (1). 1329.

L'occasion de faire une acquisition plus importante parut alors se présenter à la république florentine. On offrit de lui vendre la ville même de Lucques. Les Allemands qui avoient abjuré l'autorité de l'empereur, et qui s'étoient retranchés au Cerruglio, lorsqu'ils virent Louis de Bavière parti, jugèrent convenable de se donner un chef qui connût l'Italie et la politique italienne. Ils firent choix

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 135, p. 685. — *Beverini Ann. Lucens*. L. VII, p. 864.

1329. de Marco Visconti, que peu de jours auparavant eux-mêmes avoient arrêté, mais qui, dès long-temps, s'étoit rendu cher à plusieurs de leurs compatriotes, par sa bravoure et ses talens militaires, et que son caractère inquiet et entreprenant sembloit rendre propre à conduire une bande d'aventuriers. Marc Visconti, en effet, ne fut pas plutôt à la tête de cette troupe redoutable, qu'il entama des négociations avec tous ses voisins, avec le gouvernement de Florence, avec les Allemands en garnison à Lucques, et avec les citoyens de Pise qui étoient las de l'oppression.

Le premier effet de ses menées secrètes fut la prise de Lucques. L'empereur avoit laissé trois cents chevaliers allemands à François Castracani des Interminelli, son vicaire dans cette ville; mais ces troupes furent séduites par les Allemands du Cerruglio; d'autres gendarmes de la même nation, qui avoient servi sous Castruccio, et qui étoient demeurés en garnison, dans la forteresse de Lucques, promirent de favoriser les fils de leur duc, que Marc Visconti fit venir dans son camp; et, dans la nuit du 15 avril, la ville et sa forteresse furent ouvertes aux Allemands du Cerruglio. Les citoyens furent désarmés, et la seigneurie de cette nouvelle conquête, fut décernée à

Marc Visconti (1). Cependant, les Allemands, auxquels il devoit sa souveraineté, ne subsistoient que de brigandages; le territoire de Lucques, qu'ils dévastoient, et la ville, épuisée par ses guerres précédentes, ne pouvoient suffire à les entretenir (2). Eux-mêmes désiroient retourner en Allemagne, et ils étoient prêts à livrer Lucques à quiconque leur paieroit les soldes accumulées qui leur étoient dues par l'empereur, et qui, à les en croire, montoient à quatre-vingt mille florins. Pour ce prix, ils envoyèrent offrir aux Florentins la ville dont ils s'étoient rendus maîtres. Mais leur proposition fut rejetée, soit que les prieurs de la république ne voulussent pas enrichir de leurs trésors leurs ennemis Marc Visconti et les fils de Castruccio (3); soit qu'une défiance mutuelle empêchât les Florentins et les Allemands de conclure, les uns, ne voulant pas livrer l'argent avant d'avoir l'entrée de la ville, les autres, ne voulant pas ouvrir la ville avant d'avoir reçu l'argent (4); soit enfin 1329.

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 129, p. 681.

(2) *Beverini Annales Lucens*. L. VII, p. 861.

(3) *Leonardo Aretino Stor. Fior.* L. VI, p. 187. — *Machiavelli Storia Fior.* L. II, p. 151.

(4) *Andrea Dei Cronica Sanese*. T. XV, p. 86. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VII, p. 863.

1329. qu'une jalousie secrète contre le premier négociateur chargé de ce traité, par la seigneurie, mît obstacle à son accomplissement (1)

Sur ces entrefaites, un second complot de Marc Visconti éclata dans Pise. Cette ville, si long-temps fidèle aux empereurs, et qui avoit fait, pour leur cause, de si énormes sacrifices, avoit été traitée par Louis de Bavière avec autant d'ingratitude que les autres Etats gibelins. Le droit des gens avoit été violé envers ses ambassadeurs, la ville assiégée, sa capitulation foulée aux pieds, la seigneurie conférée tour-à-tour à l'impératrice, à Castruccio, à Tarlatino de Pietra Mala; enfin, des contributions extraordinaires avoient été imposées sans mesure sur ses habitans, et elles avoient fait succéder une misère universelle à l'ancienne opulence. Marc Visconti traita des moyens de délivrer Pise, avec le comte Fazio, ou Boniface de la Ghérardesca, chef du parti plébeïen; il lui envoya une compagnie de gendarmes pour l'assister; et, par leur moyen, le comte Fazio chassa de Pise le vicaire impérial avec ses soldats, et rétablit, au mois de juin 1329, le gouvernement indépendant de la république (2).

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 129, p. 681.

(2) *Giov. Villani.* L. X, c. 133. p. 683.

Marc Visconti cependant ne se croyoit pas 1329.
en pleine sûreté au milieu des Allemands qui l'avoient nommé leur chef, et il vint en personne à Florence pour renouveler le traité de la vente de Lucques. Pendant ce temps, ses lieutenans entamèrent avec les Pisans une négociation semblable; et ces derniers, empressés de prévenir les Florentins dans une acquisition si importante, conclurent le marché pour le prix de soixante mille florins, et en livrèrent précipitamment treize mille pour servir d'arrhes, sans avoir eu la précaution de se faire donner des ôtages. Les Allemands se jouèrent de leur parole et refusèrent d'ouvrir la ville; les Florentins, jaloux de la tentative des Pisans, firent immédiatement avancer leurs troupes pour y mettre obstacle; et les Pisans, qui venoient de perdre une somme considérable, et qui avoient en même-temps pour ennemis les Allemands de Tarlatino, qu'ils avoient chassés, et ceux de Lucques, qui les avoient trompés, furent obligés de faire la paix avec Florence, le 12 août 1329, et de renoncer à l'acquisition de Lucques (1).

Les Allemands renouvelèrent encore une

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 136, p. 686. — *Cronica di B. Marangoni di Pisa.* p. 675. — *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 865.

1329. fois leur offre de vendre Lucques aux Florentins; et, comme la seigneurie n'avoit pas voulu accepter ce marché, plusieurs riches citoyens formèrent une société, dans laquelle entra Giovanni Villani, notre historien, pour acheter Lucques de leurs deniers. Ils avoient trouvé entr'eux cinquante-six mille florins; les marchands émigrés de Lucques, qui désiroient tirer leur patrie de l'oppression où elle gémissoit, en ajoutoient dix mille, et l'on demandoit seulement à la seigneurie d'en fournir quatorze mille; à cette condition on lui auroit remis la garde des murs et de la citadelle. Ceux qui avoient avancé l'argent se seroient ensuite remboursés sur les gabelles des portes de Lucques. Mais un inconcevable aveuglement frappa cette fois la seigneurie, pour l'ordinaire si sage, et lui fit rejeter ces propositions. Elle craignit le ridicule qu'on jeteroit sur une nation de marchands, qui, au lieu de soumettre ses ennemis par les armes, ne savoit que les acheter. « Sans doute, dit Villani, les pé» chés des Florentins avoient mérité d'être » châtiés, par une nouvelle guerre, à l'occa» sion de Lucques; car quelle vengeance pou» vions-nous tirer des Lucquois, et plus » honorable et plus haute, que de les acheter » comme esclaves, comme pis qu'esclaves, » eux, leurs biens et leurs possessions, pour

» ensuite, sous notre joug, leur garantir la 1329.
» paix, leur pardonner, et les rendre de nou-
» veau libres et nos égaux, comme ils l'étoient
» anciennement (1). »

Sur ces entrefaites, un émigré gibelin de Gênes, nommé Gherardino Spinola, entra en traité avec les aventuriers allemands, pour l'achat de Lucques; et ces soldats, impatiens de retourner dans leur patrie, lui livrèrent enfin la ville, le 2 septembre, pour le prix de trente mille florins. Les Lucquois reconnurent son autorité, moins insupportable pour eux, que celle de la soldatesque à laquelle il succédoit; et les Florentins, qui lui déclarèrent la guerre, se virent enlever par les Gibelins les deux châteaux de Collodi et de Montecatini (2).

A la réserve de cette guerre peu dangereuse, la paix et l'ordre étoient rétablis dans tout le reste de la Toscane. La république de Pise elle-même avoit cherché à se réconcilier avec le parti guelfe et le pape. Dans cette vue, elle avoit obligé l'antipape, Nicolas V, à se retirer loin de ses murs; ensuite elle le fit saisir dans un château de la Ma-

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 142, p. 689.

(2) *Giov. Villani.* L. X, c. 143, p. 690. — *Leon Aretino.* L. VI, p. 191. — *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 869.

1329. remme, où il se cachoit, et elle l'envoya prisonnier à Avignon. Jean XXII pleura de joie d'avoir entre ses mains ce rival dangereux; il le retint, pendant le reste de sa vie, dans une prison honorable; et, pour prix du service important que les Pisans lui avoient rendu, il les admit de nouveau dans la communion de l'église (1).

Mais la Lombardie, dans laquelle Louis de Bavière avoit conduit son armée, n'étoit pas exempte de révolutions; et les Florentins, qui ne prétendoient à aucune domination sur cette contrée, ne voyoient pas cependant sans inquiétude quelques princes s'y élever rapidement à un pouvoir menaçant, quelques autres tomber non moins rapidement dans la dépendance ou le malheur.

L'un des chefs les plus redoutés du parti gibelin, avoit déjà cessé d'exister, lorsque Louis de Bavière, à son retour de Toscane, rentra dans cette contrée. Passerino de Bonacossi, seigneur de Mantoue et de Modène, avoit perdu la dernière de ces deux villes par une sédition du peuple, dès le 5 juin 1327 (2). Les Guelfes et le légat Bertrand du Poïet,

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 162, p. 702.

(2) *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano*. T. XV, p. 588. — *Chron. Mutinense Bonifacii di Morano*. T. XI, p. 113.

étoient accourus au secours des insurgés, qui 1329.
leur avoient ouvert leurs portes. Mais Passerino étoit demeuré souverain de Mantoue : depuis plus de quarante ans cette ville étoit soumise à sa famille. Défendue contre une agression étrangère par les lacs au milieu desquels elle est située, Mantoue paroissoit aussi n'avoir à redouter aucune révolution intérieure. Le peuple avoit perdu depuis long-temps le souvenir d'une liberté qu'il avoit à peine connue ; les grands étoient soumis ; ils étoient caressés par le seigneur et admis à sa confidence ; enfin on connoissoit la prudence, la richesse et la valeur du prince, qui passoit pour le mieux affermi sur son trône, de tous les seigneurs lombards (1). Une offense privée, suite de l'arrogance du fils de Passerino, suffit pour causer sa ruine.

Les mœurs des jeunes gens, sévères dans les républiques, étoient licencieuses dans les principautés lombardes. Les seigneurs eux-mêmes auroient redouté l'austère indépendance d'un homme chaste et sobre. L'exemple de la cour invitoit à la mollesse, et les gentilshommes, pour qui aucune carrière ne demeuroit ouverte, faisoient des plaisirs leur unique affaire. Le fils de Passerino avoit

(1) *Chronicon Modoetiense.* T. XII, L. II, c. 41, p. 1159.

pour amis et pour compagnons de débauche ses trois cousins, les fils de Louis de Gonzaga; l'un de ceux-ci cependant ayant excité la jalousie du prince, le jeune Bonacossi, dans sa brutale colère, jura de venger, sur la propre femme de Filippino Gonzaga, l'infidélité supposée de sa maîtresse, et de la déshonorer sous les yeux de son mari (1).

Les trois frères Gonzaga et leur ami le comte Albert Saviola, se concertèrent pour prévenir une si mortelle injure, ou pour punir le fils du tyran d'avoir osé les en menacer. Ils demandèrent secrètement des secours à Cane de la Scala, seigneur de Vérone, et ils en obtinrent; car les princes voisins, toujours jaloux les uns des autres, étoient toujours prêts à se nuire mutuellement. Filippino Gonzaga s'étoit retiré dans ses terres, sous prétexte de soigner ses moissons, et il avoit choisi, pour y travailler, des ouvriers sur le courage et l'affection desquels il pouvoit compter. Dans la nuit du 14 août 1328, il leur distribua des armes, il les réunit aux gendarmes que Cane de la Scala lui avoit prêtés, et il les conduisit devant la porte de Marmirolo, que son frère s'étoit fait ouvrir, sous prétexte qu'une intrigue de galanterie

(1) *Platina Histor. Mantuæ.* T. XX, L. II, p. 727.

l'appeloit à la campagne. La garde de la porte fut surprise, et les conjurés traversèrent la ville en appelant le peuple à secouer le joug de Passerino et à détruire ses gabelles. Ce seigneur, qui accourut à cheval au-devant de ses ennemis, fut tué sur la place; son fils fut jeté dans une prison dans laquelle il avoit fait mourir le vieux seigneur de la Mirandola, et il y fut tué par le fils de ce gentilhomme. Louis de Gonzaga, beau-frère de Passerino et père des conjurés, fut proclamé par eux seigneur de Mantoue (1). Ses descendans ont conservé leur souveraineté sur cette ville, jusqu'au milieu du siècle dernier.

Louis de Bavière n'entreprit point de venger 1329.
Passerino de Bonacossi; au contraire, il nomma Louis de Gonzaga vicaire impérial, comme l'avoit été son prédécesseur, et il l'invita au congrès des seigneurs gibelins qu'il avoit convoqué pour le 21 avril 1329, à Marcheria. Cane de la Scala, Gonzaga, et les seigneurs de Come et de Crémone, y assistèrent, ainsi que les autres chefs du parti, en Lombardie (2); mais Azzo Visconti refusa de s'y rendre. Ce

(1) *Cronica Miscella di Bologna*. p. 349. — *Giov. Villani*. L. X, c. 99, p. 662. — *Bonifazio di Morano. Chr. Mutinense*. T. XI, p. 116.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 128, p. 681.

1329. prince, allié des fils de Castruccio, réclamoit contre l'ingratitude avec laquelle l'empereur les avoit traités; il voyoit dans leur sort celui qui lui étoit destiné, si Louis entroit dans Milan, et il préféroit être en guerre ouverte avec lui, plutôt que de se reposer sur un traité avec un homme sans foi. Dès qu'il apprit l'approche de l'empereur, il fortifia Milan et Monza, pour être en état de lui résister, et il invita les citoyens à se défendre, leur annonçant que de quatre mille hommes d'armes qui suivoient Louis, deux mille, dans leur misère, avoient vendu leurs chevaux, et comptoient, pour se remonter, sur le pillage de Milan. Les Milanois, en effet, secondèrent leur seigneur de toutes leurs forces, et Louis, après plusieurs tentatives inutiles pour les surprendre, accepta quelque argent que lui offrit Visconti, et alla porter la guerre dans la Lombardie d'outre Pô (1).

Louis de Bavière remporta quelques avantages dans cette campagne, moins par son habileté que par l'imprudence de son adversaire, le cardinal Bertrand du Poïet. Celui-ci ayant fait arrêter comme ôtage Orlando de Rossi, un des seigneurs de Parme, et des chefs

(1) *Chronicon Modoetiense.* c. 40, p. 1158. — *Georgii Merulæ Histor. Mediol.* L. III, p. 111.

du parti guelfe, les villes de Pavie, de Parme, 1329.
de Modène et de Reggio, indignées de cet acte tyrannique, abandonnèrent la cause de l'église, et ouvrirent leurs portes à l'empereur (1). Mais Louis, à la fin de l'année, se rendit à Trente, pour conférer avec quelques princes allemands, et tirer d'eux de nouveaux soldats. Comme il étoit dans cette ville, Frédéric d'Autriche mourut, le 13 janvier 1330, et ses frères, Albert et Othon, rassemblèrent des troupes pour attaquer la Bavière. Louis, averti de ces mouvemens, abandonna l'Italie pour défendre ses États héréditaires (2).

Azzo Visconti, en se brouillant avec l'empereur, se réconcilia avec le pape; il substitua le titre de vicaire de l'église à celui de vicaire impérial, et il obtint l'évêché de Novare pour son oncle Jean, auquel il fit abjurer le cardinalat des schismatiques (3). Marc Visconti, l'aîné de ses oncles, et le plus distingué par sa bravoure et ses talens, mais le plus redoutable par l'inquiétude de son caractère, après avoir échoué dans sa négociation pour vendre

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 141, p. 688.

(2) *Giov. Villani.* L. X, c. 146, p. 691. — *Bonifazio di Morano Chron. Mutinens.* p. 117. — *Olenschlager Geschichte des Rom. Kayserth.* §. 89, p. 213.

(3) *Giov. Villani.* L. X, c. 144, p. 690.

1329. Lucques aux Florentins, revint à Milan à la fin de juillet. Les bourgeois qui l'avoient vu souvent rentrer dans la ville en triomphe, après de glorieuses victoires; les soldats, dont il avoit partagé les fatigues et qu'il devançoit dans les dangers; les paysans, dont il avoit défendu les récoltes contre le pillage des ennemis, s'empressoient sur son passage; ils répétoient son nom avec enthousiasme, et l'invoquoient comme le vengeur de la Lombardie, comme le prince dont ils attendoient la paix, la gloire et la liberté. Le seigneur de Milan ne vit point avec indifférence une si haute faveur populaire; cependant il invita son oncle à un festin somptueux, avec tous ses parens; comme Marc se retiroit après le repas, Azzo Visconti lui demanda un entretien secret, et l'ayant fait passer dans un autre appartement, des assassins se jetèrent sur lui, l'étranglèrent, et jetèrent, par la fenêtre, son corps sur la place publique. Ainsi périt le plus brave des fils du grand Matteo Visconti, et celui que les vœux des Gibelins appeloient à commander leur parti dans toute la Lombardie (1).

Ils n'avoient plus rien à attendre, en effet,

(1) *Chronicon Modoetiense*. c. 42, p. 1159. — *Giov. Villani*. L. X, c. 133, p. 684.

de Cane de la Scala, le seigneur de Vérone, 1329.
que, douze ans auparavant, la ligue des Gibelins avoit proclamé à Soncino, pour son chef. Cane, à une époque où la Lombardie fut riche en grands capitaines et en grands princes, mérita d'occuper le premier rang parmi eux. A une bravoure qui ne se démentit jamais, il joignit des qualités déjà plus rares, la constance dans ses principes, la franchise dans ses discours, la fidélité dans l'observation de ses engagemens. Il ne s'étoit pas seulement assuré de l'amour des soldats, il étoit chéri des peuples qu'il gouvernoit; il gagnoit même bientôt le cœur de ceux qu'il soumettoit par les armes. Le premier des princes lombards, il protégea les arts et les sciences; sa cour, l'asile de tous les exilés gibelins, avoit rassemblé les premiers poétes de l'Italie, les premiers peintres et les premiers sculpteurs; quelques monumens glorieux dont il orna Vérone, attestent encore aujourd'hui la protection qu'il accorda à l'architecture. Les armes, cependant, étoient sa passion favorite, et la grande affaire de tout son règne avoit été la conquête de la principauté de Padoue, que les Guelfes avoient fondée, en 1318, en faveur de Jacques de Carrare. Jacques étoit mort en 1322, et son neveu Marsilio lui avoit succédé; mais ce prince, affoibli par les séditions de ses sujets, et

1329. la révolte de ses parens, après avoir vu pendant six années ses campagnes ravagées par les Véronois, ses villages et ses châteaux incendiés; après avoir tour-à-tour imploré les secours du pape et du roi Robert, du duc d'Autriche et de celui de Carinthie, des républiques de Venise, de Florence et de Bologne, ouvrit enfin, le 10 septembre 1328, les portes de Padoue à Cane de la Scala. Un mariage unit les deux familles; et Marsilio demeura lieutenant de Cane, dans la ville où il avoit régné (1).

Les villes de Vérone, Vicence, Padoue, Feltre et Cividale, étoient alors soumises au seigneur de la Scala. Il entreprit, dans l'année suivante, d'y joindre encore celle de Trévise; et cette ville, par laquelle il achevoit la conquête de la Marche Trévisane, lui fut en effet livrée, par capitulation, le 18 juillet 1329; mais comme il y entroit, il se sentit atteint d'une maladie dangereuse; il se fit transporter à l'église cathédrale, et il y mourut le quatrième jour, à l'âge de quarante-un ans. Cane n'avoit point de fils légitime; ses deux neveux, fils de son frère Alboin, lui succédèrent. L'aîné

(1) *Cortusiorum Historia de Novitatib. Paduæ.* L. III, c. 6, p. 834, *usque ad* L. IV, c. 4, p. 845. — *Giov. Villani.* L. X, c. 103, p. 665.

cependant, Albert, pour se vouer aux plaisirs, 1329.
abandonna tout le soin des affaires à son frère Mastino, l'héritier des talens et de l'ambition, mais non des vertus de Cane (1).

Ainsi, le moment où l'empereur retournoit 1320.
en Allemagne, étoit justement celui où tous les anciens chefs du parti gibelin, tous ceux qui avoient si long-temps et si généreusement défendu la cause de l'empire, contre le pape et le roi Robert, venoient d'être renversés. Mais cette cause avoit été plus compromise encore par la conduite de Louis, pendant son séjour en Italie, et par le souvenir qu'il y laissoit de lui. Protecteur né de la noblesse et des villes impériales, il avoit en tous lieux contribué à leur ruine; il avoit sacrifié, sans honte, tous ses partisans à son avarice, ou à l'intérêt d'un jour; il n'étoit demeuré fidèle à aucun principe, non plus qu'à aucun ami, et il avoit fait redouter non moins sa foiblesse et son inconstance que sa cruauté.

Le parti de l'église, qui lui étoit opposé, avoit à la même époque des chefs également odieux. Le pape Jean XXII, qui avoit mieux aimé vivre sujet à Avignon que souverain à Rome, paroissoit bien moins le chef de la chrétienté que

(1) *Historia Cortusiorum*. L. IV, c. 8 et 9, p. 850. — *Giov. Villani*. L. X, c. 139, p. 687. — *Chron. Veronense*. T. VIII, p. 646.

1330. la créature et l'instrument du roi de France. Luxurieux, avare, vindicatif, il bouleversoit l'empire par des prétentions ambitieuses, dont ses partisans eux-mêmes reconnoissoient l'injustice; il troubloit la paix de l'église par des questions oiseuses qu'on le vit agiter avec les Franciscains, sur la pauvreté du Christ; avec ses cardinaux, et ensuite avec la Sorbonne, sur la vision béatifique (1). Il mettoit à l'enchère les dignités ecclésiastiques; il permettoit, il encourageoit, peut-être, par son exemple, la corruption des mœurs, qui faisoit de sa cour le scandale de la chrétienté. Cet homme, si peu fait pour porter le titre de père des fidèles, avoit nommé, pour le représenter en Lombardie, le cardinal Bertrand du Poïet, qui se disoit son neveu, mais qu'on croyoit être son fils. Ce légat, mauvais soldat et plus mauvais prêtre, cherchoit sous le nom de l'église à se former une souveraineté en Italie. Il employoit les armes et les trésors du saint-siége, de même que les plus basses intrigues de la politique mondaine, à s'agrandir aux dépens des peuples qui s'étoient mis sous sa protection. Sa perfidie ayant occasionné la révolte des principales villes de la Lombardie cispadane, il jetoit à Bologne, dont il vouloit

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 228, p. 739.

faire sa capitale, les fondemens d'une forteresse qui le mit à l'abri des insurrections d'un peuple poussé à bout (1). Les Italiens, indignés contre les deux chefs de la chrétienté, par lesquels ils étoient trahis, se détachoient de l'empereur et du pape, et conservoient cependant les noms de Guelfes et de Gibelins, qu'ils avoient pris en s'armant pour leur cause. Tandis qu'on les voyoit tour-à-tour renverser des tyrannies chancelantes, ou renoncer à une liberté qu'ils ne savoient pas établir, mépriser un empereur pusillanime et perfide, et détester un pape hypocrite et ambitieux; un prince chevaleresque, qui ne paroissoit occupé que de gloire et de bienfaisance, s'avança jusqu'aux frontières de la Lombardie, et tous les peuples se précipitèrent au-devant de lui pour se soumettre à sa souveraineté. 1330.

Henri VII, le dernier empereur, avoit fait épouser à Jean, son fils, Elizabeth, seconde fille de Wenceslas II, roi de Bohême, tandis qu'Anne, l'aînée, avoit été, du vivant de son père, donnée en mariage à Henri, duc de Carinthie. L'empereur avoit accordé à son fils le royaume de Bohême, comme un fief vacant de l'empire; les Bohémiens, en 1310, avoient confirmé cette élection, et ils avoient aidé le roi

(1) *Cronica miscella di Bologna*. T. XVIII, p. 352.

1330. Jean à chasser du royaume Henri de Carinthie, qui prétendoit aussi à la couronne (1). Mais Jean, brave, galant, passionné pour les fêtes et les tournois, et accoutumé, par l'éducation qu'il avoit reçue, aux manières élégantes, à la légéreté et à la grâce de la cour de France, étoit peu propre à commander dans un pays encore à moitié barbare, où les magnats chérissoient leur sauvage indépendance, et ne pouvoient être contenus dans la soumission que par l'adresse et l'artifice. Il fut en effet engagé dans plusieurs guerres civiles, et sa femme Elizabeth se mit plusieurs fois à la tête des révoltés (2). Jean, qui ne trouvoit en Bohême, ni sûreté, ni obéissance, confia le gouvernement de ce royaume à Henri, comte de Lippe (3), et choisit pour sa résidence ses Etats héréditaires de Luxembourg; mais de là, il voyageoit sans cesse dans les cours étrangères, afin d'y trouver une considération dont il ne jouissoit pas chez lui (4).

(1) *Epitome Rer. Bohemicarum, auctore Boluslao Balbino.* L. III, c. 17, p. 316.

(2) *Epitome Rerum Bohemicar.* L. III, c. 18, p. 333.

(3) *Ib.*, c. 17, p. 325.

(4) Le roi Jean ne savoit probablement pas lire. Son fils Charles IV, dans le commentaire qu'il a écrit sur sa propre

Le roi Jean, comme nous l'avons vu, avoit 1330.
porté Louis de Bavière sur le trône impérial; il avoit consacré toutes ses forces à l'y maintenir; c'étoit à sa bravoure que Louis devoit le gain de la bataille de Muhldorf, où Frédéric d'Autriche étoit demeuré prisonnier. Pendant l'absence de l'empereur, il s'étoit chargé de maintenir la paix en Allemagne et de protéger la Bavière; dès qu'il vit les ducs d'Autriche se préparer à renouveler la guerre, il accourut auprès d'eux et les engagea à poser les armes. Après les avoir réconciliés avec Louis, il entreprit de régler et de pacifier l'Allemagne, et d'obtenir du pape l'absolution de l'empereur. Il n'avoit point l'ambition d'augmenter les Etats dont il avoit abandonné l'administration à ses ministres; la seule gloire et la seule puissance qu'il recherchât lui étoient personnelles; il vouloit être l'arbitre et le pacificateur de l'Europe; il la parcouroit sans cesse à cheval, avec la rapidité d'un courrier; et, dans les cours où il se présentoit, sa

vie, dit de lui : « *Præcepit capellaneo meo ut me aliquantulum » in litteris erudiret, quamvis prædictus rex ignarus esset » litterarum. Ex hoc didici legere horas B. Mariæ Virginis » gloriosæ, et eas* aliquantulum *intelligens quotidie temporibus » pueritiæ meæ libentius legi* ». Vita Caroli IV, p. 17, verso, in historia duorum priorum familiæ Luceburg imperatorum. Reinerii Reineccii stein hemii. *P. II. Helmestadt,* 1585. *(à la bibliothèque de Vienne).*

1330. noble figure, son éloquence et son désintéressement lui assuroient un crédit dont aucun homme n'avoit joui avant lui. Comme il étoit parvenu au plus haut terme de sa réputation, il se rendit à Trente, à la fin de cette année, pour y faire épouser à son fils l'héritière de ce même duc de Carinthie et de Tirol, qui avoit été son rival (1).

Tandis que Jean étoit à Trente, il y reçut des ambassadeurs de la ville de Brescia, qui lui offroient, pour sa vie, la souveraineté de leur Etat, et qui lui demandoient de les protéger contre Mastino de la Scala, avec qui ils étoient en guerre. Brescia, gouvernée par les Guelfes, avoit successivement passé sous la seigneurie de Philippe de Valois, du roi Robert et du légat Bertrand de Poïet : mais les émigrés gibelins avoient recouru à l'assistance du seigneur de Vérone, et ils avoient réduit leur patrie à de grandes extrémités (2).

Le roi de Bohême saisit avec joie l'occasion de briller sur un nouveau théâtre ; il se rendit à Brescia le dernier jour de décembre 1330; il

(1) Schmidt, histoire des Allemands. *L. VII, c. 6, p. 482.* — *Olenschlager Geschichte des Rom. Kays. in XIV Jahrhund.* S. 94, p. 224.

(2) *Jacobi Malvecii Chronicon Brixian.* Dist. VIII, c. 67 et suiv., p. 1000. — *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 88.

harangua le peuple avec dignité; il réconcilia les partis, et rappela les émigrés dans la ville; il détermina Mastino de la Scala à retirer ses troupes; et il parut, par un seul acte de sa volonté, avoir rendu à une cité long-temps malheureuse, la paix et la prospérité (1).

Les Bergamasques, voisins des Bressans, et, 1331.
comme eux, gouvernés par le parti guelfe, suivirent les premiers leur exemple. Jean accepta aussi leur offre, et il choisit un lieutenant pour gouverner Bergame et y rétablir la paix (2). Crémone et Pavie, Verceil et Novare, se donnèrent ensuite au roi de Bohême (3). Azzo Visconti lui-même se crut obligé, par l'exemple de ses voisins, à lui offrir la seigneurie de Milan, et à ne s'intituler plus que son vicaire (4).

La Lombardie cispadane avoit plus besoin encore d'un pacificateur; car Louis de Bavière, à son départ, avoit laissé, dans les principales villes, des soldats qui ne vivoient plus que de

(1) *Jacob. Malvecius in fine Chronici Brixiani.* p. 1002. — *Georgii Merulæ Historia Mediol.* L. III, p. 119. — *Bon. Morigiæ Chron. Modoet.* L. III, c. 43, p. 1160.

(2) *Giov. Villani.* L. X, c. 168, p. 705.

(3) *Gazata Chron. Regiense.* T. XVIII, p. 45.

(4) *Georgii Merulæ Histor. Mediol.* L. III, p. 119. — *Annales Mediolan.* T. XVI, c. 103, p. 706.

1331. pillage. Les portes de Parme furent ouvertes au roi Jean, par les seigneurs de Rossi (1); celles de Modène et de Reggio, par les chefs des familles gibelines. Chaque ville imposoit au roi la condition de ne point rappeler les exilés, et cependant c'étoit comme pacificateur qu'on imploroit son secours; mais la haine de parti étoit trop violente pour qu'on voulût faire des avances à ses anciens ennemis; et chaque ville se réjouissoit ensuite de voir le roi violer, comme il le faisoit toujours, cet article de la capitulation, et réconcilier les factions opposées, en rappelant les exilés (2).

Dès le mois de janvier, des ambassadeurs vinrent aussi porter à Jean de Bohême l'offre de la seigneurie de Lucques, de la part de Gherardino Spinola. Ce seigneur qui, en achetant cette principauté, s'étoit vanté qu'il joueroit, en Toscane, le rôle d'un second Castruccio, avoit bientôt eu lieu de se dégoûter de sa souveraineté. A l'intérieur, il avoit été en butte à une suite de conspirations; au dehors, les Florentins l'avoient poursuivi par une guerre acharnée. Après un

(1) *Chronicon Mutinense*. T. XV, p. 592. — *Gazata Chron. Regiense*. T. XVIII, p. 45.

(2) *Bonifazio di Morano Chron. Mutinense*. T. XI, p. 118-125. — *Joh. de Bazano Chron. Mutinense*. T. XV, p. 593.

long siége, ils avoient repris le château de 1331.
Montecatini que les Gibelins avoient vigoureusement défendu (1); et depuis le 10 octobre 1330, l'armée florentine étoit aux portes de Lucques dont elle formoit le blocus. Spinola n'eut pas plus tôt engagé le roi à accepter Lucques et y envoyer des soldats, que lui-même il sortit de la ville et se retira dans ses terres, sans que Jean lui eût rendu l'argent qu'il avoit déboursé pour acheter cette souveraineté (2).

Les Florentins, qui avoient devant Lucques une armée considérable, à laquelle le roi Robert, les Siennois et les Pérousins avoient envoyé des renforts, et qui s'étoient crus sur le point d'entrer dans cette ville, d'après une négociation entamée avec le seigneur et la commune (3), reçurent, avec étonnement, le 12 février, les hérauts d'armes de Jean de Bohême, qui les sommoient de respecter le territoire des sujets de leur maître, et qui les prévenoient en même-temps que le roi Jean, en paix avec tous les États d'Italie, n'avoit accepté la seigneurie de Lucques, que pour

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 157, p. 698. — *Istorie Pistolesi*. p. 459.

(2) *Beverini Annales Lucenses*. L. VII, p. 880-884.

(3) *Giov. Villani*. L. X, c. 166, p. 704.

1331. y établir l'ordre et la concorde, et pour réconcilier cette ville avec ses voisins (1).

Jean de Bohême étoit l'ami, le confident et le soutien de Louis de Bavière; en même-temps, il étoit respecté par Philippe de Valois, et par Jean XXII, et il avoit des relations étroites avec les cours de France et d'Avignon. En Italie, il n'avoit point mis de différence entre les Gibelins et les Guelfes; il avoit été appelé alternativement par les uns et par les autres; il avoit traité avec tous, et les avoit tous ménagés. Si quelquefois le crédit dont il jouissoit excitoit quelque jalousie, sa franchise et ses manières confiantes dissipoient bientôt les soupçons, et lui conservoient l'amitié des partis les plus opposés. Les Florentins seuls ne se laissèrent point prendre à ce charme, ils virent que ce monarque, fils de Henri VII, leur ancien ennemi, avoit élevé en peu de mois une puissance colossale en Italie; qu'il ne tarderoit pas, si on ne s'opposoit à lui, à se rendre l'arbitre de toute cette contrée, et qu'alors il feroit connoître quel égoïsme se cachoit sous cette apparente impartialité; quelle dissimulation il avoit employée pour se concilier des adversaires acharnés les uns

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 171, p. 707. — *Cronica Sanese di Andrea Dei.* T. XV, p. 89.

contre les autres, dans les vues desquels il semblait entrer; quelle ambition étoit le vrai mobile de tant de zèle pour le bien public. Ils résolurent de s'opposer par les armes au progrès de ses conquêtes, et ils refusèrent de lever le siége de Lucques. Cependant ils furent bientôt obligés de retirer leur armée pour défendre leurs frontières, et des escarmouches dans le val de Nievole furent les premiers faits d'armes du roi de Bohême en Italie (1). 1331.

La protection que ce roi avoit accordée contre le légat, aux Gibelins de Modène et de Reggio, avoit excité le courroux de l'église; et les Florentins reçurent du pape une lettre qui fut lue en présence de tout le peuple, par laquelle Jean XXII déclaroit que le roi de Bohême n'avoit point obtenu son consentement ou l'aveu de l'église pour les révolutions qu'il opéroit en Lombardie (2). Mais, peu de jours après, on apprit que ce roi avoit eu, le 16 avril, une conférence secrète, entre Bologne et Modène, avec ce même légat, Bertrand du Poïet; on remarqua les témoignages

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 172, p. 709. — *Istorie Pistolesi anonime.* p. 461. — *Leonardo Aretino Stor. Fior.* L. VI, p. 195.

(2) *Giov. Villani.* L. X, c. 173, p. 710.

1331. d'amitié que ces deux personnages ambitieux se donnèrent en se quittant, et l'on ne douta pas qu'ils ne fussent convenus de se partager l'Italie, et de la réduire sous leur domination (1). Le cardinal, sous le nom du parti guelfe, étoit uniquement occupé à se former une principauté, dont Bologne devoit être la capitale. Déjà elle comprenoit la plupart des villes de Romagne; la même année, il enleva Rimini aux Malatesti, et Forli aux Ordelaffi, et il ne conserva les tyrans qui régnoient dans les autres villes de la même province, qu'après les avoir réduits au rang de vicaires subalternes (2).

La défiance que le roi Jean inspiroit aux Florentins, et leur résistance, parurent donner à tous les princes de l'Europe, un signal qui les appeloit à se mettre en garde contre ce monarque. Le roi Robert se rallia aux Guelfes, et Louis de Bavière aux Gibelins, pour attaquer le roi de Bohême. On vit avec étonnement l'empereur à la tête d'une confédération, dans laquelle entrèrent les deux ducs d'Autriche, auparavant ennemis acharnés du Bavarois, les comtes pala-

(1) *Istorie Pistolesi*. T. XI, p. 462. — *Giov. Villani*. L. X, c. 178, p. 711. — *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bologna*. L. XXI, T. II, p. 99.

(2) *Cronica Miscella di Bologna*. p. 353.

tins, les margraves de Misnie et de Brande- 1331.
bourg, et les rois de Pologne et de Hongrie (1).

Jean avoit fait venir à Parme son fils Charles, auparavant élevé à la cour de France. Lorsqu'il apprit de quel orage il étoit menacé en Allemagne, il lui confia le commandement de huit cents chevaux, pour tenir en respect la Lombardie, et il partit aussitôt pour la Bohême, où il parut au moment où on l'attendoit le moins (2). Il arrêta les Autrichiens, comme ils vouloient entrer en Moravie; il regagna complettement la confiance de Louis, qui oublioit en un instant ses projets et sa jalousie passée; puis, au lieu de songer aux préparatifs de la campagne suivante, il accourut en France pendant l'hiver, afin de négocier à la cour de Philippe et à celle de Jean XXII, et de poursuivre les nouveaux projets qu'il avoit formés sur l'Italie (3).

Les princes gibelins de Lombardie, qui 1332.
n'avoient d'abord opposé aucune résistance à

(1) Schmidt, Histoire des Allemands, *L. VII, c. 6, p.* 485. — *Epitome Rerum Bohemicarum.* L. III, c. 18, p. 334. — *Olenschlager Geschichte.* §. 97, p. 230.

(2) *Giov. Villani.* L. X, c. 181, p. 713.

(3) *Epitome Rer. Bohemic.* L. III, c. 18, p. 336. — *Giov. Villani.* L. X, c. 195, p. 719.

1332. Jean de Bohême, saisirent aussi cette conjoncture pour s'agrandir à ses dépens. Mastino de la Scala et Azzo Visconti, convinrent d'attaquer, de concert, les villes qui s'étoient soumises au roi, et de prendre pour limites de leurs Etats et de leurs conquêtes, l'Oglio qui les séparoit (1). En effet, le seigneur de Vérone s'empara de Brescia, le 14 juin 1332, avec l'aide des Guelfes, aux vengeances desquels il abandonna les Gibelins, ses anciens alliés (2); et Azzo Visconti, soumit Bergame, par la force des armes. Peu après Verceil lui fut livré volontairement par le parti gibelin; et son oncle, Jean Visconti, lui ouvrit, par une ruse singulière, Novare, dont il étoit évêque. Jean Visconti feignit d'être tombé dangereusement malade, et les premiers citoyens de Novare vinrent le visiter, selon l'usage italien; Caccino Tornielli, qu'une faction avoit élevé à la seigneurie, y vint comme les autres, et Jean témoigna le desir de l'entretenir quelque temps, en secret, avant de mourir; toute la suite du prince se retira; dans ce moment,

(1) *Georgii Merulæ Hist. Mediol.* L. III, p. 121. — *Gazata Chronic. Regiense.* T. XVIII; p. 46.

(2) *Cortusiorum Historia.* L. V, c. 2, p. 856. — *Giov. Villani.* L. X, c. 203, p. 723. — *Chronicon Veronense.* T. VIII, p. 647.

l'évêque parut accablé par les angoisses de la 1332.
maladie, Torniello lui prit les mains pour le calmer, le faux malade les saisit aussitôt toutes deux avec violence, il appela ses domestiques, et il fit jeter dans un cachot celui qu'il avoit ainsi arrêté; il le força, par ses menaces, de lui livrer les clefs des portes de la ville, et il y fit entrer les soldats de son neveu (1).

Les seigneurs de Lombardie, en attaquant le roi de Bohême, se trouvèrent avoir pour ennemis les ennemis du roi Robert et des Florentins. Les chefs les plus opiniâtres des partis guelfe et gibelin, combattoient en même-temps un prince qui se donnoit pour allié de l'empereur et du pape. Le ressentiment des anciennes injures, et même la haine des républicains contre les tyrans, cédèrent momentanément à l'intérêt immédiat; et l'on vit, non sans étonnement, une ligue conclue au mois de septembre 1332, entre les seigneurs gibelins de Lombardie, la république florentine et le roi de Naples. Il importoit d'écarter du centre de l'Italie un prince qui venoit de faire avec l'empereur une nouvelle alliance, et qui pouvoit être tenté de céder à ce monarque des Etats qu'il ne lui convenoit pas de conserver. Il importoit aussi de régler le partage de ces Etats, entre

(1) *Georgii Merulæ Hist. Mediolan.* L. III, p. 122.

1332. ceux qui faisoient la guerre à ce prince, afin qu'un seul ne profitât pas des efforts communs, et ne s'élevât pas subitement à une grandeur menaçante. Après la conquête, il falloit que les puissances d'Italie se trouvassent de nouveau en équilibre, et que, chacune s'étant agrandie d'une manière proportionnelle, chacune fût également en état de défendre son indépendance. Le traité de partage décida donc que Crémone et Borgo San-Donnino, appartiendroient au seigneur de Milan; Parme, à celui de Vérone; Reggio, à Gonzagues, seigneur de Mantoue; Modène, au marquis d'Este, seigneur de Ferrare; et Lucques, aux Florentins (1).

Pavie n'étoit point comprise dans ce partage, ce fut cependant la première ville qui chassa la garnison du roi. Les Beccaria, chefs du parti gibelin dans cette ville, s'y firent reconnoître pour seigneurs, sous la protection d'Azzo Visconti (2). Dans les Etats de Modène et de Ferrare, où la guerre éclata en même-temps, les confédérés eurent du désavantage, et le territoire de Ferrare fut aban-

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 203, p. 724. — *Istorie Pistolesi anonime.* T. XI, p. 462. — *Leonardo Aretino.* L. VI, p. 198.

(2) *Gazata Chron. Regiense.* T. XVIII, p. 47. — *Giov. Villani.* L. X, c. 210, p. 727.

donné au pillage par le prince Charles de 1332.
Bohême (1).

Le roi Jean étoit à Paris, tandis que son fils combattoit en Italie, et il venoit de resserrer son alliance avec la maison de France, en faisant épouser sa fille à l'héritier de la couronne, Jean, fils de Philippe VI (2). Le roi de Bohême vint ensuite trouver le pape à Avignon, quoique cette ville appartînt au roi Robert, son principal ennemi. Le pape fit, au premier abord, quelques reproches à Jean, sur ses entreprises en Italie; mais ce pontife avoit pour le cardinal de Poïet, une affection toute paternelle; il voyoit dans le roi de Bohême l'allié du légat, et l'ennemi des chefs gibelins de Lombardie, il écouta donc son apologie avec indulgence, il l'accueillit avec faveur, et, après quinze jours de conférences secrètes, il

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 209, p. 727. — *Istorie Pistolesi.* p. 464.

(2) Cette fille, nommée Bonne ou Gutha, dont on fit Juditha, avoit d'abord été promise à Locktech, fils du roi de Pologne, puis à Frédéric, marquis de Misnie, puis au fils du comte de Bar, ensuite au fils de Louis de Bavière, enfin à Othon, duc d'Autriche. Après cinq mariages contractés et rompus par l'inconstance de son père, Gutha, toujours vierge, et brillante de beauté, entra enfin dans la maison de France. *Epitome Rer. Bohemic.* L. III, c. 18, p. 336.

1332. lui promit tout l'appui de l'église, et le renvoya comblé d'honneurs (1).

En quittant Avignon, Jean retourna encore une fois à Paris, pour rassembler les soldats que lui promettoit le roi de France; et, au mois de
1333. janvier 1333, il parut à Turin, à la tête d'une armée composée de la fleur de la chevalerie françoise. Philippe de Valois lui avoit prêté cent mille florins, pour mettre cette troupe sur pied (2). Le légat, encouragé par son approche, attaqua le Ferrarois avec une nouvelle vigueur, il défit, le 6 février, et fit prisonnier à Consandoli, le marquis Nicolas d'Este, et il entreprit le siége de Ferrare (3); mais l'armée de la ligue, qui s'étoit assemblée lentement, fut introduite dans la ville assiégée, par une des portes, avant que le légat eût des nouvelles précises de son approche; elle sortit avec impétuosité, par la porte opposée, le 14 avril 1333, et mit en déroute l'armée de l'église, qui avoit déjà été renforcée par six cents gendarmes languedociens, conduits par le comte d'Armagnac; ce comte fut fait prisonnier, ainsi

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 211, p. 728.

(2) *Ib.*, c. 213, p. 729.

(3) *Ib.*, c. 215, p. 730. — *Leon. Aretino.* L. VI, p. 199.

qu'un grand nombre de gentilshommes bo- 1333.
lonois, plusieurs seigneurs de Romagne, et quelques milliers de soldats (1).

Les marquis d'Este comptoient échanger le comte d'Armagnac, contre leur frère, fait prisonnier à Consandoli; mais le gascon vaniteux, prétendit être de plus haute naissance que le marquis de Ferrare, et ne voulut pas être échangé contre lui (2). Les seigneurs romagnols demandèrent quelques secours d'argent au légat, pour se tirer de leur captivité, et ne purent l'obtenir. Lorsque les chefs de la ligue les virent vivement irrités de ce refus, ils les relâchèrent tous sans rançon, avec environ deux mille de leurs vassaux, ou de leurs compatriotes (3). Ces seigneurs, en rentrant en Romagne, appelèrent les peuples à la révolte. François des Ordelaffi entra dans Forli, le 19 septembre, caché dans un char de foin; il rassembla, dans sa maison, ses amis et ses anciens serviteurs; à leur tête, il attaqua la garnison languedocienne que le légat avoit établie dans la ville; il la mit en fuite, et recouvra

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 217, p. 732.

(2) *Istorie Pistolesi*. p. 466.

(3) *Gazata Chronicon Regiense*. p. 48. — *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bologna*. T. II, L. XXI, p. 105.

1333. ainsi sa souveraineté. Malatesta se présenta, le 22 septembre, devant Rimini, avec deux cents chevaux, et les portes de la ville lui furent aussitôt ouvertes par ses partisans. Césène se révolta presque en même-temps. Ostasio et Rambert de Polenta, firent insurger Cervia et Ravenne. Toute la Romagne, enfin, étoit ébranlée, et le roi de Bohême, qui, à la demande du légat, étoit venu à Bologne, loin de pouvoir arrêter ces révolutions, augmentoit plutôt, par sa présence, le mécontentement des Bolonois, et les disposoit à un mouvement semblable contre l'église (1).

Lorsque le roi Jean s'apperçut que le légat se défioit de lui, il quitta Bologne, pour retourner à Parme. Il fit aussi deux courses à Lucques, l'une, pour lever une contribution sur cette ville, l'autre, pour appaiser une sédition que les fils de Castruccio y avoient excitée; il exigea que tous les Lucquois lui prêtassent individuellement un serment de fidélité; et, les ayant fait dénombrer, à cette occasion, il se trouva que les citoyens en état de porter les armes étoient réduits au nombre de quatre mille

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 226, p. 737. — *Annales Cæsenates*. T. XIV, p. 1154. — *Cronaca Riminese*. T. XV, p. 899. — *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bologna*. T. II, L. XXI, p. 107.

quatre cent cinquante-huit, tant la guerre et 1333.
la tyrannie avoient dépeuplé cette ville autrefois si puissante (1). Jean remarquoit cependant, avec dépit, combien la fortune avoit changé pour lui en Italie; les peuples se défioient de tous ses mouvemens; chaque jour il apprenoit de nouvelles pertes éprouvées par ses alliés, ou de nouvelles défections de ses sujets; aucun intérêt commun ne lioit ensemble ceux qui lui demeuroient fidèles; aucun esprit public n'étoit l'ame de son parti. Tout-à-coup il prit la résolution d'abandonner ses Etats d'Italie, après avoir tiré d'eux tout l'argent qu'il pourroit. Il entra donc en traité avec les chefs de parti, dans chaque ville, pour leur céder la souveraineté; et, en effet, il vendit aux Rossi, nobles parmesans, les villes de Parme et de Lucques, pour trente-cinq mille florins; de même, il vendit Reggio à la maison de Fogliano, Modène à celle de Pii, et Crémone à Ponzino Ponzoni. Alors, rassemblant ses soldats allemands, il envoya son fils gouverner le royaume de Bohême, et retourna lui-même à Paris,

(1) *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 886.

Il n'y avoit, à cette époque, pas plus de trois cent quatre-vingt-quinze familles qui jouissoient du droit de cité, et de ce nombre, quarante-quatre seulement n'étoient pas éteintes au temps de Beverini.

1333. pour briller dans les fêtes et les tournois. Il partit d'Italie, le 15 octobre 1333, après avoir eu, pendant près de trois ans, sur la politique de cette contrée, une influence à laquelle la situation de ses Etats paroissoit bien peu l'appeler (1).

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 227, p. 738.

CHAPITRE XXXIII.

Mastino de la Scala s'élève sur les ruines du roi de Bohême et du légat Bertrand du Poïet. — Il est humilié par les républiques de Florence et de Venise.

1333—1338.

Les noms des partis guelfe et gibelin agitoient encore l'Italie, deux siècles après l'origine de ces factions fameuses. Nous les avons vues passer d'Allemagne en Lombardie, au temps des guerres civiles entre Lothaire III et Conrad II. Alors les Guelfes étoient à la fois les défenseurs de l'église et des priviléges du peuple. Les Gibelins étoient les champions des prérogatives du monarque et de la noblesse. Tous deux chérissoient la liberté et en invoquoient le nom; mais ils en cherchoient la garantie par deux routes opposées: les premiers vouloient affermir les constitutions des villes; les seconds, maintenir celle de l'empire. En leur reconnoissant des intentions également libérales, nous nous sommes attachés de préférence, d'abord aux Guelfes,

lorsque, dans le douzième siècle, ils opposèrent à Frédéric Barberousse une généreuse résistance ; ensuite aux Gibelins, lorsque, dans le treizième, ils défendirent avec constance les princes héroïques de la maison de Souabe, contre des pontifes acharnés à les détruire. On nous demandera peut-être pour quel parti nous désirons intéresser nos lecteurs, dans la première moitié du quatorzième siècle, et nous sommes forcés de convenir de notre triste impartialité. C'est un mérite, dans un historien contemporain, de savoir imposer silence aux passions qui s'agitent encore autour de lui, et de distribuer entre les partis une justice sévère, sans acception de personnes ; mais lorsque les peuples sont morts et les factions anéanties, lorsqu'aucun intérêt présent ne sauroit dépendre de questions abandonnées, la justice et la vertu peuvent seules décider le choix entre les partis ; c'est alors que l'historien et le lecteur s'affligent également de demeurer impartiaux. Les noms de Guelfe et de Gibelin n'étoient plus, dans la première moitié du quatorzième siècle, qu'un héritage de haine. Les fils se combattoient parce que les pères s'étoient combattus, parce qu'ils avoient d'antiques offenses à venger, et du sang à laver par le sang. Ces haines se sont éteintes ; les familles rivales, ou n'existent

plus, ou ne se souviennent plus de leurs anciens combats, et l'histoire de leurs démêlés nous présente, de part et d'autre, autant de crimes et de violences. Les Guelfes, alliés des François, ne maintenoient pas plus que les Gibelins, alliés des Allemands, l'indépendance de l'Italie. Dans chaque parti, on avoit vu un nombre à peu près égal et de tyrans et de républiques. Les marquis d'Este, à Ferrare, les Carrara, à Padoue, les Rossi, à Parme, et les Malatesta, à Rimini, appartenoient au parti guelfe. Le hasard, il est vrai, fit naître de plus grands hommes dans les familles gibelines : plus tard la puissance des maisons de la Scala et Visconti, fit associer la crainte de la tyrannie au nom du parti gibelin. A la fin de ce siècle, nous verrons cette longue lutte prendre de nouveau un caractère plus noble, et se confondre avec celle des républicains contre le despotisme. Florence, qui s'étoit mise à la tête du parti guelfe, associa de bonne heure la défense de ce parti à celle de sa liberté, et elle donna du lustre, par ses propres vertus, à une cause que le nom des papes et l'intérêt de l'église ne rendoient plus recommandable.

Les Florentins, après avoir été deux fois 1333.
allarmés par l'expédition en Italie de l'empereur Louis de Bavière, et par la grandeur

1333. imprévue du roi Jean de Bohême, se croyoient arrivés au terme de leurs inquiétudes. Ils étoient encore, à la vérité, engagés dans une guerre; mais c'étoit de leur propre choix qu'ils l'avoient entreprise, et dans l'espérance de s'agrandir par des conquêtes. Les ennemis qu'ils attaquoient ne pouvoient devenir dangereux, et leur chûte étoit prochaine et inévitable. A la réserve de la seule ville de Lucques qu'ils entreprenoient de soumettre, toute la Toscane recherchoit leur alliance. Les Pisans étoient affoiblis par des dissentions entre la noblesse et le peuple, et ils venoient de choisir l'évêque de Florence pour arbitre, afin de terminer une guerre avec les Siennois, dans laquelle ils s'étoient engagés pour la possession de Massa de Maremme. Les Arétins vivoient en repos sous le gouvernement de Pierre Saccone de Tarlati. Les républiques de Pérouse et de Sienne, unies par l'intérêt du parti guelfe, étoient étroitement liées avec Florence. Les villes, plus petites, de Pistoia, Volterra, Colle et San-Gemignano, obéissoient à la seigneurie, en sujettes plutôt qu'en alliées. Au sein de tant de prospérités, les Florentins s'abandonnoient à leur goût pour les plaisirs. Deux compagnies d'artisans, donnèrent, pendant un mois entier, des fêtes et des spectacles dans les rues. Tantôt on les

voyoit parcourir la ville en habit uniforme, 1333.
et la tête couronnée de guirlandes de fleurs, tandis qu'une musique brillante dirigeoit leur marche; tantôt elles disputoient des prix sur les places publiques, par des joutes et des tournois; tantôt enfin elles attiroient le peuple par des spectacles où la peinture, la poésie et la musique devoient parler ensemble à l'imagination, et préparer la renaissance du théâtre. Ainsi se développoient ce goût si vif pour les arts et ce génie créateur qui devoient élever les Florentins si fort au-dessus des autres peuples de l'Italie (1).

Mais ces fêtes furent bientôt suivies par une grande calamité : le 1.er novembre 1333, il commença à pleuvoir, soit à Florence, soit dans toutes les vallées de l'Apennin qui versent leurs eaux dans les plaines de l'Arno, avec tant d'abondance et d'impétuosité, que les cataractes des cieux parurent ouvertes, et que les peuples se crurent menacés de nouveau d'un déluge universel. Dans toutes les églises, on sonnoit à miséricorde, et dans toutes les maisons, pour accompagner les prières qu'on récitoit, on faisoit retentir tous les vases d'airain qui pouvoient imiter le son des cloches; on étoit tellement assourdi

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 218, p. 733.

1333. par ce fracas, qu'à peine on pouvoit entendre les éclats du tonnerre, quoiqu'ils se succédassent sans interruption. Cette pluie désastreuse continua avec la même violence pendant quatre jours et quatre nuits. L'Arno, gonflé par un tel déluge, sortit le premier de ses digues, et inonda tout le Casentin, la plaine d'Arezzo et le val d'Arno supérieur. La Siéve se déborda avec non moins d'impétuosité, et inonda tout le Mugello. Chaque petit ruisseau étoit également gonflé par les eaux du ciel; chaque fossé qui débouchoit dans l'Arno, paroissoit un grand fleuve. Tous les moulins, toutes les maisons bâties le long des rivières, tous les arbres plantés sur leurs bords, étoient enlevés et entraînés par les courans. Les eaux, qui s'élevoient déjà à huit ou dix brasses au-dessus des plaines, venoient frapper, avec une impétuosité extraordinaire, contre les murailles de Florence. Le quatrième jour, elles renversèrent enfin le mur, et entrèrent dans la ville par le *Corso de' Tintori*, après avoir fait aux fortifications une brèche large de cent trente brasses. En même-temps, trois des quatre ponts qui traversoient l'Arno furent emportés par le fleuve; celui de Rubaconte demeura seul debout. L'eau se répandit de toutes parts dans la ville, et s'y éleva à une hauteur prodigieuse; un grand

nombre de maisons, ébranlées par la violence 1333.
des vagues, croulèrent et ensevelirent leurs habitans sous leurs ruines; celles qui demeurèrent debout furent inondées et remplies d'un limon fétide. Les magasins de cette riche cité marchande furent presque tous détruits par les eaux; le dommage éprouvé par les particuliers fut incalculable; celui qui retomba à la charge du trésor public, surpassa deux cent cinquante mille florins. Enfin, les eaux s'élevant toujours plus dans la ville, les murs ne purent plus soutenir leur poids, et dans la nuit du 5 au 6 novembre, la muraille d'Ogni Santi fut renversée, sur une longueur de quatre cent cinquante brasses, et, par cette énorme brèche, les eaux prirent leur écoulement vers la plaine du val d'Arno inférieur (1).

Toute la Toscane fut ravagée par cette terrible inondation; les plaines furent couvertes par les eaux; les collines et les montagnes furent dépouillées de leur terrain; plusieurs villages furent entièrement rasés par la force des courans; toutes les semailles furent détruites; et Pise, qui, plus basse que Florence, se trouvoit entourée d'un lac

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 1, 2, 3, p. 741. — *Leonard. Aretin.* L. VI, p. 201.

1333. immense, n'échappa à un plus grand désastre que par la direction que les eaux prirent au-dessus de la ville : une moitié se versa dans l'Arnaccio et vint déboucher proche de Livourne ; une autre moitié s'ouvrit une issue à droite, par le lit du Serchio (1).

Les finances de Florence étoient épuisées par la perte immense que l'État et les particuliers venoient de faire ; les citoyens étoient découragés par un fléau qui paroissoit un châtiment du ciel ; la ville étoit ouverte par deux énormes brèches, et les communications d'un quartier à l'autre étoient obstruées par les ruines des maisons, ou absolument interrompues par la chûte des ponts principaux. Si, dans ce moment, un successeur de Castruccio avoit hérité en partie de son audace ou de son activité, la ville même de Florence auroit pu être surprise avec facilité. Mais les seigneurs auxquels Jean de Bohême avoit vendu ses États, s'occupoient à se défendre chez eux, bien plus qu'à porter la guerre au dehors, et les dangers mêmes de leur situation ne les laissoient point songer aux entreprises qui auroient pu les en tirer. Au mois de septembre, ils avoient signé une

(1) *Frammenti d' anonimo Pisano*. T. XXIV, p. 668. — *Andrea Dei Cronica Sanese*. T. XV, p. 92.

alliance avec le cardinal Bertrand du Poïet. 1333.
Les seigneurs de Parme, Lucques, Reggio, Modène et Crémone, et le légat, s'étoient engagés mutuellement à se défendre contre les ennemis dont ils étoient entourés (1). Cependant le légat, chef de leur confédération, ne commandoit plus à l'esprit de parti, il ne disposoit plus de cette ancienne puissance d'opinion qui l'avoit si long-temps secondé en Italie. Tous les yeux étoient ouverts sur les motifs intéressés de sa conduite; tous les enthousiastes étoient détrompés; les peuples soupiroient après l'occasion de secouer le joug; la Romagne étoit révoltée, et le mécontentement des Bolonois croissoit chaque jour.

Bertrand du Poïet, en jetant à Bologne les fondemens de la citadelle par laquelle il vouloit asservir cette ville, avoit recouru à la ruse, pour que le peuple ne s'opposât pas à sa construction. Il avoit assuré que le pape, las du séjour d'Avignon, formoit le projet de revenir en Italie; c'étoit pour lui, disoit-il, qu'il bâtissoit un palais; mais lorsque les murs de ce palais commencèrent à être susceptibles de défense, il y logea ses soldats languedociens, et il appesantit son joug

(1) *Gazata Chronicon Regiense*. T. XVIII, p. 48.

1333. sur une république jalouse encore de sa liberté.

Deux factions existoient depuis long-temps dans Bologne; l'une, qui avoit d'abord secondé les vues du légat, étoit dirigée par Taddeo de Pepoli, le plus riche et le plus ambitieux citoyen de la république; l'autre, plus favorable à la liberté, avoit pour chef Brandaligi des Gozzadini, et Colazzo des Beccadelli, avec leurs familles. Ceux-ci entreprirent les pre-
1334. miers de secouer le joug qui pesoit sur leur patrie, et, au commencement de l'année 1334, ils concertèrent avec le marquis d'Este, chef de l'armée de la ligue, les moyens de soulever Bologne.

Le marquis d'Este, après s'être rendu maître du château d'Argenta, se dirigea sur Cento, avec son armée, pour forcer le légat à marcher à sa rencontre. En effet, la garnison languedocienne qui tenoit en respect les citoyens de Bologne, sortit, le 17 mars, pour combattre les Ferrarois. C'étoit le moment que Brandaligi et Colazzo attendoient pour appeler le peuple à la liberté. Ils parurent sur la place du Prétoire, l'épée à la main. « Aux armes, s'écrièrent-» ils, citoyens de Bologne, courez aux armes » et secondez-nous; le moment est enfin » arrivé où notre courage peut suffire à » secouer le joug de la tyrannie. Une armée

» étrangère traverse vos campagnes; ces sol- 1334.
» dats, ennemis de votre maître, sont vos
» vengeurs. Lequel préférez-vous de les
» combattre, ou de combattre les Languedo-
» ciens qui vous oppriment; exposerez-vous
» votre sang pour vivre esclaves ou pour
» vivre libres? Armez-vous, car il faut
» choisir; armez-vous, car le tyran va vous
» envoyer contre les Ferrarois, si vous ne
» marchez pas avec nous. Voyez les cachots
» qu'il a construits dans sa forteresse, voyez les
» potences qu'il a élevées sur vos murs; ce
» sont-là, si vous vainquez avec lui, les ré-
» compenses qui vous attendent. Mais nous,
» si vous nous secondez, nous ouvrirons au
» peuple ce palais où nos pères et les vôtres,
» où nous-mêmes, avec vous, nous avons
» rendu librement la justice, lorsque la ré-
» publique subsistoit dans sa gloire, lorsque
» nous ne connoissions pas la cupidité du
» prêtre françois, ou la brutale insolence et
» l'impudicité de ses soldats. Nous, dont les
» demeures et les familles sont connues, dont
» les maisons seront brûlées et les propriétés
» confisquées, si nous sommes vaincus, nous
» exposons joyeusement toute notre existence
» pour la liberté : faites de même, vous qui
» risquez moins que nous. »

Du milieu de la foule assemblée, le cri de

1334. *vive le peuple, meure le légat, meure le tyran inique et cruel,* répondit à ce discours. Les Languedociens épars dans les rues furent mis à mort, les autres s'enfuirent vers la forteresse, abandonnant les portes qui furent ouvertes au marquis de Ferrare. Le peuple, conduit par Colazzo et par Brandaligi, livra un premier assaut à cette forteresse, où le légat s'étoit enfermé; et, comme il ne réussit point à enfoncer ses portes, ou à franchir ses épaisses murailles, il en entreprit le siége d'une manière plus régulière (1).

Les Florentins, cependant, ne furent pas plutôt avertis de la situation où se trouvoit le légat, qu'ils envoyèrent à Bologne quatre ambassadeurs et trois cents hommes d'armes, pour prendre ce prélat sous leur protection. Bertrand du Poïet, comme seigneur de Bologne, avoit été leur ennemi; mais, dès l'instant qu'il fut en danger, ils ne virent plus en lui qu'un représentant de l'église. Les ambassadeurs traitèrent entre lui et le peuple qui l'assiégeoit; le légat abandonna volontiers sa forteresse, qu'il ne pouvoit plus défendre long-temps, et qui, livrée

(1) *Matthæi de Griffonibus Memor. historicum.* T. XVIII, p. 150. — *Cronica Miscella di Bolog.* T. XVIII, p. 358. — *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bol.* L. XXI, p. 110. — *Gazata Chronic. Regiense.* p. 49. — *Annales Cæsenates.* T. XIV, p. 1158. — *Istorie Pistolesi.* T. XI, p. 467.

aux Bolonois, fut aussitôt rasée par la populace. 1334.
Les Florentins couvrirent la retraite du légat, qui prit la route de Toscane, avec ses soldats, et la sauvegarde que lui donnoit la république put seule le préserver de la rage des habitans des campagnes, qui s'attroupoient sur son passage, et qui vouloient se venger de sa longue tyrannie (1).

Bertrand du Poïet fut reçu à Florence avec une hospitalité qui auroit dû lui faire oublier ses précédens griefs contre la république; on assure, cependant, qu'à son arrivée à Avignon, il mit tout en œuvre pour engager le pape, son oncle, à le venger de ceux qui venoient de lui sauver la vie; mais le règne de Jean XXII ne fut plus assez long pour que Bertrand pût mettre en usage tout son crédit sur ce pontife, et faire repentir les Florentins de la protection qu'ils lui avoient accordée.

Jean XXII mourut à Avignon, le 4 décembre 1334, après un long règne, pendant lequel il avoit été en scandale à toute la chrétienté. Son avarice avoit été telle, qu'il laissa, en mourant, un trésor de dix-huit millions de florins, en argent monnoyé, outre sept millions en joyaux et en vases d'église (2); il l'avoit amassé

(1) *Gio. Villa.* L. XI, c. 6, p. 757.—*Leon. Aret.* L. VI, p. 202.

(2) Le frère de Villani, banquier du pape à Avignon, fut

1334. par la réserve de tous les bénéfices vacans dans toute la chrétienté, dont il percevoit les premiers fruits. Ce fut lui qui attribua au saint-siége, le droit exercé auparavant par les églises, de nommer elles-mêmes leurs propres pasteurs, et la simonie, qui régnoit dans ces élections, excita un mécontentement universel. Mais la conduite du pape en Italie, la perfidie et la cruauté de ses agens dans la poursuite de leurs vues ambitieuses, excitoient plus d'indignation encore. La persécution de Louis de Bavière avoit révolté toute l'Allemagne, un cri universel s'élevoit contre tant d'injustice et de partialité; lorsqu'enfin, pour mettre le comble au mécontentement de l'église, la foi même du pape fut soupçonnée d'hérésie, et les dévots réunirent leurs imprécations au déchaînement des mondains contre lui.

A ses passions politiques, Jean XXII avoit joint le goût des discussions théologiques, et un esprit très-subtil pour les suivre. L'église n'avoit point encore décidé comme un point de dogme quel étoit l'état des ames des bienheureux, après leur mort, pendant que le monde subsistoit encore. Jean XXII, persuadé que le jugement dernier devoit seul les

employé, avec d'autres, à compter ce trésor. *Giov. Villani.* L. XI, c. 19 et 20, p. 765. — Bonconte Monaldeschi, cependant, ne l'évalue qu'à quinze millions de florins. *Ann.* T. XII, p. 537.

introduire dans la béatitude céleste, tenoit 1334.
pour assuré que, jusqu'à ce grand jour, leurs ames ne verroient point Dieu dans toute sa gloire; il encourageoit les théologiens à discuter cette question, et il récompensoit, par des bénéfices, ceux qui soutenoient son opinion dans leurs écrits ou leurs prédications; mais il rencontra bientôt une opposition qui surpassoit de beaucoup celle à laquelle il s'étoit attendu. Sa croyance, qui paroissoit d'abord indifférente, pouvoit avoir sur les revenus de l'église les conséquences les plus fâcheuses; comme il refusoit à la vierge Marie, aux apôtres et à tous les saints, l'entrée dans le ciel jusqu'à la fin du monde, la doctrine des indulgences, des messes pour le repos des ames, de l'invocation et de l'intercession des saints, enfin, du feu du purgatoire, étoit attaquée par ses fondemens. Les Allemands et les Italiens saisissoient, avec empressement, ce prétexte pour demander la convocation d'un concile général, qui auroit déposé le pape, comme coupable d'hérésie, et auroit en même-temps soustrait l'église à l'influence de la France (1). Philippe de Valois, pour prévenir leurs menées, crut devoir le premier forcer

(1) *Olenschlager Geschichte des XIV Jahrhund.* §. 109, p. 252.

1334. le pape à renoncer à ses opinions. Il obtint une décision des théologiens de Paris et des cardinaux, en faveur de la vision béatifique; et il la communiqua au pape, en lui donnant à entendre qu'au besoin il le forceroit à s'y conformer (1). Il déclara même, qu'il le traiteroit comme un hérétique, et le feroit brûler, s'il ne se rétractoit pas (2). Jean XXII, effrayé, consentit à ce que son opinion fût réprouvée; et, la veille même de sa mort, il publia une déclaration, par laquelle il reconnoissoit la vision béatifique, qui dès-lors est devenue un des dogmes de l'église (3).

Les cardinaux, rassemblés à Avignon, furent immédiatement enfermés au conclave, au nombre de vingt-quatre; ils étoient divisés en deux factions, et il étoit peu probable qu'ils s'accordassent de long-temps; mais, dès les premiers jours du scrutin, comme ils se proposoient de perdre leurs voix, en proposant un de leurs confrères que chacun d'eux croyoit peu propre à réunir tous les suffrages, ils se trouvèrent unanimes à désigner l'homme le moins considéré de leur collége, Jacques Fournier,

(1) Fleury, Hist. ecclésiast. *L. XCIV, c.* 33.

(2) *Giov. Villani.* L. X, c. 228, p. 740. — Mémoires pour la vie de Pétrarque. *L. II, T. I, p.* 254.

(3) *Giov. Villani.* L. XI, c. 19, p. 764.

fils d'un boulanger de Saverdun; on l'appeloit 1334.
le cardinal Blanc, parce qu'il portoit toujours l'habit de moine de Cîteaux. Les cardinaux qui l'avoient nommé, le peuple à qui on l'annonça, et le candidat qu'on venoit adorer, furent également surpris de cette élection. Ce dernier ne put s'empêcher de dire à ses confrères que leur choix étoit *tombé sur un âne*. Bénoit XII, (c'est le nom que prit le nouveau pape), étoit, en effet, étranger à cette science de politique et de dissimulation, qu'on avoit poussée si loin à la cour d'Avignon; mais il montra, en revanche, plus d'amour de la paix, de bonté, de sollicitude pour son troupeau, qu'aucun de ceux qui, depuis cinquante ans, avoient occupé la chaire de saint Pierre (1).

La première pensée de Bénoit XII fut de réconcilier Louis de Bavière à l'église, et de terminer la scandaleuse querelle que son prédécesseur avoit suscitée au chef de la chrétienté. Louis, dès les premières avances qui lui furent faites, se soumit à toutes les conditions qui lui furent imposées, et la paix alloit être conclue, lorsque le roi de France et celui de Naples s'adressèrent, pour y mettre obstacle, à toutes les créatures qu'ils avoient dans le consistoire; Philippe de Valois fit même saisir, dans toute la

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 21, p. 766.

1334. France, tous les revenus des cardinaux, les menaçant de confisquer leurs biens, s'ils se réconcilioient avec le bavarois. Une opposition invincible du consistoire arrêta en effet le pape, et la négociation fut rompue (1).

Cependant, la guerre entreprise par les Florentins, de concert avec les princes lombards, se poursuivoit avec succès; les seigneurs auxquels le roi Jean avoit vendu ses États, abandonnés par lui et par le légat, se soumettoient successivement, et entroient en traité avec les chefs de la ligue lombarde, pour leur céder leurs villes à des conditions avantageuses. Crémone fut ouverte à Visconti, au mois de mai 1334; les autres villes de Lombardie se sou-
1335. mirent successivement pendant l'été de 1335. Mais, durant cette campagne, les Florentins, qui envoyèrent constamment et avec de grandes dépenses leur contingent à l'armée des confédérés, eurent beaucoup de peine à leur faire maintenir les conditions de leur premier accord. Les deux plus puissans, Visconti et de la Scala, tentèrent, à plusieurs reprises, de s'emparer, par des négociations secrettes, des villes qui devoient tomber en partage à leurs associés. Enfin, par l'entremise des Florentins,

(1) *Olenschlager Geschichte.* §. 112, p. 258. — *Albertus Argentinensis*, p. 126.

Plaisance, Crémone et Lodi, furent livrées à 1335.
Visconti, Parme à Mastino de la Scala, Reggio, aux Gonzagues, et Modène aux marquis d'Este (1).

Chacun des confédérés étoit parvenu au but pour lequel il avoit entrepris la guerre, à la réserve des seuls Florentins; ceux-ci, qui s'étoient réservé la conquête de Lucques, n'avoient cependant attaqué cette ville qu'avec mollesse, pour épargner une province qui devoit leur demeurer soumise, et qu'ils comptoient acquérir par une négociation. Les frères de Rossi, seigneurs de Parme et de Lucques, ayant vendu la première de ces deux villes à Mastino de la Scala, étoient disposés à traiter aussi avec lui de la cession de la seconde; et les Florentins, avec une confiance imprudente, permirent au seigneur, leur allié, de poursuivre une négociation aussi importante pour eux; ils virent même avec joie cinq cents gendarmes de Mastino entrer dans Lucques, le 20 décembre 1335, du consentement de Pierre des Rossi, qui y commandoit; mais Mastino

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 30-31, p. 771. — *Gazata Chronicon Regiense.* T. XVIII, p. 50. — *Joh. de Bazano Chron. Mutin.* T. XV, p. 596. — *Bonifazio di Morano Chron. Mutin.* T. XI, p. 126. — *Chronic. Estense.* T. XV, p. 399. *Chronicon Placentin.* T. XVI, p. 496. — *Storie Pistolesi.* p. 468.

1335. ne se proposoit guère, dans ses négociations, le seul avantage de ses alliés (1).

Les Rossi avoient traité avec Mastino seulement, et il leur étoit indifférent que ce seigneur gardât pour lui la ville qu'ils lui cédoient, ou qu'il la remît aux Florentins. Le prince de Vérone, dont les États s'étendoient alors des frontières de l'Allemagne à celles de la Toscane, connoissoit trop quel parti il pourroit tirer d'une ville forte dans cette dernière province, pour songer à la livrer à ses rivaux. Il ne fut pas plus tôt maître de Lucques qu'il chercha à ranimer le parti gibelin en Toscane, et à étendre son influence sur les villes de Pise et d'Arezzo, qui étoient dès long-temps dévouées à cette faction.

Le parti démocratique dominoit à Pise, et il avoit placé à la tête de la république le comte Fazio, ou Boniface de la Ghérardesca. Les plébeïens et les hommes nouveaux qui composoient les conseils, n'avoient point hérité de ces vieilles haines de famille dont les nobles étoient encore animés; leur politique étoit fondée sur les circonstances présentes et les alliances nouvellement contractées, non sur les affections de leur enfance et les souvenirs; ils

(1) *Gio. Villani.* L. XI, c. 40, p. 778. — *Chronic. Veronense.* T. VIII, p. 649.

avoient fermé leurs portes à Louis de Bavière; 1335.
ils avoient combattu et chassé de leur ville les fils de Castruccio; ils avoient enfin recherché l'amitié des Florentins, les chefs de tout le parti guelfe. Mais les nobles, écartés des emplois, voyoient avec un sentiment d'indignation leur patrie entrer dans l'alliance de ses anciens ennemis. Ils attachoient toute leur gloire au souvenir de leurs anciens combats contre les Guelfes, la haine de ce parti étoit le plus vif de leurs sentimens; ils croyoient de leur devoir, de leur honneur, de la conserver, de la transmettre à leurs enfans, aussi implacable qu'ils l'avoient reçue de leurs pères; et, pourvu qu'ils fissent triompher le nom gibelin, il leur importoit peu que leur patrie fût florissante ou abandonnée par le commerce, qu'elle conservât sa liberté, ou qu'elle reconnût un maître. Benedetto Maccaroni (1), étoit à la tête de ce parti; il entra avec empressement dans les vues de Mastino de la Scala, et il accepta avec reconnoissance les secours que ce seigneur lui offroit pour rendre aux nobles et aux Gibelins leur ancien pouvoir.

Maccaroni prit occasion d'une dispute qui éclata dans le conseil où l'on devoit élire un

(1) Maccaroni étoit le nom d'une branche de la maison Gualandi.

1335. chancelier, pour appeler son parti aux armes. Il avoit voulu qu'un événement fortuit préparât les esprits de ses partisans, afin de n'avoir pas à leur confier un complot, et il comptoit assurer leur victoire par le prompt secours que lui avoit promis Mastino. Mais le comte Fazio, dans cette émeute inattendue, eut plus de célérité que les gentilshommes; le premier il s'empara de la place du palais public, et il tendit les chaînes qui en fermoient l'issue pour la défendre; tandis que les gentilshommes ouvroient les prisons et brûloient les livres des créances de l'État, pour s'attirer la faveur de la populace. Les deux partis se combattirent ensuite sur la place Saint-Sixte, et les nobles eurent le désavantage. Ils se retirèrent lentement vers la porte de la plage que Maccaroni comptoit défendre jusqu'à l'arrivée des troupes de Mastino. Il avertit ses compagnons de l'approche de ce renfort, pour relever leur courage; mais, la nouvelle s'en communiquant aussitôt au parti opposé, un grand nombre de citoyens qui n'avoient point voulu prendre part au combat précédent, s'armèrent pour empêcher que leur patrie ne fût livrée à Mastino de la Scala; ils se joignirent au comte Fazio, et, attaquant les gentilshommes avec une nouvelle vigueur, ils les chassèrent de la ville. Les Gualandi,

Sismondi, Lanfranchi, et presque toutes les 1335.
familles de la haute noblesse furent exilés à la suite de ce combat (1).

Les Florentins instruits de cette sédition à Pise, et informés en même-temps que Pierre des Rossi s'étoit avancé jusqu'à Asciano, à la tête des soldats de Mastino, pour seconder les Gibelins, et qu'il les y avoit rencontrés dans leur fuite, reconnurent aisément les complots que le seigneur de Vérone étendoit sur toute la Toscane. Ils le sommèrent encore une fois de leur ouvrir les portes de Lucques, selon qu'il s'y étoit engagé; et, pour ne laisser aucune excuse à sa mauvaise foi, ils consentirent à lui payer tout ce qu'il réclameroit pour dédommagement des frais que Lucques lui avoit occasionnés. Mastino fit monter ses prétentions à la somme exhorbitante de trois cent soixante mille florins; et lorsque, à son extrême surprise, les ambassadeurs de la république lui répondirent qu'ils étoient prêts à la payer, Mastino s'écria qu'il étoit assez riche pour n'avoir pas besoin de leur argent, et qu'il n'évacueroit pas Lucques si les Florentins ne lui permettoient pas de s'emparer de Bologne. La négociation fut ainsi rompue le 23 février 1336,

(1) *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1002. — *Frammenti d' anonimo Pisano*. T. XXIV, p. 670. — *Giov. Villani*. L. XI, c. 42, p. 779. — *B. Marangoni Cronica di Pisa*. p. 684.

1335. et les hostilités commencèrent aussitôt dans le val de Nievole (1).

Les Florentins se trouvèrent ainsi engagés dans la guerre la plus dangereuse, avec un tyran dont l'élévation étoit en partie leur ouvrage. Mastino se trouvoit alors seigneur de neuf villes, autrefois capitales d'autant d'États souverains (2); et il tiroit des gabelles de ces villes un revenu de sept cent mille florins par année. Aucun monarque de la chrétienté, à la réserve du seul roi de France, ne possédoit de semblables richesses. Tout le reste de la Lombardie étoit soumis à des princes gibelins, alliés naturels de la maison de la Scala, et la cour de Mastino étoit l'asile de tous les exilés illustres; l'historien Cortusio, envoyé vers ce temps-là en ambassade auprès de lui, le trouva entouré de vingt-trois princes dépossédés, qui avoient cherché un refuge dans sa capitale (3). Le seigneur de Vérone, enflé d'orgueil par ses alliances, par ses richesses et par ses succès passés, ne prétendoit à rien moins qu'à la conquête de toute l'Italie, et les Florentins étoient

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 44, p. 780.

(2) Vérone, Padoue, Vicence, Trévise, Brescia, Feltro, Bellune, Parme et Lucques. *Giov. Villani.* L. XI, c. 45, p. 782.

(3) *Cortusiorum Histor.* L. VI, c. 1, T. XII, p. 869.

les seuls qui osassent mettre obstacle à ses 1335.
ambitieux projets.

La république de Florence étoit bien loin 1336.
de pouvoir s'égaler à Mastino de la Scala, par le nombre de ses places fortes, celui de ses sujets, celui de ses soldats, ou l'étendue de ses revenus publics. Cependant la richesse privée des Florentins, maîtres alors d'une grande partie du commerce du monde, leur faisoit tenir un rang distingué parmi les puissances, parce qu'ils sacrifioient toujours avec joie cette richesse au service de leur patrie. Au moment où la guerre éclata avec Mastino, ils formèrent un conseil de finance, chargé de trouver de l'argent; toutes les caisses du commerce lui furent ouvertes, et la république se vit en état de faire tête à son redoutable adversaire (1). Un conseil militaire, nommé l'office de la guerre, fut en même-temps formé de six citoyens députés par les six quartiers de la ville, et la direction des opérations de l'armée lui fut remise sans partage, pour une année, afin que la réélection plus fréquente de la seigneurie n'interrompît point la marche des affaires.

Les Florentins n'étoient pas seulement exposés à être attaqués du côté de Lucques;

(1) *Giov. Villani*. L. XI, c. 45, p. 782.

1336. sur la frontière opposée, un chef audacieux des Gibelins, leur causoit des inquiétudes non moins vives. Pierre Saccone des Tarlati, un des seigneurs de Pietra Mala, avoit succédé, dans le gouvernement d'Arezzo, à son frère qui avoit été évêque de cette ville. Elevé dans la région la plus sauvage des Apennins, où le château de Pietra Mala domine des déserts que de hautes neiges couvrent pendant une moitié de l'année, Saccone étoit accoutumé à braver tous les dangers, comme toutes les fatigues, et toutes les intempéries de l'air. Il conservoit, dans un siècle civilisé et au milieu de peuples amollis, les mœurs et les habitudes des conquérans du Nord, antiques auteurs de sa race. Il méprisoit le luxe et la mollesse de l'Italie; mais il s'étoit instruit dans sa politique, et il profitoit de ses artifices. Il étoit en même-temps le plus redoutable soldat dans un champ de bataille, et le partisan le plus rusé et le plus ingénieux, lorsqu'il vouloit surprendre une place, ou tromper ses ennemis par un stratagême. Attaché à ses montagnes, il sembloit prétendre plutôt à devenir le roi des Alpes, qu'à dominer sur les contrées fertiles qui sont à leur pied; comme l'aigle qui vole, dans les Apennins, de rochers en rochers, mais qui descend rarement dans les plaines. Il avoit entièrement

soumis la famille de Faggiuola, qu'il avoit 1336.
dépouillée de Massa Trebaria et de tout son héritage ; il avoit de même assujéti les Ubertini avec tous leurs châteaux, les comtes de Montefeltro, et ceux de Montedoglio (1) ; et son pouvoir s'étendoit sur toutes les hautes montagnes de la Toscane, de la Romagne, et de la Marche d'Ancône. De la seigneurie d'Arezzo, il avoit passé ensuite à celle de Città di Castello et de Borgo San-Sepolcro ; et il avoit enfin attaqué Pérouse, qui ne se défendoit qu'avec peine contre lui.

Saccone cependant avoit observé la paix qui, vingt ans auparavant, avoit été conclue entre les républiques de Florence et d'Arezzo; et, quoique chef du parti gibelin, il avoit évité d'attirer sur lui les armes puissantes de la seigneurie. Mais lorsque Mastino de la Scala porta la guerre en Toscane, Saccone accepta son alliance, et s'engagea à introduire dans Arezzo huit cents chevaux que le seigneur de Vérone fit avancer jusqu'à Forli. L'office de la guerre ne voulut pas demeurer plus long-temps exposé aux mauvais offices d'un voisin qui attendoit le moment favorable pour lever le masque. Les Florentins déclarèrent

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 25, p. 769.

1336. la guerre au seigneur d'Arezzo; le 14 avril 1336, ils firent entrer de la cavalerie en Romagne, pour arrêter celle de Mastino, et ils firent ravager par leurs troupes tout l'État Arétin (1).

Les villes de Sienne, de Pérouse et de Bologne, étoient, ainsi que le roi Robert, engagées par une antique alliance, à défendre les Florentins, pour le maintien du parti guelfe. L'office de la guerre renouvela cette alliance, quoiqu'il en pût attendre peu de fruit, car les républiques étoient affoiblies par des discordes civiles, et le roi Robert, par l'âge et le découragement. On ne pouvoit songer à demander aux Génois aucune assistance; depuis deux ans, le parti gibelin dominoit dans leur république, dont toutes les forces se retournoient contre elle-même (2). Le pouvoir de l'église étoit presque détruit en Italie; les villes de la Romagne et de la Marche étoient soumises à de petits tyrans, dont toute la politique consistoit à s'unir au parti du plus fort, afin d'être ménagés par l'usurpateur, aussi long-temps du moins que celui-ci auroit quelque chose à craindre. Louis

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 48, p. 784. — *Leonard. Aretin.* L. VI, p. 205.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 24, p. 768.

de Bavière continuoit à favoriser Mastino, qui 1336.
se décoroit toujours du nom de vicaire impérial; et si quelque puissance ultramontaine devoit prendre parti dans la guerre qui alloit commencer, ce ne pouvoit être qu'en faveur du seigneur de Vérone.

Venise seule pouvoit être déterminée par une politique plus relevée, et pouvoit s'associer à Florence, pour défendre la liberté italienne. La puissante république de Venise, jusqu'alors uniquement occupée de ses conquêtes dans le Levant, de sa marine, et de son commerce, n'avoit acquis aucune possession sur le continent, n'avoit jamais voulu y contracter des alliances, et n'avoit pris encore aucune part à la politique italienne. Les noms de guelfes et de gibelins étoient exclus des lieux de sa domination; elle ne relevoit point de l'empire, et elle tenoit son propre clergé dans sa dépendance; néanmoins on la considéroit plutôt comme attachée au parti impérial, et une jalousie de commerce ou de puissance sembloit l'éloigner des Florentins.

Les seigneurs de la guerre de Florence ne se laissèrent point décourager par ces premières apparences. Pour ne pas éveiller l'attention de Mastino sur leurs négociations, ils en chargèrent des marchands florentins établis à Venise, et ils trouvèrent, comme ils s'y étoient

1336. attendus, la seigneurie de cette ville disposée à leur prêter une oreille favorable.

Mastino de la Scala avoit offensé, par plusieurs entreprises, la république, sa puissante voisine. Il avoit voulu enlever le château de Camino, à la famille de ce nom, qui, une fois, avoit régné à Trévise, et qui, depuis, s'étoit fait aggréger à la noblesse vénitienne; il bâtissoit un château entre Padoue et Chioggia, pour empêcher les Vénitiens de faire du sel sur ses côtes, et pour assurer cette fabrication à ses propres sujets; enfin, il avoit fait fermer, par une chaîne, le Pô à Hostiglia, et il avoit soumis les vaisseaux qui remontoient la rivière, à un péage onéreux (1). Toutes ces innovations étoient contraires aux traités conclus par ses prédécesseurs avec la république; et celle-ci saisit avec empressement l'occasion de repousser une offense, et d'abaisser un voisin dont la grandeur devenoit menaçante.

Le traité d'alliance entre les deux républiques fut signé le 21 juin 1336. Florence n'y avoit recherché d'autre avantage que celui de susciter à Mastino un ennemi puissant; elle

(1) *Cortusiorum Historia*. L. VI, c. 2, p. 871. — *Chronicon Veronense*. T. VIII, p. 650. — *Gazata Chron. Regiense*. T. XVIII, p. 52. — *Marin Sanuto vite de Duchi*. T. XXII, p. 601. — *Andrea Naugerio Stor. Venez.* p. 1020. — *Sandi Storia civile Venez.* P. II, L. V, p. 73.

s'engageoit à entretenir la moitié de l'armée, à supporter la moitié des frais pour attaquer le seigneur de Vérone dans la Marche Trévisane; mais toutes les conquêtes faites par cette armée devoient appartenir aux Vénitiens; les Florentins se réservoient seulement l'acquisition de Lucques, qu'ils devoient faire à leurs frais et par leurs propres forces (1). 1336.

Un seul général devoit commander avec de pleins pouvoirs l'armée des deux républiques; la cupidité de Mastino leur fit trouver un capitaine qui méritoit une si haute confiance. La famille illustre des Rossi de Parme avoit été à la tête du parti guelfe, jusqu'au temps où la perfidie de Bertrand du Poïet l'avoit forcée à chercher un refuge parmi les ennemis de l'église; à l'arrivée de Jean de Bohême, elle lui avoit cédé sa souveraineté; à son départ, elle l'avoit rachetée de lui. La guerre l'avoit enfin obligée à transférer à Mastino de la Scala tous ses droits sur Parme et sur Lucques. La ville de Pontremoli, et plusieurs châteaux avec des propriétés considérables, avoient été assurés aux Rossi, par Mastino; mais le seigneur de Vérone eut à peine recueilli les fruits de ce traité qu'il songea à se dégager des obligations qu'il lui imposoit. Il excita, contre les Rossi,

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 49, p. 784.

1336. les Correggieschi, chefs de la faction opposée, dans Parme; bientôt il les dépouilla de tous leurs châteaux, et il les assiégea dans Pontremoli, leur dernier asile. Pierre des Rossi, le plus jeune de six frères, passoit alors pour le cavalier le plus accompli de l'Italie. Dans les guerres civiles qui, depuis long-temps, désoloient son pays, il avoit donné des preuves éclatantes de sa bravoure, et jamais on ne l'avoit vue souillée par aucun mélange de cruauté. Les soldats allemands qui servoient alors en Italie, l'avoient appelé leur seigneur, et lui montroient un attachement sans bornes. Libéral jusqu'à l'imprudence, avec ses compagnons d'armes, à peine se réservoit-il pour lui-même une tunique et un cheval. Sa haute stature et l'élégance de ses manières attiroient sur lui les regards de toutes les femmes, et la pureté virginale de ses mœurs, qu'on assuroit n'avoir pas été une seule fois démentie, donnoit encore un charme particulier à sa noble figure (1). Pierre des Rossi étoit retenu comme en ôtage à Vérone, mais il s'échappa de sa prison et vint implorer les secours des Florentins qu'il excita à la vengeance. Après avoir donné une preuve de ses talens militaires dans une courte campagne sur le territoire de Lucques, il passa,

(1) *Cortusiorum Histor.* L. VII, c. 4, p. 884.

le 1.er octobre, au commandement de la grande armée de la ligue dans la Marche Trévisane (1). 1336.

Pierre des Rossi parcourut, avec son armée, les territoires de Trévise et de Padoue; il insulta les garnisons de ces deux villes, il livra au pillage les campagnes, et tint en échec, avec quinze cents chevaux qu'il commandoit, l'armée de Mastino, composée de quatre mille gendarmes. Cependant, les Vénitiens le voyant engagé dans le labyrinthe des rivières et des canaux qui coupent de mille manières l'État de Padoue, en conçurent d'autant plus d'inquiétude que l'ennemi avoit abattu tous les ponts et fortifié tous les passages; mais Pierre feignit de rechercher la bataille, il en envoya offrir le gage, selon l'usage chevaleresque, au camp de Mastino, et le seigneur de Vérone, persuadé qu'il devoit trouver son avantage à éviter ce que son ennemi désiroit, laissa échapper l'occasion de l'attaquer, et lui permit de s'établir et de se fortifier à Bovolento, sur le Bachiglione, sept milles au-dessous de Padoue (2).

Pendant le temps que les Florentins entretenoient une armée dans la Marche Trévisane,

(1) *Istorie Pistolesi*, T. XI, p. 470. — *Giov. Villani*. L. XI, c. 51, p. 788. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VII, p. 901.

(2) *Giov. Villani*. L. XI, c. 53, p. 791. — *Cortusiorum Hist.* L. VI, c. 4, p. 874.

1336. et qu'ils combattoient en Toscane contre les Lucquois, et contre Pierre Saccone et les Arétins, ils savoient encore qu'ils devoient se tenir en garde contre les complots des Gibelins qui, dans les villes sujettes et même dans Florence, avoient des intelligences redoutables, et qui étoient sans cesse excités par les promesses de Saccone et les artifices de Mastino. Dans une situation aussi dangereuse, ils savoient que les Romains auroient créé un dictateur, et ils crurent, à leur exemple, devoir élever un magistrat au-dessus des lois, pour que le pouvoir redoutable qu'ils lui confioient contînt les ennemis secrets de la république, et que la rapidité de ses jugemens les atteignît à temps dans leurs complots. Mais les Romains, peuple tout militaire, faisoient du dictateur le général de leur armée. Les Florentins n'auroient pas trouvé parmi leurs concitoyens un général assez expérimenté pour oser le mettre à la tête de tout l'État: accoutumés à confier le pouvoir du glaive à des étrangers, ils auroient redouté davantage encore de réunir en des mains inconnues la puissance civile et militaire; si jamais ils s'étoient ainsi donné un maître, ils auroient pu difficilement secouer ensuite son joug. Ils imaginèrent donc de ne revêtir leur magistrat nouveau que des pouvoirs d'un juge suprême, ils le nommèrent

conservateur; ils l'entourèrent d'une garde de 1336.
cinquante cavaliers et de cent fantassins, et ils l'autorisèrent à porter sommairement ses sentences, et à les faire exécuter sans retard. Un étranger, Jacob Gabrielli d'Agobbio, fut appelé le premier à occuper cette charge. Le peuple devoit trembler devant lui; mais la seigneurie, qui demeuroit supérieure à sa jurisdiction, pouvoit le surveiller et mettre des bornes à son pouvoir. Cependant, Gabrielli se livrant sans contrainte à son caractère soupçonneux et cruel, fit répandre beaucoup de sang par ses bourreaux. Lorsqu'il sortit de charge, le peuple, indigné contre lui, porta une loi pour interdire de tirer à l'avenir des juges d'Agobbio ou de son territoire (1). Après lui, un autre conservateur, Accorrimbeno de Tolentino, fit succéder la justice vénale à la cruauté, et les Florentins, en abolissant cette charge, reconnurent enfin que la liberté ne se maintient jamais par des moyens despotiques, et qu'élever un pouvoir au-dessus des lois, fût-ce pour leur défense, c'est préparer leur renversement (2).

(1) Une semblable ordonnance avoit été portée à Sienne l'année précédente, contre les habitans d'Agobbio. *Andrea Dei Cronica Sanese*, p. 95. Les gentilshommes de cette ville, et surtout les Gabrielli, se destinoient tous au métier de juges.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 39, p. 778.

1337. L'année suivante, la campagne s'ouvrit en Toscane pour les Florentins, par un succès éclatant. Pierre Saccone, pressé par les armées de Florence et de Pérouse, et ne pouvant maintenir de communication avec Mastino, qui ne lui envoyoit point les secours qu'il lui avoit promis, avoit perdu plusieurs de ses châteaux; il prit enfin le parti de négocier, et de vendre aux Florentins la seigneurie d'Arezzo. La république acheta séparément les droits de Pierre Saccone et ceux des comtes Guido; elle acquitta la solde des troupes assiégées, et elle déboursa environ soixante mille florins pour obtenir la possession de la ville, qui lui fut ouverte le 10 mars. Mais cette conquête coûta à la république plus que des trésors, elle compromit sa bonne foi; pour la première fois on l'accusa d'avoir mal observé ses traités, d'avoir combattu de concert avec les Pérousins, et d'avoir recueilli seule les fruits de leur sueur et de leur sang (1). Le parti guelfe fut rétabli dans Arezzo, après en avoir été exilé soixante ans, les Tarlati furent réduits au rang de citoyens, deux forteresses furent construites dans la ville pour la tenir dans la dépendance, et une

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 58-60, p. 796. — *Istorie Pistolesi*, p. 471. — *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 96.

magistrature nouvelle fut instituée pour veiller 1337.
à la paix et au bon état des Arétins (1).

Les Florentins qui, dans la guerre précédente, avoient été dupes de leurs ménagemens pour le territoire de Lucques, persistoient dans le même systême de politique : la guerre qui n'importoit qu'à eux seuls et qu'ils ne suivoient point de concert avec leurs alliés, étoit celle qu'ils poussoient avec le moins de vigueur. Ils se contentèrent, dans cette campagne, de piller Pescia, Buggiano, et quelques châteaux du val de Nievole et du val de Serchio, sans faire aucune conquête (2).

Mais, pendant le même temps, ils poursuivoient avec une redoutable activité leur projet de susciter en Lombardie de nouveaux ennemis à Mastino de la Scala. De la même manière qu'ils avoient appelé les chefs des Gibelins à partager les conquêtes du roi de Bohême, ils abandonnoient à présent, à leur avidité, les États du seigneur de Vérone. Ils rappeloient à chacun l'arrogance insultante de Mastino, et ils offroient une récompense à quiconque voudroit se joindre à eux, pour l'en punir. Obizzo

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 59, p. 799. — *Cronaca di Ser Gorello d'Arezzo.* T. XV, c. 4, p. 829.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 62, p. 801. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 904.

1337. d'Este, Louis de Gonzagues, et Azzo Visconti, entrèrent successivement dans la ligue des deux républiques. Ce dernier avoit profité de la guerre générale où ses voisins étoient engagés, pour se rendre maître, dans le même temps, des villes de Lodi, de Come, et de Crême (1). Charles, fils de Jean de Bohême, et duc de Carinthie, se joignit aussi aux ennemis de Mastino, et lui enleva, au commencement de juillet, les villes de Cividale et de Feltre (2).

Tandis qu'une armée, conduite par Luchino Visconti, menaçoit, au couchant, les États de Mastino, et se retiroit ensuite sans combat (3), Pierre des Rossi demeuroit dans le voisinage de Padoue, et cherchoit les moyens d'enlever cette ville importante à Albert de la Scala, qui y commandoit. Albert, frère aîné de Mastino, étoit son égal en autorité, mais il ne partageoit ni ses talens, ni son courage. Il abandonnoit les affaires publiques

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 400. — *Marin Sanuto vite de Duchi*. T. XXII, p. 603. *Annales Mediolan*. T. XVI, c. 108, p. 710.

(2) *Cortusior. Historia*. L. VI, c. 9, p. 879. — *Istorie Pistolesi*. p. 472. — *Chronic. Veronense*. T. VIII, p. 650.

(3) *Cortusior. Historia*. L. VI, c. 6, p. 876. — *Giov. Villani*. L. XI, c. 63, p. 802.

pour ne songer qu'à ses plaisirs. Marsilio et 1337.
Ubertino de Carrare, les anciens seigneurs de Padoue, et les chefs du parti guelfe, étoient ses uniques conseillers. Dans l'ivresse du pouvoir absolu, il avoit cependant fait violence à la femme d'Ubertino de Carrare; mais comme il avoit oublié cet outrage, il se figuroit que l'offensé l'ignoroit ou l'avoit oublié aussi. Ubertino n'avoit pas fait entendre une plainte, ou laissé deviner sa secrète rage; mais il avoit ajouté à la tête de Maure qui formoit le cimier de son casque, deux cornes d'or, en souvenir de sa honte et de la vengeance qu'il méditoit (1).

Mastino n'accordoit point aux seigneurs de Carrare une confiance si absolue; il écrivit plusieurs fois à son frère de les surveiller, de les arrêter, et même de les faire mourir. Albert montroit toutes ces lettres aux Carrare, et ceux-ci qui, dès le mois de décembre, étoient entrés en traité avec le doge de Venise (2), cherchoient à réveiller, dans Padoue, le zèle de leurs partisans, en même-temps qu'ils négocioient avec Pierre des Rossi, leur neveu, dont ils demandoient les secours. Mastino découvrit toutes ces intrigues, et il

(1) *Istoria Padovana di Galeazzo Gataro.* T. XVII, p. 21.

(2) *Naugiero Storia Venez.* T. XXIII. p. 1028.

1337. écrivit, le 2 août, à son frère, de saisir sans retard les deux Carrare, qui le trahissoient, et de les faire mourir. Albert jouoit aux échecs comme on introduisit le messager qui avoit ordre de ne rendre sa lettre qu'au seigneur lui-même. Albert prit cette lettre, et, sans l'ouvrir, il la remit à Marsilio de Carrare qui étoit auprès de lui. Marsilio lut l'ordre de son supplice sans laisser paroître aucun trouble sur son visage. « Votre frère, » dit-il ensuite au seigneur, « demande que vous lui envoyiez, » sans retard, un faucon pélerin dont il a » besoin pour ses chasses. » En même-temps il prévint Ubertino de tout préparer pour cette nuit même, et il ne perdit plus Albert de vue, afin d'écarter de lui de nouveaux avis (1).

Au milieu de la nuit, les Guelfes qui étoient de garde à la porte de Ponte Curvo, l'ouvrirent à Pierre des Rossi qui entra dans Padoue, à la tête de sa cavalerie. Les partisans des Carrare s'étoient rassemblés en silence autour du palais public; à la même heure, ils surprirent les gardes qu'ils désarmèrent, et ils saisirent Albert de la Scala dans son appartement. Ce seigneur fut aussitôt conduit dans les prisons de Venise. Nicoletto, son bouffon,

(1) *Istoria Padovana di Galeazzo Gataro.* p. 27.

demanda à partager son sort, et, seul, il l'accompagna dans cette triste demeure; un sentiment profond se trouvant encore dans un homme qui avoit fait de la folle gaîté un trafic, et qui, dans la risée d'autrui, avoit cherché l'indépendance (1). 1337.

Pierre des Rossi fit observer à son armée une admirable discipline, en s'emparant de Padoue. Aucun pillage, aucun désordre ne troubla le contentement du peuple qui retournoit au parti de ses pères. Les seules propriétés de la maison de la Scala furent saisies, comme appartenant au vainqueur. Marsilio de Carrare fut proclamé seigneur de Padoue, par ses concitoyens. Il fut admis dans la ligue des deux républiques, et il s'engagea à fournir quatre cents gendarmes à l'armée qui faisoit la guerre à Mastino (2).

L'avantage signalé que la ligue venoit de remporter, fut bientôt compensé, il est vrai, par la mort de celui auquel elle devoit ses succès. Pierre des Rossi ayant entrepris le siége du château de Monselice, y fut atteint, le 7 août, d'un coup de lance, et il mourut le jour suivant. Son frère, Marsilio, qui avoit

(1) *Cortusiorum Histor.* L. VII, c. 5, p. 885.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 64, p. 803. — *Cortusiorum Histor.* L. VII, c. 1, 2 et 3, p. 881.

1337. un commandement dans la même armée, mourut de la fièvre sept jours après lui (1). Par reconnoissance et par respect pour la mémoire de ces deux généraux, la ligue confia le commandement de leur armée à un troisième frère, Orlando des Rossi, qui n'avoit pas le talent de ses prédécesseurs.

Mais la situation de Mastino de la Scala, étoit devenue si dangereuse qu'il n'y avoit plus besoin d'un grand général pour suivre les avantages déjà obtenus. Tous les Guelfes qui avoient obéi à ce seigneur, tous les gentilshommes qui avoient quelques plaintes à former contre lui, saisissoient avec empressement l'occasion de se révolter, et l'on découvroit, dans la conduite de l'homme puissant tombé dans le malheur, des offenses auparavant ignorées de l'offensé comme de l'offenseur. Brescia se révolta le 8 octobre contre Mastino; la garnison allemande du seigneur de la Scala, après avoir défendu quelque temps encore la ville neuve, fut obligée à son tour de capituler, et cette nouvelle conquête passa au pouvoir d'Azzo Visconti, qui y avoit le plus contribué (2).

(1) *Cortusiorum Historia.* L. VII, c. 4, p. 884. — *Giov. Villani.* L. XI, c. 65, p. 804. — *Istorie Pistolesi.* p. 473.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 72, p. 809.

La guerre n'avoit pas encore été signalée 1337.
par une bataille rangée, même lorsque les deux partis, à peu près égaux en forces, pouvoient ne pas craindre de se mesurer. Mais depuis l'abaissement du seigneur de la Scala, on ne pouvoit plus s'attendre à aucune action d'éclat; car il se tenoit enfermé dans sa capitale, il défendoit ses châteaux, et il n'osoit se hasarder à aucun engagement. L'hiver se
consuma en négociations infructueuses, et la 1338.
campagne suivante fut consacrée au siége de divers châteaux. Les Florentins cependant distribuèrent des prix pour la course, sous les murs mêmes de Vérone. Ils prirent successivement Soave, Montecchio et Monselice, et au milieu d'octobre ils s'emparèrent enfin des faubourgs de Vicence (1). Mastino avoit imploré les secours de l'empereur Louis de Bavière, au parti duquel il étoit toujours demeuré fidèle. Mais Louis étoit alors l'ennemi de la maison de Luxembourg, avec laquelle il avoit si long-temps fait cause commune; et le comte Jean Henri, second fils du roi de Bohême, s'empara du passage des montagnes, et arrêta, dans le Tirol, l'empereur qui, avec six mille cavaliers,

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 76, p. 812; et 81, p. 815.

1338. venoit au secours du seigneur de Vérone (1). Mastino, abandonné par tous ses alliés et redoutant d'être bientôt assiégé dans sa capitale, eut enfin recours aux négociations. Il avoit affaire à une ligue, et il employa contre elle l'art qui suffit presque toujours à les dissoudre. Il offrit de satisfaire entièrement l'un des confédérés, et il le fit ainsi renoncer à défendre les intérêts de l'autre. Les Vénitiens traitèrent séparément avec lui; et ayant obtenu pour eux-mêmes tout ce qu'ils désiroient, ils signèrent, le 18 décembre 1338, un traité qu'ils communiquèrent seulement alors à la république florentine, pour qu'elle eût à s'y conformer (2).

Par ce traité, Trévise, avec les forteresses de Castel Franco et de Ceneda, étoient cédées à la seigneurie de Venise; Bassano et Castel Baldo, au seigneur de Padoue; Pescia et quelques châteaux du val de Nievole, aux Florentins (3). La navigation du Pô devoit

(1) *Olenschlager Geschichte.* §. 130, p. 302.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 89, p. 821.

(3) Buggiano, la Costa, Colle, et Altopascio. De plus, Mastino renonçoit à ses droits sur d'autres châteaux déjà conquis, savoir, Fucecchio, Castel Franco, Santa-Croce, Santa-Maria a Monte, Montopoli, Montecatini, Monsommano, Montevettolino, Massa, Cozzile, Uzzano, Vellano, Sorana, et Castel Vecchio.

demeurer libre ; les Rossi devoient rentrer 1338.
en possession de leurs biens dans l'État de Parme ; et Albert de la Scala devoit être délivré de sa prison sans rançon.

Ces conditions étoient bien différentes de celles que les Florentins avoient attendues et que leurs alliés s'étoient engagés à leur faire obtenir. Ils ne recueilloient, pour fruit d'une guerre qui leur avoit coûté six cent mille florins, que la possession de trois ou quatre châteaux que Mastino n'étoit plus en état de défendre ; tandis que, par la même guerre, la maison de Carrare avoit acquis la seigneurie de Padoue, que Visconti se faisoit confirmer la conquête de Brescia, et que les Vénitiens jetoient les fondemens d'un État nouveau en terre ferme (1). Ils hésitèrent quelque temps s'ils ne demeureroient point seuls en guerre avec Mastino, plutôt que d'accéder à un traité si désavantageux, et de se laisser ainsi jouer une seconde fois par leurs alliés. Cependant ils avoient contracté une dette de quatre cent cinquante mille florins ; ils avoient engagé leurs gabelles pour six années à leurs créanciers, et deux échecs terribles que leur

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 89, p. 821. — *Naugerio Storia Veneziana.* p. 1030. — *Cortusior. Historia.* L. VII, c. 18, p. 896.

1338. commerce reçut à cette époque, achevèrent de les déterminer. Ils acceptèrent le traité de Venise, et la paix fut publiée en Toscane, le 11 février 1339 (1).

Un motif plus puissant, pour mettre fin à la guerre, que l'abandon où se trouvoient les Florentins, fut la ruine qu'occasionnoit à leur commerce la guerre de Philippe de Valois et d'Edouard III d'Angleterre. Ces deux monarques n'avoient pas été scrupuleux dans le choix des moyens qu'ils employèrent pour se procurer de l'argent. Philippe avoit altéré à plusieurs reprises la monnoie de son royaume; en sorte que le florin d'or de Florence, qui, au commencement de son règne, valoit dix sols de Paris, arriva bientôt à en valoir trente. Il fit ensuite arrêter en un seul jour, le 10 avril 1337, tous les Italiens qui commerçoient dans ses États; et, les accusant d'être des usuriers, il les contraignit à se racheter par des contributions énormes (2). D'autre part,

(1) Les Guelfes émigrés de Lucques reçurent de Mastino la permission de rentrer dans leur patrie. D'autre part, plusieurs familles gibelines de Pescia et de Buggiano préférèrent l'autorité de Mastino à celle d'une république guelfe. Les Garzoni, Pucci, Vanni, Nuti, Puccini, Lippi, Orsucci, etc., s'établirent à Lucques, et y reçurent les droits de cité. *Beverini Annal. Lucens.* L. VII, p. 908.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 71, p. 808.

Edouard d'Angleterre avoit fait choix, pour 1338.
ses banquiers, de deux maisons de commerce de Florence, et les emprunts qu'il faisoit par eux, surpassoient tellement les remboursemens qu'il leur assignoit, que les Bardi se trouvèrent lui avoir avancé cent quatre-vingt mille marcs sterlings, et les Peruzzi, cent trente-cinq mille; ou, entr'eux, seize millions trois cent quatre-vingt mille de nos francs; dans un temps où l'argent étoit cinq ou six fois plus rare que de nos jours (1). Ces deux maisons furent obligées de suspendre leurs paiemens, et il en résulta par contre-coup un nombre infini de faillites dans Florence (2). C'est dans ces circonstances que la paix de Venise fut acceptée par la république, sans que sa publication causât aucune joie parmi le peuple (3).

(1) Le marc sterling valoit alors quatre florins et demi, ou environ soixante francs.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 87, p. 819.

(3) *Storie Pistolesi.* p. 474. —*Joh. de Bazano Chron. Mutin.* T. XV, p. 598. —*Marin Sanuto vite de Duchi.* T. XXII, p. 605. —*Leon. Aretino.* L. V, p. 212.

CHAPITRE XXXIV.

Bologne asservie à Taddéo de Pepoli. — Guerre des mercenaires ou de Parabiago. — Les Génois se donnent un doge. — Célébrité de Pétrarque ; il est couronné au Capitole.

1338 — 1341.

La république de Bologne, située presqu'au centre de l'Italie, avoit paru long-temps disputer à Florence la première place dans le parti guelfe ; non moins peuplée, non moins riche ou moins commerçante, elle avoit eu sur les villes de Romagne une influence aussi grande que Florence sur celles de Toscane ; Bologne, enfin, étoit illustrée par une université, la plus ancienne, comme aussi la plus célèbre d'Italie. Inébranlable dans son attachement au parti guelfe, la république avoit acheté son premier triomphe par des combats longs et ruineux. Les Lambertazzi, et plusieurs milliers de leurs partisans, avoient été exilés en 1274, et leur départ avoit laissé la ville comme déserte (1). Mais les désastres de

(1) *Voyez ci-devant*, chap. 22, T. III.

la guerre civile avoient été réparés par l'administration constante et vigoureuse du parti victorieux. Le gouvernement, mieux affermi, avoit eu le temps de mûrir ses projets et de les exécuter; une brillante prospérité en étoit le résultat. Nous sommes arrivés à l'époque où cette prospérité eut un terme. La tyrannie du légat Bertrand du Poïet, avoit porté atteinte au principe vital de la république; les citoyens, corrompus par quelques années de servitude, n'étoient plus capables de se gouverner en liberté. Leurs haines, provoquées par des outrages plus graves, avoient pris un caractère plus féroce; elles n'étoient plus contenues par un antique esprit public; elles ne s'arrêtoient plus devant le salut de la patrie, ou la crainte de compromettre la liberté; et, après quatre ans de convulsions, elles soumirent Bologne à une nouvelle tyrannie. Celle-ci fut, il est vrai, renversée à plusieurs reprises; mais la liberté qui lui succédoit n'étoit pas de moins courte durée, moins vacillante et incertaine que le pouvoir des tyrans.

Les factions nouvelles de Bologne avoient éclaté lorsque Roméo de Pepoli, le citoyen le plus riche de cette république, et peut-être de l'Italie, avoit été exilé; il étoit mort loin de sa patrie, mais son fils, Taddéo, y avoit été rappelé pendant l'administration du légat. Les

Pepoli avoient gagné beaucoup de partisans dans le bas peuple et parmi la noblesse pauvre, au moyen de leurs immenses richesses, dont ils faisoient un usage généreux. Ils avoient affecté un zèle outré pour le parti guelfe, et ils étoient demeurés attachés au légat plus long-temps que les Maltraversa, leurs adversaires (1). Ils accusoient ces derniers de favoriser les Gibelins, et cette accusation n'étoit pas sans influence sur l'esprit du peuple. Quelques familles illustres s'étoient attachées à leur fortune (2), et la plus distinguée parmi elles étoit celle des Bentivoglio, que ses généalogistes faisoient descendre de Henzius, le roi de Sardaigne, fils de Frédéric II, qui mourut dans les prisons de Bologne. Les ennemis de cette famille, qui devoit un jour parvenir à la tyrannie, disoient, au contraire, qu'elle étoit issue d'un boucher (3).

Peu après l'expulsion du légat, il y avoit eu une émeute à Bologne, le 27 avril 1334; les deux factions s'étoient combattues sur la place, les Maltraversi avoient été mis en déroute, les

(1) *Cronica Miscella di Bologna*. T. XVIII, p. 360.

(2) Les Samaritani, Ghisilieri, Bianchi, et Lambertini.

(3) Philippe Bentivoglio fut en effet, en 1336, bargello ou officier de police pour la compagnie des bouchers. *Cronica Miscella di Bologna*. p. 367.

maisons des Sabbadini avoient été pillées, et tous les chefs des grandes familles de ce parti avoient été exilés (1). Les Gozzadini seuls avoient été soustraits à cette proscription, en reconnoissance de la part qu'ils avoient eue à l'expulsion du légat (2).

La faction des Pepoli, pour assurer sa victoire, ou pour en recueillir les fruits, sévit bientôt contre ses adversaires, par de nouveaux actes de rigueur. Tous les Gibelins qui avoient été exilés avec les Lambertazzi, et qui étoient rentrés ensuite dans Bologne, par l'indulgence du gouvernement, furent exilés de nouveau, au nombre de trois cent cinquante-sept; leurs pères et leurs frères furent forcés d'établir leur domicile à la campagne, et lorsque quelques affaires les appeloient à la ville, il leur fut défendu de s'approcher de la place à la distance de cinquante brasses, sous peine de deux mille livres d'amende (3).

Les Pepoli se conduisoient déjà dans la ville comme s'ils en étoient les maîtres. Jacques, fils de Taddéo, avoit promis à un prêtre de ses amis, de lui procurer un bénéfice devenu

(1) Les comtes de Panico, Beccadelli, Sabbadini, Rodaldi et Boattieri.

(2) *Cronica Miscella di Bologna*. p. 362.

(3) *Ibid.* p. 365.

vacant; et l'ayant vainement demandé à l'évêque, dans un accès d'emportement il outragea ce prélat par des soufflets : l'évêque saisit un couteau, et blessa Pepoli à la joue. De part et d'autre on courut aux armes, le palais épiscopal fut livré au pillage et à l'incendie, et le chef de l'église de Bologne ne put se dérober à la mort que par une prompte fuite (1).

Cependant, la considération personnelle que Brandaligi des Gozzadini s'étoit acquise par l'expulsion du légat, conservoit quelqu'indépendance au parti maltraversa, dont il étoit le
1337. chef. Taddéo des Pepoli excita contre les Gozzadini, les Bianchi, leurs ennemis particuliers; et lorsqu'il sut que les uns et les autres étoient en armes et sur le point de se combattre, il s'avança au milieu d'eux, sur la grande place, s'offrant pour être leur médiateur. Il prit Brandaligi par la main; il l'appela son frère et l'arbitre de Bologne; il le reconduisit chez lui, en lui prodiguant les témoignages de son respect et de son dévouement; il fit poser les armes à ses propres fils, qui s'étoient associés avec les Bianchi; et il détermina toute la faction maltraversa, à se désarmer et à se disperser;

(1) Le 20 août 1336. *Cronica Miscella di Bologna*. T. XVIII, p. 370. — *Mathæi de Griffonibus Memor. Histor.* p. 158.

mais à peine Pepoli s'étoit-il retiré, que ses partisans, rassemblés dans un autre quartier, fondirent sur les maisons des Gozzadini, les pillèrent, les brûlèrent, et forcèrent Brandaligi à s'enfuir. Les séditieux chassèrent ensuite de la seigneurie tous les magistrats attachés au parti maltraversa, et ils contraignirent les autres à prononcer contre les Gozzadini et leurs partisans, une sentence d'exil (1). 1337.

Les Bolonois étoient entrés dans la ligue des Florentins et des Vénitiens contre les seigneurs de la Scala, et la guerre où ils se trouvoient engagés les obligeoit à tenir un grand nombre de gens d'armes à leur solde. Ces mercenaires, pour la plupart Allemands, préféroient avoir à traiter avec un seigneur plutôt qu'avec une république. D'autre part, les tyrans dont la puissance étoit fondée sur la force militaire, avoient tous étudié l'art de se rendre chers aux soldats. Taddéo de Pepoli avoit gagné ceux qui étoient assemblés à Bologne; il les engagea, par de secrets émissaires, à accourir tumultuairement sur la place, le 28 août 1337, en criant vive messire Taddéo de Pepoli. Les citoyens se rassemblèrent aussi au cri de vive le peuple; mais ils étoient sans chefs, les vrais républicains avoient été exilés avec la faction

(1) Le 7 juillet 1337. *Cronica di Bologna*, p. 374.

1337. maltraversa. Taddéo animoit ses soldats; la garde de la seigneurie fut forcée; et sans combat, presque sans résistance, Taddéo fut introduit dans le palais public. Les mercenaires, qui lui en avoient ouvert l'entrée, le proclamèrent, les premiers, seigneur général de Bologne; quelques jours après, les compagnies de milices, et plus tard encore, le conseil du peuple, donnèrent leur assentiment à cette élection. Les amis de la liberté avoient perdu courage; ils n'espéroient plus empêcher l'établissement du despotisme; ils s'absentèrent de ces assemblées, où dix citoyens eurent seuls la fermeté de se prononcer contre Taddéo de Pepoli (1).

Le nouveau seigneur découvrit bientôt, ou supposa, des conjurations tramées contre lui, pour exiler, sous ce prétexte, les citoyens qui pouvoient encore lui donner quelqu'ombrage (2). Il chercha ensuite à se réconcilier avec
1338. le pape, qui avoit mis sa capitale sous l'interdit; il reconnut la souveraineté des pontifes sur Bologne; il promit à l'église un tribut annuel de huit mille livres bolonoises; il s'engagea à faire

(1) *Cronica Miscella di Bologna.* T. XVIII, p. 375. — *Math. de Griffonibus Memor. Histor.* p. 161. — *Giov. Villani.* L. XI, c. 69, p. 806.

(2) *Cronica di Bologna.* p. 377.

marcher ses troupes toutes les fois qu'il en 1338.
seroit requis par la cour d'Avignon, et il obtint, à ces conditions, que Bénoît XII l'admît de nouveau dans le sein de l'église, et reconnût la légitimité de son pouvoir (1).

La paix de Venise étoit postérieure à ces diverses révolutions de Bologne. Cette paix, en démembrant les États de Mastino de la Scala, avoit mis le reste de l'Italie à couvert de son ambition; mais une maison plus puissante s'étoit déjà enrichie de ses dépouilles; les talens et les vertus d'Azzo Visconti, qui avoit succédé en Lombardie à la prépondérance de Mastino, rendoient son ambition plus dangereuse encore. Visconti étoit alors le seul seigneur qui s'occupât de l'intérêt de ses peuples et qui sût s'en faire chérir. La douceur de son administration lui gagnoit en tous lieux des partisans, les sujets des tyrans se félicitoient d'être conquis par lui. Brescia s'étoit révoltée contre Mastino pour lui ouvrir ses portes, d'autres villes pouvoient être tentées de suivre cet exemple; mais le seigneur de Vérone, en faisant la paix avec Azzo, s'occupoit déjà de sa vengeance, et ce fut en posant les armes qu'il suscita au prince qui l'avoit humilié les plus dangereux ennemis.

(1) *Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXII, T. II, p. 136 et suiv.

1338. Nous avons vu que les fauxbourgs de Vicence avoient été livrés à l'armée de la ligue; les Allemands que Florence et Venise avoient eus à leur solde, y étoient cantonnés. Ces troupes mercenaires gardèrent à la paix les fauxbourgs de Vicence, comme gages d'une indemnité à laquelle elles prétendoient; elles refusèrent de se séparer, et menacèrent également Mastino et les alliés de qui elles avoient dépendu. Le seigneur de Vérone entreprit en même-temps de s'en délivrer et de les déchaîner contre Azzo Visconti. Il chargea de cette négociation délicate ce même Lodrisio Visconti, qui avoit deux fois conjuré contre Galeaz, et qui, forcé à émigrer de Milan, étoit alors à Vérone.

1339. Henri VII, Frédéric d'Autriche, Louis de Bavière, le duc de Carinthie et le roi de Bohême, avoient successivement amené en Italie de nouvelles armées allemandes, et rarement les aventuriers qui les avoient suivis étoient retournés en Allemagne; les souverains d'Italie les avoient attirés à leur solde, et leur avoient assuré des récompenses supérieures à celles qu'ils auroient pu trouver dans leur patrie. L'avantage prodigieux que la cavalerie pesante obtenoit dans les combats, tenoit bien moins au nombre qu'à l'habitude des armes, et à la pratique d'une vie entière; la solde du cavalier étoit proportionnée à la longueur de

l'apprentissage aussi bien qu'aux dangers du 1339.
métier; et, tandis que la paie du soldat est aujourd'hui inférieure à celle du dernier mercenaire, elle étoit alors supérieure à celle du plus habile et du plus riche ouvrier.

Les princes et les villes d'Italie n'étoient point en état de tenir constamment sur pied des troupes aussi dispendieuses; au moment de la guerre ils appeloient les mercenaires qui avoient servi dans d'autres armées, et ils les licencioient de nouveau à la paix. Les Allemands arrivés en Italie, à la suite de leurs princes, étoient bientôt attirés dans un autre service par une paie supérieure; et, comme toutes les querelles des Italiens étoient indifférentes à ces étrangers, on les voyoit toujours à l'enchère, combattre pour celui qui les payoit à un plus haut prix.

En général il convenoit aux princes d'avoir des Allemands à leur solde, plutôt que des nationaux, parce que la différence de langue les rendoit plus étrangers à l'esprit de parti, et plus inaccessibles aux intrigues. Les troupes mercenaires parurent, au premier abord, avoir d'autres avantages encore. Les forces des États se proportionnèrent à leur richesse et non plus à leur population; elles s'augmentèrent par l'industrie et l'activité; elles se perdirent par la nonchalance; le sang des sujets et des

1339. citoyens fut épargné; les soldats eux-mêmes prirent un caractère plus humain, et la guerre se fit avec moins de férocité, parce que les combattans étoient presque tous compatriotes, et qu'ils n'avoient aucun sujet de haine les uns contre les autres. Pendant la bataille, ils se ménageoient réciproquement; après la victoire, les vaincus étoient dépouillés de leurs armes et de leurs chevaux, et renvoyés ensuite sans rançon. On ne s'aperçut point immédiatement que l'emploi des soldats étrangers faisoit perdre à la nation son caractère militaire, et lui ôtoit les moyens de repousser par elle-même le joug qui pouvoit la menacer; on ne prévit point que les mercenaires en qui elle mettoit sa confiance pouvoient la trahir. La négociation de Lodrisio Visconti avec ceux qui occupoient les faubourgs de Vicence, apprit, pour la première fois, ce qu'on avoit à craindre de pareilles troupes.

Lodrisio Visconti arriva auprès des Allemands qui occupoient les faubourgs de Vicence, avec l'argent que lui avoit fourni Mastino. Il leur proposa, puisqu'aucun souverain n'assembloit alors des troupes, de marcher avec lui contre Azzo Visconti; au lieu de solde, il leur promit le pillage de la ville et du territoire de Milan. Il rappela à leur mémoire la grande compagnie des

Catalans et Aragonois, qui, au commencement du siècle, avoit passé en Grèce et s'y étoit fait un établissement, et il les détermina à entreprendre la guerre pour leur propre compte. Les Allemands élurent pour généraux Lodrisio Visconti et un de leurs compatriotes, nommé Rénaud de Givres (1); ils s'intitulèrent la compagnie de St.-George; et, au commencement de février 1339, ils passèrent l'Adige, pour entrer sur le territoire milanois. La compagnie, en se mettant en marche, étoit formée de deux mille cinq cents chevaux, avec une nombreuse infanterie; et, comme elle avançoit, elle faisoit chaque jour de nouvelles recrues. 1339.

Azzo Visconti étoit alors retenu au lit par la goutte; il fut donc obligé de confier le commandement de son armée à son oncle Luchino Visconti. Cette armée, forte de trois mille chevaux et dix mille fantassins, sortit de Milan, le 15 février, pour aller au-devant de la compagnie qui s'étoit campée à Lignano, et qui ravageoit le territoire milanois.

Luchino partagea son armée en deux colonnes; l'une, sous les ordres de Jean de Fieno et Giovanelli Visconti, établit son quartier à

(1) *Cortusiorum Historia de novitat. Paduæ.* L. VII, c. 20, p. 899.

1339. Parabiago ; l'autre, sous le commandement immédiat de Luchino, à Nerviano. Lodrisio profita de cette division, et dans la nuit du 19 au 20 février, il fondit à l'improviste sur la colonne de Parabiago, et la mit en pleine déroute. Il laissa ensuite quatre cents chevaux à Parabiago, pour garder son butin et ses prisonniers, il en envoya sept cents sur l'Olonne, pour couper le passage aux fuyards, et avec le reste, il s'avança contre Luchino Visconti. La bataille se renouvela avec une fureur que de long-temps on n'avoit vue dans les guerres d'Italie ; l'espoir du pillage de Milan excitoit les soldats de la compagnie ; ceux de Luchino étoient animés par la défense de tout ce qu'ils avoient de plus précieux, contre une troupe de brigands qui n'auroient connu aucune modération dans la victoire. Cependant les Milanois furent vaincus ; mais après une défense si vigoureuse, que les vainqueurs n'étoient guères moins affoiblis qu'eux. Luchino lui-même tomba au pouvoir de ses ennemis. Pendant le même temps, une autre colonne, composée de sept cents cavaliers, tous italiens, étoit sortie de Milan, sous la conduite d'Hector de Panigo, elle étoit entrée dans Parabiago, et elle avoit surpris et mis en pièces les quatre cents cavaliers que Lodrisio Visconti avoit laissés à la garde de ce château ; elle s'étoit

grossie de tous les prisonniers qu'elle avoit 1339.
délivrés. Delà, elle marcha sur Nerviano, et elle arriva sur le champ de bataille, comme les troupes de Luchino, déjà rompues, se défendoient cependant encore. Hector de Panigo fondit sur la compagnie, que la fatigue de deux combats et la poursuite des vaincus avoit mise en désordre; il fit un massacre effroyable de ces aventuriers, il délivra Luchino et fit Lodrisio prisonnier.

Dans une seule journée, la compagnie avoit déjà remporté deux victoires, et le comte de Panigo, son adversaire, en avoit remporté deux aussi. Ce dernier ramena alors ses troupes victorieuses vers Milan. Au passage de l'Olonne, il rencontra le capitaine allemand, Malerba, qui avoit été placé, par Lodrisio, sur cette rivière, pour couper la retraite aux fuyards; il le défit à son tour, après un combat obstiné; c'étoit le cinquième de la journée, et celui qui mit fin à la guerre de Parabiago, comme à l'existence de la compagnie de St.-George. Cette rapide campagne, terminée en moins de vingt jours, avoit attiré les regards de toute l'Italie; l'acharnement incroyable avec lequel les mercenaires combattirent dans cette occasion où ils étoient armés contre la société toute entière, inspiroit d'autant plus d'effroi qu'on le comparoit à la mollesse avec laquelle ils

1339. soutenoient les autres guerres. L'expédition de Parabiago révéla leur secret.

On vit que leurs combats ordinaires n'étoient qu'un jeu, dans lequel ils cherchoient à gagner leur paie avec le moins de sang et le moins de fatigue possible; mais qu'ils ne mettoient en œuvre toutes leurs forces que lorsqu'ils les destinoient à la subversion de l'ordre social. Plus de quatre mille gendarmes, entre les deux armées, étoient restés sur le champ de bataille (1). Le nombre des morts, dans l'infanterie, étoit infiniment supérieur. Les Milanois seuls avoient perdu plus de cinq cents cavaliers et de trois mille fantassins (2). Lodrisio Visconti et ses deux fils furent enfermés dans les prisons de Milan. On renvoya sans rançon les autres prisonniers, après leur avoir ôté leurs chevaux et leurs armes, et avoir exigé leur parole qu'ils ne serviroient plus contre les Visconti. On n'auroit pu les retenir sans les condamner à une captivité perpétuelle, puisqu'aucune puissance n'auroit songé à racheter leur liberté (3).

(1) *Cortusiorum Historia*. L. VII, c. 20, p. 900.

(2) *Giov. Villani*. L. XI, c. 96, p. 831.

(3) *Chronicon. Modoetiense*. L. IV, c. 2, p. 1174. — *Gualvanei de la Flamma opuscula*. T. XII, p. 1022. — *Istorie Pistolesi anon*. T. XI, p. 475.

Quoique la guerre de Parabiago eût enlevé 1339.
à Visconti plusieurs de ses meilleurs soldats, elle avoit augmenté sa réputation et son pouvoir. A cette époque, il étoit souverain de dix villes de Lombardie, autrefois indépendantes (1), sans compter la seigneurie de Pavie qu'il partageoit avec la maison Beccaria. Il recherchoit une occasion d'acquérir aussi quelques droits en Toscane, afin d'ouvrir une carrière nouvelle à ses intrigues et à son ambition : bientôt cette occasion se présenta à lui ; sa mère, Béatrix d'Este, avoit eu de son premier mari, le juge Nino de Gallura, une fille unique nommée Jeanne, sœur de mère d'Azzo Visconti ; cette sœur vint à mourir ; c'étoit la dernière héritière des Visconti de Pise, seigneurs d'une partie de la Sardaigne. Azzo se présenta aussitôt pour recueillir l'héritage de cette illustre et riche maison ; il demanda et obtint de la république de Pise les droits de citoyen ; il entra en possession des biens de sa sœur ; et, pour faire connoître que ses prétentions s'étendoient aussi sur le tiers de la Sardaigne que les Aragonois avoient enlevé aux juges de Gallura, il écartela ses armes avec les

(1) Milan, Como, Verceil, Lodi, Plaisance, Crémone, Crème, Borgo San-Donnino, Bergame et Brescia.

1339. leurs (1). Les Pisans recherchoient avec empressement son alliance, et leurs forces réunies auroient peut-être enlevé aux Aragonois cette île sur laquelle Pise avoit de si justes droits, et dont la possession étoit si nécessaire à sa puissance maritime. Mais Azzo Visconti fut arrêté par la mort au milieu de ses prospérités et des projets qu'il formoit. Il expira le 16 août 1339, âgé de trente-sept ans seulement (2); et, comme il ne laissoit point d'enfans, ses deux oncles, Jean, évêque de Novare, et Luchino, tous deux fils de Matteo, furent appelés ensemble par l'élection de la noblesse et du peuple à la souveraineté de Milan (3). Le premier résigna bientôt sa part de la seigneurie à son frère, pour solliciter l'investiture de l'archevêché de Milan; ce siége étant venu à vaquer, Jean Visconti obtint en effet sa nomination de la cour d'Avignon, moyennant cinquante mille florins qu'il paya comptant, et la réserve de dix mille florins de rente (4).

Cette même année fut encore signalée par

(1) *Gualvanei de la Flamma opuscul. de Gestis Vicecomitum.* T. XII, p. 1028.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 100, p. 833.

(3) *Gualv. de la Flamma. opuscul.* p. 1030.

(4) *Giov. Villani.* L. XI, c. 100, p. 833.

une révolution importante dans la république 1339.
de Gênes. Depuis la levée du siége de cette ville nous nous sommes contentés d'indiquer sommairement les événemens de la guerre civile qui déchiroit cette république; épuisée par des combats éternels, elle n'employoit plus dans ses guerres intestines des forces assez considérables pour fixer l'attention de l'Italie. Mais les nouvelles factions qui éclatèrent cette année méritent plus de détails, puisqu'elles produisirent dans le gouvernement de la république un changement durable et qui fait époque pour elle.

C'étoit le temps où Philippe de Valois soutenoit contre les Anglois une guerre désavantageuse. En 1338, il avoit pris à son service vingt galères armées par les Gibelins de Gênes, et vingt autres armées par les Guelfes de Monaco. Ces quarante galères avoient été envoyées dans les mers de France, sous le commandement d'Antoine Doria. Les matelots génois, après une année de service, se plaignirent de ce que cet amiral ne leur payoit pas leur solde toute entière. Il y eut une sédition sur les galères; Doria et ses capitaines en furent chassés, et les matelots se créèrent de nouveaux officiers (1). Le roi de France

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* T. XVII, p. 1071.

1339. se déclara en faveur de l'amiral; il fit jeter en prison Pierre Capurro de Voltaggio, qu'on regardoit comme le chef des séditieux, et avec lui quinze de ses compagnons. La subordination fut rétablie sur la flotte, mais un grand nombre de matelots la quittèrent, et revinrent dans leur patrie, porter leurs plaintes contre l'amiral.

A leur arrivée, ces hommes inquiets, trouvèrent leurs concitoyens déjà remplis d'animosité contre les Doria, les Spinola, les Fieschi et les Grimaldi. Depuis soixante-dix ans ces quatre grandes familles avoient ébranlé la république par leur rivalité. Tour-à-tour victorieuses ou fugitives, elles avoient tour-à-tour opprimé le reste de la noblesse, aussi bien que le peuple. Elles paroissoient aspirer à réduire Gênes sous le joug d'une oligarchie héréditaire; elles s'attribuoient toutes les fonctions honorables, soit dans la capitale, soit dans les villes et les châteaux qui dépendoient d'elle, soit dans les flottes et les armées. Les habitans de Voltaggio prirent les premiers les armes, pour défendre ou venger leur compatriote Pierre Capurro, le chef des séditieux de la flotte. Leur exemple fut suivi par les habitans des vallées de Polsevera et de Bisagno, et enfin par les citoyens de Savonne; dans cette dernière ville les séditieux se

rassemblèrent à l'église de St.-Dominique; un 1339.
de leurs chefs monta dans la chaire des prédicateurs, et, rappelant au souvenir de ses auditeurs les injures et l'orgueil de la noblesse, il les excita à secouer le joug de cet ordre et à se venger de lui. « L'arrogance des nobles est si grande, » dit-il, qu'ils s'indignent de ce que le peuple » réclame des droits que toutes nos lois ga» rantissent. Celui qui lève les yeux sur eux, » et qui, se souvenant qu'il est Génois, ose » invoquer la liberté, est traîné en prison ou » puni de mort comme un rebelle. Qui devons» nous cependant accuser d'une oppression si » dégradante, est-ce la noblesse qui l'impose, » ou nous-mêmes qui la souffrons? La no» blesse, après tout, n'a rien fait de nouveau, » rien qui ne fût conforme à sa nature; mais » nous, par une foiblesse honteuse, par une » impardonnable lâcheté, nous n'employons » point à notre défense les armes qui de tout » temps ont été réservées au peuple. Ne le » savons-nous pas; à ceux qu'on opprime il » ne reste qu'une ressource, la révolte; en » elle seule se trouve la garantie sacrée de nos » droits. Espérerions-nous qu'un jugement ou » des poursuites juridiques nous feroient ré» tablir dans nos priviléges; que pourrions» nous attendre des conseils que les nobles » composent eux-mêmes, des tribunaux qu'ils

1339. » ont créés, des jurisconsultes qu'ils égarent » par tous les subterfuges de la chicane? Le » peuple a-t-il un moyen régulier d'obtenir » justice quand il la demande contre ses ma- » gistrats? Peut-il invoquer l'ordre social à son » secours, quand c'est l'ordre social qui lui- » même est corrompu? Ne craignez point, ci- » toyens, les jugemens de tribunaux qui sont » vendus à vos ennemis, l'opprobre dont ils » voudroient vous couvrir, ou les supplices dont » ils vous menacent; ne craignez point les » noms de rebelles et de séditieux dont ils vous » accablent, vous connoissez vos droits, les lois » qui devoient vous protéger, et qu'ils violent » sans pudeur, vous les avez tous gravées dans » votre mémoire; ces lois mêmes ont fait de » vos bras leur dernière garantie (1).

Les habitans de Savonne, échauffés par ce discours, formèrent le siége du prétoire, où Edouard Doria, gouverneur de la ville, s'étoit réfugié avec les magistrats et quelques gentilshommes. Après les avoir forcés à se rendre, ils les enfermèrent dans la forteresse de Sainte-Marie; ils nommèrent deux plébeïens capitaines du peuple, et leur formèrent un conseil composé de vingt matelots. Ils marchèrent ensuite contre Gênes; tout dans cette ville

(1) *Uberti Folietæ Genuens Histor.* L. VII, p. 433.

étoit disposé pour une sédition semblable, et 1339.
elle ne tarda pas à y éclater. La république étoit gouvernée par deux capitaines du parti gibelin, un Doria et un Spinola; ces capitaines avoient dépouillé le peuple de l'élection de son abbé, magistrat qui, comme les tribuns de Rome, étoit spécialement chargé de la protection et de la défense des plébeïens. Les mécontens de Gênes, lorsqu'ils virent arriver à leur aide les insurgés de Savonne, demandèrent qu'on leur rendît le droit d'élire eux-mêmes le magistrat du peuple, et la justice de cette prétention fut reconnue par le gouvernement.

Vingt plébeïens désignés par leurs concitoyens pour élire l'abbé du peuple, se rassemblèrent au prétoire, le 23 septembre 1339 (1). Les capitaines, la noblesse et le peuple, réunis autour d'eux, attendoient leur décision, lorsqu'un homme obscur élevant la voix, proposa de conférer la place vacante à Simone Boccanigra, homme actif et plein d'expérience, qui unissoit une grande prudence à un courage éprouvé, et qui avoit toujours protégé les plébeïens, quoiqu'il fût lui-même issu d'une des plus anciennes familles de la noblesse. Ce nom fut répété avec enthousiasme; le peuple,

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1072.

1339. unissant sa voix à celle des électeurs, proclama le nouvel abbé; malgré sa résistance, on le fit asseoir entre les deux capitaines du peuple, et on lui mit entre les mains l'épée de l'empire.

Cependant, dès que Boccanigra put obtenir un moment de silence, il s'écria: « Je sens, ci-» toyens, toute la reconnoissance que mérite » de ma part un si grand zèle et tant de bien-» veillance; mais le titre que vous me déférez » n'étoit jamais entré dans ma famille, et je » ne veux pas être le premier à l'y introduire. » Accordez donc, je vous prie, cet honneur à » quelqu'autre à qui il convienne mieux qu'à » moi (1). » Les citoyens sentirent alors que le titre d'abbé du peuple ne pouvoit appartenir qu'à un plébeïen, et que Boccanigra, qui comptoit un capitaine du peuple parmi ses ancêtres, ne pouvoit, sans déroger, accepter une magistrature si différente (2). « Soyez donc » notre seigneur, soyez notre doge, s'écrièrent-

(1) *Georgii Stellæ Annales Genuens.* p. 1073. — *Annales Mediolan.* T. XVI, c. 11, p. 716. Ce dernier, il est vrai, n'est qu'un misérable plagiaire, qui copie ici verbalement Stella, comme ailleurs Galv. Flamma, et Azario.

(2) Un Guillaume Boccanigra avoit, le premier, en 1257, porté le titre de capitaine du peuple; comme Simone, il avoit été élu par la faction démocratique. *Voyez* ci-devant, T. III, c. 20.

» ils ; mais c'est vous, c'est vous seul que 1339.
» nous voulons reconnoître pour notre pro-
» tecteur. » Les capitaines du peuple, eux-mêmes, craignant que la sédition ne devînt plus violente, pressèrent Boccanigra d'accepter son élection ; et comme le titre de doge, qui lui avoit été offert par hasard, rappeloit le doge de Venise, le chef d'un État libre et semblable à Gênes, la constitution nouvelle, établie au milieu des clameurs populaires, demeura libre et républicaine ; Boccanigra fut entouré de conseillers populaires, et ses pouvoirs furent limités par ceux que la nation s'étoit réservés (1).

Boccanigra fit un usage glorieux de l'autorité qui lui avoit été confiée, et qu'il conserva pendant cinq ans ; il réprima d'une main vigoureuse les excès auxquels le peuple se livroit dans les premiers momens de la révolution ; il sauva des mains des séditieux Rebella Grimaldi, quoiqu'il fût son ennemi personnel ; il réprima les brigandages que les marquis de Carreto, et d'autres feudataires, commettoient dans le voisinage de leurs fiefs ; et il soumit aux magistrats de la république toutes les forteresses et tous les châteaux des deux Rivières, à l'exception de Monaco, que les Grimaldi réussirent à

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1074.

1339. défendre, et de Ventimiglia, où les émigrés des quatre grandes familles s'étoient réunis (1). Pendant son administration, les flottes de la république remportèrent aussi quelques avantages sur les Turcs, dans la mer Noire; sur les Tartares, dans les environs de Caffa; et sur les Maures, en Espagne (2).

Cependant Boccanigra eut sans cesse à se défendre contre les intrigues des quatre familles puissantes qu'il avoit exclues du gouvernement. Celles-ci avoient oublié leur haine passée, et les noms de guelfes et de gibelins, qui les avoient si long-temps divisées, pour se liguer contre lui; elles s'étoient réunies à Ventimiglia, et de-là, elles faisoient la guerre à la république et à son chef (3). Nous verrons ailleurs comment Boccanigra, lassé de cette lutte, déposa enfin de lui-même le commandement, et remit à d'autres le soin de protéger le peuple contre les nobles.

Ainsi, les États de l'Italie, monarchiques ou républicains, perdoient, par des convulsions intérieures, les avantages de l'ordre social: aucun repos ne consoloit, sous le gouver-

(1) *Ubertus Folieta Genuens Histor.* L. VII, p. 437.

(2) *Ubertus Folieta Genuens Hist.* L. VII, p. 441. — *Georgii Stellæ Annales Genuens.* p. 1076.

(3) *Uberti Folietæ Genuens Histor.* L. VII, p. 438.

nement des princes, de la perte de la liberté; 1339.
aucune stabilité dans les républiques ne garantissoit contre les craintes de l'avenir. Chaque année une révolution inattendue précipitoit un prince italien de son trône, ou privoit un parti, dans une ville libre, de l'autorité dont il jouissoit. Des brigands enrégimentés déclaroient la guerre aux souverains, et les faisoient trembler pour leur existence; des aventuriers venus de France ou d'Allemagne, s'élevoient rapidement à une grandeur aussi rapidement détruite. Les États se formoient et disparoissoient, et nous sommes forcés de présenter à nos lecteurs une scène mouvante, où de nouveaux personnages se pressent sans cesse les uns sur les autres, et attirent à peine un instant les regards. Sans doute le peuple souffroit de l'instabilité de toutes ses institutions; mais sa souffrance nous paroît plus grande encore qu'elle n'étoit en effet, parce que, dans un récit, les événemens s'entassent et se confondent. L'Italie étoit agitée plutôt que malheureuse; l'effort constant et énergique de tous les citoyens, relevoit la fortune nationale, que chaque désastre public sembloit détruire: la petitesse des États favorisoit la fuite des proscrits; la jalousie des souverains ouvroit de nombreux asiles aux émigrés, et le courage des infortunés étoit soutenu dans l'exil, par

1339. leur espoir de se venger un jour. Une activité d'esprit, une énergie de caractère, une puissance de volonté, dont les temps modernes ne peuvent nous donner aucune idée, étoient, pour le peuple entier, le résultat d'une vie aussi agitée. L'homme n'atteint la grandeur à laquelle il fut destiné par la Divinité, qu'autant que chaque individu se considère en lui-même comme un être indépendant, vis-à-vis des autres, comme une puissance. L'ordre social est corrompu et la nature humaine dégradée, lorsque chaque homme n'est plus le but de sa propre existence, mais le moyen que le souverain emploie pour satisfaire son ambition.

Des passions plus fortes que de nos jours, entraînoient les hommes vers une carrière publique; mais moins de célébrité étoit attachée au pouvoir : dans l'agitation d'une vie aussi active, l'ambition avoit plus d'empire, et la vanité beaucoup moins. Le magistrat d'une république, le ministre d'un prince pouvoient à peine espérer d'étendre leur réputation dans toute l'Italie : une célébrité européenne ne pouvoit être acquise que par l'empire de l'esprit. La considération étoit le prix d'une vie consacrée au bien public; la gloire étoit réservée aux lettres: et ce partage étoit avantageux à l'administration comme à la science.

La petitesse des États, si favorable à la liberté, 1339.
en ôtant quelque chose à l'éclat des princes, assuroit à l'homme de génie un rang supérieur à celui du souverain.

Il étoit juste en effet d'accorder les plus hautes récompenses à ceux qui consacroient aux études un esprit et des talens qui auroient pu leur assurer le pouvoir. Jamais l'émulation n'avoit été plus vivement excitée : tout étoit à faire pour les lettres, tout se fit presque en même-temps. La langue étoit à peine formée, le chef-d'œuvre du Dante donnoit seulement à connoître ce qu'elle pouvoit devenir. Les limites entre l'italien et le latin étoient mal tracées, la grammaire n'existoit pas encore, le caractere propre au nouveau langage étoit incertain. Les Villani, Boccace, Franco Sacchetti formèrent la prose, et ils laissèrent des modèles d'élégance, de clarté, de naïveté et de goût, que les siècles suivans n'ont point surpassés. Cino de Pistoia, Cecco d'Ascoli, Pétrarque, Zanobi de Strata créèrent ou perfectionnèrent la poésie lyrique : dans leurs vers, ils firent parler tour-à-tour l'amour et la religion, l'imagination et l'enthousiasme; ils fixèrent pour l'italien le langage poétique, ce langage tout en tableaux, où les mots ne sont admis qu'autant qu'ils portent avec eux une image. L'antiquité étoit mal connue, et

1339. sur la terre la plus riche de toutes en souvenirs, le peuple pouvoit à peine profiter de l'expérience des siècles passés. Mais Albertino Mussato, Ferreto de Vicence, Jean de Cermenate montrèrent comment il falloit étudier la langue des Romains pour la posséder comme la sienne propre. Colas de Rienzo, Pétrarque, Boccace enseignèrent comment on devoit chercher l'esprit de l'antiquité dans ses monumens et dans ses écrivains, les expliquer les uns par les autres, et réunir en un corps les parties détachées de l'érudition classique. Jean Calderin et Jean Andréa consacrèrent une érudition du même genre à l'explication des lois civiles et canoniques; Jean Jandun et Marsilio de Padoue éclairèrent des lumières de la philosophie les rapports entre l'autorité politique et l'autorité religieuse; la médecine, la physique, les sciences naturelles commencèrent aussi à sortir des ténèbres qui les avoient couvertes. Le zèle des écoliers surpassoit encore celui des maîtres: chaque ville vouloit posséder une université; elle y appeloit les savans, et elle enchérissoit sur ses voisines, pour les attirer par de plus grands honneurs et de plus hautes récompenses. Et cependant, à Bologne seulement, dix mille écoliers suivoient les leçons des plus illustres professeurs. Jamais les lettres n'avoient été cultivées,

jamais la science n'avoit été recherchée avec 1339.
ce zèle passionné; jamais tant de gloire n'avoit été la récompense du mérite littéraire; jamais de pareils triomphes n'avoient été réservés aux poétes et aux philosophes.

Au milieu des hommes de génie qui décorèrent le quatorzième siècle, Pétrarque parut choisi par ses contemporains, pour recevoir, au nom de tous les poétes et de tous les savans, la plus brillante récompense qui eût encore été accordée au mérite littéraire. Le 1340.
23 août 1340, il reçut une lettre du sénat de Rome, qui l'invitoit à se rendre dans cette capitale du monde, pour y recevoir au Capitole la couronne de lauriers, que, dans les temps de la grandeur romaine, on avoit autrefois accordée aux poétes pendant les jeux capitolins. Le soir du même jour, Pétrarque reçut une seconde lettre de Robert de Bardi, florentin, chancelier de l'université de Paris, qui, au nom de cette université, alors la plus célèbre de l'Europe, l'invitoit, en des termes non moins flatteurs, à se rendre à Paris, pour y être également couronné de lauriers. François Pétrarque étoit âgé de trente-six ans, et il vivoit dans sa retraite de Vaucluse, près d'Avignon, lorsque les deux plus grandes villes de l'univers parurent

1340. se disputer l'avantage de lui préparer un triomphe (1).

Pétrarque est devenu, par son couronnement, un personnage tout-à-fait historique: il fut placé si haut dans l'opinion de son siècle, que nous le verrons désormais prononcer ses oracles sur la politique, comme sur la littérature; juger les pontifes et les empereurs, et obtenir un respect souvent exagéré de ceux même qu'il condamnoit. L'influence de tant de gloire sur un caractère vaniteux, fut remarquable: Pétrarque, dans sa carrière politique, ne cessa jamais d'être un troubadour; tous les tyrans de l'Italie, en flattant son amour-propre, obtinrent de lui, en retour, une basse adulation. Quelques-uns l'engagèrent dans des actions contraires à ses principes, à ses devoirs, comme citoyen de Florence et comme Guelfe. Le mérite littéraire de Pétrarque peut lui-même être attaqué. Plusieurs critiques ont accusé ses poésies d'être recherchées, pleines d'affectation et d'un faux bel esprit; plusieurs, dans ses épîtres et ses ouvrages latins, ont vu percer à chaque page une vanité fatigante, tandis qu'au travers des efforts continuels de l'auteur pour

(1) Mémoires pour la vie de Pétrarque, par l'abbé de Sade. T. I, L. II, p. 428.

paroître, ils ne savent où chercher ses vrais 1340.
sentimens et ses vraies pensées; plusieurs enfin lui reprochent sur toutes choses, d'avoir perverti le goût de sa nation, et d'avoir détourné les Italiens de la recherche du vrai beau, pour leur faire poursuivre le faux esprit et la fausse gentillesse. Mais ceux-là mêmes doivent convenir que Pétrarque a eu un talent et un génie dont peut-être ils ne sont pas juges; car on ne recueille point l'admiration de tout son siècle; on ne transmet point son nom aux nations les plus reculées, ou de générations en générations jusqu'à la postérité, si de pareils défauts ne sont pas compensés par une vraie grandeur, digne d'obtenir une gloire si répandue et si durable.

Pétrarque étoit fils de Ser Petracco de l'Ancisa, notaire florentin, originaire du château d'Ancisa, sur la route d'Arezzo, à quatorze milles de Florence. Ser Petracco étoit notaire des réformations (1) à l'époque de l'exil des Blancs de Florence. Il fut banni avec le Dante, en 1302; il alla s'établir à Arezzo, et c'est là que naquit Pétrarque, dans la nuit du 19 au 20 juillet 1304, presque à l'époque de la tentative mal dirigée que les Blancs firent, sous la

(1) C'est le nom qu'on donnoit à l'archiviste des délibérations de la seigneurie.

1340. conduite de Baschiera de Tosinghi, pour rentrer à Florence (1).

Le nom de Pétrarque, qu'a porté le poéte toscan, n'étoit qu'une altération du nom propre de son père, Petracco ou Pierre. Il paroît que la famille de celui-ci n'avoit point encore de nom, ce qui, dans ce siècle, n'étoit pas rare parmi les plébeïens. Pétrarque, âgé seulement de huit ans, reçut, à Pise, les premières leçons de grammaire. Son père, perdant ensuite l'espérance de rentrer à Florence, transporta, lorsque Henri VII mourut, toute sa famille à Avignon. Cette ville, où les papes avoient fixé leur demeure, appartenoit alors au roi Robert; mais le comté Vénaissin, auprès duquel elle est située, étoit depuis trente ans sous la souveraineté du saint-siége. Philippe le hardi, roi de France, avoit abandonné cette petite province à l'église, en exécution d'un traité conclu dès l'an 1228, entre le pape et Raimond VII, comte de Toulouse.

Pétrarque retrouva à Carpentras, à quatre lieues d'Avignon, Convennole, le maître toscan, qui avoit commencé son éducation à Pise (2). Il continua sous lui, pendant cinq

(1) Le 22 juillet 1304. *Voyez* ci-devant, T. IV, c. XXVI. — Mémoires pour la vie de Pétrarque. *T. I, p.* 16.

(2) Mémoires de Sade, T. I, p. 30.

ans, ses études de grammaire, de dialectique 1340.
et de rhétorique. A quatorze ans, il fut envoyé à Montpellier pour y apprendre le droit. Il y passa quatre ans, pendant lesquels il négligea les travaux qui lui étoient imposés, pour lire Cicéron. Il prit, pour les écrits de cet orateur, la passion la plus vive; il se les proposa pour uniques modèles, et l'imitation du style de Cicéron, fut, chez ses contemporains, la première cause de sa gloire. En 1322, Pétrarque fut envoyé, par son père, à Bologne pour continuer ses études de droit: il y suivit les cours de Giovanni Andréa, fameux canoniste, de Jean Calderin, et de tous les professeurs les plus célèbres. Mais l'étude des classiques le détournoit tellement de la jurisprudence, que son père se crut obligé de faire exprès un voyage à Bologne, pour l'arracher à cette séduction, et jeter tous ses livres dans le feu (1).

D'autres maîtres, cependant, que des jurisconsultes, pouvoient donner, à Bologne, des leçons à Pétrarque. Il prit celles de Cino de Pistoia, et de Cecco-d'Ascoli, les deux poétes les plus illustres parmi les contemporains du Dante, quoique l'un fût professeur de droit, et l'autre de philosophie et

(1) Mémoires de Sade. T. I, p. 44.

1340. d'astrologie. Tous deux donnèrent à Pétrarque le goût de la poésie lyrique italienne, et des modèles qu'il a bien surpassés. Sous le gouvernement du duc de Calabre, en septembre 1327, le professeur d'astrologie, Cecco d'Ascoli, qui, alors même, étoit astrologue du duc, fut brûlé à Florence, comme sorcier, par le tribunal de l'inquisition (1).

Cependant, en 1325, Pétrarque perdit sa mère, et l'année suivante, son père mourut aussi; alors le jeune poéte quitta Bologne, avec Gérard, son frère, pour aller recueillir à Avignon, l'héritage bien modique de ses parens (2). Le délabrement dans lequel ils trouvèrent leur fortune, les engagea tous deux à embrasser l'état ecclésiastique. Pétrarque, dont les vers latins et italiens avoient déjà pénétré à la cour, fut accueilli par quelques grands seigneurs romains et quelques prélats. Il étoit d'une jolie figure; il recherchoit avec passion la société des femmes; et leur recommandation, alors puissante à la cour d'Avignon, conduisoit souvent à la fortune. Pétrarque leur adressoit beaucoup de vers, et il fit choix, pour elles, de la langue italienne. Ce n'est pas son moindre titre à la

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 39, p. 625.

(2) Mémoires de Sade. T. I, p. 54.

gloire, que d'avoir perfectionné cette langue, 1340.
et de lui avoir donné plus d'harmonie (1).

La rime faisoit une partie essentielle de la poésie italienne, comme de la provençale; et le Dante, dans son immortel poème, avoit employé artistement des rimes qui se lioient les unes aux autres, de manière à soulager la mémoire de ceux qui chanteroient ses compositions, sans fatiguer l'oreille par une consonnance monotone. Pétrarque n'eut point autant de goût dans l'enchaînement de ses rimes; il rechercha dans la poésie, avant toute chose, la gêne et la difficulté; il écrivit entre trois et quatre cents sonnets; et il redoubla encore la torture de ce *lit infernal de Procuste*, ainsi que l'a ingénieusement appelé un poéte italien (2).

(1) « Ce jargon (c'est de l'admirable langage du Dante que M.r de Sade veut parler), » ce jargon étoit encore bien grossier, » lorsque Pétrarque lui fit l'honneur de le choisir pour le langage » de sa muse ». *Mémoires pour la vie de Pétr.* L. I, p. 80.

(2) *In questo di Procusto orrido letto*
Chi ti forza ad entrar.....

Pétrarque n'employa pour les quatre rimes des quatorze vers qui composent ce petit poème, que les désinences les plus riches et les plus sonores: ce qui lui fit souvent négliger les mots les plus adaptés au sens. Il imita aussi les sestines des Provençaux: ce sont de petits poèmes de six stances, chacune de six vers; chaque vers doit être terminé par un substantif de deux syllabes;

1340. Les *Canzoni* sont les pièces de vers où Pétrarque s'est réservé le plus de liberté; et c'est aussi en elles qu'on trouve le plus souvent une grandeur lyrique qui rapproche le poéte des anciens ou du Dante, son maître. Les canzoni sont composées de plusieurs strophes de vers inégaux; mais chaque strophe doit être entièrement conforme à la première, pour l'ordre des rimes, pour celui des vers de pieds différens, et pour la distribution des repos. La canzone ne doit pas avoir plus de quinze strophes, et la strophe plus de vingt vers. Le poème finit par une *chiusa* ou envoi, dans lequel l'auteur adresse

mais les vers d'une même stance ne riment point entr'eux. Au lieu de rime, les mêmes six mots substantifs dissyllabiques doivent terminer seuls les vers des cinq stances suivantes, de telle manière que la rime qui finit la première stance commence la seconde, et ainsi de suite; et que chacun des six mots se trouve à son tour à la fin de chacun des six vers d'une stance. Quelques sestines sont doubles, en sorte que la même gêne se prolonge dans douze stances. Le poème finit par une reprise de trois vers, qui doivent se terminer par trois des six mots employés dans les strophes précédentes. Cet arrangement méthodique des mots ne présente aucune espèce d'harmonie à l'oreille; mais il n'en est pas moins difficile à exécuter, et il soumet le poéte à une telle gêne, qu'il exclut presque absolument la pensée de sa composition.

Dans presque toutes les éditions de Pétrarque, les sestines sont imprimées sous le titre de *Canzoni*; mais la 8.e, 21.e, 32.e, 36.e canzone sont des sestines. La canzone 46, *Mia benigna fortuna el viver lieto*... est une sestine double, ou de douze stances.

la parole à ses vers. Il est rare que cet envoi, 1340.
qui ramène sur la scène le poéte, sa petite vanité ou sa petite galanterie, ne détruise pas l'impression que le reste du poème a pu faire par un sentiment plus enthousiaste et une marche plus lyrique (1).

En 1326, Pétrarque obtint l'amitié de Jacques, fils d'Etienne Colonne, jeune homme de son âge, qui avoit comme lui étudié à Bologne, et que le pape nomma ensuite à l'évêché de Lombez. Pétrarque, admis à sa familiarité, fut introduit par lui chez les hommes les plus respectés de la cour d'Avignon, et ses talens brillèrent sur un plus grand théâtre (2).

La célébrité de Pétrarque augmenta depuis qu'il eût commencé à chanter son amour pour Laure. Il vit, pour la première fois, cette dame à l'église des religieuses de S.te-Claire, le 6 avril 1327. Pendant vingt ans, et jusqu'à la mort de Laure, il n'a cessé, dans ses poésies, d'exprimer

(1) La canzone 5, *O aspettata in ciel beata e bella*, qui est destinée à encourager Charles IV à la croisade, peut servir d'exemple de ce manque de goût. Ce chant de guerre vraiment lyrique est terminé par ces mots :

Tu vedra' Italia e l'onorata riva
Canzon, ch' agli occhi miei cela e contende
Non mar, non poggio o fiume
Ma solo amor, etc.

(2) Mémoires de Sade. *L. I*, 96.

1340. sa passion pour elle, et de se plaindre de ses rigueurs. Laure étoit fille d'Audibert de Noves, chevalier de la province d'Avignon. Elle avoit épousé, au mois de janvier 1325, Hugues de Sade, fils de Paul, un des syndics de la ville d'Avignon (1); et, si nous devons en croire les vers de Pétrarque, elle fut scrupuleusement fidèle à son mari, quoiqu'elle ne fût point insensible à l'hommage d'un grand poéte, et à la célébrité qu'il lui avoit acquise, et quoiqu'elle ne négligeât point les moyens que connoissent les femmes pour retenir un captif qui quelquefois vouloit lui échapper.

Dans la société d'Etienne Colonne, et pendant le séjour que Pétrarque fit à Lombez, chez ce prélat, il continua avec ardeur ses études, qui avoient surtout pour objet l'érudition classique. Il étoit passionné pour Rome, et il cherchoit à connoître à fond tous ses poétes, tous ses orateurs, et tous ses historiens. Pour acquérir une érudition semblable, il falloit, dans ce siècle, de bien plus grands efforts que dans le nôtre. Les manuscrits étoient très-rares et d'un prix excessif; on ne les trouvoit point réunis dans un même lieu, mais il falloit faire des voyages pour

(1) Mémoires de l'abbé de Sade. *L. II, p.* 130.

lire Cicéron, dont quelques livres étoient 1340.
conservés dans une province, d'autres, dans une autre. Pétrarque, qui cherchoit à réunir les ouvrages de cet auteur, qu'il mettoit au-dessus de toute l'antiquité, posséda le traité de Cicéron, *de gloria*, qu'il prêta à son maître Convennole, et qui, perdu par ce dernier, ne s'est point retrouvé, et n'est point parvenu jusqu'à nous.

Pétrarque, plein de la lecture des auteurs romains, ne croyoit pas qu'il y eut d'autres sciences que celles qu'ils avoient cultivées, d'autre grandeur que celle de leur patrie. Il avoit adopté tous les préjugés de l'ancienne Rome; cette ville étoit encore pour lui la seule maîtresse du monde, et tout ce qui n'étoit pas romain lui paroissoit barbare. Aussi ne pouvoit-il retenir son indignation contre les papes, parce qu'ils avoient transporté leur cour dans une ville obscure et hideuse de la Gaule, abandonnant pour elle la capitale de l'univers, et ses magnifiques palais. Les Barbares de France ou d'Allemagne qui osoient porter leurs armes en Italie, n'excitoient pas moins sa colère. Il ne voyoit en eux que des esclaves révoltés, et il leur reprochoit sans cesse les fers qu'ils avoient brisés (1).

(1) C'est ainsi que, lorsque Jean de Bohême rentra en Italie,

1340. Cependant, Pétrarque crut convenable d'aller recueillir ce qu'il y avoit de science chez ces nations mêmes qu'il appeloit si souvent barbares. Il visita Paris en 1333, et ensuite les villes de Flandres, Aix-la-Chapelle et Cologne, de-là il revint par Lyon, à Avignon (1). Son protecteur, Étienne Colonna, faisoit, pendant le même temps, le voyage de Rome, en sorte que la réputation de Pétrarque étoit répandue dans toute l'Europe, par lui-même et par ses amis. En 1336, Pétrarque se rendit, par mer,

en 1333, avec le comte d'Armagnac, Pétrarque écrivit : « Où » puiserai-je assez de larmes pour pleurer la ruine de ma patrie? » Affreux destin ! quel joug honteux nous allons subir ! Des » ennemis mille fois vaincus vont plonger dans nos flancs des » épées qui ont servi à nos trophées ; la maîtresse du monde » gémira dans l'esclavage ; elle portera des fers forgés par des » mains qu'elle a souvent liées derrière le dos ; et, ce qui met » le comble à nos malheurs, ce que les peuples les plus féroces » et Annibal lui-même n'auroient pu voir d'un œil sec, la belle, » la puissante Ausonie paiera un tribut aux Gaulois, à ces bar- » bares, dont César ne put réprimer la rage, qu'en rougissant » leurs fleuves et la mer même de leur sang ». *Dans une épître en vers latins adressée à Enée Tolomei, de Sienne. Franc. Petrarcæ Carminum.* L. I, ep. 3. —De Sade, Mémoires. *L. II, p.* 197. Au reste, la terreur de Pétrarque ne fut point justifiée par l'événement. Nous avons vu que Jean de Bohême, après une campagne sans gloire, retourna en Allemagne ; que le comte d'Armagnac fut fait prisonnier, et que l'Italie fut soustraite presque en entier à la domination des ultramontains.

(1) *Fr. Petrarcæ Familiares Epist.* L. I, epist. 3 et 4. — Mémoires de Sade. L. II, p. 206.

en Italie, il y vécut quelques mois chez les Colonna, alors en guerre avec les Ursini: avant de retourner en Provence, il visita aussi les côtes d'Espagne (1), et ce ne fut qu'après avoir terminé ses voyages, qu'il acheta une petite maison à Vaucluse, pour s'établir dans cette solitude. Il entreprit, en 1339, d'y écrire un poème épique latin, dont Scipion devoit être le héros, et qu'il intitula l'Afrique. Il se flattoit que sa réputation future y demeureroit attachée; le succès a été loin de répondre à ses espérances (2). 1340.

Le poète, dans la retraite où il paroissoit enfoncé, ne négligeoit rien pour étendre sa célébrité. Les lettres, qui arrivèrent en un même jour, pour l'inviter à Paris et à Rome, lui causèrent plus de joie que de surprise; il préparoit lui-même, de longue main, cet évènement. Son admiration pour la grandeur romaine, ne lui permit pas d'hésiter longtemps entre les deux villes; mais, pour relever la gloire de son couronnement à Rome, il résolut de subir un examen qu'on ne lui demandoit point, avant de se ceindre du laurier qui lui étoit offert, et il s'adressa à Robert, roi de Naples, le souverain qui cultivoit le

(1) Mémoires de Sade. L. II, p. 330.

(2) Mémoires pour la vie de Pétrarque. *L. II, p.* 403.

plus les lettres, et qui protégeoit le plus les savans, pour le prier de porter un jugement sur ses connoissances et sur ses talens. Après avoir obtenu l'agrément du monarque, Pétrarque s'embarqua pour Naples, où il arriva au milieu de mars 1341 (1).

1341. Le vieux Robert, qui avoit plus de goût pour l'étude, et de respect pour la science, que de talens militaires, sembloit payer enfin la peine des crimes de son ayeul, Charles l'ancien, le conquérant de Naples et le bourreau de Conradin. En 1328, Robert avoit perdu son fils unique, Charles, duc de Calabre. Ce fils, en mourant, avoit laissé une fille, et sa femme étoit grosse d'une seconde fille. Le neveu de Robert, Charles Hubert, fils de Charles Martel, et petit-fils de Charles II, de Naples, régnoit alors en Hongrie. Robert, qui lui avoit enlevé le royaume de Naples, par la faveur de la cour de Rome, résolut, lorsqu'il vit s'éteindre sa descendance masculine, de faire rentrer la couronne dans la maison de Hongrie. Charles Hubert vint à Manfredonia avec sa famille, et moyennant une dispense du pape, il fit épouser à André, son second fils, alors âgé de sept ans, Jeanne, fille aînée du duc de Calabre, qui n'en avoit

(1) Mémoires de Sade, pour la vie de Pétr. *L. II, p.* 435.

que cinq. Ce mariage fut célébré le 26 septembre 1333; et André, qui fut laissé par son père à la cour de Naples, pour y être élevé, reçut, dès-lors, le titre de duc de Calabre, et fut reconnu pour héritier présomptif de la couronne (1). 1341.

D'autre part, le roi de Sicile, Frédéric, celui-là même qui, depuis l'année 1295, avoit défendu la Sicile avec tant de courage et de succès, contre toutes les attaques des Napolitains, des François et de l'église, Frédéric mourut dans un âge avancé, le 24 juin 1337, et il laissa la couronne à son fils aîné don Pedro, qui, bien éloigné des talens ou des vertus de son père, passoit presque pour insensé (2).

Robert essaya vainement de profiter de la foiblesse du nouveau roi de Sicile, et de la rebellion qui éclata dans ses États. Les Napolitains, après une campagne sans gloire, en 1338, furent obligés de se retirer (3). Gênes et plusieurs autres villes puissantes de Lombardie et de Piémont avoient secoué la seigneurie du roi Robert. La garnison qu'il avoit établie à Asti, voyant qu'il ne la payoit

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 224, p. 736.

(2) *Ib.* L. XI, c. 70, p. 807.

(3) *Ib.* L. XI, c. 78, p. 813.

1341. plus, vendit cette place importante au marquis de Montferrat (1). L'avarice et la foiblesse du roi livroient les provinces du royaume à de plus grands désordres encore. Les comtes de Minerbino et de San-Severino se faisoient la guerre; les villes de Barlette, Sulmone, Aquila, Gaète et Salerne, étoient divisées par des partis acharnés à se détruire. Les exilés s'adonnoient au brigandage, et le pays étoit infesté par des proscrits et des malfaiteurs (2). Ce n'étoit donc point à la prospérité de ses États, ou à la gloire de ses armes, que Robert devoit la réputation dont il jouissoit, d'être le roi le plus sage de la chrétienté. Les gens de lettres qu'il combla de ses bienfaits, furent les seuls auteurs de sa renommée. Ils célébrèrent, comme des prodiges de science et de goût, les lettres du monarque, ses édits et ses compositions en différens genres; et son érudition pédantesque pouvoit en effet fournir matière à de semblables éloges (3).

Tel fut l'examinateur que Pétrarque choisit pour juger s'il étoit digne de recevoir la

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 103, p. 834.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 79, p. 814. — *Dominici de Gravina Chron. de Rebus in Apulia Gestis.* T. XII, p. 551.

(3) *Voyez*, entr'autres, dans Villani, sa lettre aux Florentins, à l'occasion de l'inondation. L. XI, c. 3, p. 750.

couronne au Capitole. Le poéte adressa ensuite 1341.
une épître à la postérité, pour l'informer de toutes les circonstances de son triomphe. « Robert, dit-il, fixa pour cet examen un » jour solemnel, et il me retint à l'épreuve » depuis midi jusqu'au soir; mais, comme en » traitant chaque matière, nous la voyions » s'accroître, il recommença l'examen pen- » dant les deux jours suivans. Ainsi, après » avoir, pendant trois jours, *secoué* mon » ignorance, le troisième il me déclara digne » du laurier poétique » (1). Robert voulut alors engager Pétrarque à recevoir la couronne à Naples; mais, comme il ne put l'y déterminer, et que son grand âge l'empêchoit de se rendre lui-même à Rome, il députa Jean Barili, un de ses courtisans, pour le représenter dans cette cérémonie. (2) Barili, qui dans la route de Rome à Naples s'étoit séparé de Pétrarque, fut dépouillé par des brigands, et obligé de retourner sur ses pas.

Il y avoit alors à Rome deux sénateurs, Orso comte d'Anguillare, de la maison Colonne, et Jourdain Orsini. Le premier, ami et protecteur de Pétrarque, avoit sollicité pour lui les honneurs du couronnement. Il sortoit de charge

(1) *Franc. Petrarcæ epist. ad posteros.*

(2) Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. II, p. 445.

1341. le lendemain de Pâques, et le jour même de cette solemnité religieuse, le 8 avril 1341, fut choisi pour la cérémonie (1).

Douze siècles s'étoient écoulés depuis que le Capitole ne voyoit plus de triomphes. Mais le peuple de Rome applaudit le poéte qui montoit l'escalier sacré, avec le même transport avec lequel il applaudissoit autrefois le vainqueur des Barbares ou le libérateur de la patrie. Des jeunes gens vêtus de pourpre adressoient aux Romains, au nom de Pétrarque, des vers que le poéte leur avoit enseignés pour cette cérémonie. Les familles les plus distinguées de la noblesse avoient sollicité pour leurs fils l'honneur d'entrer dans le cortège du grand homme (2).

Pétrarque, revêtu d'une robe de pourpre que le roi Robert lui avoit donnée, étoit annoncé par les fanfares des trompettes et des tambours. Arrivé dans la salle de justice il se retourna vers la foule qui l'accompagnoit. « Que Dieu conserve, s'écria-t-il, le

(1) Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. III, T. II, p. 1.

(2) Douze jeunes hommes, en habits de pourpre, étoient issus des maisons Forni, Trinci, Capizucchi, Caffarelli, Cancellieri, Coccini, Rossi, Papazucchi, Paparesi, Altieri, Leni, et Astalli. Six autres, en robes vertes, qui l'entouroient, portoient les noms illustres de Savelli, Conti, Orsini, Annibaldi, Paparesi, et Montanari.

» peuple romain, le sénat et la liberté! » Puis 1341.
il se mit à genoux devant le sénateur; ce dernier, qui portoit une couronne de laurier, la mit sur la tête de Pétrarque, et la foule fit retentir le palais et la place de ses applaudissemens, en s'écriant: « Vive le Capitole et » le poéte » (1)!

(1) *Annali di Lodovico Bonconte Monaldeschi.* T. XII. *Rer. It.* p. 540. Monaldeschi commence sa narration par déclarer que, pendant les cent quinze années qu'il a vécu, et dont il veut écrire l'histoire, il n'a eu d'autre maladie que celle dont il est mort. Mais l'auteur, qui comptoit sur une si longue vie, et qui l'annonçoit déjà comme une vérité historique, n'a continué son journal que pendant un petit nombre d'années.

CHAPITRE XXXV.

Les Florentins achètent Lucques, tandis que les Pisans s'emparent de cette ville par les armes. — Guerre des deux républiques. — Tyrannie du duc d'Athènes à Florence.

1340—1343.

Les Florentins avoient accepté le traité de Venise, pour mettre fin à une guerre qui duroit en Toscane, presque sans interruption, depuis dix-huit ans. Les hostilités commencées par Castruccio en 1320, avoient été continuées contre Gherardino Spinola, Jean de Bohême et Mastino de la Scala, sans que les campagnes du val de Nievole, de l'État de Lucques et du val d'Arno pussent jouir d'une seule année de repos. Tour-à-tour dévastées par les ennemis ou par les soldats chargés de leur défense, elles étoient dépouillées de leurs richesses, et abandonnées par une partie des cultivateurs. Cependant les riches commerçans de Florence, propriétaires de plusieurs de ces campagnes, venoient au secours de leurs colons dépouillés, et réparoient, par

leur générosité, les pertes de la guerre. Des richesses, que la rapacité de l'ennemi ne pouvoit point atteindre, voyageoient sans cesse pour le Florentin, d'une extrémité de l'Europe à l'autre. Dans les magasins d'Anvers et de Venise, sur les marchés de Paris et de Londres, dans les vaisseaux qui parcouroient la Méditerranée et l'Océan, dans les convois qui traversoient l'Allemagne, la France et l'Italie, on retrouvoit partout des propriétés florentines, et le marchand auquel elles appartenoient, contribuoit avec joie à la défense de la liberté, avec des biens qui n'étoient point soumis aux lois de son pays.

De même que les ravages de la guerre étoient bientôt réparés pour les Florentins, ses calamités étoient bientôt oubliées, et l'État, après le plus court repos, étoit entraîné dans de nouvelles hostilités. Le rang qu'occupoit désormais la république parmi les puissances de l'Italie, ne pouvoit plus lui permettre de rester étrangère à aucune des révolutions de cette contrée; son ambition étoit devenue plus active, en raison de l'augmentation de son pouvoir. Florence ne se contentoit plus de ses anciennes limites; elle s'efforçoit en toute occasion de les étendre, et de soumettre toute la Toscane : aussi, la paix qui avoit été conclue à Venise, dura-t-elle à peine trois ans; et

cependant, avant le renouvellement des hostilités, des calamités d'un autre genre, la peste et les dissentions civiles, ravirent à la république la tranquillité dont elle espéroit de jouir.

1340. La peste se manifesta en 1340, après que de mauvaises récoltes, pendant deux années consécutives, avoient fait souffrir le peuple de la disette, et avoient affoibli le tempéramment des pauvres. Dans le cours de l'été, l'épidémie frappa quinze mille victimes; à peine une famille put échapper à ce fléau. Cependant, pour éviter que l'imagination fût trop effrayée du nombre des morts et de la procession presque continuelle des pompes funèbres, les magistrats défendirent au crieur public d'inviter aux enterremens, et aux parens, de rester assemblés à l'église après que le mort y auroit été apporté (1). Les froids de l'hiver arrêtèrent enfin la contagion; mais ce fléau terrible devoit recommencer au bout de peu d'années avec bien plus de violence, frapper à plusieurs reprises le quatorzième siècle, et enlever à la terre une moitié de ses habitans.

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 113, p. 840.—*Istorie Pistolesi.* T. XI, p. 477. — On fit des défenses semblables à Sienne, où la peste ne causa pas moins de ravages. *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 98.

A cette première calamité succéda, presque 1340. sans interruption, celle de la discorde civile. Douze citoyens puissans avoient, à cette époque, attiré à eux toute l'autorité de la république florentine. Ce n'est pas qu'ils eussent changé les lois constitutionnelles ou les magistratures de l'État; mais ils avoient mis ces dernières dans leur dépendance, et ils s'étoient assurés que l'élection et le tirage au sort ne tomberoient jamais que sur eux, sur leurs amis et leurs créatures. Pour conserver leur pouvoir oligarchique, qui étoit également odieux aux grands et au peuple, et pour empêcher que, par une surveillance plus exacte sur le scrutin des prieurs, on ne corrigeât les abus qu'ils avoient introduits, ils créèrent un nouveau recteur ou magistrat de justice; et, au mépris de la loi qui avoit été portée pour rendre incapables les gens d'Agobbio d'exercer à Florence aucune seigneurie, ils appelèrent, sous le titre de capitaine de la garde, le même Jacob Gabrielli d'Agobbio, à l'occasion duquel cette loi avoit été portée; ils lui donnèrent une garde de cent cavaliers et deux cents fantassins à la solde de la communauté, et ils l'employèrent à maintenir, par une jurisdiction toute arbitraire, le pouvoir injuste qu'ils avoient usurpé (1).

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 117, p. 841.

1340. Parmi ceux qui se trouvèrent les premiers en butte aux persécutions de Gabrielli, les familles nobles des Bardi et des Frescobaldi crurent avoir le plus à se plaindre; elles furent condamnées arbitrairement à des amendes qu'elles ne croyoient point avoir mérité de payer; et elles furent forcées de remettre à la seigneurie les châteaux de Mangona, de Vernia, et d'autres encore qu'elles avoient achetés de leurs anciens comtes. Les Bardi et les Frescobaldi ne se soumirent pas sans résistance à l'oppression; ils cherchèrent les moyens de se défaire de Gabrielli et de l'oligarchie qui gouvernoit; ils engagèrent dans une conspiration les principaux chefs de la noblesse; ils entrèrent en même-temps en correspondance avec les seigneurs de châteaux qui conservoient quelque indépendance, les comtes Guidi, les Tarlati d'Arezzo, les Pazzi de val d'Arno, les Guazzalotti de Prato, les Belforti de Volterra, les Ubertini et les Ubaldini des Apennins, et ils leur demandèrent des secours. Tous ces gentilshommes devoient se rendre sous les murs de la ville, dans la nuit de la Toussaint; et, le lendemain, pendant l'office divin, les conjurés devoient prendre les armes pour se défaire de Jacob Gabrielli et de ceux qui l'avoient mis en place.

Mais, la veille de son exécution, ce complot fut découvert à Jacob Alberti, un des membres de l'oligarchie dominante; et, le soir même de la Toussaint, les amis du gouvernement se rassemblèrent au palais des prieurs; ils y firent sonner l'alarme; les compagnies du peuple se rendirent sur la place avec leurs gonfalons; les portes furent fermées avant que les conjurés pussent recevoir les secours qu'ils attendoient de dehors. Les Bardi et Frescobaldi, voyant leur complot découvert, se fortifièrent au-delà de l'Arno, dont ils essayèrent de couper les ponts; ils ne purent cependant se rendre maîtres de celui de Rubaconte, et, la communication entre les deux parties de la ville étant rétablie, les conjurés traitèrent avec le podestat, et sortirent sans combat de Florence (1). 1340.

Le parti victorieux fit porter une sentence d'exil contre les Bardi, les Frescobaldi, et quelques autres gentilshommes. Il fit démolir leurs maisons, et prier les villes guelfes alliées de la république de ne point leur donner d'asile. Cette âpreté que les chefs du gouvernement mirent à se venger, força les exilés à se réfugier à Pise, et à s'unir aux

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 117, p. 843. — *Istorie Pistolesi.* T. XI, p. 477.

ennemis de l'État, auxquels leur secours ne fut pas inutile (1).

1341. Dès l'année suivante les Florentins ayant tenté d'acquérir la souveraineté de Lucques, purent éprouver quels obstacles leurs émigrés savoient apporter à leurs projets. Mastino de la Scala avoit mis un grand prix à la possession de Lucques, lorsque cette ville lui ouvroit l'entrée de la Toscane. Elle communiquoit alors avec ses États situés au-delà de l'Adige par le territoire de Parme. Ce dernier formoit comme le lien entre les divers pays soumis au seigneur de Vérone, et pour s'assurer mieux de son obéissance, il l'avoit donné comme un fief à ses oncles maternels, les fils de Giberto de Correggio. Il croyoit pouvoir compter sur eux en raison des liens du sang, de la reconnoissance qu'il avoit méritée, et de la haine que la maison de Correggio nourrissoit contre celle de Rossi que Mastino avoit dépouillée et exilée de Parme. Mais Azzo, le troisième des quatre frères de Correggio, n'étoit point content du rang de seigneur feudataire; il aspiroit à la souveraineté, et pour y parvenir il ourdit un complot contre son bienfaiteur. Il demanda des secours à Robert de Naples, à Luchino Visconti et aux

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 118, p. 844.

Gonzague de Mantoue; et le 17 mai 1341, les 1341.
portes de Parme lui ayant été ouvertes par ses frères, il courut la ville à la tête de la gendarmerie qu'il avoit rassemblée, et il s'en fit déclarer seigneur (1). Toute communication fut alors interrompue entre Lucques et les États de Mastino; et celui-ci, engagé dans une guerre dangereuse avec les seigneurs de Milan et de Mantoue, ne pouvant espérer ni de recouvrer Parme ni de conserver Lucques, se résolut à vendre cette dernière ville aux Florentins ou aux Pisans qui en désiroient également la possession.

Les Florentins avoient connu le complot d'Azzo de Correggio, mais ils n'avoient point voulu y prendre part; ils avoient refusé également l'alliance de Luchino Visconti, qui leur offroit mille chevaux pour attaquer l'État de Lucques (2). Mais ils saisirent avec empressement les premières ouvertures que leur fit faire Mastino. On n'avoit cessé de reprocher à la seigneurie son refus d'acheter Lucques, lorsque les Allemands avoient voulu vendre

(1) *Giov. de Cornazano Storia di Parma.* T. XII, p. 742. — *Giov. Villani.* L. XI, c. 126, p. 848. — *Istorie Pistolesi.* p. 479. — *Cortusiorum Historia.* L. VIII, c. 6, T. XII, p. 905. — *Chron. Mutinense Joh. de Bazano.* T. XV, p. 600. — *Chron. Estense.* T. XV, p. 404.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 126, p. 848.

1341. cette ville à l'enchère : le gouvernement crut avoir trouvé l'occasion de réparer cette faute. Vingt commissaires furent nommés, avec une autorité illimitée, pour arrêter avec Mastino les conditions du marché, et lever l'argent nécessaire à son accomplissement (1). Ceux-ci, par l'entremise des marquis d'Este, convinrent de payer deux cent cinquante mille florins au seigneur de la Scala, pour la possession de Lucques, et cinquante ôtages furent envoyés à Ferrare par les deux parties contractantes, pour y être gardés jusqu'à l'entière exécution du traité (2).

Les Pisans, qui de leur côté étoient aussi entrés en négociations avec Mastino, mais qui n'avoient pas pu atteindre à un prix si élevé, apprirent avec effroi que leurs ennemis héréditaires alloient acquérir une ville aussi importante, et les resserrer ainsi de toutes parts. La seigneurie convoqua un conseil général dans l'église cathédrale, et lorsque le peuple fut assemblé, le prieur des Anziani se leva pour ouvrir la délibération.

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 129, p. 850.

(2) Villani étoit au nombre de ces ôtages, comme il nous l'apprend lui-même, et cependant on n'avoit choisi que *dè migliori uomini popolari, e de piu ricchi di tutta Fiorenza*, dit *Andrea Dei, Cronic. Sanese*, T. XV, p. 99. Mais Villani étoit en même-temps un riche marchand, un bon magistrat, et un grand historien.

« Seigneurs, dit-il, nous vous avons fait 1341.
» appeler auprès de nous pour vous annoncer
» que les Florentins ont acheté Lucques ; ils
» prétendent eux-mêmes que cette acquisition
» leur ouvrira bientôt les portes de Pise, et
» déjà ils nous menacent de mettre des barri-
» cades jusqu'au pied de nos murailles, de
» nous réduire à l'esclavage par les priva-
» tions et la famine, et, lorsqu'enfin notre ville
» leur sera rendue, d'en abattre les fortifi-
» cations, de démolir trois de ses quartiers
» principaux et de n'en conserver qu'un seul
» auquel ils donneront le nom de Firen-
» zuola. Voyez vous-mêmes désormais ce qu'il
» vous convient de faire ».

A ces mots toute l'assemblée frémit d'indignation. En vain quelques orateurs essayèrent de la ramener à des sentimens pacifiques. « C'est à Lucques qu'il faut marcher, répon-
» doit-on ; pour la guerre nous engagerons
» nos biens et nos vies ; pour la guerre nos
» femmes mêmes prendront les armes, et
» Dieu donnera la victoire au bon droit contre
» l'orgueil et la méchanceté ! » Les Anziani mirent alors aux voix la proposition de déclarer la guerre aux Florentins, et elle fut adoptée presque à l'unanimité (1).

(1) *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1004. — *Bern. Marangoni Cron. di Pisa*. p. 688.

1341. Les exilés florentins qui s'étoient réfugiés à Pise, procurèrent à cette république l'alliance de tous les seigneurs qui étoient entrés dans leur complot de l'année précédente, les comtes Guidi, les Ubaldini, François des Ordelaffi seigneur de Forli, et tous les Gibelins de Toscane et de Romagne. Les ennemis de Mastino se joignirent aussi à eux, le doge de Gênes, les Gonzague, les Carrare, les Correggieschi de Parme, et surtout le seigneur de Milan, Luchino Visconti, qui leur fit passer deux mille chevaux, sous la conduite de Jean Visconti d'Oleggio, son neveu. Avant même l'arrivée de ces troupes auxiliaires, une armée pisane, formée des milices de deux quartiers de la ville, et soutenue par douze cents chevaux et cinq cents archers, étoit entrée dans l'État de Lucques, au mois de juillet, et s'étoit emparée de Cerruglio, de Montechiaro, de Porcari, et des ponts sur le Serchio (1).

Les Florentins ne s'étoient point préparés à une guerre à laquelle ils ne s'attendoient pas; les Lucquois ne pouvoient pas tenir la campagne; en sorte que l'armée pisane, après avoir occupé toutes les avenues de

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 130, p. 851. — *Beverini Annales Lucenses*, L. VII, p. 912.

Lucques, enferma la ville elle-même par 1341.
une ligne fortifiée de douze milles de tour, sans rencontrer presque aucune résistance. Cette ligne étoit formée de deux fossés profonds, garnis d'une palissade, avec des redoutes de place en place. L'armée s'étoit divisée en trois camps, vis-à-vis des trois portes de la ville ; et le terrain, entre ces camps, étoit applani et ouvert de partout à la cavalerie. Après un service de peu de jours, les deux quartiers de Pise, dont les milices formoient le siége de Lucques, étoient relevés par les deux autres (1). Sur ces entrefaites, Visconti d'Oleggio arriva devant Pise, avec les troupes auxiliaires qu'envoyoit le seigneur de Milan. On assure que son dessein secret étoit de s'emparer de la ville qui l'avoit appelé à son aide ; mais la seigneurie qui en étoit avertie, avoit envoyé des officiers au-devant de ses gendarmes, pour leur payer une double solde, au moment où ils arrivoient aux portes, et les faire partir immédiatement pour l'armée.

Il avoit fallu près de deux mois aux Florentins, pour rassembler une armée capable

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 130, p. 853. — *Cronica Pisana.* T. XV, p. 1006. — *Andrea Dei Cronica Sanese.* p. 99. — *B. Marangoni Cronica di Pisa.* p. 491. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 913.

1341. d'attaquer les Pisans dans l'État de Lucques. Cette armée qui fut composée de deux mille cavaliers à la solde de la république, de seize cents auxiliaires, fournis en partie par Mastino de la Scala, et de dix mille fantassins, entra enfin en campagne vers le milieu d'août, sous la conduite de Matteo de Pontecarali de Brescia, qui étoit alors capitaine de la garde. Ce général n'étoit, ni par son rang, ni par son expérience, propre à une si haute entreprise; il en donna bientôt la preuve. Après avoir conduit son armée entre Pise et Lucques, dans un lieu d'où il pouvoit couper au camp des assiégeans la communication avec leur patrie, il se retira pour se mettre à couvert des pluies violentes qui le surprirent (1). Il entra ensuite sur le territoire lucquois, par le val de Nievole, conduisant avec lui les commissaires de Mastino, qui devoient le mettre en possession de Lucques. Le seigneur de Vérone, depuis que cette ville étoit en danger, avoit diminué de ses prétentions; il la cédoit aux Florentins pour cent cinquante mille florins, et il l'auroit cédée pour bien moins encore, si ceux-ci avoient su profiter de leurs avantages.

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 131, p. 853.—*Istorie Pistolesi.* p. 481.

Pontecarali, s'approchant des lignes pisanes, 1341.
s'ouvrit un passage sur un point qu'il attaqua de concert avec les assiégés, et il fit entrer dans la ville trois cents cavaliers et cinq cents fantassins, avec les commissaires des deux gouvernemens; mais, au lieu de poursuivre son avantage, et de livrer bataille à l'armée pisane, où son approche avoit jeté quelque confusion (1), il se retira sur les collines de Gragnano et de San-Gennaro, pour en déloger des postes pisans qui les occupoient.

La ville de Lucques ayant été consignée aux commissaires florentins, par ceux de Mastino, et la garnison gibeline ayant été congédiée pour faire place à une garnison guelfe, la seigneurie de Florence envoya l'ordre à son général de livrer bataille. Pontecarali fit en effet demander le combat aux Pisans; ceux-ci l'acceptèrent pour le 2 octobre; ils arrachèrent leurs palissades, pour n'avoir plus d'autre défense que leur valeur, et chaque armée applanit, de son côté, le terrain qui la séparoit de l'ennemi (2).

Des jeunes gens des maisons les plus nobles de Sienne, qui se trouvoient comme auxi-

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 132, p. 855.—*Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 915.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 133, p. 857. — *B. Marangoni Cron. di Pisa.* p. 692.

1341. liaires dans le camp florentin, se firent armer chevaliers le matin même du 2 octobre, avant la bataille, et se placèrent ensuite au premier rang, dans la première division que conduisoit Pontecarali. Cette division fit vaillamment son devoir, elle rompit les deux premières lignes des Pisans qui lui furent successivement opposées; elle fit prisonniers la plupart de leurs chefs, et entr'autres Visconti d'Oleggio. Mais la seconde ligne des Florentins ne se mit point en mouvement quand elle auroit dû le faire, et, trompée par un faux rapport sur l'issue du combat précédent, elle s'enfuit sans avoir abaissé la lance. Ciupo de Scolari, commandant de la troisième ligne des Pisans, fondit alors sur la première division florentine, dont les soldats étoient harassés par les deux combats qu'ils avoient déjà livrés, et dispersés à la poursuite des fuyards; il les mit bientôt en pleine déroute; il recouvra tous les prisonniers, à la réserve de Visconti d'Oleggio qu'on avoit déjà envoyé à l'autre corps d'armée, et il prit aux Florentins leur général Matteo de Pontecarali, avec mille soldats (1).

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 133, p. 858. — *Istorie Pistolesi.* p. 482. — *Andrea Dei Cronica Sanese.* p. 100. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1007. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 918.

Après cette déroute, l'armée florentine se 1341.
hâta d'évacuer le territoire de Lucques, et la seigneurie, renonçant, pour cette année, à une attaque nouvelle, chercha du moins à se fortifier par des alliances, pour recommencer la guerre avec plus de vigueur, dans la campagne suivante. Avant tout, elle s'adressa au roi Robert de Naples, qui, depuis long-temps ne remplissoit plus les obligations qu'il avoit contractées par ses alliances; elle consentit même, pour lui complaire, à reconnoître les droits prétendus de ce monarque sur Lucques (1); mais comme Robert ne fit pas plus d'effort pour soutenir cette prétention que pour défendre ses alliés, les Florentins mirent en oubli leurs anciennes haines, comme on oublioit à leur égard une ancienne amitié, et ils sollicitèrent l'alliance d'un homme dont ils s'étoient jusqu'alors montrés les ennemis acharnés.

Louis de Bavière, toujours excommunié par le pape, toujours dépouillé par lui de toutes ses dignités, continuoit cependant à régner, comme empereur, sur une grande partie de l'Allemagne. Il s'étoit uni intimement au duc d'Autriche, tandis que Jean, roi de Bohême,

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 136, p. 861. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 919. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1008.

1341. s'étoit déclaré son ennemi. La guerre que les Florentins avoient faite au bohémien, étoit, pour Louis, un motif d'oublier la guerre qu'ils lui avoient faite à lui-même. D'ailleurs, après quatorze ans d'absence, l'empereur désiroit revoir l'Italie, et il entama une négociation, pour conduire, moyennant un subside considérable, une armée au service des Florentins. Ses ambassadeurs arrivèrent, pour cet objet, à Florence, et ils y furent reçus avec pompe; mais, tandis que la négociation, qui, par elle-même, présentoit plusieurs difficultés, étoit encore retardée par de nouvelles affaires survenues en Allemagne, à l'empereur, sa publicité fit un tort considérable aux Florentins; on ne douta pas qu'ils ne fussent sur le point de changer de parti et d'entrer dans l'alliance des Gibelins. Les nobles napolitains qui avoient confié leur fortune aux marchands de Florence, craignirent une révolution qui mettroit leur monarque en guerre avec la république, tous redemandèrent leurs capitaux, et cette demande inattendue fit faillir un grand nombre des meilleures maisons de Florence (1).

Cependant Malatesta des Malatesti de

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 137, p. 863. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 920.

Rimini, avoit été mis à la tête de l'armée florentine. Le 27 mars 1342, il entra en 1342. campagne et vint tracer son camp à Gragnano, sur les hauteurs qui séparent le val de Nievole de la plaine de Lucques. De-là, il lia des correspondances dans le camp des Pisans, afin de séduire les Allemands qui étoient à la solde de ses ennemis. Mais les Pisans avoient pour général Nolfo de Montefeltro, son parent, romagnol comme lui, et non moins exercé que lui aux intrigues et aux complots dont la Romagne avoit toujours été l'école. Ils cherchèrent pendant un mois et demi à se tromper l'un l'autre, sans jamais en venir aux mains. Dans le même temps, les Florentins, soupçonnant les Tarlati, seigneurs de Pietra Mala, d'avoir formé un complot pour leur enlever Arezzo, firent arrêter les principaux chefs de cette famille. Les autres se réfugièrent dans leurs châteaux; ils les firent révolter contre la république, et arborèrent les drapeaux des Gibelins (1).

Sur ces entrefaites, Gaultier de Brienne, duc d'Athènes, le même qui, en 1326, avoit été lieutenant du duc de Calabre à Florence, passa par cette ville, pour se rendre de

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 138, p. 864. — *Istorie Pistolesi.* p. 483. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1010. — *Ser Gorello Cronaca d'Arezzo.* c. 5, p. 832.

1342. France à Naples. Gaultier étoit né en Grèce; il appartenoit à cette race dégénérée qui, dans le Levant, avoit succédé aux premiers croisés, et qu'on avoit désignée par le nom injurieux de *Poulains*. Il étoit de petite taille, et d'une figure rebutante ; son esprit étoit cauteleux et faux, son cœur perfide, ses mœurs corrompues ; aucune morale, aucune religion ne mettoit des bornes à son ambition; l'avarice seule l'emportoit sur elle ; enfin, de toutes les vertus qui avoient illustré ses ancêtres, il n'avoit hérité que la valeur ; mais cette qualité si brillante, quoique si commune, s'allie souvent avec tous les vices, quelquefois même avec la bassesse. Le duché d'Athènes avoit été enlevé à son père par les Catalans, en 1312 (1) ; celui de Lecce, en Pouille, lui restoit pour patrimoine. Depuis 1326, la compagnie des Catalans s'étoit soumise au roi de Sicile, et trois fils de Frédéric avoient successivement porté le titre de ducs d'Athènes, et gouverné cette principauté (2). Gaultier cependant jouissoit de la considération attachée à la faveur supposée des rois de France et de Naples ; Robert, dans ses négociations avec la république florentine,

(1) Ducange, Hist. de Constantinople. L. VI, c. 8, p. 118.

(2) *Ib.* L. VII, c. 21 et 22, p. 124.

avoit annoncé qu'il le mettroit à la tête des 1342.
secours qu'il promettoit d'envoyer, et la seigneurie se flattoit de vaincre enfin l'irrésolution et l'avarice de son vieux allié, en confiant quelqu'emploi à l'homme qui avoit été le favori de son fils, et qu'il désignoit à présent comme son lieutenant (1).

Gaultier de Brienne se rendit en effet à l'armée florentine, que Malatesta tenoit campée à San-Piero in Campo, proche de Lucques. Plusieurs barons de Louis de Bavière, qui venoient combattre, comme volontaires, sous les drapeaux de Florence, y arrivèrent vers le même temps. Des pluies violentes, qui tombèrent pendant tout le mois de mai, et qui gonflèrent le Serchio et rompirent ses digues, forcèrent l'armée à une inactivité d'autant plus affligeante, que les Florentins avoient deux fois plus de forces que les Pisans. Cependant les barons allemands et le duc d'Athènes se distinguèrent tour-à-tour dans des escarmouches; et si Malatesta les avoit soutenus avec toutes ses forces, à plus d'une reprise il auroit pu mettre en déroute toute l'armée pisane; mais il donna au contraire à celle-ci le loisir de fortifier ses lignes; et, lorsqu'il vit qu'il n'étoit plus temps de les

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 137, p. 862.

1342. attaquer, et que les inondations du Serchio arrêtoient ses convois de vivres, il s'éloigna de Lucques le 19 mai, et reconduisit son armée dans le val d'Arno. Ceux qui commandoient à Lucques pour les Florentins, voyant que l'armée dont ils avoient attendu leur délivrance, n'étoit point en état de faire lever le siége, capitulèrent lorsque leurs munitions furent épuisées, et livrèrent la ville aux Pisans, le 6 juillet 1342 (1).

Le mécontentement du peuple éclata à Florence avec une violence effrayante, lorsqu'on y vit rentrer la puissante armée de Malatesta, qui avoit laissé prendre Lucques comme sous ses yeux; la clameur publique accusoit tour-à-tour l'impéritie ou la lâcheté du général, la présomption, l'ignorance ou la vénalité des seigneurs de la guerre. Le duc d'Athènes, disoit-on, s'il avoit commandé l'armée, n'auroit jamais souffert une inaction si déplorable, ou une retraite si honteuse; mais, tandis que la bonne fortune de Florence lui avoit envoyé un général distingué, on l'avoit réduit au rôle de spectateur des fautes et de l'ignorance d'un autre. Pour

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 139, p. 867.—*Istorie Pistolesi.* p. 484. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1011. — *B. Marangoni Cronica di Pisa.* p. 696.—*Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 104.— *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 923.

satisfaire le peuple, il fallut immédiatement 1342. donner au duc d'Athènes le titre de capitaine de justice, et, au départ de Malatesta, dont l'office expiroit au 1.er août, il fallut confier au duc le commandement général de l'armée. En vertu de cette double fonction, le droit de haute justice fut attribué à Gaultier de Brienne, dans la ville comme dans le camp (1).

Il y avoit à cette époque deux factions à Florence, qui tendoient à détruire la liberté publique. La première étoit celle de l'ancienne noblesse. Les grands étoient exclus du gouvernement par l'ordonnance de justice; ils se voyoient exposés aux traitemens les plus arbitraires et souvent les plus injustes, si leurs noms seulement étoient prononcés dans quelque tumulte; et la jalousie du peuple leur reprochoit encore la puissance dont elle les avoit dépouillés: aussi étoient-ils disposés à tout entreprendre pour renverser une liberté qu'ils ne partageoient pas. Une autre faction, non moins dangereuse, se trouvoit alors même en possession du gouvernement. On désignoit ceux qui la composoient, par le nom de *popolani grassi*; ceux-ci avoient trouvé moyen, dans une république dont les lois étoient toutes démocratiques, de s'attribuer exclusi-

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 1, p. 871.

1342. vement une souveraineté qui devoit appartenir au peuple. Leur oligarchie roturière étoit l'objet de la jalousie de tous; on les accusoit d'imprudence et d'incapacité dans les affaires, de vénalité dans les emplois; Villani assure qu'ils s'enrichissoient d'une manière honteuse des deniers de la république, et que, dans le marché fait avec Mastino pour l'achat de Lucques, ils avoient payé de cette ville cinquante mille florins de moins qu'ils n'en avoient porté en compte. Pour détourner la censure publique de leur administration, ils projetèrent de livrer le peuple aux vexations d'un juge cruel, se flattant de cacher leurs propres entreprises derrière cette tyrannie subalterne. Ils crurent qu'ils dirigeroient le duc d'Athènes, comme deux ans auparavant ils avoient dirigé Jacob Gabrielli, et que ce ne seroit point eux cependant auxquels on reprocheroit les cruautés du capitaine-général. Ils excitèrent donc secrètement Gaultier à abuser des pouvoirs qu'eux-mêmes lui avoient confiés. Gaultier, plus habile qu'eux dans l'art de l'intrigue, plus indifférent qu'eux à la ruine publique et aux malheurs privés, s'offrit comme un instrument à ceux dont il vouloit être le maître, et promit de servir toutes les passions de ceux qu'il sacrifioit déjà à son avarice et son ambition.

Mais les premières sentences capitales que 1342.
prononça le duc d'Athènes, firent assez connoître qu'il n'avoit pas dessein de se contenter d'une autorité subalterne. Il fit trancher la tête à Jean de Medici, qui commandoit la forteresse de Lucques lorsqu'elle s'étoit rendue; et à Guillaume Altoviti, gouverneur d'Arezzo, qui, par quelques injustices, avoit provoqué la révolte des Tarlati; il soumit à des procès déshonorans Richard de Ricci, et Naddo Ruccellai, accusés de s'enrichir aux dépens du trésor; il les condamna à des amendes ruineuses, et ne consentit qu'avec peine à leur faire grâce de la vie (1). Ces quatre familles que le duc d'Athènes traita si durement dès le premier mois de son administration, faisoient partie de l'oligarchie dominante à laquelle Gaultier lui-même devoit son élévation. Les sentences qu'il venoit de prononcer répandirent une indicible terreur parmi les bourgeois; mais elles réjouirent la noblesse et le peuple dont elles satisfaisoient la jalousie ou la haine: un vengeur des ordres opprimés paroissoit tenir le glaive de la justice; le crédit ou la brigue demeuroient sans pouvoir devant lui, et les abus long-temps enracinés alloient être

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 1 et 2, p. 871. — *Istorie Pistolesi.* p. 484. — *Andrea Dei Cronica Sanese.* p. 104.

1342. détruits. Gaultier ayant ainsi fait connoître quelle marche il vouloit suivre et quels partis il désiroit s'attacher, accueillit les avances qui lui furent faites, et s'unit aux ennemis du gouvernement par des liens plus intimes. Il promit aux grands de faire révoquer l'ordonnance de justice, si, par leur moyen, il pouvoit obtenir une domination plus stable; à ce prix, les plus considérables d'entr'eux se dévouèrent entièrement à lui (1). Il s'adressa ensuite à quelques marchands dont le crédit étoit ébranlé, et qui se voyoient près du moment où ils seroient forcés de faillir; il leur promit que le trésor public leur feroit des avances, et les mettroit en état d'attendre des rentrées éloignées; par cette assurance il se concilia la faveur de plusieurs maisons considérées dans la bourgeoisie (2); enfin il ne se contenta pas de servir la haine et de satisfaire les vengeances du bas peuple contre la classe supérieure, il le flatta aussi par une prévenance et une familiarité affectées, et par la promesse de lui faire partager les honneurs publics.

(1) Les Bardi, Frescobaldi, Rossi, Cavalcanti, Bondelmonti, Adimari, Cavicciuoli, Donati, Gianfigliazzi, et Tornaquinci.

(2) Comme les Peruzzi, les Acciaiuoli, les Baroncelli, et les Antellesi.

Cependant l'office des vingt commissaires ou 1342.
seigneurs de la guerre qui avoient été créés pour l'acquisition de Lucques, avoit expiré au commencement de septembre, et les partisans du duc, délivrés de leur surveillance, osoient manifester plus ouvertement leurs projets; ils déclaroient que la république avoit besoin d'une réforme; que l'issue de la dernière guerre faisoit connoître toute la corruption du gouvernement; qu'une main vigoureuse pouvoit seule extirper les abus et réconcilier les partis acharnés l'un contre l'autre; que le duc d'Athènes enfin avoit déjà prouvé sa capacité pour un si haut emploi, et la fermeté autant que la justice avec lesquelles il l'exerceroit. Ces discours ayant été répétés dans les assemblées des corps de métier, et dans les tavernes où les soldats du duc se mêloient au peuple pour le corrompre, quelques grands portèrent aux prieurs la proposition de décerner au duc la seigneurie de Florence.

Le gonfalonier, avant de répondre, fit appeler le collège des douze bonshommes et les seize gonfaloniers des compagnies de milice, pour délibérer avec la seigneurie; après avoir fait connoître à ces conseillers les dangers qui menaçoient la liberté publique, il s'adressa aux gentilshommes qui avoient porté

1342. la parole pour le duc. « C'est avec une pro-
» fonde douleur, leur dit-il, que nous vous
» voyons oublier les vertus de vos ancêtres et
» les mœurs de votre patrie ; la république
» pour laquelle vous demandez un remède
» extrême ne connoît d'autre danger que celui
» que vous lui faites courir. Allez cependant,
» et dites au duc d'Athènes que dans des
» temps plus calamiteux, vos ancêtres et les
» nôtres ont eu plus d'une fois recours à des
» monarques étrangers : les Gibelins implo-
» rèrent les secours de Fréderic et de Man-
» fred ; les Guelfes recherchèrent l'assistance
» des deux Charles et de Robert ; mais jamais,
» quelle que fût la dignité du monarque et le
» danger de l'État, jamais la liberté publique
» n'a été sacrifiée ; jamais nos ancêtres n'ont
» donné à Florence un seigneur souverain ;
» jamais nos femmes et nos enfans ne nous
» pardonneroient la honte de l'esclavage ;
» jamais nous-mêmes enfin nous ne renon-
» cerons au bonheur de vivre libres (1) ».

Le duc d'Athènes se hâta de calmer le mouvement d'enthousiasme que le gonfalonier avoit éveillé par ce discours, en assurant que lui-même il ne désiroit point un pouvoir subversif des libertés de l'État ; qu'il demandoit

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 3, p. 873.

seulement qu'on lui laissât les mains libres pour un peu de temps, afin d'opérer le bien qu'il sentoit pouvoir faire; que ce qu'il prétendoit n'étoit point inusité à Florence, et qu'un pouvoir dictatorial avoit plus d'une fois, dans des temps de calamités, été accordé à des princes dont l'affection pour la république ne pouvoit égaler la sienne. Pendant qu'il donnoit ces assurances aux conseillers de la seigneurie, ses hérauts d'armes, répandus dans la ville, appeloient le peuple à s'assembler en parlement sur la place de Sainte-Croix, pour délibérer sur les besoins de la république. 1342.

L'autorité souveraine du parlement étoit reconnue dans toutes les républiques italiennes; le gouvernement n'agissoit jamais que comme représentant de la nation, et son pouvoir cessoit lorsque la nation elle-même étoit assemblée. On n'avoit point pu faire entendre au peuple que le compte de ses suffrages n'est point l'expression de sa volonté; qu'en supposant même tous les citoyens égaux, ils ne veulent pas et ne sentent pas tous également, et que le peuple n'est souverain que lorsque l'intérêt de toutes ses classes est également sacré, non lorsque leur voix est confondue dans la clameur populaire. Cependant tous les gouvernemens savoient que l'intérêt national n'étoit jamais sacrifié plus facilement

1342. par aucune assemblée que par celle de la nation elle-même; et que, tandis que les conseils demeuroient fidèles à leur devoir, les parlemens avoient souvent consenti à la ruine de la liberté, ou à la subversion de la constitution. Les prieurs de Florence tremblèrent que le parlement ne livrât la république au duc d'Athènes. Ils ne pouvoient empêcher sa convocation, que Gaultier avoit droit d'ordonner, comme capitaine du peuple; ils recoururent donc immédiatement à celui-ci, et ils cherchèrent du moins à l'engager à confirmer d'une manière authentique les promesses qu'il venoit de leur faire. Gaultier y consentit aussitôt; il convint de laisser les prieurs ouvrir les délibérations : ceux-ci devoient demander au peuple la prorogation pour une année de l'autorité du duc d'Athènes, avec les mêmes priviléges accordés, seize ans auparavant, au duc de Calabre, et sous les mêmes réserves et les mêmes restrictions. Gaultier s'engagea, sur sa parole de chevalier, à ne rien demander, à ne rien accepter par-delà, lors même que le peuple lui offriroit plus de puissance. Cette convention mutuelle reçut la forme d'un contrat authentique ratifié par des notaires, et confirmé par serment (1).

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 3, p. 873.

Le lendemain 8 septembre, jour de la fête 1342.
de Notre-Dame, le peuple s'assembla sur la place du palais; le duc y arriva, entouré de cent vingt gendarmes et de trois cents fantassins qu'on lui avoit accordés pour sa garde; mais tous les nobles, à la réserve de la famille de la Tosa, s'étoient armés, et avoient grossi son cortège. Les prieurs et les autres magistrats descendirent du palais, et se rangèrent auprès du duc, devant la balustrade de fer. François Rustichelli, l'un d'eux, fit, au nom de la seigneurie, la proposition convenue la veille, de proroger pour une année le pouvoir du duc. Des gens de la lie du peuple, apostés par Gaultier, interrompirent aussitôt le prieur par des cris forcenés, et demandèrent qu'un pouvoir souverain fût accordé au duc pour toute sa vie. En même-temps ils se serrèrent autour de lui; ils le soulevèrent dans leurs bras, tandis que ses gardes enfonçoient les portes du palais, et ils le portèrent sur le tribunal, dans les salles mêmes qui étoient réservées aux prieurs. La populace, enivrée du plaisir d'outrager ce qu'elle avoit toujours respecté, força la seigneurie à se réfugier dans une salle basse, et bientôt après à sortir du palais; elle livra aux grands le livre des ordonnances de justice, pour qu'ils le déchirassent; elle traîna le gonfalon de

1342. l'État dans la boue, et le brûla ensuite sur la place publique. Enfin, elle abattit partout les armes de la commune de Florence, et elle leur substitua les drapeaux du duc (1).

Peu de jours après, le duc profita de l'effroi des conseils, pour leur faire confirmer la seigneurie à vie, qu'il s'étoit attribuée de force. Au lieu de considérer les différentes villes conquises par Florence, comme une dépendance d'un même État, il se fit donner aussi successivement, par le peuple de chaque ville, la seigneurie d'Arezzo, de Pistoia, de Colle de val d'Elsa, de San-Gemignano et de Volterra, pour flatter ainsi la vanité de ces villes, et l'animosité qu'elles conservoient contre les Florentins. Le duc appela en même-temps, auprès de lui, tous les François et les Bourguignons qui servoient en Italie : il réunit ainsi, sous ses ordres, huit cents gendarmes, ses compatriotes; il fit aussi venir de France plusieurs de ses parens et de ses amis, auxquels il confia des commandemens militaires. Déjà il croyoit avoir affermi pour toujours sa domination; mais Philippe de Valois, à qui on rapporta la grandeur nouvelle du duc d'Athènes, dont le voyage à Naples avoit

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 3, p. 874. — *Istorie Pistolesi.* p. 486. — *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 105.

été annoncé comme un pélerinage, se contenta de répondre : « Le pélerin est hébergé, « mais il a pris mauvais hôtel (1). » 1342.

Les Florentins espéroient que leur seigneur les vengeroit du moins de l'affront qu'ils avoient reçu devant Lucques. Mais le duc d'Athènes étoit pauvre, et il vouloit, avant toute chose, amasser de l'argent pour affermir sa domination, s'il pouvoit la conserver, ou pour s'en dédommager, s'il venoit à la perdre. La guerre occasionnoit une trop grande dépense pour pouvoir lui plaire; d'ailleurs, elle l'auroit obligé à s'éloigner de la ville qu'il venoit de soumettre, et elle faisoit dépendre toute son existence du premier échec qu'il éprouveroit. Il proposa donc aux Pisans, et à leurs alliés, une paix qui fut bientôt acceptée. Il leur abandonna, pour quinze ans à venir, la souveraineté de Lucques, en se réservant de nommer, pendant les mêmes quinze années, le podestat de cette ville. Au bout de ce terme, Lucques devoit être remise en liberté; tous les Guelfes émigrés devoient être rappelés et mis en possession de leurs biens; mais tous les exilés de Florence devoient également rentrer dans leurs foyers; les prisonniers devoient être rendus sans rançon; Pise s'obligeoit à un

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 3, p. 875.

1342. tribut annuel de huit mille florins, et accordoit, pendant cinq ans, aux Florentins une franchise absolue dans ses ports (1).

Ce traité, qui fut publié le 14 octobre, dans les deux villes, n'effaçoit point pour les Florentins la honte de leurs dernières déroutes; aussi excita-t-il le mécontentement même des partisans du duc. En vain celui-ci flattoit la populace, et n'appeloit aux emplois que des hommes de la plus basse classe, des artisans des métiers inférieurs, que l'on commença dès-lors à nommer *ciompi* à Florence, par corruption du nom de compères que leur donnoient les soldats françois dans leurs orgies (2): ces places ne satisfaisoient plus la vanité même du bas peuple. Le duc avoit exilé les prieurs de leur palais; il les avoit relégués dans celui qu'habitoit auparavant le juge exécuteur; il les avoit dépouillés de toute pompe et de tout pouvoir; il avoit détruit l'office des gonfaloniers de compagnie, et leur avoit ôté leurs gonfalons; enfin, il avoit lui-même anéanti la récompense qu'il paroissoit promettre à la populace. Il avoit ensuite

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 8, p. 878. — *Istorie Pistolesi*. p. 487. — *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1012.

(2) *Marchione de Stefani Istoria Fiorent.* L. VIII, Rub. 575, T. XIII. — *Delizie deg. erud. Toscani.*

annullé toutes les ordonnances sur les arts et 1342.
métiers, et mécontenté successivement toutes les classes du peuple, à la réserve des bouchers, des marchands de vin, et des cardeurs de laine, dont il s'efforçoit de conserver l'affection par de basses flatteries.

Bientôt il augmenta le mécontentement par de nouvelles entreprises; il vouloit faire du palais public qu'il habitoit, une forteresse qui lui assurât l'obéissance de toute la ville; dans cette vue, il fit abattre un grand nombre de maisons dans son voisinage; il s'empara de plusieurs autres, sans donner aux propriétaires aucun dédommagement, et il y logea ses gens de guerre. Il ôta aux créanciers de l'État les gabelles, qui leur avoient été assignées en paiement, et il en prit le produit pour lui-même; il augmenta la contribution foncière, qu'il porta de trente mille florins à quatre-vingt mille; il soumit les citoyens les plus riches à des emprunts forcés, et il établit de nouvelles gabelles plus onéreuses que les précédentes; de telle sorte qu'en dix mois et demi, il tira de Florence plus de quatre cent mille florins, et qu'il en fit passer plus de deux cent mille dans la Pouille ou en France (1).

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 7, p. 881. — *Istorie Pistolesi.* p. 493.

1342. Le duc d'Athènes n'ignoroit pas le mécontentement qu'il excitoit; mais il s'assura les secours des étrangers contre ses sujets, ennemis naturels d'un tyran. Au printemps de 1343,
1343. il conclut une alliance avec les Pisans, Mastino de la Scala, le marquis d'Este et le seigneur de Bologne. Les confédérés s'engageoient à maintenir mutuellement leur gouvernement, et à se défendre contre tous leurs ennemis. Une ligue parut se former entre tous les tyrans d'Italie, pour priver entièrement cette contrée de son antique liberté. Cependant, plus le duc d'Athènes se sentoit affermi dans sa domination, plus il lâchoit la bride à ses passions, et renonçoit aux ménagemens qu'il s'étoit d'abord imposés. Les femmes des citoyens les plus respectés étoient en butte aux séductions que leur préparoit son libertinage; les hommes qui élevoient la voix pour se plaindre, ceux qui réclamoient leurs anciens priviléges, ou qui excitoient seulement les soupçons du tyran, étoient livrés à des supplices atroces (1).

Le pouvoir d'un seul s'étoit élevé par la discorde entre les ordres de la nation; mais chaque classe de citoyens éprouvoit à son tour l'oppression, et s'irritoit du joug qu'elle

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 7, p. 881.

portoit. Les grands qui avoient procuré au duc d'Athènes la seigneurie, s'indignoient de son ingratitude, en voyant qu'il ne leur donnoit aucune part au gouvernement. La classe supérieure de la bourgeoisie qui étoit toute puissante avant lui, le haïssoit mortellement, pour avoir été trompée et dépouillée par lui; les bourgeois du second ordre n'étoient guère moins irrités de l'augmentation des impôts, du renversement de toute justice, et des traités honteux conclus au nom de leur patrie; la populace, enfin, qu'il avoit trompée par des promesses inexécutables, n'avoit pas pu demeurer long-temps dans l'erreur; la pitié avoit succédé à son irritation contre ses anciens magistrats, et les supplices ordonnés par le duc excitoient autant d'horreur qu'ils avoient d'abord causé de joie. Une disette à laquelle Gaultier n'avoit peut-être aucune part, augmentoit encore le mécontentement du bas peuple. Florence, ne peut s'ébranler, dit un des vieux proverbes toscans, que lorsqu'elle souffre toute entière (1). Heureuses les nations qui ont cette lenteur à se mettre en mouvement, sans rien perdre de leur énergie! Florence souffroit toute entière, et toute entière elle se souleva. Chaque classe étoit séparément 1343.

(1) *Firenze non si muove se tutta non si duole.*

1343. opprimée ; chacune à elle seule, et sans attendre le secours d'autrui, s'efforça de pourvoir à la délivrance de la patrie. Un grand nombre de conjurations se tramèrent à l'insçu l'une de l'autre, mais on en distingua trois plus puissantes, et qui furent plus proches que les autres d'exécuter leurs projets. A la tête de la première se trouvoit l'évêque de Florence lui-même, qui étoit de la maison Acciaiuoli; presque tous les grands y avoient pris part, mais surtout les Bardi, les Rossi, les Frescobaldi, les Scali, et quelques bourgeois puissans, comme les Altoviti, Magalotti, Strozzi, et Mancini. Ces conjurés étoient entrés en traité avec les Pisans, les Siennois, les Pérousins, et les comtes Guidi. Ils avoient dessein d'attaquer le duc d'Athènes dans son palais, comme il rassembleroit le conseil; mais le duc, qui devenoit tous les jours plus soupçonneux, se défit d'une partie de ses gardes parmi lesquels il y avoit des hommes gagnés; il leur substitua de nouveaux soldats plus sûrs et en plus grand nombre, de manière à se mettre à l'abri d'une attaque, et il fit fermer par des grilles de fer les passages par lesquels les conjurés, déjoués dans leurs projets précédens, pensoient à s'introduire dans le palais (1).

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 15, p. 887.

A la tête d'une autre conjuration étoient 1343.
Manno et Corso Donati, avec les Pazzi, les Cavicciuoli, et quelques Albizzi. Ceux-ci avoient compté attaquer le duc d'Athènes le jour de la fête de saint Jean, comme il entreroit dans le palais des Albizzi pour voir une course de chevaux. Mais le duc eut quelques soupçons du danger qu'il couroit, et il ne se rendit point au palais Albizzi.

A la tête de la troisième conjuration étoit Antonio des Adimari, avec les Médici, les Bordoni, les Oricellai, les Aldobrandini, et un grand nombre des plus riches bourgeois. Ces derniers, avertis que le duc avoit une intrigue de galanterie dans une maison des Bordoni, firent quelques préparatifs pour barricader la rue, et logèrent aux deux extrémités, cinquante hommes déterminés qui devoient fermer le passage, dès que le duc seroit entré dans la maison qu'il visitoit; mais Gaultier, dont la défiance alloit chaque jour croissant, commença vers ce temps à se faire suivre, même dans ses rendez-vous de galanterie, par cinquante cavaliers et cent fantassins bien armés, qui restoient de garde devant la maison où il entroit, et qui suffisoient pour repousser une première attaque.

Les trois conjurations, quoique sans cesse déjouées par la crainte ou la prévoyance du

1343. duc, subsistoient toujours, et méditoient de nouvelles entreprises, lorsque la troisième fut découverte par l'imprudence de l'un des gendarmes qui avoient été gagnés. Dès les premiers soupçons que conçut le duc d'Athènes, il fit arrêter, le 18 juillet, deux citoyens obscurs qui étoient au nombre des conjurés, et il les fit mettre à la torture. Leur ayant ainsi arraché l'aveu de la conspiration, et le nom d'Antonio de Baldinaccio des Adimari, qui en étoit le chef, le duc fit arrêter celui-ci à son tour, et lui fit dire de se préparer à la mort (1).

Mais la nouvelle de l'arrestation de ce citoyen distingué, et du danger qu'il couroit, répandit dans la ville un effroi universel; chacun avoit trempé dans quelqu'une des conjurations, ou avoit du moins assisté à quelqu'un des conciliabules où l'on en préparoit de nouvelles, chacun se croyoit compromis, et, en cherchant à se mettre en défense, laissa voir qu'il se sentoit inculpé. Le duc, à ce mouvement universel, s'apperçut que la ville entière étoit conjurée contre lui; il se sentit alors trop foible pour sévir immédiatement contre ceux qu'il avoit arrêtés; il voulut, avant tout, s'assurer les secours de

(1) *Istorie Pistolesi.* p. 494.

ses alliés, et se mettre en mesure d'envelopper les chefs de toutes les conjurations dans une seule vengeance. Il fit demander à Taddéo de Pepoli, seigneur de Bologne, de lui envoyer quelques renforts, et lorsqu'il sut que trois cents cavaliers étoient déjà entrés dans les Apennins pour venir à son aide, il envoya l'ordre à trois cents citoyens des premiers de la ville, de se rendre le lendemain, 26 juillet, dans son palais, pour y délibérer avec lui sur le sort des prévenus. Pour assembler ce conseil il fit choix d'une salle dont les fenêtres étoient fermées par des barreaux de fer, et il donna l'ordre à ses gardes de clore les portes du palais, dès que les citoyens y seroient réunis, et de se jeter sur eux pour les massacrer tous. Le pillage de la ville leur fut promis en récompense de cette exécution (1). 1343.

Parmi ceux que le duc appeloit à son conseil, se trouvoient les chefs principaux des diverses conjurations; ils avoient lieu de croire le tyran instruit, au moins en partie, de leurs complots, et ils n'avoient garde d'aller se mettre entre ses mains. D'ailleurs, un bruit confus des préparatifs qui se faisoient au palais, avoit pénétré dans la ville, et il y

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 15, p. 888.

1343. augmentoit l'effroi. Jusqu'alors, chacun avoit été retenu, par la crainte, dans le silence; une crainte plus grande encore fit rompre ce silence; chacun demanda conseil ou assistance à son voisin, à son ami; chacun fit connoître sa propre situation; pendant la nuit, tous les conciliabules différens communiquèrent ensemble, et les Florentins apprirent ainsi que trois conjurations, indépendantes l'une de l'autre, avoient été prêtes à éclater en même-temps. L'occasion de surprendre le tyran ne pouvoit plus se présenter, mais les forces pour l'attaquer ouvertement étoient bien plus considérables que les conjurés eux-mêmes ne l'avoient jamais supposé. Tous ceux que le duc d'Athènes avoit convoqués, convinrent, avant tout, de ne point se rendre à son conseil; chacun se tint prêt dans sa maison avec ses armes, rassemblant auprès de soi ses cliens, ses serviteurs et ses amis. Les pelotons, après s'être formés, se réunissoient cependant en silence, mais aucun mouvement ne se faisoit apercevoir dans les rues; six cents gendarmes du duc étoient distribués dans les divers quartiers, pour y maintenir la tranquillité, et les secours qui lui arrivoient de Bologne et de Romagne avoient déjà passé les gorges les plus élevées des Apennins. Tout-à-coup, quelques plébeïens obscurs donnèrent le signal à la

révolution, en criant aux armes, sur la place 1343.
du marché vieux et à la porte de Saint-Pierre. A ce cri, tous les palais de Florence s'ouvrirent, toutes les troupes qui s'y étoient formées en silence, marchèrent rapidement à leurs places d'armes, toutes les rues furent barricadées, partout les enseignes de la commune et du peuple furent déployées, et tous les citoyens s'appelèrent et se répondirent par les cris de vive le peuple, la commune et la liberté.

Les gendarmes, surpris dans les divers quartiers de la ville, s'efforçoient de faire leur retraite vers le palais, pour s'y réunir au duc; mais à peine trois cents d'entr'eux purent y parvenir; plusieurs furent tués, d'autres faits prisonniers et dépouillés de leurs chevaux et de leurs armes. Cependant, le corps principal de la cavalerie du duc occupoit la place des Prieurs, devant le palais: le peuple s'y porta en foule, et, barricadant toutes les rues qui conduisent à cette place, il rendit impossible à cette cavalerie de charger les insurgés ou de parcourir la ville. Toutes les maisons qui bordent la place furent alors ouvertes aux citoyens armés pour la liberté; tous les toits furent couverts par les assaillans, qui passoient de l'un sur l'autre, et qui lançoient des pierres ou des tuiles contre les soldats; toutes les

1343. fenêtres furent garnies d'arbalétriers. La cavalerie du duc, emprisonnée sur la place publique et exposée à une grêle de traits, fut, à la fin du jour, contrainte de s'enfuir dans le palais, et d'abandonner ses chevaux au peuple, qui se rendit maître aussitôt de la place.

Le palais du podestat avoit été attaqué et forcé par d'autres corps d'insurgés; les prisons des Stinche et de Volognano étoient également enfoncées, et les prisonniers mis en liberté. De l'autre côté de l'Arno, les insurgés s'étoient rendus maîtres des portes, des murs et des ponts, et ils avoient fait de leur quartier comme une forteresse, dans laquelle ils comptoient défendre leur liberté, si leurs concitoyens succomboient ailleurs; mais le soir ils traversèrent eux-mêmes les ponts, ils abattirent les barricades, ils rétablirent la communication entre tous les quartiers de la ville, et ils s'avancèrent vers la place des Prieurs, en répétant les mots qui avoient servi de signal à l'insurrection : *meure le duc! vive la commune et la liberté!* Florence eut alors sous les armes mille citoyens à cheval et dix mille qui, quoiqu'à pied, étoient armés de cuirasses et de barbues comme les cavaliers. Ceux qui n'avoient que des armes incomplètes, ou les instrumens que chacun avoit transformés en moyens d'attaque, n'avoient pas été comptés.

Le duc, assiégé dans son palais par des forces si supérieures, s'efforça d'appaiser le peuple. Il arma chevalier, de sa propre main, le chef des conjurés, Antonio des Adimari, qu'il avoit d'abord mis en prison, et il l'envoya vers les révoltés, pour tâcher de calmer leur colère. Déjà plusieurs agens de sa tyrannie avoient été arrêtés en différens lieux, et massacrés impitoyablement. Des secours arrivoient de toutes parts aux Florentins, et ceux-ci avoient déjà organisé un nouveau gouvernement composé de sept nobles unis à sept citoyens. Le duc, qui défendoit le palais avec environ quatre cents Bourguignons, commençoit à souffrir de la faim. Alors l'évêque de Florence, qui avoit conjuré contre la tyrannie, s'entremit entre le peuple irrité et le tyran, pour sauver la vie de celui-ci; mais le duc n'obtint sa grâce qu'en abandonnant aux justes vengeances des Florentins, Guillaume d'Assise, le plus odieux de ses ministres, et le juge qui avoit prêté son ministère à toutes ses cruautés. Cet homme féroce fut taillé en pièces, avec son fils, par la populace; ce dernier étoit âgé à peine de quatorze ans, et sa figure intéressante étoit faite pour toucher le peuple, mais on l'avoit vu assister à tous les supplices qu'ordonnoit son père, et lorsqu'on détachoit les malheureux 1343.

1343. de l'estrapade, il demandoit en grâce qu'on continuât plus long-temps une torture qui étoit son spectacle favori, et que, pour l'amour de lui, on donnât encore un coup de corde à celui que le bourreau abandonnoit.

Par le traité dont l'évêque de Florence fut médiateur, le duc d'Athènes renonça solennellement à toute autorité sur Florence, et à tout droit qu'il pourroit avoir acquis par la précédente élection du peuple. Il promit de ratifier cette renonciation, aussitôt qu'il auroit été conduit sain et sauf hors du territoire florentin. D'autre part, l'évêque, les quatorze commissaires du peuple, les ambassadeurs des Siennois et le comte de Battifolle, qui étoient venus au secours des insurgés, s'engagèrent à protéger la retraite du duc et de ses soldats, et à les mettre à couvert des insultes de la populace, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la ville et de son territoire. Le duc d'Athènes ouvrit le 3 août le palais à ces négociateurs, après y avoir soutenu un siége de huit jours; il y demeura cependant encore lui-même par leur conseil, jusqu'à la nuit du mercredi 6 août, afin de laisser au peuple le temps de se calmer. Il sortit enfin pendant cette nuit, et du château et de la ville, sous l'escorte des citoyens les plus puissans de Florence, qui s'étoient faits garans de sa personne; et il fut

conduit, par la route de Valombrosa, à Poppi, 1343.
fief indépendant, situé dans les montagnes. Sur ce territoire neutre il ratifia sa renonciation à tout droit qu'il pouvoit avoir sur Florence, son district, ou les villes qui lui étoient assujéties, et il promit de ne jamais chercher à tirer vengeance de leur rebellion. Il traversa ensuite la Romagne, et se rendit à Venise. Dans cette ville, il s'embarqua, lorsqu'on s'y attendoit le moins, pour passer dans la Pouille, et il frustra ainsi, de leur salaire, les soldats qui l'avoient suivi, et qu'il n'avoit pas payés. Le 26 juillet, jour de sainte Anne, où sa tyrannie avoit été renversée, fut consacré à Florence par une fête solennelle (1).

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 16, p. 890.— *Istorie Pistolesi.* p. 494.— *Andrea Dei Cronica Sanese.* p. 108.

CHAPITRE XXXVI.

Florence, après l'expulsion du duc d'Athènes. — Grande compagnie du duc Guarnieri. — La reine Jeanne succède à Robert, et fait mourir son mari. — Charles IV élu en opposition à Louis de Bavière.

1343 — 1346.

Une tyrannie de quelques mois suffit pour détruire la prospérité acquise par des combats de plusieurs années, et la sage économie de plusieurs générations. Florence qui, en richesse et en puissance, égaloit Venise et surpassoit toutes les autres républiques d'Europe, perdit, durant la seigneurie du duc d'Athènes, tous les trésors qu'elle avoit amassés et tous les Etats qu'elle avoit conquis. Dans le temps de la guerre avec Mastino de la Scala, la seigneurie tenoit garnison dans les villes d'Arezzo, Pistoia, Volterra et Colle de val d'Elsa; elle possédoit dix-neuf châteaux-forts sur le territoire de Lucques et quarante-six sur le sien propre, sans compter tous ceux qui appartenoient aux nobles, sujets de l'Etat. Les

revenus publics montoient alors à trois cent mille florins (1). Le seul roi de France, parmi les monarques de la chrétienté, étoit beaucoup plus riche; ceux de Sicile et d'Aragon étoient plus pauvres; celui de Naples avoit à peine un revenu égal à celui des Florentins (2).

Les dépenses de la communauté, en temps de paix, n'arrivoient pas au sixième de son revenu (3). L'état ordinaire ne montoit qu'à

(1) Poids pour poids, trois millions six cent mille livres; mais la valeur de l'argent étoit quadruple de ce qu'elle est aujourd'hui, et, de plus, tous les souverains étoient infiniment plus pauvres.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 91, p. 824.

(3) Nous avons à cette époque un état des revenus et des dépenses de la république florentine, dressé par Gio. Villani, et copié ensuite, avec quelques variations, par Marchione de Stefani. C'est un monument curieux pour l'économie politique et l'histoire des finances. Le voici :

Revenus de la ville et république de Florence, de 1336 *à* 1338, *en florins d'or du poids de* 72 *grains, à* 24 *karats.*

Gabelle des portes, ou droits d'entrée et de sortie sur les marchandises et les vivres, affermée par année à *f.*	90,200
Gabelle sur la vente du vin en détail, 1/3 de la valeur.	59,300
Estimo, ou imposition foncière sur les campagnes....	30,100
Gabelle du sel, vendu 40 sols le boisseau aux bourgeois, et 20 sols aux paysans..............................	14,450
Revenus des biens des rebelles, exilés et condamnés..	7,000
Gabelle sur les prêteurs et usuriers.................	3,000
Redevances des nobles possessionnés sur le territoire..	2,000
Gabelle des contrats (inscriptions en hypothèque)....	11,000
f.	217,050

quarante mille florins d'or par an, sans compter, il est vrai, la solde des gens de

Transport.... f.	217,050
Gabelle des boucheries pour la ville..................	15,000
Gabelle des boucheries pour la campagne............	4,400
Gabelle des loyers..................................	4,050
Gabelle de la farine et des moulins..................	4,250
Impôt sur les citoyens nommés podestats en pays étrangers..............................	3,500
Gabelle des accusations..............................	1,400
Profit sur le monnoyage des espèces d'or............	2,300
Profit sur le monnoyage des espèces de cuivre.......	1,500
Rente des biens fonds de la communauté, et péages..	1,600
Gabelle sur les marchands de bétail dans la ville......	2,150
Gabelle à la vérification des poids et mesures.......	600
Immondices, et loyers des vases d'Orto San-Michele..	750
Gabelle sur les loyers dans la campagne............	550
Gabelle des marchands des campagnes...............	2,000
Amendes et condamnations dont on obtient le paiement.	20,000
Défauts des soldats (p.e rachat du devoir des milices)...	7,000
Gabelle des portes de maisons à Florence............	5,550
Gabelle sur les fruitières et revendeuses.............	450
Permission du port d'armes, à 20 s. par tête.........	1,300
Gabelle des sergens.................................	100
Gabelle des bois flottés sur l'Arno.................	100
Gabelles des reviseurs des garanties données à la communauté..................................	200
Part de l'État aux droits perçus par les consuls des arts.	300
Gabelle sur les citoyens dont l'habitation est à la campagne..................................	1,000
f.	297,100
Gabelle sur les possessions de la campagne...........	
Gabelle sur les batailles sans armes.................	
Gabelle de Firenzuola...............................	
Gabelle des moulins et pêches.......................	
Le total surpasse florins...............	300,000

guerre (1). Mais, comme la république, dès qu'elle faisoit la paix, licencioit ses condottieri, elle se soumettoit à un régime économique qui lui donnoit les moyens de payer rapidement ses dettes. Il y a, ce me semble, quelque chose de touchant dans les détails minutieux de ce compte de dépense, lorsqu'on se souvient que c'est celui d'un des États alors les

(1) *Dépenses de la république de Florence, de 1336 à 1338, en livres florentines, le florin d'or à 3 livres 2 sols.*

Salaire du podestat et de sa famille (ses archers et sbires).. *l.*	15,240
——— du capitaine du peuple et de sa famille......	5,880
——— de l'exécuteur de l'ordonnance de justice.....	4,900
——— du conservateur, avec cinquante chevaux et cent fantassins (office extraordinaire et bientôt aboli).	26,040
Juge des appellations sur les droits de la communauté.	1,100
Officier chargé de réprimer le luxe des femmes.....	1,000
Officier du marché d'Orto San-Michele............	1,300
Office de la solde des troupes......................	1,000
Office des payes mortes aux soldats................	250
Trésoriers de la communauté, leurs officiers et notaires.	1,400
Office des revenus fonciers de la communauté.......	200
Geoliers et gardes des prisons......................	800
Table des prieurs et de leur famille au palais........	3,600
Salaire des donzels de la communauté, et des gardiens des tours du podestat et des prieurs...............	550
Soixante archers et leur capitaine au service des prieurs.	5,700
Notaire des réformations, avec son aide.............	450
Lions, torches, lumière et feu au palais............	2,400
Notaire au palais des prieurs......................	100
Salaire des archers et huissiers....................	1,500
l.	73,410

plus puissans de l'Europe, et qu'on y remarque que pas un des fonctionnaires publics n'est payé, à moins qu'il ne soit étranger. Dans une république, l'honneur de gouverner est une récompense suffisante pour le travail du gouvernement; mais lorsque la bonne renommée est la seule rémunération des magistrats, aucun d'eux ne néglige de l'obtenir; s'ils reçoivent au contraire un salaire, leur but principal est atteint, pourvu qu'ils soient payés, et leur emploi ne leur paroît pas infructueux, encore qu'ils n'aient mérité ni l'amour du peuple, ni le respect de la postérité.

Toutes les classes de la nation avoient prospéré sous ce gouvernement paternel, et plus

Transport...... l.	73,410
Trompettes de la communauté..........................	1,000
Aumônes aux religieux et aux hôpitaux.............	2,000
Six cents gardes de nuit dans la ville................	10,800
Les drapeaux pour les fêtes et courses de chevaux...	310
Espions et messagers de la commune................	1,200
Ambassadeurs...	15,500
Châtelains et gardes des forteresses.................	12,400
Approvisionnement annuel d'armes et de flèches.....	4,650
Florins 39,119, *à* 3 *liv.* 2 *s. pour* 1 *florin... l.*	121,270

Les travaux aux murs, aux ponts et aux églises, forment la dépense extraordinaire, avec la solde des gens de guerre. En temps de paix, la république tenoit à sa solde de sept cents à mille gendarmes, et autant de fantassins.

la fortune publique étoit administrée avec épargne, plus on avoit vu s'augmenter les fortunes privées. Le premier aspect de Florence annonçoit l'opulence de ses citoyens. Des jardins délicieux entouroient la ville, et dans cette campagne ravissante, chaque site pittoresque étoit orné par quelqu'édifice, chaque maison paroissoit un palais. L'architecture dans la ville étoit plus somptueuse encore; ces antiques monumens la décorent aujourd'hui; leur caractère est la force et la majesté. Le luxe de nos ancêtres avoit cet avantage sur le nôtre, que les travaux qu'il encourageoit étoient destinés à une longue durée. L'émulation de ces hommes naissoit du desir de la gloire, elle avoit toujours en vue la postérité; la nôtre n'est que vaniteuse, c'est de nos seuls contemporains que nous cherchons à fixer les regards, et nos monumens se détruisent aussi rapidement que notre réputation s'évanouit.

L'on comptoit, dans la ville de Florence, vingt-cinq mille citoyens en état de porter les armes; il est vrai qu'on étendoit l'obligation d'entrer dans la milice, depuis quinze ans jusqu'à soixante-dix; la ville contenoit environ cent cinquante mille habitans (1). Dans son

(1) En calculant sur cinq mille huit cents ou six mille baptêmes par année. Villani lui-même estime la population beaucoup

territoire, on comptoit quatre-vingt mille hommes propres au service militaire; quinze cents nobles étoient soumis aux ordonnances de justice, soixante-cinq d'entr'eux seulement étoient armés chevaliers. Dans les écoles, huit à dix mille enfans apprenoient à lire; douze cents, sous l'inspection de six maîtres, étudioient l'arithmétique; cinq ou six cents, prenoient des leçons de logique ou de grammaire. On comptoit dans la ville cent dix églises, dont cinquante-sept étoient paroissiales, cinq abbayes, deux prieurés, habités par quatre-vingts religieux; vingt-quatre couvens de femmes, où se trouvoient cinq cents religieuses; sept cents moines soumis à dix règles différentes; deux cent cinquante ou trois cents prêtres chapelains, et trente hôpitaux, avec mille lits pour les malades et les pauvres. Outre les citoyens, la ville contenoit habituellement au moins quinze cents étrangers.

La prospérité du commerce étoit en rapport avec cette population; il y avoit deux cents ateliers de fabricans de laine, d'où sortoient chaque année soixante et dix à quatre-vingt mille pièces de draps, valant un million deux cent mille florins. On estimoit que le tiers de cette somme servoit à payer les salaires de

plus bas; mais il mourut dans la peste de 1348 plus de monde à Florence que Villani ne donne d'habitans à cette ville.

trente mille ouvriers qui vivoient de cette manufacture. Le commerce des draps étrangers étoit entre les mains de vingt négocians, réunis sous le nom de compagnie de Calimala; il rouloit annuellement sur dix mille pièces de drap, de la valeur de trois cent mille florins. Quatre-vingts comptoirs étoient destinés au commerce de banque, et la Monnoie frappoit chaque année trois cent cinquante à quatre cent mille florins d'or, et vingt mille livres en billon de cuivre (1). Trente ans auparavant, la manufacture de laine avoit occupé une centaine d'ateliers de plus, et produit jusqu'à cent mille pièces de drap; mais ces draps étoient beaucoup plus grossiers, et leur valeur inférieure de moitié, parce qu'on n'y employoit point encore la laine d'Angleterre.

Telle étoit la prospérité de la république florentine, avant que l'ambition et la discorde de ses citoyens, leur jalousie et leur avarice lui eussent donné un maître. Quand ils se- 1343.
couèrent le joug de ce maître, et que, par un généreux effort, ils rétablirent leur

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 93, p. 826. Le collége des juges étoit composé de quatre-vingts à cent personnes; celui des notaires en comptoit six cents. Il y avoit soixante médecins ou chirurgiens, cent pharmaciens ou droguistes, cent quarante-six maîtres maçons ou charpentiers, trois cents maîtres cordonniers; le nombre des merciers n'avoit pu être estimé, parce qu'ils avoient des boutiques ambulantes. *Ibid.*

république, ils se trouvèrent dépouillés de toutes leurs conquêtes. Les Arétins, avertis que le duc d'Athènes étoit assiégé par le peuple, avoient pris les armes de leur côté, pour recouvrer leur liberté; ils avoient attaqué la forteresse bâtie dans leur ville par les Florentins, et forcé Guelfo Bondelmonti, son commandant, à la leur livrer. En même-temps, les Tarlati, avec les Gibelins d'Arezzo, s'emparèrent de Castiglione Aretino (1). Les Pistoïois chassèrent la garnison florentine, et rasèrent le château qu'elle occupoit; ils reprirent Serravalle, la clef de leur territoire, et rétablirent le gouvernement de leurs pères, celui du peuple et de la liberté (2). Santa-Maria à Monte et Montopoli, deux châteaux autrefois conquis sur les Lucquois, se révoltèrent aussi, et résolurent de se gouverner comme des États indépendans; Colle et San-Gemignano en firent autant; Volterra enfin prit également les armes, à la persuasion d'Ottaviano de Belforti, qui avoit été seigneur de cette ville; mais, au lieu de recouvrer sa liberté, elle échangea la domination du duc d'Athènes contre celle de ce tyran domestique.

Cependant les Florentins, après avoir chassé

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 16, p. 892.

(2) *Storie Pistolesi.* p. 496.

le duc, s'occupèrent du rétablissement de leur république, et de la réforme de leurs lois. L'évêque, les ambassadeurs de Sienne, et les quatorze citoyens élus pendant la sédition, s'efforçoient de concilier les prétentions des factions opposées. Avant tout, ils changèrent la division de la ville; et, au lieu de six, ils ne conservèrent que quatre quartiers, égaux en population et en richesses, qui devoient être également représentés dans la magistrature suprême (1).

Il étoit plus facile de ramener à l'égalité 1343.
les divers quartiers de la ville, que les divers ordres de citoyens. Les nobles étoient exclus du gouvernement, par l'ordonnance de justice. Les riches bourgeois avoient formé plus tard une nouvelle oligarchie, qui, non moins que l'ancienne noblesse, excitoit la jalousie du peuple. Comme les nobles, ils avoient des palais fortifiés, de grandes possessions à la campagne, des vassaux, des cliens, une famille nombreuse; ils élevoient dans leurs maisons une jeunesse orgueilleuse; ils réunissoient enfin tous les moyens de force et de résistance qui peuvent rendre dangereux un

(1) Dans l'ancienne division, les deux sestiers d'Oltr' Arno et de San-Pier' Scheraggio comprenoient seuls la moitié de la ville. Les quatre nouveaux quartiers furent San-Spirito (oltr' Arno), Santa-Croce, Santa-Maria-Novella, et San-Giovanni.

1343. ordre de citoyens. L'usage qu'ils avoient fait de leur pouvoir passé, faisoit craindre son renouvellement; on leur reprochoit toutes les pertes que la république avoit éprouvées par la mauvaise foi de Mastino de la Scala, la guerre de Lucques, et la tyrannie du duc d'Athènes. La jalousie et l'envie de dominer se manifestoient aussi dans les classes inférieures; et déjà on distinguoit, sous les noms de moyenne bourgeoisie et d'artisans, deux ordres différens de citoyens, dont les prétentions rivales seroient difficiles à concilier.

Vingt-cinq députés de chaque quartier, huit nobles et dix-sept citoyens, furent appelés par l'évêque et les commissaires du peuple, à former une *balie*, pour réunir les partis divers, et donner à la constitution une nouvelle forme. La balie décida que, puisque toutes les classes de citoyens avoient concouru à renverser la tyrannie, toutes devoient jouir en commun de la liberté. Elle ne voulut reconnoître que deux ordres dans la nation, le peuple et la noblesse; au premier, elle attribua les deux tiers des honneurs publics; au second, le tiers; et elle suspendit la rigueur de l'ordonnance de justice, afin que les délits des grands fussent punis d'après les mêmes formes et les mêmes lois qui régissoient les autres citoyens.

Mais les grands ne furent pas plus tôt affranchis de la contrainte sous laquelle ils avoient long-temps vécu, qu'ils songèrent à venger des injures jusqu'alors supportées en silence. Plusieurs de leurs ennemis furent massacrés par eux, non pas dans les campagnes seulement, mais jusque dans les rues et sur les places publiques; les lois communes n'avoient point assez de force pour réprimer ou punir tant d'audace. Une indignation générale seconda la jalousie des bourgeois; quelques transfuges de la noblesse se joignirent au peuple; et, le 22 septembre 1343, moins de deux mois après l'expulsion du duc d'Athènes, une sédition fut excitée sur la place des Prieurs, et les quatre nobles qui siégeoient dans la seigneurie, furent forcés, par les menaces et la clameur publique, de sortir du palais, et de renoncer à leur magistrature (1). 1343.

Les nobles n'abandonnèrent cependant point encore le combat. L'un d'eux, André Strozzi s'efforça d'ameuter la populace contre la bourgeoisie; mais les séditieux qu'il avoit assemblés, ayant été dissipés, il fut obligé de s'exiler lui-même pour se dérober à une peine capitale (2). Ses confrères appeloient dans la ville

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 18, p. 897.

(2) *Ib.* c. 19, p. 898.

1343. leurs vassaux et leurs paysans, auxquels ils distribuoient des armes ; on assuroit aussi qu'ils avoient demandé des secours à la noblesse immédiate des Apennins, aux Pisans et aux tyrans de Lombardie. Le peuple les prévint ; appelé aux armes par les Médicis, dans le quartier de Saint-Jean, il attaqua les palais des Adimari-Cavicciuoli, qui étoient situés proche de la cathédrale, et après un combat long et acharné, il les contraignit à capituler ; leurs barricades furent renversées, leurs cliens désarmés et dispersés ; mais leurs personnes et leurs propriétés furent respectées. Après cette première victoire, le peuple entreprit successivement le siége de chacun des palais fortifiés : les forces de tous étoient tournées contre un seul, et la résistance ne pouvoit être longue ; les Donati et les Cavalcanti se soumirent bientôt ; les gentilshommes qui habitoient l'autre côté de l'Arno, et qui avoient fortifié les têtes de ponts, se défendirent plus long-temps ; mais, le pont de la Carraia ayant enfin été emporté, les Frescobaldi, les Nerli et les Rossi se rendirent ; les maisons des Bardi furent prises d'assaut, et vingt-deux palais qui leur appartenoient, furent pillés et réduits en cendres (1).

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 20, p. 900.

Après cette victoire, une nouvelle balie fut créée pour changer encore une fois la constitution. La seigneurie demeura composée d'un gonfalonier de justice, et de huit prieurs des arts et de la liberté, dont deux appartenoient à chaque quartier. De ces neuf magistrats, trois devoient être tirés de chacune des trois classes de la bourgeoisie. Douze bonshommes et seize gonfaloniers de compagnies, furent donnés à la seigneurie pour conseillers (1). 1343.

L'ordonnance de justice fut remise en vigueur contre les grands, mais avec les modifications qu'exigeoit l'équité; l'obligation de répondre pour les malfaiteurs, autrefois étendue à tous les membres d'une famille noble, fut restreinte aux plus proches parens du coupable, et cinq cent trente familles furent effacées, par un acte de faveur, du rôle de la noblesse, pour être inscrites dans celui de la bourgeoisie. Les unes, par leur appauvrissement, ou l'extinction de plusieurs branches collatérales, avoient cessé d'inspirer de la jalousie; les autres avoient mérité par leur conduite, la bienveillance du peuple. Quelques maisons des plus illustres de Florence, reçurent de semblables lettres de roture (2).

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 21, p. 903.

(2) Comme les Spini, les Scali, les Brunelleschi, les

1343. Pendant que les Florentins étoient ébranlés par ces révolutions intérieures, il leur importoit de conserver la paix au dehors, pour que les ennemis de l'ordre nouveau ne cherchassent pas de l'appui chez les ennemis de l'État; ils confirmèrent donc, le 16 novembre, le traité que le duc d'Athènes avoit conclu avec les Pisans, et ils y ajoutèrent seulement quelques conditions nouvelles (1).

Depuis la conquête de Lucques, la république de Pise paroissoit tenir le premier rang en Toscane. Les villes de Pistoia et de Volterra s'étoient mises sous sa protection, en se détachant des Florentins (2), et l'alliance des Visconti pouvoit multiplier ses ressources. Mais la dernière guerre avoit coûté aux Pisans un million et demi de florins; les anciennes disputes entre la noblesse et le peuple se renouvelloient, et Luchino Visconti, au lieu d'un allié, devoit bientôt paroître un ennemi redoutable.

Tandis que Betto des Sismondi avoit conduit au seigneur de Milan, des troupes auxiliaires, que lui envoyoit la république de Pise, Jean Visconti d'Oleggio conspiroit à Pise,

Compiombesi, les Giandonati, les Guidi, quelques Tosinghi, et les comtes de Certaldo et de Puntormo. *Giov. Villani.* L. XII, c. 22, p. 904.

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 24, p. 906.

(2) *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1014.

contre cette république, avec un autre Sismondi (1), et quelques chefs de l'ancienne noblesse. Ils vouloient rappeler les fils de Castruccio, et chasser le comte de la Ghérardesca, alors capitaine général. Mais ce complot fut découvert, l'un des conjurés perdit la tête sur un échafaud, les autres furent bannis et leurs maisons rasées, et Jean d'Oleggio fut obligé de sortir de Pise, avec ignominie. Le seigneur de Milan, à cette nouvelle, fit jeter en prison les Pisans qui servoient dans son armée, et il renvoya Oleggio avec deux mille gendarmes en Toscane, pour se venger; cette armée, qui s'avança par Pietra Santa et l'État de Lucques, étant ensuite entrée dans la Maremme, y eut à combattre un climat plus redoutable que les ennemis. Aussi, après avoir perdu beaucoup de monde sans avoir livré de bataille, Visconti rappela-t-il ses troupes, et renditil, en 1345, la paix aux Pisans (2). 1343.

Ainsi cette guerre, entre deux des premières puissances d'Italie, ne fut signalée par

(1) Guelfo Buzzacherini, selon la chronique de Pise, et Barthelemy, selon celle de Pistoia.

(2) *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1012-1015. — *Storie Pistolesi anon.* p. 490-505. — *B. Marangoni Cron. di Pisa*. p. 697. — *Giov. Villani*. L. XII, c. 28, p. 908 et 37, p. 917.

1343. aucun événement remarquable; elle ne se seroit pas terminée de la sorte, si les Pisans avoient gardé sous leurs ordres, la brillante cavalerie avec laquelle ils avoient protégé le siége de Lucques; mais, au moment où ils avoient signé leur traité de paix avec le duc d'Athènes, ils s'étoient hâtés de la licencier, et l'armée qui avoit été à eux, étoit devenue indépendante; c'étoit une puissance nouvelle, sans État ni sujets, et qui, pour n'être composée que de soldats, n'en étoit que plus redoutable.

Un aventurier allemand, qui se faisoit nommer le duc Guarnieri, avoit proposé aux soldats que les Pisans licencioient, de rester unis, et de faire la guerre pour leur propre compte. Il s'engagea à payer une solde aux militaires qui voudroient servir sous lui, et il détermina bientôt ces hommes, pour qui combattre étoit un métier, jamais un devoir, à le reconnoître pour leur chef. Guarnieri ne se proposoit point de faire des conquêtes en Italie, mais seulement de lever des contributions sur tous les pays qu'il lui plairoit de traiter comme ennemis. En sortant de Pise, son armée, qu'il nomma la grande compagnie, étoit forte de deux mille chevaux; il la conduisit sur le territoire de Sienne qu'il vouloit abandonner au pillage, et déjà dans

cette courte marche, de nombreuses recrues 1343.
vinrent se joindre à lui (1).

Les républiques et les petits princes d'Italie ne pouvoient opposer qu'une foible résistance à ces redoutables compagnies, qui vers cette époque commencèrent à menacer l'existence de tous les États. Leur formation étoit toujours inattendue; et comme aucun souverain ne tenoit sur pied, en temps de paix, un corps nombreux de troupes, aucun moyen de résistance n'étoit préparé contre elles. Lors même que les soldats assemblés en compagnie n'auroient pas eu la supériorité du nombre, l'habitude de la guerre leur auroit donné un immense avantage sur les milices qu'on auroit pu destiner à les combattre. Si d'autre part on leur opposoit d'autres mercenaires, ceux-ci étoient toujours prêts à quitter leurs drapeaux pour s'engager dans la compagnie; ils ne la combattoient jamais que mollement, et ils n'oublioient point qu'il pourroit leur convenir bientôt d'aller chercher un azile parmi ces frères d'armes, et de partager leurs dangers et leurs profits. Une licence effrénée régnoit dans les camps de ces brigands; leurs chefs eux-mêmes, applaudissoient à leurs

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 8, p. 883. — *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1012.

1343. excès, afin de gagner l'affection des soldats, et d'attirer un plus grand nombre de recrues sous leurs drapeaux. Ils ne rougissoient d'aucun crime ou d'aucune cruauté, et le duc Guarnieri joignoit au titre de seigneur de la grande compagnie, ceux *d'ennemi de Dieu, de la pitié, et de la miséricorde*. Il avoit fait graver ces titres odieux sur une plaque d'argent, dont il ornoit sa poitrine (1).

Les paysans siennois qui ne s'attendoient point à voir troubler la paix profonde dont ils jouissoient, furent tout-à-coup assaillis par ces soldats féroces, qui, non contens de saccager leurs maisons, et d'enlever leur bétail, cherchoient souvent à leur arracher de l'argent, en les soumettant à de cruelles tortures. Le gouvernement ne savoit comment protéger ses sujets qui fuyoient devant les ravisseurs, emportant avec eux les effets qu'ils avoient pu soustraire au pillage. La ville se remplissoit de paysans, de femmes et de vieillards. Guarnieri cependant, à qui la seigneurie fit demander raison de cette attaque, offrit de sortir aussitôt du territoire de Sienne, moyennant la modique somme de douze mille florins. Il vouloit pouvoir se vanter que la république de Sienne s'étoit rachetée de ses

(1) *Istorie Pistolesi*. T. XI, p. 489.

ravages, afin que les États moins puissans, 1343.
redoutassent davantage son approche, et se soumissent plus tôt aux termes qu'il voudroit leur imposer (1). Les Siennois lui payèrent en effet la contribution qu'il demandoit, et Guarnieri, en sortant de leur territoire, se jeta sur celui de Montepulciano, de Città di Castello et de Pérouse; ces trois villes, pour éviter de plus grands désastres, furent à leur tour obligées de se racheter.

Après avoir répandu la terreur dans le patrimoine de saint Pierre, Guarnieri tourna tout-à-coup sur la gauche, et il traversa la Romagne, en la mettant à feu et à sang. Cette province étoit alors divisée entre un grand nombre de petits tyrans ennemis les uns des autres, et cependant trop foibles pour se faire la guerre. Chacun de ces petits seigneurs offrit de l'argent au duc Guarnieri pour l'engager à nuire à ses rivaux, et bientôt après il fut obligé d'en payer de nouveau, pour se racheter à son tour. François des Ordelaffi, seigneur de Forli, engagea le duc à attaquer Rimini, où commandoit Malatestino des Malatesti; Ferrantin Malatesta profita de cette agression pour se révolter contre son parent,

(1) *Storie Pistolesi.* p. 487. — *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 105.

1343. et, pendant un mois, le territoire de Rimini fut pillé par les brigands de la compagnie; pendant le mois suivant celui de Cesena fut le théâtre de leurs dévastations, quoique cette ville appartînt à François des Ordelaffi, celui même qui les avoit appelés en Romagne (1).

Il ne convenoit point à Guarnieri de séjourner dans une même province jusqu'à ce que les habitans, réduits au désespoir, eussent pris en commun, des mesures pour leur défense. Il avançoit toujours sans connoître la distinction d'amis ou d'ennemis; et déjà il étoit parvenu sur les frontières de l'État de Bologne. De quelques crimes qu'il eût souillé son passage, un ennemi paroissoit moins odieux aux républicains de Bologne, que le tyran sous lequel ils gémissoient: l'un frappoit les campagnes comme une tempête passagère, l'autre corrompoit le principe de l'existence, comme les miasmes pestilentiels d'un marais empoisonnent l'air. Les Gozzadini, les Beccadelli, tous les vieux amis de la liberté se rendirent au camp du duc Guarnieri; ils lui promirent les plus riches récompenses s'il chassoit de Bologne, Taddéo de Pepoli, et s'il rendoit sa liberté à cette ville antique et puissante. Mais le général Allemand préféroit

(1) *Cronaca Riminese*. T. XV, p. 900.

aux promesses des exilés, les offres immé- 1343.
diates du seigneur de Bologne ; il avoit trouvé celui-ci à la tête de trois mille cinq cents chevaux, dans les environs de Faenza. Le combat pouvoit être douteux, et la victoire ne valoit pas, pour lui, le sang qu'elle lui auroit coûté. Il accepta soixante mille livres de Bologne, que Taddeo de Pepoli lui fit compter pour solde de ses troupes pendant deux mois ; il traversa pacifiquement le territoire de ce seigneur, et il conduisit la grande compagnie dans l'État de Modène (1).

Dans cette courte campagne, Guarnieri avoit déjà levé des contributions considérables, et ses troupes s'étoient enrichies par un immense butin. Le capitaine et les soldats désiroient également retourner en Allemagne, pour y jouir des richesses qu'ils avoient amassées. Mais la Lombardie qu'ils devoient traverser, ne leur paroissoit pas si facile à intimider ou à vaincre, que les petits princes qu'ils avoient dépouillés jusqu'alors. Ils ravagèrent, il est vrai, une partie du territoire de Modène, de Reggio, et de Mantoue, jusqu'au moment où les marquis d'Este et les Gonzagues se presentèrent à leur rencontre avec des forces considérables ; ils étoient soutenus

(1) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 387.

1343. par Mastino de la Scala, les Pepoli, et même Luchino Visconti. Guarnieri ne savoit pas encore tout l'avantage qu'une compagnie auroit eu sur les troupes qui lui étoient opposées; il n'avoit pas encore perfectionné, par une longue pratique, cet art de déprédation qu'il devoit exercer encore plusieurs années; et il consentit, moyennant une grosse somme d'argent qui lui fut payée par les princes lombards, à reconduire en Allemagne, sa formidable troupe, par détachemens assez foibles, pour ne plus inspirer d'effroi aux provinces qu'il traversoit (1). Jusqu'à ce que Guarnieri et ses soldats eussent dissipé, dans la débauche et les vices, l'argent amassé par le brigandage, ils ne reparurent pas en Italie.

Si les passions orageuses des républiques, si la foiblesse des petites seigneuries exposoient les premières à des révolutions fréquentes, et les secondes à des vexations cruelles, les grands États de l'Europe n'étoient, à la même époque, pas plus heureux ou plus tranquilles. Les uns étoient en proie à des guerres acharnées, les autres étoient ébranlés intérieurement par des révolutions violentes.

(1) *Istorie Pistolesi*. p. 490. — *Cortusiorum Histor*. L. VIII, c. 10, p. 909. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 408.

L'Allemagne, troublée par les intrigues des papes, l'ambition et la jalousie des princes, ne voyoit aucun terme aux guerres civiles qui la déchiroient. Jean de Bohême s'étoit mis à la tête des ennemis de l'empereur, et son activité avoit redoublé la détresse de l'empire et l'embarras de Louis de Bavière. La France, déchue de son ancien lustre, sous le règne désastreux de Philippe de Valois, étoit ravagée par les Anglois; mais les victoires d'Edouard III n'étoient guère moins funestes à l'Angleterre, qu'elles épuisoient d'hommes et d'argent. L'Espagne consumoit ses forces dans les guerres civiles qu'avoient excitées les entreprises tyranniques des deux Pierre, le cruel de Castille, et le cérémonieux d'Aragon. Enfin le royaume de Naples, en perdant le vieux roi Robert, se trouvoit de nouveau exposé à l'anarchie et aux convulsions auxquelles le règne des princes d'Anjou l'avoit dérobé soixante ans. 1343.

Robert étoit mort à Naples, le 19 janvier 1343, à l'âge de quatre-vingts ans, après en avoir régné plus de trente-trois (1). Son neveu Caribert, ou Charles Hubert, roi de Hongrie, auquel Robert avoit soustrait le

(1) *Giov. Villani*. L. XII, c. 9, p. 883. — *Dominici de Gravina Chronicon de Rebus in Apulia Gestis*. T. XII, p. 553.

1343. royaume de Naples, étoit mort six mois avant lui, le 14 juillet 1342, à Visgrade, après avoir régné quarante-deux ans (1). Le premier laissoit pour héritier une fille de son fils, nommée Jeanne, mariée à André, second fils du second. Louis, fils aîné du roi de Hongrie, avoit succédé à son père.

Peu de souverains ont joui d'une plus haute réputation de sagesse et de vertu que Robert, roi de Naples; mais l'opinion publique, indulgente pour les princes, décore souvent du nom de grands hommes, ceux qui seroient à peine médiocres comme particuliers. La protection constante que Robert accorda aux gens de lettres, et la justice de plusieurs de ses lois, lui méritèrent cependant, en partie, les éloges de son siècle. D'autre part, il faut reprocher à son avarice d'avoir autorisé les juges à laisser racheter tous les crimes pour de l'argent (2). Il faut accuser son ambition d'avoir entretenu la haine des Guelfes et des Gibelins, lorsqu'elle n'avoit plus d'objet; d'avoir excité presque toutes les guerres qui, pendant

(1) *Anton. Bonfinii Rer. Hungar. Dec. II.* L. X, p. 254.

(2) *Voyez* dans ses *lettres arbitraires*, la 4.e, *de componendo, et commutatione pœnarum*, par laquelle il autorise les juges *in certa quantitate pecuniæ componere pro curiæ nostræ parte*. Giannone. L. XXII, c. 5, T. III, p. 251.

son règne, déchirèrent l'Italie et l'Allemagne; 1343.
et d'avoir attiré par elles, sur ses propres États, bien plus de revers que de succès. Le règne de sa petite fille Jeanne fit oublier ses fautes, et fournit à l'Italie de puissans motifs pour regretter une administration plus ferme et plus heureuse.

La reine Jeanne n'avoit que seize ans, lorsqu'elle succéda au roi son grand-père; et André, son cousin et son époux, n'étoit son aîné que de peu de mois. De nombreux princes du sang, fils des frères de Robert (1), rendoient la cour de Jeanne brillante et voluptueuse. Chacun d'eux s'efforçoit d'acquérir la faveur des deux jeunes époux, et de gouverner en leur nom. Ceux-ci étoient bien plus avides de plaisir que de gloire ou de pouvoir; cependant ils annonçoient déjà des prétentions rivales; ils étoient jaloux l'un de l'autre; et, incapables, comme ils étoient, d'administrer le royaume, ils souffroient impatiemment, elle, que son mari, lui, que sa femme, voulussent régner en leur propre nom (2). André, fils de Caribert, petit-fils de

(1) Philippe de Tarente et Jean de Duraz, frères de Robert, avoient laissé chacun trois fils : Robert, Louis, et Philippe de Tarente; Charles, Louis, et Robert de Duraz.

(2) *Dominici de Gravina de Reb. in Apul. Gest.* p. 554.

1343. Charles Martel, et arrière petit-fils de Charles II, prétendoit être l'héritier légitime du trône. Son père, il est vrai, avoit été supplanté par Robert; mais il se regardoit comme rentré dans tous ses droits (1); et les Hongrois qu'il avoit conduits avec lui, surtout un moine, nommé le frère Robert, son principal conseiller, cherchoient à l'entretenir dans cette opinion, afin d'attirer à eux l'autorité royale. Jeanne au contraire, et les princes du sang, ses cousins, soutenoient que la succession de Robert avoit été légitimée par l'approbation du pape Clément V, en 1309, et qu'un roi, reconnu pendant trente ans par son peuple, ne pouvoit plus être considéré comme un usurpateur. Robert qui, avant de mourir, avoit déjà vu éclater cette jalousie, avoit pris à tâche de consolider les droits de sa petite-fille. Il avoit exigé que tous les barons, ses feudataires, et tous les officiers de la couronne, prêtassent à Jeanne serment de fidélité; et par son testament il avoit ordonné que le couronnement d'André fût différé jus-

(1) Le roi Louis de Hongrie, frère d'André, consentit, en 1344, à payer 44,000 marcs à la cour pontificale, pour obtenir de Clément VI qu'il couronnât André comme roi de Sicile par droit de succession. *Continuatio Chron. Hungaror. Joh. de Thwrocz. a Johanne archid. de Kikullew.* P. III, c. 4, p. 176. *Scriptores Rerum Hungaric.* T. III.

qu'à ce que ce prince eût atteint sa vingt-deuxième année (1). 1343.

Dans cette cour, la plus policée, comme aussi la plus corrompue de l'Europe, le prince hongrois avoit conservé sa rudesse demi-sauvage. Orgueilleux et irascible, il croyoit voir une rebellion dans toute résistance, un outrage dans le sourire ou le silence même des courtisans de la reine. Il méprisoit les mœurs et les usages des Napolitains, et cependant il se croyoit sans cesse exposé à leur dérision; il s'indignoit de ne porter encore que le titre de duc de Calabre, de n'être roi que pour les courtisans, et de ne pouvoir exiger aucune obéissance (2). Souvent on l'entendit menacer ou la reine, ou les princes du sang, ou les

(1) *Matteo Villani Istor. Fiorent.* T. XIV, L. I, c. 9, p. 19.

(2) *Oltraggio chiamo io l'alterigia, i modi*
Superbi usati a me dagli insolenti
Ministri, o amici, o consiglieri o schiavi,
Ch' io ben non so come a nomar me gli abbia
Quei ch' intorno ti stanno, e oltraggio chiamo
Quanti ogni giorno a me si fan; del nome
Appellarmi di re, mentre mi e tolto
Non che il poter, per fin la inutil pompa
Apparente di re; vedermi sempre
Piu a servitù che a libertà vicino;
E i miei passi e i miei detti opre e pensieri
Tutto esplorarsi, e riferirsi tutto.

Alfieri in Maria Stuarda. *Att. II, sc.* 3.

1344. principaux barons du royaume. De jour en jour, il attendoit une bulle du pape, qui permît son couronnement ; et, sur l'étendard royal destiné à cette cérémonie, il fit peindre, au-dessus de ses armoiries, deux instrumens de supplice, le billot et la hache, comme pour annoncer que, dès qu'il régneroit, il feroit justice de ses ennemis, auxquels il eut soin de montrer d'avance cet étendard (1).

André soupçonnoit la reine d'avoir des intrigues criminelles avec Louis de Tarente, son cousin ; l'opinion publique confirmoit ces soupçons, et accusoit la reine d'autres galanteries encore. Catherine, mère des princes de Tarente, qui portoit le titre d'impératrice de Constantinople, donnoit l'exemple du dérèglement des moeurs ; elle avoit tout crédit sur sa petite nièce, et elle favorisoit ses intrigues avec Louis, dans l'espérance d'écarter André de la couronne, et de la faire ainsi obtenir à son fils. La reine Sancha, veuve de Robert, avoit eu horreur de tant de corruption ; elle s'étoit retirée dans un couvent, où elle étoit morte un an après son mari. Aucun respect salutaire ne contenoit plus les débordemens de cette cour voluptueuse.

Les intrigans qui entouroient la jeune reine

(1) *Dominici de Gravina Chron. Rer. Apul.* p. 559.

ne se contentèrent pas de lui avoir inspiré 1344.
de l'éloignement pour André; ils vouloient se défaire de ce jeune prince, dont ils redoutoient la vengeance et les emportemens; ils encourageoient la reine dans sa passion criminelle pour son cousin; puis, tout-à-coup, ils l'arrêtoient et la glaçoient d'effroi, en lui rapportant les soupçons et les menaces de son mari; quelquefois même ils lui parloient du bien de ses peuples, du tyran auquel elle alloit permettre de régner sur eux, et ils lui faisoient une vertu du crime qu'ils proposoient. Au milieu de ces séductions, Jeanne, entraînée, égarée par sa passion, permit à ses courtisans de la servir, et consentit à leur complot, sans vouloir en connoître les détails.

Le comte d'Artusio, bâtard du roi Robert, 1345.
et Philippine la Catanoise, confidente de la reine, se mirent à la tête de la conspiration (1). Ils engagèrent la cour à quitter Naples au mois de septembre 1345, pour s'établir dans un lieu solitaire, au couvent de Saint-Pierre de Morone ou des Célestins, proche d'Averse.

(1) Les autres conjurés étoient Bertrand, fils du comte d'Artusio, Thomas et Massolo de la Léonesse, camériers du roi, Caraffello Caraffa, les comtes de Tralizzo, et d'Eboli, Raimond de Catane, Jacques Capanno, grand maréchal, les comtes de la Stella, Pace de Turpia, et Nicolas de Mérizzano.

1345. La nuit du 18 septembre, comme André étoit au lit, auprès de la reine, les camérières vinrent lui annoncer que des nouvelles de la plus haute importance étoient arrivées de Naples, et que ses conseillers l'attendoient pour suivre ses ordres. La reine parut troublée, elle essaya de retenir son mari; mais ce remords impuissant céda à la crainte (1). André sortit, et les camérières refermèrent sur lui les portes de la chambre de la reine.

Les conjurés attendoient André dans un corridor voisin : aussitôt qu'ils le virent venir à eux, ils se jetèrent sur lui; cependant, persuadés qu'un anneau que lui avoit donné sa mère, étoit un talisman qui le préserveroit de mourir par le fer, ou par le poison (2), ils s'efforcèrent de passer autour de son cou un lacet de soie : André se défendit vigoureusement, et fit couler le sang de quelques-uns de ses assaillans; il fut enfin poussé hors de la fenêtre; d'autres conjurés, qui attendoient dans le jardin, le tirèrent en bas par les pieds, et achevèrent de l'étrangler (3).

La nourrice d'André, nommée Isolda, l'avoit accompagné à Naples; elle veilloit sur

(1) *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano.* T. XV, p. 612.

(2) *Domin. de Gravina Chron. de Reb. Apul.* p. 560.

(3) *Giov. Villani.* L. XII, c. 50, p. 931.

lui avec une tendre sollicitude, et ne le perdoit presque pas de vue. Éveillée en sursaut par les cris et le tumulte, elle entra dans la chambre de la reine, qu'elle vit seule, assise auprès du lit nuptial, la tête appuyée sur ses mains : elle lui demanda avec angoisse, où étoit son maître ; et plus effrayée encore de sa réponse, elle courut avec un flambeau vers une fenêtre ; les conjurés s'enfuirent à sa vue, laissant le cadavre d'André étendu sur le gazon ; et la malheureuse Isolda, appelant à grands cris à la vengeance, la cour, le couvent et la ville même d'Averse, ne laissa aux conjurés aucun moyen de déguiser leur crime (1). 1345.

Jeanne, accablée de terreurs et de remords, revint aussitôt à Naples, conduisant avec elle le corps de son époux, qui fut enterré, avec peu de pompe, dans l'église de Saint-Louis (2). Ceux qui n'avoient pas trempé dans la conjuration, ne cachoient point l'horreur que leur inspiroit un si grand crime : chacun se mettoit en défense, comme s'il étoit personnellement menacé, ou comme si ce forfait avoit rompu tous les liens de la société. Robert de Tarente,

(1) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 421.

(2) *Tristani Caraccioli opuscula Histor.* T. XXII, p. 12. — *Dominici de Gravina Chronicon Apul.* p. 562.

1345. frère de Louis, armoit ses vassaux et fortifioit ses palais; Charles de Duraz excitoit le peuple à venger la mort de son roi; et comme il avoit épousé la sœur de Jeanne, peut-être espéroit-il lui succéder, s'il la détrônoit. La reine enfin, et son amant, Louis de Tarente, rassembloient leurs partisans, et se préparoient à la guerre civile, dont ils se voyoient menacés.

L'Europe entière parut se soulever d'indignation à la nouvelle de cet attentat. Le pape Clément VI, qui avoit succédé, le 7 mai 1342, à Bénoît XII, mort le 25 avril, crut être appelé par sa haute dignité et sa suzeraineté sur le royaume de Naples, à punir des coupables que les juges ordinaires ne pouvoient
1346. atteindre. Il chargea Bertrand de Baux, grand justicier du royaume, d'instruire une procédure sur le meurtre du roi André, et de poursuivre le crime sans acception de personnes ou respect pour les dignités humaines (1). La reine, qui n'osoit point protéger les conjurés, pour ne pas avouer une honteuse complicité, vit soumettre à la torture Raimond de Catane, son grand maréchal: bientôt après, le grand justicier, faisant porter devant lui un drapeau

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 51, p. 932. — Notes aux mémoires pour la vie de Pétrarque. T. II, p. 23. — *Dominici de Gravina.* p. 564.

sur lequel le meurtre d'André étoit représenté, 1346.
vint, suivi par toute la populace de Naples, enlever jusque dans le palais de la reine, ses amis, ses serviteurs les plus dévoués, et surtout la Catanoise, confidente de ses secrets les plus intimes. La reine essaya, il est vrai, quelque temps de les défendre, mais, craignant pour elle-même la fureur du peuple, elle les abandonna à leurs bourreaux (1).

Avant d'être conduits à la mort les prévenus furent soumis à d'affreuses tortures, pour tirer d'eux la confession de leur crime; cependant une palissade, gardée par des soldats, les déroboit au peuple, et empêchoit que d'autres que les juges pussent entendre leurs aveux. La Catanoise mourut dans les horreurs de la question; les autres furent livrés à un supplice révoltant, pendant lequel on leur mit un hameçon dans la bouche, pour les empêcher de parler (2).

Sans doute on redoutoit que ceux qu'on envoyoit au supplice n'accusassent publiquement la reine de complicité; mais les précautions qu'on prenoit pour l'empêcher sembloient

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 422. — *Istorie Pistolesi*. p. 513. — Mémoires pour la vie de Pétrarque. T. II, L. III, p. 145.

(2) *Giov. Villani*. L. XII, c. 51, p. 932.

1346 l'accuser plus ouvertement encore. Jeanne, cependant, écrivit au roi Louis de Hongrie, frère de son mari, pour se justifier du crime dont l'accusoit la voix publique. Elle reçut en réponse une lettre que son laconisme a rendue célèbre. « Jeanne, lui disoit Louis, les » désordres de ta vie passée, l'ambition qui t'a » fait retenir le pouvoir royal, la vengeance » négligée et les excuses alléguées ensuite, » prouvent assez que tu as été complice de » la mort de ton mari (1). » Des ambassadeurs du roi de Hongrie s'étoient présentés dès le mois de mars 1346, à la cour du pape, pour demander que leur maître fût mis en possession du royaume de Naples, dont il étoit le plus proche héritier, et que Jeanne fût déposée, comme devenue, par son crime, indigne de régner. Louis en même-temps en appeloit à un autre tribunal, celui des armes, et il invoquoit la bravoure de ses sujets; il fit faire un étendard sur lequel la mort d'André étoit représentée, et il le déploya lui-même

(1) *Johanna! inordinata vita præterita, ambitiosa continuatio potestatis regiæ, neglecta vindicta, et excusatio subsequuta, te viri tui necis arguunt consciam et fuisse participem.* — *Bonfinius de Rebus Hungaric. Dec. II.* L. X, p. 261. — *Chronic. Estense.* T. XV, p. 445. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 408. — *Giannone Istoria civile del regno di Nap.* L. XXIII, T. III, p. 301.

aux yeux d'une diète hongroise, pour engager 1346.
cette vaillante noblesse à venger le frère de son roi. A la tête de trente mille chevaux il marcha ensuite vers Zara, en Dalmatie, espérant faire lever aux Vénitiens le siége de cette ville, qui s'étoit révoltée contr'eux, et s'y embarquer ensuite pour passer dans le royaume de Naples (1).

Les Vénitiens, à l'approche du roi de Hongrie, n'abandonnèrent point le siége de Zara; ils fortifièrent leur camp, ils dévastèrent le pays autour d'eux; et, sans hasarder une bataille, ils empêchèrent le roi de communiquer avec la ville assiégée, ou de parvenir jusqu'à la mer. Bientôt les vivres manquèrent aux Hongrois; ils ne pouvoient pas même songer à traverser l'Adriatique en présence de la flotte vénitienne; et Louis, renonçant pour cette année à son expédition, retourna en Hongrie, afin de négocier avec ses voisins et de s'assurer de leur amitié pendant qu'il s'éloigneroit de ses États (2).

Tandis que le roi de Hongrie s'engageoit

(1) *Bonfinius Rerum Hungaricarum Dec. II.* L. X, p. 259. — *Petri de Reva de monarchia et S. Corona Regni Hungar.* Cent. IV. — *In Script. Rer. Hung.* T. II, P. II, p. 644 (Vienne, 6 vol. *in-fol.* 1746.). — *Joh. de Kikullew. Chron. Hungaror.* P. III, c. 8, p. 178. — *Scr. Rer. Hungar.* T. I.

(2) *Giov. Villani.* L. XII, c. 58, p. 938. — *Istorie Pistolesi.* p. 515.

1346. dans une guerre lointaine, l'amitié des Polonois étoit de la plus haute importance pour lui; heureusement les deux nations étoient unies par une étroite alliance, Louis, par sa mère Elizabeth, étoit petit-fils de Loctec, roi de Pologne; et son oncle, Casimir, n'ayant point d'enfant, l'avoit désigné pour lui succéder (1). Le roi de Hongrie étoit aussi allié de l'empereur Louis de Bavière; et ce monarque, maître du Tirol, pouvoit ouvrir l'Italie aux Hongrois. Le nouveau pape, Clément VI, avoit renouvelé contre le bavarois les excommunications lancées par Jean XXII; il avoit rompu toutes les négociations entamées par Benoît XII; il ne vouloit accorder à aucun prix l'absolution à l'empereur; il rejetoit ses avances et ses humiliations; il ne tenoit aucun compte de sa pénitence, et il vouloit le forcer à la guerre en dépit de ses scrupules (2). Louis de

(1) La succession au trône de Pologne avoit été assurée à Louis, dès l'an 1338, au congrès de Visgrade. *Bonfinius, Decad. II, L. IX, p.* 254. Cependant Louis ne recueillit cette succession qu'en 1371, à la mort de Casimir. Il maria la plus jeune de ses filles, Adjuga, au prince de Lithuanie, qui prit le nom de Ladislas Jagellon, en se convertissant au christianisme. De-là l'illustre famille des Jagellon, et les prétentions de la couronne de Hongrie sur la Pologne. *Bonfinius Rer. Hungar. Dec. II, L. X, p.* 273-275.

(2) Schmidt, Hist. des Allemands. *L. VII, c.* 7, *T. IV, p.* 522.

Bavière, poussé à bout, accepta les proposi- 1346.
tions du roi de Hongrie ; il promit d'entrer en Italie l'année suivante, avec son fils le margrave de Brandebourg, et son allié le duc d'Autriche ; et il accueillit l'espérance de se venger enfin des Guelfes, de l'église, et de cette maison d'Anjou qui, pendant trente ans, l'avoit si cruellement persécuté.

Mais le pape ne pouvoit voir avec indifférence ce mouvement d'une moitié de l'Europe qui se dirigeoit vers l'Italie. Il avoit soumis la reine Jeanne à l'humiliation des procédures criminelles du comte Bertrand de Baux, afin de rabaisser ainsi les trônes au-dessous de la chaire de saint Pierre ; il étoit loin cependant de vouloir permettre que cette reine, sa vassale, fût dépouillée par le roi de Hongrie, moins encore par l'empereur. Il redoubla d'activité pour susciter à celui-ci des ennemis nouveaux, et il résolut enfin de lui nommer un successeur, ce que le saint-siége avoit différé jusqu'alors.

Clément VI s'adressa dans ce but au roi Jean de Bohême, le même qui avoit procuré à Louis la couronne impériale, et qui, depuis plusieurs années, se montroit le plus acharné de ses ennemis. Jean étoit devenu aveugle, sans rien perdre de ses talens militaires, de sa rapidité qui confondoit tous les projets de ses ennemis, de son inconstance qui l'empêchoit

1346. de mettre de la suite dans les siens propres. On ne pouvoit songer à élever à l'empire un monarque aveugle ; mais son fils, Charles, margrave de Moravie, paroissoit propre à remplir les vues du pape, et c'est pour lui que le roi de Bohême commença à solliciter les suffrages des électeurs.

Charles, qui consentoit à tenir sa couronne des prêtres, se rendit avant tout à Avignon, pour s'accorder avec le pape sur les conditions de son élection. Il signa une capitulation par laquelle il s'engageoit à abroger tous les actes de Louis en Italie, à renoncer à toute autorité sur l'État ecclésiastique, à n'y entrer qu'avec la permission expresse du pape, et à ne demeurer qu'un jour seul à Rome à l'époque de son couronnement (1). A ce prix, Clément VI promit à Charles tout son appui ; et, après avoir, par une nouvelle bulle, déclaré le bavarois infâme, hérétique, schismatique, et incapable de régner jamais, il convoqua les électeurs à Rensé, pour lui donner un successeur.

(1) Le diplôme *apud Olenschlager' Geschichte*. §. 93. — *Kayser Karl der vierte von. Franz. Martin Pelzel*. I.e Theil, p. 143 (2 vol. in-8.° Pragues, 1780). — Schmidt, Hist. des Allemands. *L. VII, c. 7, p.* 532. — La vie de Charles IV, écrite par lui-même, finit malheureusement à son couronnement. *Ap. R. Rein. Steinhemium*. P. II, p. 39, v.

Baudoin, frère de Henri VII, occupoit 1346.
toujours le siége électoral de Trèves, et son suffrage étoit assuré à son neveu (1). L'électeur de Cologne étoit également dévoué à la maison de Luxembourg; mais Henri de Virnebourg, électeur de Mayence, lui étoit contraire; Clément VI, de son autorité, le déposa et lui donna pour successeur un jeune homme âgé de vingt ans, nommé Gerlach de Nassau. Rodolphe, duc de Saxe, à qui Louis de Bavière avoit enlevé le Brandebourg, se joignit à ses ennemis, pour se venger de lui. Le roi Jean apportoit enfin à la diète de Rensé, le vote de la Bohême. On ne tint aucun compte de l'absence de l'électeur-palatin de Bavière et du marquis de Brandebourg, fils de Louis; et le 10 juillet 1346, Charles, margrave de Moravie, fut élu solennellement roi des Romains et placé sur le trône.

Mais la majorité des suffrages dans le collége électoral ne décidoit point de celle des États ou des forces de l'Allemagne. Le nouveau roi des Romains n'étoit généralement désigné que par le titre d'empereur des prêtres. La maison de Bavière, qui s'étoit approprié successivement le Tirol, le margraviat de Brandebourg, les provinces de Hollande, de Zélande

(1) *Epitome Rer. Bohemicar.* L. III, c. 18, p. 348.

1346. et de Frise, qui s'étoit fortifiée par l'alliance des rois de Hongrie et de Pologne, et des ducs d'Autriche, pouvoit faire repentir Charles IV de sa hardiesse, d'autant plus que, six semaines après l'élection de celui-ci, Jean de Bohême, son père, avoit été tué à la bataille de Crécy, le 26 août 1346 (1). L'État de l'église lui-même et tout l'équilibre de l'Italie pouvoient être renversés par la manière imprudente dont Clément VI provoquoit un puissant monarque, et le collége des cardinaux l'avoit senti; car il n'avoit donné son consentement à l'élection de Charles IV, qu'après une altercation violente, dans laquelle on vit les cardinaux de Périgueux et de Comminges tirer leurs couteaux pour se battre (2). Mais la bonne fortune de l'église la sauva des dangers où son chef l'entraînoit. Louis de Bavière, après avoir eu pendant une année des succès éclatans contre son rival, fut tué, quand on pouvoit le moins le prévoir, en tombant de cheval, le 11 octobre 1347. En vain son parti offrit alors la couronne à Edouard III d'Angleterre, et à Frédéric, margrave de Misnie. Sur leur refus, il proclama roi des Romains, Gonthier, comte

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 66, p. 948. — *Epitome Rer. Bohemic. Balbini.* L. III, c. 18, p. 348.

(2) *Giov. Villani.* L. XII, c. 59, p. 940.

de Schwarzembourg; mais celui-ci fut peu à peu abandonné par ses partisans; il renonça enfin lui-même à la couronne, et Charles IV fut reconnu comme monarque légitime, par l'empire aussi bien que par l'église (1). 1346.

(1) Schmidt, Histoire des Allemands. *L. VIII, c. 8, p. 542.*

CHAPITRE XXXVII.

Colas de Rienzo donne à la république romaine une constitution nouvelle. — Ebloui de sa propre grandeur, il aliène le peuple qui l'abandonne.

1347.

TANDIS que les préparatifs du roi de Hongrie, pour tirer vengeance du meurtre de son frère, tenoient toute l'Italie en suspens; que la résistance des Vénitiens, en Dalmatie, fermoit, à ce monarque, le passage de la mer Adriatique, et que l'élection de Charles IV privoit le Hongrois des secours qu'il auroit pu attendre de Louis de Bavière; tandis enfin qu'on hésitoit entre la crainte d'une invasion de Barbares, et le desir de voir punir un crime, une révolution inattendue attira sur l'ancienne capitale du monde, les yeux de toute la chrétienté. La ville de Rome, éveillée par un démagogue éloquent et enthousiaste, réclama ses anciennes prérogatives, et voulut soumettre à sa souveraineté le pontife et l'empereur, qui se partageoient les droits et les dépouilles du peuple romain.

Colas de Rienzo, l'auteur de cette révolution étoit un homme de basse naissance (1). Cependant il avoit été destiné aux lettres, et ses talens distingués lui avoient fait faire de rapides progrès. Il s'étoit adonné à l'étude des historiens et des orateurs de l'antiquité; entouré des monumens de la gloire et de la puissance de Rome, il avoit cherché à se pénétrer aussi de l'ancien esprit de ses citoyens. Aucun homme de son siècle n'avoit une plus 1347.
haute vénération pour l'antiquité, une plus noble émulation pour faire revivre ses vertus; aucun homme n'avoit fait une étude plus approfondie des mœurs et des lois de la république romaine, et ne savoit mieux interpréter les inscriptions et les monumens que, jusqu'alors, le peuple avoit regardés d'un œil stupide, sans y trouver le souvenir des vertus de ses ancêtres; aucun homme n'étoit animé d'un zèle plus pur pour le bien de tous, d'un patriotisme plus exalté; aucun, enfin, ne communiquoit aux autres ses pensées et ses sentimens par une éloquence plus persuasive. Ce savant distingué, ce profond antiquaire, fut élevé par ses talens à la tête

(1) Son père Rienzo (diminutif de Lorenzo, *Laurent*) étoit cabaretier; sa mère étoit blanchisseuse.

1347. du gouvernement ; alors seulement on put reconnoître que, pour ses nouvelles fonctions, il n'avoit ni le courage militaire nécessaire à la défense de son peuple, ni la modestie qui l'auroit préservé d'être ébloui par sa grandeur inattendue ; ni la connoissance des hommes, qu'on acquiert rarement dans les livres, et sans laquelle un savant n'est point un homme d'État.

Rome, pendant l'absence des papes, étoit livrée à l'anarchie la plus désastreuse ; les barons romains avoient fortifié tous les châteaux de l'État de l'église, et tous les palais qu'ils possédoient dans la ville ; ils avoient mis des garnisons dans tous les monumens antiques qui s'étoient trouvés susceptibles d'être changés en forteresses ; et, comme dans la vaste enceinte des murs d'Aurélien, la moitié des quartiers étoient déserts, les barons romains se trouvoient seuls maîtres de plusieurs rues, où ils avoient établi leur repaire, parmi les ruines. Ils n'étoient point assez riches pour maintenir à leur solde des troupes régulières, en sorte que c'étoit à des brigands et à des hommes poursuivis par les tribunaux, qu'ils confioient la garde de leurs forteresses. Ils leur accordoient leur protection, et ils leur ouvroient un asile, où ils

leur permettoient de mettre en sûreté les produits de leur brigandage (1). 1347.

On voyoit cependant encore à Rome les restes d'un gouvernement populaire : les treize quartiers de la ville nommoient chacun un chef, et l'assemblée de ces magistrats, nommés *Caporioni*, représentoit le souverain ; mais l'autorité, ni la force, ne se trouvoient plus entre leurs mains. Le pape s'étoit attribué l'élection du sénateur, et il ne confioit cette haute dignité qu'à des nobles ; ainsi le pouvoir judiciaire et la force armée étoient à la disposition de l'ordre contre lequel cette force et ce pouvoir auroient dû être employés.

Le sénateur fermoit les yeux sur les désordres des gentilshommes ; on ne le voyoit guère s'armer pour punir leurs crimes, que lorsque le délinquant étoit son ennemi privé, Alors la vengeance nationale étoit exercée de manière à troubler davantage encore la paix publique. Les nobles s'abaissoient souvent jusqu'à des intrigues peu honorables, pour obtenir de la cour d'Avignon des grâces ou des bénéfices ; mais ils ne reconnoissoient point dans le pape une autorité souveraine,

(1) *Frammenti di Storia Romana d'anonimo contemporaneo.* L. II, c. 5, p. 411. — *Antiq. Ital.* T. III.

1347. et les feudataires de l'église croyoient avoir droit à plus d'indépendance encore que ceux de l'empire. Ils en abusoient surtout dans leurs guerres civiles ; la rivalité des deux maisons Colonna et Orsini divisoit toute la noblesse , et renouveloit chaque jour les hostilités. Colas de Rienzo, à chaque forfait qui se commettoit, à chaque rapt, chaque meurtre, chaque incendie, avoit de nouvelles raisons d'accuser les nobles de l'anarchie où vivoient les Romains ; il se sentoit animé, contre eux, d'une haine qu'il confondoit avec ses souvenirs historiques, d'une haine héritée des Gracques ; et il avoit plus de raison que les anciens tribuns de Rome, de trouver les patriciens de son temps dignes du courroux et de la vengeance du peuple.

Colas parut, pour la première fois, dans un caractère public, peu après l'élection de Clément VI. Il fut envoyé en députation à Avignon, en 1342, pour supplier le nouveau pape de ramener le saint-siége à sa résidence naturelle (1). Dans cette députation, on lui avoit donné Pétrarque pour collègue; cependant Colas porta la parole. Déjà son éloquence et son enthousiasme pour Rome, lui avoient gagné l'amitié du poéte. Clément VI ne sou-

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. II, c. 1, p. 399.

mettoit pas ses décisions politiques aux con- 1347.
seils des orateurs populaires; mais il remarqua le talent de l'envoyé de Rome; il le nomma notaire de la chambre apostolique, avec un appointement considérable (1), et il le chargea d'annoncer à ses compatriotes, que, pour leur avantage et celui de toute la chrétienté, il publieroit un second jubilé, en 1350, avec les indulgences que Boniface avoit accordées à la fête séculaire, et qui devoient être rendues communes à toutes les générations.

Colas, de retour à Rome, s'attira le respect de ses concitoyens, par son intégrité dans l'exercice de sa nouvelle charge. Il essaya en vain de ramener ses collègues à la même pureté de conduite; bientôt il vit qu'il ne pouvoit rien attendre d'eux, et que c'étoit au peuple même qu'il devoit s'adresser, s'il vouloit faire cesser l'anarchie, et rendre à Rome cette gloire et cette grandeur, cette justice et cette puissance, qu'il appeloit emphatiquement le BON ÉTAT.

Pour faire impression sur la multitude, il parla d'abord à ses yeux. Son emploi l'appeloit au Capitole; il y fit exposer un grand

(1) Mémoires pour la vie de Pétrarque. *L. III, T. II, p.* 50.

1347. tableau, du côté de la place où se tenoit le marché. « On y voyoit, » dit l'historien de Rome, anonime et contemporain, « une » grande mer fortement courroucée; au mi» lieu, un vaisseau, sans timon et sans voiles, » sembloit sur le point de couler à fond. » Une femme étoit à genoux sur le tillac; » elle étoit vêtue de noir et portoit la cein» ture de tristesse; sa robe étoit déchirée » sur la poitrine, ses cheveux épars, ses » mains croisées, dans l'attitude de prier, » comme pour obtenir d'échapper au péril. » Au-dessus, on voyoit écrit : C'EST ICI ROME. » Autour de ce vaisseau, on en voyoit quatre » autres qui déjà avoient fait naufrage; leurs » voiles étoient tombées, leurs mâts rompus, » leur gouvernail fracassé; sur chacun, on » voyoit le cadavre d'une femme, avec ces » noms : *Babylone*, *Carthage*, *Troie*, et » *Jérusalem*; et au-dessus : *c'est l'injustice qui* » *les mit en danger et qui les fit enfin périr* (1). » Lorsque le peuple, attroupé autour de ce tableau, l'eut considéré quelque temps, Colas s'avança au milieu de tous, et, avec une éloquence vigoureuse, il tonna contre les forfaits des nobles qui entraînoient leur patrie dans l'abyme.

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. II, c. 2, p. 401.

Quelques jours après, il fit placer dans le choeur de Saint-Jean de Latran, une table d'airain, avec une belle inscription latine qu'il avoit découverte. Il invita les savans et le peuple à venir la déchiffrer, et lorsque l'assemblée fut formée, il s'avança pour faire lecture de cette inscription. C'étoit un sénatus-consulte, par lequel le sénat conféroit à Vespasien les pouvoirs divers des empereurs de Rome. Acte d'asservissement dans lequel les formes de la liberté étoient encore conservées. Colas, après en avoir achevé l'explication, se retourna vers le peuple assemblé. « Vous voyez, seigneurs, dit-il, quelle étoit » l'antique majesté du peuple de Rome; c'est » lui qui conféroit aux empereurs, comme » à ses vicaires, leurs droits et leur autorité. » Ceux-ci recevoient l'être et la puissance » de la libre volonté de vos ancêtres, et » vous, vous avez consenti que les yeux de » Rome lui fussent arrachés; que le pape » et l'empereur abandonnassent vos murs et » ne dépendissent plus de vous. Dès-lors la » paix a été bannie de cette enceinte, le » sang de vos nobles et de vos citoyens a » été versé inutilement dans des querelles » privées; vos forces se sont épuisées dans » la discorde; et la ville, autrefois reine 1347.

1347. » des nations, en est devenue la risée. Ro-
» mains, je vous en conjure, songez que
» vous allez être le spectacle de l'univers; le
» jubilé approche, les chrétiens des extré-
» mités de la terre viendront visiter votre
» ville; voulez-vous qu'ils n'y trouvent que
» foiblesse et que ruine, qu'oppression et que
» forfaits (1)! »

Les nobles que Colas de Rienzo attaquoit d'une manière si véhémente, écoutoient avec une curiosité moqueuse les discours d'un homme qu'ils croyoient sans conséquence; les citoyens répétoient que ce n'étoit pas par des tableaux et des allégories qu'un harangueur de place changeroit l'État de Rome; mais le peuple commençoit à s'émouvoir, et les gens susceptibles d'enthousiasme étoient ébranlés comme la multitude. Colas jugea qu'il étoit temps d'aller plus avant, et il afficha, le premier jour du carême, à la porte de l'église de Saint-Georges, au Vélabre, un écriteau qui portoit seulement ces mots : *dans peu de jours, les Romains rentreront dans leur antique et bon état.* Ensuite il rassembla dans un lieu secret, sur le mont Aventin, tous les hommes qui lui parurent animés de sen-

(1) *Frammenti di Storia Romana.* L. II, c. 3, p. 405.

timens patriotiques. Des négocians, des gens 1347.
de lettres, et même des nobles du second ordre, assistèrent à ce conventicule. Colas de Rienzo, les voyant tous réunis, supplia cette assemblée de vrais Romains, de concourir, avec lui, à sauver la patrie; il leur représenta la misère, la servitude, les dangers auxquels leur ville natale étoit livrée; il rappela l'ancienne étendue de la domination romaine, la soumission fidèle des villes de l'Italie, qui, toutes aujourd'hui, étoient révoltées; il pleuroit en parlant, et tous ses auditeurs pleuroient avec lui; mais bientôt il s'efforça de ranimer leur courage; il les assura que Rome contenoit encore les antiques élémens de sa puissance; que les impositions seules qu'ils payoient chaque année, étoient suffisantes pour rendre de la force au gouvernement, et soumettre leurs sujets rebelles (1); que le pape approuvoit les efforts qu'il faisoit pour le rétablissement du bon état, et qu'ils pouvoient compter sur son assistance. Après les avoir entraînés par ces discours,

(1) L'historien romain fait dire à Colas, qu'outre la capitation, la gabelle du sel et celle des portes, les revenus de Rome montoient à trois cent mille florins; mais sans doute il y a de l'exagération : les revenus de Rome ne pouvoient égaler ceux de Florence.

1347. Colas fit prêter, à chacun de ceux qu'il avoit convoqués au mont Aventin, le serment, sur l'évangile, de concourir de toutes ses forces au rétablissement de la liberté romaine (1).

Il falloit saisir un moment favorable pour enlever aux nobles l'autorité souveraine. Colas, averti, le 19 mai, qu'Etienne Colonna avoit conduit un grand nombre de gentilshommes à Corneto, pour escorter un convoi de bled, n'attendit pas davantage; il fit publier à son de trompe, dans la ville, que chacun eût à se rendre, sans armes, le lendemain, auprès de lui, afin de pourvoir au bon état de Rome. De minuit jusqu'à neuf heures du matin, il fit dire, en sa présence, trente messes du Saint-Esprit, dans l'église de *Saint-Jean* de la Piscine; et, le 20 mai, jour de l'ascension, il sortit de l'église, armé, mais la tête découverte. Des jeunes gens l'entouroient, et faisoient retentir l'air de leurs cris de joie. Raimond, évêque d'Orvieto, vicaire du pape, à Rome, marchoit à côté de lui; trois des meilleurs patriotes de Rome portoient devant lui les gonfalons, ou étendards allégoriques de la liberté, de la justice et de la paix. Cent hommes d'armes leur servoient d'escorte,

(2) *Frammenti di Storia Romana.* L. II, c. 4, p. 409.

et une foule innombrable de citoyens désarmés 1347.
marchoit après eux. Ce cortége tout pacifique s'avança, de cette manière, vers le Capitole.

Parvenu au bas du grand escalier, Colas s'arrêta auprès du lion de basalte, et, se retournant vers le peuple, il lui demanda d'approuver les réglemens pour le rétablissement du bon état, qu'il fit lire à haute voix. Cette première ébauche de constitution pourvoyoit à la sûreté publique, plutôt qu'à la liberté des ordres de l'État. Une garde de vingt-cinq cavaliers et cent fantassins étoit établie dans chaque quartier de la ville; des vaisseaux garde-côtes étoient stationnés dans le Tibre et près du rivage, pour la protection du commerce; le droit d'avoir des forteresses étoit enlevé aux nobles, tandis que le peuple et ses mandataires recouvroient la garde des ponts, des portes, et de tous les lieux forts. Des greniers devoient être établis dans tous les quartiers de la ville; des aumônes assurées aux pauvres; et la magistrature devoit garantir la punition des crimes et le prompt jugement des procès (1). Ces lois furent accueillies avec enthousiasme par le peuple

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. II, c. 6, p. 413.

1347. assemblé, qui autorisa Colas à les mettre à exécution, et l'investit, pour cet effet, de son pouvoir souverain.

Le vieux Etienne Colonne, averti à Corneto des mouvemens du peuple, revint en hâte à Rome, avec les gentilshommes qui l'avoient accompagné. Ce seigneur étoit en même-temps le plus puissant parmi les barons romains, et celui qui jouissoit le plus de la confiance du pape. Colas, dès le lendemain de son arrivée, lui envoya l'ordre de sortir de la ville, et lorsqu'il sut que le vieux baron avoit déchiré cet ordre avec mépris, il fit sonner l'alarme au Capitole; tous les citoyens prirent aussitôt les armes, et Colonne eut à peine le temps de s'enfuir, vers Palestrina, avec un seul valet. Les autres barons romains reçurent aussi l'ordre de sortir de la ville, et ils s'y conformèrent: tous les lieux fortifiés, toutes les portes et tous les ponts furent consignés aux compagnies de milice. Les bandits les plus notoires, qui, depuis plusieurs années, bravoient la justice et les lois, furent envoyés au supplice; et le peuple assemblé en parlement conféra les titres de tribun et de libérateur de Rome à Colas de Rienzo. Les mêmes titres furent donnés à l'évêque d'Orvieto, vicaire du pape, qui, entraîné comme les autres par l'éloquence de cet homme extraordinaire,

concouroit de bon cœur à l'abaissement de l'ancienne oligarchie et au rétablissement du *bon état* (1). 1347.

Le tribun, après avoir fait reconnoître son autorité dans l'enceinte de la ville, s'occupa de ramener les campagnes à l'obéissance du peuple romain. Ces campagnes étoient dans la dépendance absolue de la noblesse, qui les avoit hérissées de forteresses, et qui pouvoit compter sur l'obéissance des paysans, ses vassaux. Cependant Colas envoya l'ordre à tous ces gentilshommes de venir au Capitole prêter entre ses mains le serment de concourir au bon état de Rome. Un jeune Colonne se présenta en effet à lui, moins par empressement à lui obéir, que pour observer ce qui se passoit dans la ville; mais lorsqu'il vit le tribun, entouré au Capitole d'un peuple immense, auquel il rendoit la justice, et qui étoit prêt à exécuter ses moindres ordres, Colonne prêta, sur l'eucharistie et l'évangile, le serment qui lui étoit demandé. Bientôt on vit arriver trois Colonne, un Orsini, un Savelli, et plusieurs autres barons distingués, qui prêtèrent le même serment. Tous s'engageoient à envoyer

(1) *Frammenti di Storia Romana.* L. II, c. 7, p. 415. — Le vicaire du pape à Rome représente en son absence son autorité spirituelle, non son pouvoir temporel.

1347. des vivres au marché de Rome, à veiller à la sûreté des routes, à protéger les veuves et les orphelins, à comparoître au Capitole, armés ou sans armes, toutes les fois qu'ils en seroient requis. D'autre part, ils promettoient de ne point attaquer les tribuns et le peuple de Rome, de ne point donner refuge aux brigands et aux malfaiteurs, enfin, de ne rien soustraire des revenus de la communauté. Les gentilshommes, les juges, les notaires, et enfin les marchands, furent appelés à leur tour à prêter serment de maintenir le bon état (1).

Après une anarchie violente, pendant laquelle des hommes souillés de forfaits épouvantables osoient marcher le front levé, et faisoient trembler leurs concitoyens paisibles, les Romains crurent avoir recouvré leur liberté lorsqu'ils virent que les meurtres, les rapines, les adultères ne restoient plus impunis. Des sentences prévôtales et arbitraires, mais justes, remplissoient les criminels de terreur, et l'ordre étoit rétabli dans la ville. On ne distinguoit point la justice d'un despote d'avec celle d'un peuple libre, et la sûreté du plus grand nombre faisoit oublier le pouvoir arbitraire qui pesoit sur quelques-uns.

Cependant Colas de Rienzo avoit envoyé

(1) *Frammenti di Storia Romana.* L. II, c. 8, p. 417.

des ambassadeurs à la cour d'Avignon, pour 1347.
rendre compte au pape de ce qu'il avoit fait, et pour lui demander son approbation. Les protestations d'obéissance et de soumission du tribun, calmèrent un peu la terreur extrême occasionnée à la cour pontificale par les premiers bruits de la révolution nouvelle (1). C'étoit le siècle de l'érudition et de la pédanterie ; ces mêmes idées sur les droits éternels des Romains, leur ancienne puissance, l'obéissance qui leur étoit due par les papes, les empereurs et le monde entier, ces idées qui remplissoient Colas de Rienzo, et qui lui faisoient trouver un défenseur et un ardent enthousiaste dans Pétrarque, étoient plus ou moins répandues par tous les lettrés dans toute l'Europe. Elles procuroient à Colas des partisans, et faisoient attendre de lui de grandes actions. Ainsi que Pétrarque le disoit avec orgueil, le nom seul de Rome étoit alors quelque chose. La sûreté rendue aux grands chemins, dans le voisinage de cette capitale, étoit aussi considérée dans toute l'Europe comme un bienfait public, parce que la passion des pélerinages duroit encore, et que le jubilé annoncé pour l'année 1350, devoit attirer

(1) *Petrarcæ epistolæ editio Basileæ.* fol. 1071. — Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. III, p. 328.

1347. bientôt la foule des fidèles dans la capitale de la chrétienté. Les courriers de Colas portoient une baguette argentée, avec les armes du peuple de Rome, du pape et du tribun; on les reconnoissoit à cette marque distinctive, qui leur assuroit partout le respect. « J'ai porté » cette baguette, disoit l'un d'eux, dans les » rues des villes comme dans les forêts; des » milliers de personnes se sont mises à genoux » devant elle, et l'ont baisée avec des larmes » de joie, en reconnoissance de la sûreté des » grandes routes et de l'expulsion des bri- » gands (1). »

Les courriers de Colas avoient, en effet, traversé presque toute l'Europe; ils avoient été envoyés aux villes et aux communautés de Toscane, de Lombardie, de Campanie et de Romagne, au doge de Venise, aux seigneurs de Milan et de Ferrare, aux princes de Naples, au roi de Hongrie, au pape et aux deux empereurs élus, pour leur annoncer le rétablissement à Rome du bon état de paix et de justice. *Nicolas sévère et clément, trilun de liberté, de paix et de justice, libérateur illustre de la sainte république romaine*, (ce sont les titres qu'il prenoit) (2), les invitoit, par ses

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. II, c. 11, p. 421.

(2) Il prit ensuite des titres plus pompeux et plus ridicules:

lettres, à envoyer à Rome des députés, munis 1347.
d'instructions suffisantes, pour délibérer avec lui, dans un conseil européen, sur le bon état de l'Europe. Tous les chemins, ajoutoit-il, étoient désormais libres et assurés, et les pélerins, aussi bien que les ambassadeurs des princes, pouvoient entreprendre sans crainte le voyage de Rome (1).

Ces messages du tribun furent bien accueillis, surtout en Toscane; les Florentins furent flattés de ce que Rienzi les appeloit fils de Rome et colonie des Romains; ils lui envoyèrent cent cavaliers, et promirent de lui en faire passer un plus grand nombre dès qu'il en auroit besoin (2); les Pérousins lui envoyèrent soixante hommes d'armes; les Siennois cinquante (3); et toute l'Italie parut disposée à le seconder, peut-être à recevoir bientôt ses ordres.

Mais la tête du tribun n'étoit pas assez forte pour résister au vertige que cause une

Candidatus Spiritus Sancti, Miles Nicolaus, severus et clemens, liberator urbis, zelator Italiæ, amator orbis, et Tribunus Augustus. — *Istorie Pistolesi.* p. 520. — *Cronica Sanese.* p. 118. — *Chronic. Estense.* p. 441.

(1) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 438.

(2) *Giov. Villani.* L. XII, c. 89, p. 969.

(3) *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 118.

1347 élévation inattendue. Peu d'hommes sortis d'une classe subalterne demeurent vraiment grands au milieu des succès. Colas de Rienzo avoit fait impression sur le peuple de Rome par des allégories, il suivoit en cela le goût du siècle, et l'esprit d'une nation avide de spectacles; il continua, dans sa puissance, à vouloir frapper les yeux par de semblables moyens; ses habits, les couronnes, les étendards qu'on portoit devant lui, les inscriptions sur la croix et sur le globe qu'il avoit en mains dans les processions, tout étoit symbolique et destiné à donner certaines leçons aux Romains. Cependant le tribun lui-même étoit plus enivré de cette pompe, que le peuple aux yeux duquel il l'étaloit. Déjà *il multiplioit* les fêtes et les cérémonies, moins dans des vues de politique, que par goût pour le plaisir et par vanité; oubliant que sa grandeur consistoit à n'avoir point de pareil, et à ne pouvoir être comparé à personne, il s'efforçoit d'imiter les autres souverains et de rivaliser avec eux par les titres dont il se décoroit, ou la pompe dont il vouloit être entouré. Il se plaisoit à être servi par de grands seigneurs, et dans leur humiliation il trouvoit une jouissance. Sa femme étoit environnée de dames de cour, ses parens étoient élevés à de hautes dignités, et, lui-même, il cherchoit à s'allier à l'ancienne

noblesse, en mariant sa sœur à un baron romain (1). 1347.

Le succès inoui des entreprises de Colas, et l'approbation de l'univers, qui sembloit attendre ses ordres, ajoutoient encore à la présomption du tribun. Jean de Vico, seigneur de Viterbe, et préfet de Rome, avoit été obligé de se soumettre à lui; assiégé par les Romains, dans Viterbe, il en étoit sorti moyennant un sauf-conduit, et il étoit venu au Capitole se jeter aux pieds de Colas, pour implorer sa grâce et la clémence du peuple romain, qui lui conserva son gouvernement (2). Toutes les forteresses du patrimoine de saint

(1) L'historien anonime de Rome nous a laissé, dans son langage naïf, une description curieuse de cette cour. « *Puoi se* » *faceva stare denanti a se, mentre sedeva, li baroni tutti* » *in piedi, ritti, co le vraccia piecate, e co li capucci tratti.* » *Deh! como stavano paurosi! havea quesso Cola una sia* » *moglie moito iovene, e bella, la quale quanno ieva a Santo-* » *Pietro, ieva accompagnata da ioveni armati. Delle Patricie* » *la sequitavana. Le fantecche colli sottili pannicielli nanti a* » *le visaio li faceano viento, e innustriosamente rostavano,* » *che soa faccia non fosse offesa da mosche. Havea uno* » *sio Zio, Janni Barbieri avea nome, Barbieri fò, e fatto fò* » *granne signiore, e fò chiamato Janni Roscio; jeva a cavallo,* » *forte accompagniato da cittatini romani. Tutti li siei parenti* » *ievano a paro; havea una soa sorella bedoa, la quale voize* » *maritare à barone de Castella, etc.* ». Frammenti di Storia Rom. *c.* 20, *p.* 439.

(2) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 439.

1347. Pierre avoient été livrées aux lieutenans du tribun, et il voyoit arriver successivement à Rome des ambassades solemnelles de Florence, Arezzo, Sienne, Todi, Terni, Spolète, Rieti, Amelia, Tivoli, Velletri, Pistoia, Foligno et Assise. Le peuple de Gaète lui envoya dix mille florins; les Vénitiens lui offrirent leurs personnes et leurs biens, pour la défense du bon état. Luchino Visconti de Milan lui écrivit pour rechercher son alliance. Il est vrai que les autres tyrans d'Italie, Taddéo de Pepoli, le marquis d'Este, Mastino de la Scala, Filippino Gonzaga, les seigneurs de Carrare, les Ordelaffi et les Malatesti avoient répondu d'une manière injurieuse à ses lettres; mais, comme le tribun avoit annoncé le projet de délivrer l'Italie de ses tyrans, leur inimitié pouvoit être pour lui compensée par l'affection de leurs peuples. Louis de Bavière, qui vivoit encore, la conscience troublée par les excommunications dont il avoit été frappé, lui avoit écrit pour le supplier de le réconcilier avec l'église. Le duc de Duraz, le prince Louis de Tarente et la reine Jeanne l'avoient appelé dans leurs lettres leur *tres-cher ami;* la dernière avoit fait des présens à la *tribunesse;* enfin, le roi Louis de Hongrie lui envoyoit une ambassade pour lui demander de tirer vengeance des meurtriers de son frère. Le tribun conduisit les hérauts

d'armes de cette ambassade devant le peuple 1347.
assemblé, et, mettant la couronne tribunitienne sur sa tête, il leur répondit : *je jugerai le globe de la terre selon la justice, et les peuples selon l'équité* (1). Bientôt, en effet, la cause de la reine Jeanne et du roi Louis fut débattue devant son tribunal, par des ambassadeurs nommés de part et d'autre (2); mais Colas ne prononça jamais entr'eux.

Cependant, la vanité toujours croissante du tribun l'engagea à se faire armer chevalier, comme si cette distinction, qui le mettoit dans les rangs de la noblesse, ne le ravaloit pas au-dessous de ceux dont il étoit auparavant le maître. Cette cérémonie se fit le 1.er août, dans l'église de Saint-Jean de Latran. Elle fut précédée par une cour plénière, où les festins les plus splendides furent donnés à tous les ambassadeurs, tous les étrangers, et tous les Romains de distinction, dans les trois palais du Latran. La veille de la fête de saint Pierre-aux-liens, le tribun se baigna dans la conque de porphyre où la tradition rapportoit que Constantin s'étoit baigné, après avoir été guéri de la lèpre par le pape saint Sylvestre. Colas dormit ensuite dans l'enceinte

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. II, c. 22, p. 443.

(2) *Ib.* c. 24, p. 447.

1347. du temple; le lendemain il comparut aux yeux du peuple, revêtu d'écarlate et de vair, et il se fit ceindre l'épée chevaleresque par messire Vico Scotto, chevalier et gentilhomme romain (1). Il entendit ensuite la messe dans la chapelle du pape Boniface, et au milieu de cette fonction il s'avança vers le peuple. « Nous » vous citons, s'écria-t-il, messire pape Clé- » ment, à venir à Rome, siége de votre église, » avec tout le collége de vos cardinaux (2). » Nous vous citons, vous, Louis de Bavière et » Charles de Bohême, qui vous dites rois et » empereurs des Romains, et avec vous tout » le collége des électeurs allemands, pour » qu'ils aient à nous faire voir quel droit ils » ont à l'empire, et sur quels fondemens *ils* » prétendent en disposer. Nous déclarons ce- » pendant que la ville de Rome et toutes » les villes d'Italie sont et doivent demeurer » libres; nous accordons à tous les citoyens » de ces villes le droit de citoyens romains, » et nous prenons le monde à témoin que » l'élection de l'empereur romain, la juridic- » tion et la monarchie appartiennent à la ville

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. II, c. 25, p. 449.

(2) M.r de Sade met en doute que Rienzi ait cité le pape, et il allègue d'assez bons motifs pour invalider le témoignage de l'anonime de Rome.

» de Rome, à son peuple et à toute l'Italie. » 1347.
Puis, tirant son épée, il en frappa l'air, du côté des trois parties du monde, et il répéta, *ceci est à moi, ceci est à moi, ceci est à moi.* Il envoya aussitôt des courriers porter ses citations à la cour d'Avignon et aux deux empereurs (1). Le vicaire du pape, évêque d'Orviéto, qui avoit assisté à toute cette cérémonie, demeuroit interdit d'une hardiesse si inattendue. Il appela cependant un notaire pour protester devant lui, et en présence du peuple, que c'étoit sans son consentement et sans l'aveu du pape que le tribun s'attribuoit tant de pouvoir. Mais Colas fit aussitôt sonner toutes les fanfares, pour que les Romains ne pussent point entendre ces protestations (2).

Le vicaire néanmoins ne refusa point, dans le festin qui suivit cette cérémonie, de manger seul avec le tribun, à la table de marbre, tandis que la femme de Colas, présidoit au palais neuf, à la table des dames nobles. D'autres tables, au palais vieux, étoient servies, sans

(1) Des lettres envoyées à cette occasion, par le tribun, à toutes les villes d'Italie, sont rapportées par *Joh. de Bazano. Chron. Mutinense.* T. XV, p. 609.

(2) *Frammento di Storia Romana.* L. II, c. 26, p. 451. — *Cortusiorum Historia.* L. IX, c. 12, p. 923. — *Chronicon Estense.* T. XV, p. 440.

1347. distinction, aux hommes de tout ordre, abbés, moines, chevaliers, marchands, qui avoient été invités à la cérémonie; et nulle part on n'avoit encore vu autant de luxe et de magnificence déployés dans un banquet (1).

Ce faste épuisoit les revenus de Rome, et les gens sensés commençoient à le reconnoître. Dans un repas que Colas de Rienzo donna, quelques semaines après, aux principaux seigneurs de la noblesse romaine, le vieux Etienne Colonna mit en question, s'il convenoit mieux à un peuple, que ceux qui le gouvernoient fussent prodigues ou avares. Après quelque discussion, Étienne souleva le bord du manteau du tribun, qui étoit garni de franges d'or et de broderies, et lui dit, en le lui présentant, « Toi même, tribun, » ne devrois-tu pas porter les vêtemens mo- » destes de tes égaux, plutôt que ces or- » nemens pompeux. » Colas se troubla d'un reproche qui sembloit le confondre avec le vulgaire; il sortit de la salle sans répondre, et, dans un premier mouvement de colère, il donna ordre qu'on arrêtât tous les nobles qu'elle contenoit. Pour justifier cette rigueur subite, il déclara, bientôt après, avoir découvert une conspiration qu'ils tramoient

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. II, c. 27, p. 453.

contre le peuple et contre lui (1). Il fit convoquer au Capitole le parlement ou assemblée générale, pour le lendemain 17 septembre; et il annonça que, pour délivrer à jamais le peuple du joug de l'oligarchie, il alloit faire trancher la tête à tous les nobles dont il avoit reconnu les trahisons. Tout parut préparé pour cette exécution terrible, la salle des jugemens fut tendue d'un drap de soie blanc, avec des raies couleur de sang; un frère mineur fut envoyé à chaque baron, pour le confesser et lui porter la communion, et les cloches du Capitole sonnèrent pour rassembler le peuple. Le vieux Étienne Colonne, qui n'avoit aucune envie de mourir, renvoya le prêtre et la communion, déclarant qu'il n'étoit point prêt, et que les affaires de son ame, ou celles de sa famille n'étoient ni arrangées ni proches de l'être (2). 1347.

Peut-être le tribun n'avoit-il eu d'autre dessein que d'effrayer les nobles, peut-être fut-il fléchi par les supplications de leurs

(1) Dans cette salle furent arrêtés le vieux Etienne Colonna, Pierre-Agapit Colonna, seigneur de Jenazzano, qui étoit alors sénateur, le comte Bertold Orsino, son collègue, Jean Colonna, Jourdan, Raimaud et Nicolas Orsini, et Bertold de Vicovaro. *Frammenti di Storia Rom.* L. II, c. 28, p. 453.

(2) *Frammenti di Stor. Romana*. L. II, c. 28, p. 455.

1347. amis ; lorsqu'il vit le peuple assemblé, il monta à la tribune aux harangues, il prit pour texte ces paroles de l'oraison dominicale, *dimitte nobis peccata nostra*, et il intercéda auprès du peuple, pour les barons prisonniers ; il déclara, en leur nom, que ces gentilshommes se repentoient de leurs erreurs, et que dorénavant ils serviroient le peuple romain avec fidélité. Les prisonniers parurent, l'un après l'autre, devant le peuple, et reçurent leur grâce la tête baissée ; ensuite, comme si leur dévouement étoit désormais hors de doute, Colas leur distribua des charges importantes, des préfectures et des duchés en Campanie et en Toscane (1).

La clémence qui succède à une colère injuste, ne mérite jamais de reconnoissance ; les nobles ne furent pas plus tôt hors des prisons du tribun et des murs de Rome, qu'ils songèrent à se venger. Les Colonna et deux Orsini, entreprirent de fortifier le château de Marino ; ils y rassemblèrent des hommes d'armes et des munitions, sans que Colas se mît en devoir d'arrêter ces préparatifs hostiles ; bientôt ils levèrent l'étendard de la révolte, ils s'emparèrent de Nèpi, ils brûlèrent un grand nombre de châteaux,

(1) *Frammenti di Storia Romana*. L. II, c. 29, p. 455.

et ils étendirent leurs dévastations jusqu'aux portes de Rome (1). 1347.

Le restaurateur de la république romaine n'étoit rien moins qu'homme de guerre; il ne connoissoit point cette valeur qu'il admiroit chez les anciens, et qu'il vouloit faire revivre; aussi le contraste, entre le courage d'esprit qu'il avoit déployé dans son entreprise, et l'absence complète du courage militaire qu'il laissa voir ensuite, peut-il paroître à l'observateur, ou ridicule ou affligeant. Long-temps, il essaya d'intimider ses ennemis par des citations ou des menaces, avant de prendre les armes contre eux. Enfin, les clameurs du peuple, qui voyoit impatiemment désoler ses campagnes, l'obligèrent à mettre la milice romaine en mouvement; huit cents chevaux et vingt mille hommes de pied, sous la conduite de Colas de Rienzo, marchèrent contre les Colonna; ils dévastèrent le territoire de Marino, comme celui de Rome avoit été dévasté. Après huit jours de bravades plutôt que de combats, le tribun ramena son armée dans la ville; il se fit revêtir, au Vatican, de la dalmatique, manteau jusqu'alors réservé aux empereurs, et

(1) *Frammento di Storia Romana*. L. II, c. 30, p. 457.

1347. il reçut, dans ce costume, un légat que le pape envoyoit à Rome, pour y maintenir son autorité (1).

Cependant les Colonna avoient, de leur côté, fait révolter Palestrina; et plusieurs de leurs partisans les rappeloient à Rome, les assurant qu'ils étoient prêts à leur ouvrir les portes, dès qu'ils les verroient arriver avec des forces suffisantes. Les Colonna, en conséquence, rassemblèrent, à Palestrina, six cents hommes d'armes et quatre mille fantassins, et ils s'avancèrent jusqu'à un lieu nommé le Monument, à quatre milles des portes. Mais la valeur romaine étoit aussi bien éteinte dans les nobles que dans le peuple, et la lutte, pour défendre ou pour renverser le bon état, la liberté et la république, se soutenoit, de part et d'autre, avec une pusillanimité indigne de noms si glorieux. Quoique le tribun eût des forces considérables, il n'osoit point sortir de la ville; mais il faisoit sonner chaque matin la cloche du parlement; et, pour donner du courage au peuple assemblé, il lui racontoit les songes qu'il avoit eus la veille, et les promesses de secours que lui avoient données le pape saint Martin, fils

(1) *Frammento di Storia Roman.* L. II, c. 31, p. 459.

d'un tribun de Rome, ou Boniface VIII, 1347.
ennemi des Colonna (1).

Les nobles, de leur côté, s'occupoient aussi de leurs songes; et Pierre Agapit Colonna vouloit engager ses compagnons d'armes à se retirer, parce qu'il avoit vu, dans ses rêves, sa femme en habit de deuil. Malgré ce présage, le vieux Etienne Colonna se présenta devant une des portes de Rome, avec un seul domestique, et il demanda qu'on la lui ouvrît; les gardes le refusèrent et le menacèrent, sans cependant chercher à l'arrêter, ce qui leur auroit été facile. L'armée des nobles s'étoit avancée du côté de Monte Testaceo (2), jusque proche la porte de Saint-Paul. De-là les Colonna pouvoient entendre la cloche du Capitole, qui sonnoit sans cesse aux armes; ils en conclurent qu'ils étoient attendus, et ils renoncèrent à attaquer le peuple, dès qu'ils ne pouvoient plus le surprendre. Mais, sans vouloir en venir aux mains, ils résolurent, avant de se retirer, de défiler devant les portes, comme pour défier le tribun. Leur troupe étoit divisée

(1) *Frammento di Storia Romana*. L. II, c. 32, p. 461.

(2) *Storie Pistolesi*. T. XI, p. 521.

1347. en trois bataillons; les deux premiers passèrent sans être inquiétés, et la porte resta fermée; on l'ouvrit cependant comme le troisième s'avançoit, afin de rendre ainsi bravade pour bravade. Le jeune Jean Colonna, lorsqu'il vit cette porte ouverte, espéra que ses partisans s'en étoient rendus maîtres, il piqua son cheval, et entra dans la ville, où il s'avança à une portée d'arc. Avec une égale lâcheté, ses compagnons d'armes le laissèrent seul, et les citoyens s'enfuirent à son approche. Lorsque Jean se vit abandonné, il voulut retourner en arrière, mais son cheval le renversa, et le peuple, revenant en foule sur lui, le tua comme il demandoit grâce. Son père, le vieux Étienne Colonna, arrivé à son tour, devant la porte, voulut entrer pour secourir son fils, puis ressortir lorqu'il reconnut la grandeur du danger; mais, blessé d'une pierre qu'on lui lança comme il fuyoit, il fut arrêté et tué à la porte même, sans avoir pu seulement se servir de ses armes. Les autres gentilshommes n'essayèrent pas de soutenir le combat; poursuivis, dans leur fuite, par un peuple furieux, plusieurs d'entr'eux tombèrent entre ses mains; Pierre Agapit Colonna fut tué dans une vigne où il se cachoit, ainsi que le seigneur de Belvédère; les autres jetèrent leurs armes, et

ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés 1347.
dans leurs châteaux (1).

La joie du tribun, après cette victoire, à laquelle il avoit eu si peu de part, fut d'autant plus immodérée, que sa peur avoit été plus grande. Il revint en triomphe au Capitole, et déposa devant l'image de la vierge en Araceli, sa baguette tribunitienne et sa couronne d'argent, à feuilles d'olive. Il harangua ensuite le peuple, et se vanta d'avoir abattu des têtes que, ni les empereurs, ni les papes, n'avoient jamais pu faire plier. Enfin il ne permit point que l'on rendît les honneurs funèbres aux cadavres des Colonna (2). Mais, au lieu de poursuivre sa victoire, et de mettre le siége devant Marino, que les nobles auroient abandonné dans leur première terreur, il consuma un temps précieux dans des pompes et des cérémonies ridicules; il arma son fils

(1) *Frammento di Storia Romana.* L. II, c. 34, p. 467. — J'ai suivi le récit de l'anonime de Rome, qui étoit présent à cet événement, et qui ne paroît pas avoir dessein de rendre ses compatriotes méprisables. Il est juste cependant de dire que d'autres contemporains plus éloignés de Rome, ont raconté qu'on avoit combattu de part et d'autre avec vaillance et obstination. — *Istorie Pistolesi.* T. XI, p. 521. — *Giov. Villani.* L. XII, c. 104, p. 981. — *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 119. — *Chron. Estense.* p. 444.

(2) *Frammento di Storia Rom.* L. II, c. 35, p. 469.

1347. chevalier de la victoire, sur la place même où Étienne Colonna avoit été tué; il augmenta les impositions pour payer les soldats, et il en consuma le produit dans un faste insensé. Cependant le peuple s'aliénoit de lui; il voyoit Jourdan Orsini étendre ses ravages jusqu'aux portes de Rome; il voyoit que le tribun étoit incapable de faire respecter son gouvernement, et il l'accusoit également des fautes qu'il lui voyoit commettre, et des outrages que lui faisoient ses ennemis.

Le légat que Clément VI avoit envoyé à Rome, se nommoit Bertrand de Deux; il avoit des liaisons avec la noblesse romaine, et dès son arrivée en Italie, il étoit rempli de préjugés contre le tribun. A son passage à Sienne, il avoit déclaré aux magistrats qui gouvernoient cette ville, que Colas de Rienzo étoit un ennemi de l'église; que le pape alloit faire instruire un procès contre lui, pour crime de rebellion, et qu'il prioit la république de lui retirer les troupes auxiliaires qu'elle lui avoit fourni jusqu'alors (1). Néanmoins le légat, à son entrée à Rome, avoit été reçu, par Colas de Rienzo, avec les marques du respect le plus profond, pour lui-même et pour le pontife; il avoit été

(1) *Cronica Sanese di Andrea Dei.* T. XV, p. 119.

présenté au peuple en plein parlement, et assuré de l'obéissance de la république et de son chef. Mais Bertrand de Deux ne se contenta point de ces démonstrations extérieures de soumission, il vouloit enlever au peuple l'autorité, pour la rendre à la noblesse romaine, en faveur de laquelle le pape et le collège des cardinaux s'intéressoient; il conclut une alliance avec Lucas Savelli et Sciarretta Colonna; et, ouvrant contre le tribun, une enquête d'hérésie, il le frappa d'une sentence d'excommunication. 1347.

Un autre ennemi plus dangereux encore et plus entreprenant, s'armoit en même-temps contre Colas de Rienzo; Jean Pepin, comte de Minorbino, exilé du royaume de Naples, où il avoit essayé de venger, par des brigandages, le meurtre du roi André (1), s'étoit réfugié à Rome, avec quelques-uns de ses compagnons d'armes, qui, comme lui, étoient accoutumés à mépriser l'ordre et les lois. Le tribun, averti des désordres qu'ils commettoient et des meurtres dont ils se rendoient coupables, voulut les arrêter, ou les forcer à quitter Rome; mais le comte de Minorbino s'étoit fortifié par l'alliance du légat et des Colonna; il s'établit, avec cent cinquante cavaliers, dans

(1) *Domin. de Gravina Chronic. de Reb. in Apul. Gestis.*

1347. le quartier où les Colonna avoient leurs palais, et où ils comptoient le plus de partisans; il s'y fortifia par des barricades; et il renvoya avec mépris ceux qui lui portoient les ordres du tribun.

Colas de Rienzo fit attaquer, par une compagnie de cavalerie, les barricades du comte de Minorbino; en même-temps il fit sonner la cloche d'alarme à Saint-Ange Pescivendolo. Mais, pendant un jour et une nuit, le peuple entendit le tocsin sans vouloir prendre les armes. Les Romains se refusoient également et à combattre le comte de Minorbino et à le défendre; cet étranger ne leur inspiroit aucun intérêt; ils ne songeoient ni à imiter sa résistance, ni à saisir cette occasion pour se révolter; mais ils étoient devenus indifférens à ce *bon état*, si pompeusement annoncé, et qu'ils avoient trouvé si peu stable; ils étoient las des représentations théâtrales, et des déclamations du tribun; désormais ils vouloient attendre les événemens au lieu de les déterminer.

La foule s'étoit cependant rassemblée au Capitole, mais désarmée; la curiosité, non la passion, l'attiroit; le tribun la harangua, et ce fut inutilement; il fit le tableau de son administration, du bien qu'il avoit fait, de celui qu'il vouloit faire encore; il accusa

l'envie qui mettoit obstacle à ses projets bienfaisans; il pleura, il soupira, et son éloquence accoutumée sut encore trouver le chemin des cœurs, en sorte que les soupirs et les gémissemens du peuple répondirent aux siens; mais aucun mouvement courageux ne se manifesta parmi ses auditeurs, aucun ne lui annonça une victoire qui n'auroit pas été bien difficile à obtenir. « Après vous avoir gouvernés sept mois, dit-il enfin, je vais donc renoncer à mon autorité. » Et aucune voix ne s'éleva pour lui faire une douce violence, pour l'engager à rester encore à la tête du gouvernement. Alors Colas de Rienzo fit sonner ses trompettes d'argent, et, revêtu de toutes les marques de sa dignité, accompagné par tous ceux qui s'étoient attachés à sa fortune, et par ses soldats, il descendit du Capitole, il traversa en pompe Rome, dans presque toute sa longueur, et il alla s'enfermer au château Saint-Ange. Sa femme se déguisa pour le suivre; et, trois jours après sa retraite, les barons exilés rentrèrent dans Rome. Cette ville, à leur retour, retomba dans un état d'anarchie pire que celui qui avoit précédé le règne du tribun (1). 1347.

(1) *Frammento di Storia Romana*. L. II, c. 38, p. 475. — *Giov. Villani*. L. XII, c. 104, p. 981. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 446.

1437. La révolution qui renversa Colas de Rienzo s'opéra le 15 décembre 1347; moins de sept mois après qu'il s'étoit mis à la tête de la république. Dans ce court espace de temps, cet homme avoit donné au monde un grand exemple du pouvoir de l'éloquence, et de l'enthousiasme que le nom et les souvenirs de Rome excitoient dans toute l'Europe, comme aussi de l'enivrement et du vertige auxquels s'expose un savant, qui de sa bibliothèque est porté sur le trône, et qui n'a pu que par les livres se préparer au pouvoir souverain.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

TOME CINQUIÈME.

An.

An.

An.

FIN DE LA TABLE.

